
SE TAIRE ET FAIRE

LES ILES FORTUNÉES

OU

ARCHIPEL DES CANARIES

Bruxelles. — Typ. A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, Boulevard de Waterloo, 42.

LES
ILES FORTUNÉES
OU
ARCHIPEL DES CANARIES

TOME SECOND

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS
A BRUXELLES, A LEIPZIG ET A LIVOURNE
1869

LES ILES FORTUNÉES

OU

ARCHIPEL DES CANARIES

CHAPITRE XXI

MALADIES, ÉLÉPHANTIASIS

Messieurs, dit le Canadien en humant son café, ce tabac de Havane est parfait. Pour ce qui est des cigares, ils coûtent cher et ne sont pas au dessous de leur réputation. On ne fume aux Canaries que des havanes, tous les navires de passage s'y approvisionnent de tabac et de cigares. Le *Picado* est excellent, plein d'arome et de saveur.

— Vous avez raison, le *Picado* est le roi des tabacs.

— Moi, dit Brünner, je ne puis comprendre, comment vous faites pour fumer cette poussière? C'est sec comme le sable de Lanzarote, ça pénètre dans la gorge et jamais chrétien n'a pu bourrer une pipe avec ce tabac.

— Pour ce qui est de la pipe, vous avez raison; pourquoi couperait-on le tabac pour la pipe, puisque personne ne la fume dans ce pays, pas plus qu'en Espagne?

— Quant à moi, dit Krauss, je ne puis parvenir à rouler une cigarette, le papier est trop étroit, le tabac trop court,

en revanche, j'ai des cigares *suaves*; fumez-moi ça, vous m'en direz merveilles.

Chacun de nous prit un cigare et une position analogue à ses goûts. Le Canadien s'assit, posant les pieds en l'air sur le dossier d'une chaise inoccupée, Brünner choisit la position horizontale, Krauss s'accouda sur la table. Le Canadien, entrecoupant son récit de larges aspirations, nous dit :

— Décidement les Canaries sont bien les îles Heureuses; savez-vous que la moyenne de la vie humaine y est très élevée?

— C'est contraire à ce qu'enseigne la science; n'est-il pas reconnu que, dans les pays ou la puberté arrive de bonne heure, où l'âge critique se trouve avancé, la mort est plus prématurée? N'est-il pas reconnu que dans les pays chauds la vie s'use plus promptement que dans les climats tempérés, et les pays froids n'offrent-ils pas les exemples de longévité les plus multipliés?

— Oui, tout cela est vrai *en principe*, cependant il faut reconnaître des exceptions à la règle et s'incliner devant l'évidence. J'ai visité aujourd'hui l'hôpital, il est fort bien tenu et...

— Pour un visiteur, un hôpital est toujours très bien tenu, dit Brünner; les salles qu'on parcourt sont des modèles de propreté, le service est terminé aux heures où l'on reçoit l'étranger, on ne montre que ce qu'on peut montrer sans vergogne; le luxe même s'y étale souvent, tandis qu'il n'y a pas toujours le nécessaire, et puis...

— Mon cher Brünner, dit Krauss, vous êtes insupportable, vous doutez de tout, vous ne croyez rien de ce qu'on vous affirme et, vraiment, on pourrait vous accuser de parti pris.

— Je vous dis que c'est partout la même chose! les hospices sont superbes passé midi; si vous les visitiez à sept heures du matin! Savez-vous l'histoire de l'hôpital des Invalides? Non; et bien la voici : quand la révolution arriva, sur 900 invalides, il y avait 600 cochers ou laquais de grandes maisons, entrés là par l'influence de leurs maîtres et qui

n'avaient jamais vu que le feu de la cuisine! Voilà un côté de la question. Dans une autre ville de France, sous le prétexte d'avoir des vins pour les convalescents, on trouva un jour à l'hôpital 6,000 francs de vins fins, dont moitié de Champagne! en voulez-vous encore?

— Vous avez raison, dit Krauss; avec vous, il faut toujours se taire, car on ne peut discuter. Nous avons des hôpitaux en Allemagne...

— Oui, certes et beaucoup, et surtout des hôpitaux de fous.

— Silence! dit le Canadien, je continue.

La mortalité pour Ténériffe n'est que de 1 sur 38 malades par an, d'après le chiffre qu'on m'a donné; à l'hôpital de Nice, 1 sur 31; à Milan, 1 sur 28; à Rome, 1 sur 25; à Montpellier, 1 sur 35; à Madère, 1 sur 39.

— Madère est supérieur à Ténériffe?

— Oui, mais, à la Gran Canaria, 1 sur 41. Ce qui rétablit l'équilibre.

Les naissances dépassent les décès de près de 20 p. c. Ce chiffre est éloquent.

Il paraît prouvé, au dire du docteur qui m'a fait les honneurs de la maison hospitalière, que toutes les maladies prennent, dans les îles, un caractère particulier de bénignité qui les rend moins douloureuses pour le malade.

— Oui, c'est la conséquence de la position insulaire, des petites îles tout au moins; dans ces terres enveloppées, baignées de mer, il y a une égalité de température qui n'exaspère presque jamais les affections morbides; il faut aussi reconnaître que tout est plus particulièrement doux, amène, dans les îles que dans les continents, les joies y sont peut-être aussi moins vives, les passions adoucies ou seulement surexcitées pour un moment très court; c'est un fait caractéristique.

— Il y a dans les îles très peu d'estropiés, de contrefaits de naissance, mais beaucoup de sourds-muets. On n'applique pas la méthode américaine pour les bègues; négligence

impardonnable. Les maladies des yeux sont fréquentes et les îles renferment un grand nombre d'aveugles, ainsi qu'on pourra le voir dans le tableau statistique.

Les fluxions hémorroïdales sont très communes dans la classe aisée, ainsi que des attaques légères de rhumatisme goutteux.

Absence complète de fièvres intermittentes, qui ne sont connues que par les marins qui les y apportent de l'étranger, car il n'y a pas dans les îles d'exhalaisons de marais, étangs, eaux stagnantes.

Les inflammations de la plèvre et toutes les maladies aiguës de ce genre n'attaquent guère que la classe du peuple qui, en plein air, se livre à de travaux pénibles et qui ne prend jamais de précautions.

Les rhumes et les bronchites y prennent tout de suite un caractère épidémique comme la grippe, mais sans gravité; l'issue est toujours heureuse. Les fièvres typhoïdes sont moins graves que partout ailleurs; la folie est très rare. Observation capitale : les enfants, sauf de très rares exceptions, sont peu sujets aux maladies de l'enfance, et lorsqu'ils en sont atteints, ils résistent beaucoup mieux que partout ailleurs. Le croup est peu fréquent.

Peu ou point de cas d'hydrophobie. Le médecin affirme qu'il n'y a jamais eu de cas à l'hôpital. Les névroses sont infiniment moins communes aux Canaries qu'à Madère, c'est probablement à un air plus vif, plus sec, plus tonique qu'il faut attribuer ce résultat. L'hystérie y est connue sans doute, mais, dans ses formes les plus variées, elle revêt un caractère très modéré. La classe riche est presque exclusivement atteinte de cette maladie, et c'est à la vie sédentaire que l'on doit attribuer en grande partie ces affections. Les grossesses y sont très faciles.

Les dartres, les prurigo, les eczema sont très répandus, cependant il faut reconnaître qu'il y a une diminution considérable, surtout depuis dix ans. Il n'y a pas aux Canaries,

comme au Brésil ou à Madère, cette variété d'acarus, *unção*, qui s'insinue sous la peau par les orteils ou les mains et gagne tout le corps. Quant à la gale et aux petites bêtes parasites, dont les gens du port et les ouvriers de la plus basse classe, qui vivent dans la rue ou dans des maisons en terre, sont tourmentés, ils les doivent à leur mépris absolu de toute propreté ; quelques soins hygiéniques suffiraient pour guérir de la maladie de la vermine. Cette guérison serait bien plus considérable encore si le bien-être, qui a considérablement augmenté, s'était éclairé par l'instruction; l'ignorance, l'insouciance et quelques préjugés sont aujourd'hui les seules causes de la durée de ces maladies.

Les affections dominantes surtout dans la classe riche, sont celles des viscères abdominaux, de la rate, du foie, les irritations de l'appareil digestif, diarrhées, dyssenteries, ascites même. Toujours dans ces divers cas, complication de fièvres bilieuses. Dans la pratique locale, on a discuté pour savoir si la fièvre bilio-muqueuse est épidémique en certaines occasions, à Ténériffe; il est certain qu'elle a été épidémique en quelques localités. Contrairement à l'observation générale, les gens de la campagne résistent mal à ces maladies, car on a remarqué que dans une proportion beaucoup plus grande que pour la classe aisée la terminaison était fatale ; il paraît difficile d'expliquer ce fait, contraire aux observations générales.

Il n'y a pas de maladies endémiques dans les îles. Les maladies épidémiques y sont très rares ou sans gravité, il n'y a que les affections les plus bénignes qui, comme le grippe, revêtent le caractère épidémique. Les maladies terribles : fièvre jaune, choléra asiatique, la peste, sont inconnues, et cela malgré les relations maritimes journalières, surtout avec les Antilles par Cuba.

Ces îles ont leur fléau, l'éléphantiasis. Cette maladie, dit M. Goatbeard, mérite une étude spéciale, car elle est fort heureusement inconnue en Europe. A demain.

— Der teuffel ! dit Brünner, est-ce que ça sera aussi gai que ce que vous venez de nous conter.

— A peu près, dit le Canadien, sans se fâcher.

Krauss dormait sur la table, le jeune Américain bâillait à se démantibuler les mâchoires ; pour moi, j'écrivais.

Le lendemain, Brünner alla faire quelque expédition nocturne, car il s'esquiva après le café. Voici ce que M. Goatbeard nous dit sur l'éléphantiasis.

L'éléphantiasis est une maladie qui se présente sous deux espèces : la première que l'on désigne par éléphantiasis des Arabes, parce qu'elle fut décrite par un médecin arabe, *Rhases;* la seconde, par éléphantiasis des Grecs, parce qu'elle fut décrite par un médecin grec, *Aretée.* Cette maladie est appelée *éléphantiasis* (d'éléphant), parce que les jambes grossissent et deviennent comme celles de l'énorme pachyderme.

La première, dite des Arabes, a pour caractère essentiel un gonflement de la peau et des tissus sous-jacents. Elle s'attache principalement aux membres inférieurs (jambes d'éléphant). Elle n'est ni héréditaire ni contagieuse. Elle est endémique aux Barbades, au Japon, aux Indes et en Égypte. On a vainement cherché les causes de cette maladie, dont voici les principaux symptômes. D'abord sur le trajet des veines on voit gonfler et rougir la peau ; la fièvre suit et laisse, après des accès plus ou moins rapprochés, une induration œdémateuse des tissus ; peu à peu l'hypertrophie de l'épaisseur de la peau et des tissus subjacents envahit le membre inférieur (rarement les deux à la fois), puis vient l'induration squirreuse du derme qui se fendille. Le malade n'a que l'inconvénient du poids et du volume de la partie hypertrophiée. La maladie dure autant que le malade et ne se complique d'aucun phénomène inquiétant. On a essayé l'amputation ; lorsqu'elle a réussi, le second membre a été atteint bientôt après.

La seconde, dite des Grecs, est celle qui domine générale-

ment dans toutes les îles africaines. Elle a été autrefois endémique en Espagne, en Portugal, et même en Provence, au Brésil, au Paraguay. Cette sorte d'éléphantiasis est une lèpre *tuberculeuse,* léontine, *leontiasis,* parce que la face du malade ressemble au museau du lion. Elle existe de toute antiquité, de sorte qu'on a pu affirmer qu'elle était la lèpre des anciens, si tant est qu'on puisse affirmer quelque chose en médecine.

Ce qui caractérise l'éléphantiasis des Grecs, ce sont les tubercules peu saillants, mous, rouges dès le début, fauves plus tard, qui apparaissent sur les oreilles, le nez, la face, et tout le masque devient ainsi le siége d'un gonflement hideux. Elle a pour effet d'altérer le tact, la voix, la vision, l'odorat, et par le grossissement des tubercules amène l'hypertrophie de la peau. Les tubercules finissent par se résoudre ou par s'ulcérer et se recouvrent de croûtes qui deviennent plus tard des cicatrices.

Cette maladie est héréditaire indubitablement, quoique l'hérédité ne soit pas absolue. Elle est contagieuse, c'est à peu près certain, entre époux, il paraît démontré que la contagion ne peut s'établir autrement. Dans les îles, quoique la loi n'empêche pas le mariage, tout éléphantisiaque est voué au célibat par l'usage et les mœurs. Ceux qui se marient avant d'être atteints ont des enfants éléphantisiaques.

Toutes les colonies africaines, les îles, les populations nègres du continent en sont affectées. On a cherché vainement les causes de cette affreuse maladie. On a indiqué l'eau des marais, le cochon, le poisson salé, les légumes farineux. Ce qui est certain, c'est que le mode d'alimentation peut exercer une grande influence sur la marche ordinairement très lente de la maladie, mais non la produire.

On a remarqué de tout temps que la maladie reste généralement circonscrite dans certains endroits où elle semble se plaire. Ainsi, par exemple, tandis que plusieurs paroisses de l'île Madère n'ont pas d'éléphantisiaque, une seule paroisse, Ponta da Sol, fournit plus de la moitié de la quantité

totale de l'île. Rien de particulier, cependant, ne distingue cette paroisse des autres, ni pour le climat, ni pour la position et dans la paroisse, l'alimentation des victimes est la même que l'alimentation des indemnes.

On a aussi remarqué que, dans les lieux où l'éléphantiasis se complaît, certaines familles semblent douées du triste privilége de fournir des malades, soit par l'hérédité directe, soit par une alliance. C'est peut-être à ce fait d'une famille originairement malade, qu'il faut attribuer la remarque d'une concentration étrange dans un lieu. Il arrive nécessairement que dans un village de 2 à 300 âmes, après un temps très limité, il se forme 3 ou 4 familles qui s'allient toujours entre elles. C'est surtout vrai dans les pays de montagnes, où il est bien plus difficile qu'en plaine d'aller chercher femme au loin.

L'éléphantiasis ne commence guère qu'à la puberté, souvent plus tard; c'est ce qui explique la reproduction par le mariage contracté avant l'apparition de la maladie. Il y a deux périodes, de croissance et de décroissance. Vers la cinquantaine, sans aucune lésion interne, sans aucune cause apparente, la fièvre hectique amène ordinairement la mort.

L'éléphantiasis n'est pas une maladie incurable dans toute l'acception du mot. Il y a des exemples qui prouvent qu'elle peut ne durer que quelques mois, ou même des années, et disparaître tout à coup, mais la médecine n'a pas même essayé de revendiquer l'honneur de ces cures.

Une remarque assez singulière a été faite, c'est qu'aux îles africaines, les femmes aussitôt atteintes, même ayant enfanté antérieurement, deviennent stériles avec le caractère d'extinction de désirs, d'aménorrhée, atrophie des glandes, tandis qu'au Brésil au contraire, au Paraguay, parmi des populations sœurs, espagnoles ou portugaises, la femme atteinte conserve ses fonctions génératrices avec *libido inexplebilis*.

Des médecins modernes ont cru trouver des apparences

de syphilis dans l'éléphantiasis. Cette observation n'a pas été confirmée. On peut voir cependant, par la remarque qui précède, qu'il y a un certain rapport, chez la femme, avec les organes génitaux.

Cette affreuse maladie qui avait toujours été réputée n'exercer ses ravages que sur la classe la plus pauvre, peut aussi affecter la classe aisée. Mais les cas sont très rares et on ne parle que d'un fait isolé.

Gallien, dans son livre *de tumoribus*, donna à cette maladie le nom de *satyriasmum*, parce qu'elle rend les malades extrêmement lascifs et semblables à des satyres. Paul Æginette regardait cette affection comme un chancre général, universel. Les catholiques du moyen âge la désignaient sous le nom de : *Mal de Lazare*, illustre mendiant, trop célèbre par ses ulcères, qui, ainsi que Job le stercoré, est digne d'être révéré à l'écurie seulement.

Pline raconte que la maladie n'était pas connue en Italie, avant le temps du grand Pompée où se vit le premier exemple. Lucrèce, dans son poème, affirme que cette maladie ne vint pas en Europe et qu'elle resta en Egypte. *Lib.* IV, il dit :

« Est elephas morbus qui propter ffumina Nili
« Gignitur Ægypto in media, neque præterea nusquam. »

Avicenne, Rhases, Avenzoar, Fuchsius, Sevestus, etc., ont donné des détails sur l'éléphantiasis.

Tous les moyens employés par la médecine n'ont que très rarement été suivis de succès, même momentanés, et si les malades guérissent dans les livres, ils meurent toujours à l'hôpital.

Le soufre à l'intérieur, le mercure à l'intérieur et à l'extérieur, les bains sulfureux sont employés généralement. Alibert, qui a étudié avec tant de soin les maladies herpéthiques, a préconisé le bouillon de tortue et sa chair comme nourri-

ture exclusive, avec des bains de sable chaud. Cette médication n'a pas amené de résultats.

La seule médication paraît être le déplacement. Les sujets étant dénués de ressources, on n'a pu faire que peu d'études sur ce mode de guérison, qui a été découvert à l'occasion de quelques marins. Il serait pourtant facile d'essayer, d'abord d'une île dans une autre, de Canaria à Madère, d'hôpital à hôpital. On n'aurait ainsi à supporter que les frais de transport, et l'Espagne et le Portugal pourraient, à défaut d'éléphantisiaques, envoyer en échange à Madère ou à Ténériffe des phthisiques.

Les deux affections paraissent avoir quelque similitude. Dans les îles on a constaté par l'autopsie que les tubercules de la face n'annonçaient pas nécessairement des tubercules au poumon. Cependant, en France la médecine enseigne que des tubercules d'une certaine nature sont consécutifs de la maladie. La constatation aux îles est peut-être insuffisante, n'ayant pas été assez répétée. Le changement de climat et l'expatriation exerçant incontestablement un effet sur la phthisie tuberculeuse, comme sur la tuberculisation des tissus sous-cutanés de la face, on pourrait trouver une certaine connexité entre les deux affections tuberculeuses. L'absence de sujets en Europe n'a pas permis, il est vrai, de faire des études suivies sur cette maladie, et les travaux des médecins aux îles et aux Indes orientales et occidentales sont incomplets. Cependant si le procédé des échanges de malades s'établissait entre les hôpitaux d'Europe et ceux des îles, l'attention des médecins d'Europe se porterait sur ces affections, et l'on pourrait peut-être découvrir quelque indice. Ces échanges sont plus faciles qu'on ne pense. Deux fois par mois, Madère et Ténériffe sont en rapport avec Liverpool; deux fois par mois avec Lisbonne, et deux fois avec Cadix; tous les mois avec Marseille et Barcelone. Ces échanges sont sans danger, les deux maladies n'étant pas contagieuses.

Les pays chauds ne sont pas les seuls où la terrible maladie exerce ses ravages. Du 60° au 70° de latitude nord, sur les côtes de Norwége et en Laponie, elle règne, mais avec moins d'intensité que dans les régions équatoriales. En Europe, sauf de très rares exceptions, pour l'éléphantiasis des Arabes et un ou deux cas pour celle des Grecs, du 40° au 55°, il y a exception, cette zone est indemne ; en Amérique elle ne jouit pas du même privilége.

Revenons aux Canaries. Dès le début, usant du droit de réclusion, on concentra les malades de toutes les îles dans un même hôpital à la Gran Canaria. Est-ce par la réclusion, par la privation des droits de paternité que l'on arrivera à l'extinction de cette maladie? C'est probable, mais ce n'est pas absolument vrai. Il faut ajouter à ces deux conditions un genre de vie meilleur comme hygiène, le déplacement complément indispensable.

— Permettez, lui dis-je, la réclusion est-elle un droit? Les citoyens, par un consentement à peu près unanime, ont donné à la loi le glaive pour symbole, la société l'a armée pour sa propre défense ; le chef de l'État envoie à la mort certaine des soldats pour la défense de la patrie, d'intérêts dynastiques ou de simples questions d'amour-propre ; on exproprie pour cause d'utilité publique. Partant de ces principes on a dit : la société a le droit de séquestrer l'éléphantisiaque, si le lazaret est un lieu approprié, si tous les soins imaginables entourent le malade, et s'il y trouve le bien-être qu'il ne peut avoir chez lui. *Dura lex, sed lex.* A cela on peut répondre : ce qui doit être sacré avant tout, c'est la liberté individuelle ; la réclusion sans consentement est un attentat à la liberté humaine ; de quelque prix que le droit de jouir de cette liberté soit payé, rien ne peut l'infirmer. La réclusion est un procédé barbare, que la raison d'État ne peut excuser, même en l'absence de tout autre.

— Quoi qu'il en soit, le Lazaret de la Gran Canaria contenait un grand nombre de malades, dès le premier siècle

de la conquête. Établi à Las Palmas dans de grandes proportions, ce lazaret était singulièrement administré. Le père Sora (*Topographie de la Gran Canaria*, 1668) raconte naïvement que ceux qui y entraient n'en sortaient pas. Il raconte qu'il y avait des ecclésiastiques et des séculiers, des hommes mêlés, associés à des femmes! On n'exemptait que très peu de malades de l'hôpital; si les familles n'en acceptaient pas la garde, ils étaient enfermés dans le lazaret, chacun dans une cellule; quelques-uns cependant étaient par deux, quand ils se mariaient à l'hôpital, ce qui leur était permis. Le lazaret était régi par ordonnance royale, et le roi y avait un officier pour gouverner et *châtier* les malades, *ce qui était juste*, dit le père Sora.

Clavijo, le célèbre naturaliste, parlant de cet hôpital, dit que la maladie a exercé ses ravages dès le début, et il blâme fortement la nomination d'un gouverneur ecclésiastique, surtout le mariage qu'on aurait dû éviter par la séparation des sexes, puis en le défendant au lieu de l'autoriser.

Il est permis, de dire, comme le père Viera que, si les îles sont *fortunées*, elles ont un revers de médaille assez terrible. En effet, 70 à 75 décès par an et de 350 à 400 malades à la Gran Canaria, à l'hôpital Saint-Lazare. Viera ajoute dévotement à cette occasion qu'il faut reconnaître la justesse de l'expression par laquelle la religion catholique désigne ce monde : une vallée de larmes!

Une grande question a été soulevée. L'éléphantiasis actuelle est-elle la lèpre du moyen âge? Les uns disent oui; les autres, non. *Adhuc sub judice lis est*. Mais où est le juge? D'ailleurs cette question n'est grande que par l'importance qu'on lui a donnée et nullement par la sienne propre. C'est tout au plus si elle est intéressante au point de vue historique.

La lèpre du moyen âge était générale. Elle sévissait partout et avec une telle intensité, qu'en 1250 l'ordre de Saint-Lazare avait 19,000 établissements ou lazarets! En Lombardie les ravages furent effrayants et le Piémont avait

l'honneur de suivre de près. On a essayé de prouver que ce mal fut apporté par les croisés de l'Orient. Cependant Charlemagne, qui ne fut pas à la croisade, fit des édits que nous avons encore sur les léproseries. Didier, roi des Lombards, cinquante ans auparavant, au huitième siècle, avait pris aussi des mesures pour parer au mal.

Vers 1700, la maladie commença à décroître considérablement et il ne resta plus dans les léproseries, de Vienne en Hollande, de Madrid à Berlin, qu'un seul lépreux sur dix malades. Vers le milieu du dix-huitième siècle, les léproseries disparurent en Europe.

Chez les Juifs, le lépreux était expulsé de la ville, comme du camp, on le chassait dans les déserts; il en était de même en Perse et en Asie. En France, au moyen âge, dès qu'un lépreux était signalé, il était saisi, on disait sur lui la messe des morts, et on le conduisait ensuite à la ladrerie, léproserie ou lazaret. Hélas! il n'y avait pas place pour tous! Alors vêtu d'un costume particulier, une sonnette au cou, une cloche à la main (une crécelle en certaines provinces), le malheureux errait à l'aventure, mourant de faim ou de misère, ou de la maladie. Il ne pouvait ni donner ni vendre; s'il avait des biens, il n'en avait plus que l'usufruit, il ne pouvait ni tester ni hériter. Peu à peu la civilisation fit justice de ces absurdités.

Quelle était cette lèpre? Pour la majorité des savants la lèpre était alors une espèce de dartre furfuraire, de forme circulaire, en disques sains au centre, mais dont la circonférence se couvrait d'écailles qui tombaient et se renouvelaient sans cesse. Ces squames prenaient une teinte grisâtre, puis bronzée: de là la *lèpre blanche*, et la *lèpre noire*. Il n'y a pas là les indices de l'éléphantiasis, et comme il y avait encore au seizième siècle, en Hollande, des éléphantisiaques grecs, car la description s'en trouve tout au long dans Grig-Horst, médecin de Leyde, qui décrit les tubercules, les accidents tuberculeux des na-

rines et des oreilles, mélangés ou suivis de pustules furfuracés, on voit qu'il n'y avait pas similitude.

Isabelle la catholique vécut plus d'un an sans changer de linge! un vœu pour prendre Grenade. François Ier se lavait la figure... de temps en temps; Henri IV ne portait pas de bas et écrivait : *Venez, ma mie, consoler le Béarnais, qui depuis huit jours n'a pas tiré ses bottes!..* Louis XIV trempait deux doigts le matin... dans une serviette mouillée. Qu'on juge, d'après ces exemples, de ce que devait être la saleté des gens des campagnes, des soldats, et des ordres religieux. (Aux îles ils fournissaient leur contingent d'éléphantisiaques.) Ajoutons que le linge était alors à des prix très élevés, et la misère telle que les paysans broutaient l'herbe en Champagne, il n'y a pas plus d'un siècle, pour ne pas mourir de faim. Les institutions réduisaient l'homme à ces extrémités. Ce qui débarrassa l'Europe tempérée, ce fut la civilisation, les soins du corps, l'hygiène publique, l'alimentation meilleure, le coton. Le bien-être, fruit du travail, purgera les îles africaines de ce mal horrible; déjà l'énergie y est plus grande, les habitants, excités par l'intérêt, s'appliquent à la culture, et l'aisance vient à grand pas ; pour la plupart il y a déjà plus que l'aisance, c'est la fortune et la santé.

Le travail, c'est là le grand remède au physique et au moral. Il guérit la lèpre, et aussi l'ignorance et la superstition. Par le bien-être, fruit du travail, l'homme doit acquérir avec la santé, cette dignité qui lui permettra un jour de marcher devant ses égaux, n'ayant plus de tyrans à craindre, la tête haute, cette tête que Dieu lui fit à son image, et qui par la misère, l'incurie, le servilisme, la paresse, la superstition, les rois absolus, les guerres, les prêtres et la vermine s'est changée en *face de lion*.

Arrivant dans les îles et apprenant que l'éléphantiasis y règne, il est possible qu'on s'effraie en pensant à la contagion, à la répugnance, au dégoût produits par le seul as-

pect. Qu'on se rassure. Ces malheureux vont vivre et mourir à la Gran Canaria. On ne les voit pas. S'il en est quelques-uns autorisés à vivre chez eux, ils se cachent soigneusement. Pour ce qui est de la contagion...

— Il n'y a qu'à ne pas épouser une éléphantisiaque, dit Brünner, qui venait d'entrer.

— C'est facile...

CHAPITRE XXII

LES SAUTERELLES

Les sauterelles, nous dit Krauss, sont, avec le levante, les deux plaies que l'Afrique envoie aux îles. C'est du centre de ses déserts que des légions ailées se répandent en Algérie, au Maroc, en Égypte, dans les îles méditerranéennes, en Espagne et sur la côte de France. Ces myriades d'insectes, roulés, entassés, enlacés, sont chassés par les vents dans toutes les directions et transportés à d'énormes distances. Pour en donner une idée, il suffit de constater le fait de nuages de sauterelles d'Afrique, s'abattant sur les Antilles! 7 à 8 milliers de kilomètres, 1,500 lieues, nécessitant jusqu'à quinze jours de voyage aérien, pendant lequel elles se dévorent entre elles! On le suppose, quoique on ait pu conserver, vivante sans aliments, dans des bocaux de cristal, pendant vingt jours, la sauterelle d'Afrique.

Les navigateurs trouvent quelquefois des bancs de sauterelles que la mer submerge, soit parce que une partie du nuage aura perdu sa force de résistance par épuisement, soit par l'action des vents de haut en bas, qui précipitent une grande quantité de sauterelles sur la mer, qui les engloutit. D'autres navigateurs ont vu le ciel s'obscurcir et de grands

nuages de sauterelles, planer dans l'azur, chassés par les vents.

— Au Canada, dit Goatbeard, au printemps on voit quelquefois des nuages de papillons de la famille des *Hespérides sylvaines* que les vents arrachent des forêts humides et vont précipiter dans la mer.

— Pour moi, je n'entends rien à toutes vos sciences et je trouve tout cela très ennuyeux, dit Brünner.

— Quoi d'étonnant! Brünner, vous êtes comme les hannetons qui ne connaissent pas l'histoire naturelle, répliqua Krauss.

Brünner se tut et Krauss continua.

Ces animaux voraces dont l'Écriture sainte a fait une des plaies d'Égypte, une fois répandus sur la surface du sol, dévorent toutes choses, la verdure, l'écorce des arbres, les linges, les draps, les cuirs, et rien ne peut satisfaire les appétits terribles de ces armées ailées.

Aussitôt que le nuage s'abat sur une plage, ou s'arrête au pied d'une montagne, les sauterelles restent immobiles, se réchauffent, lissent leurs ailes, affilent leurs instruments de destruction, et souvent restent pendant une journée entière dans un état étonnant de torpeur et d'insensibilité. C'est alors qu'il serait facile de les détruire; mais les lieux d'arrivée ne sont jamais déterminés et souvent leur présence n'est signalée que lorsqu'on les voit en pleine possession de leurs membres, s'élever en volant, se précipiter sur les récoltes et tout dévorer. Ces animaux, que leur petitesse sauve de la destruction, sont armés d'une façon formidable.

La sauterelle, tribu des *locustaires*, est un orthoptère de la famille des sauteurs acridiens. Elytres, ailes en toit; deux antennes, deux yeux, tête verticale, corselet comprimé, abdomen à tarière chez les femelles; pattes postérieures beaucoup plus longues que les antérieures. Le chant n'est que le bruit du mâle qui frotte ses cuisses contre les élytres (tuyaux ou fourreaux des ailes). La femelle dépose ses œufs

en terre par centaines et les larves qui précèdent l'insecte n'ont en moins que les ailes et les élytres.

C'est un très joli petit animal dont les ailes offrent une teinte ou reflet rose qui est le signe distinctif de l'espèce africaine. Celle d'Europe est généralement verte.

Les déserts d'Afrique, de Tartarie, d'Arabie sont le réceptacle le plus immense de cet insecte. D'après Bouillet, on a été jusqu'à incendier les récoltes pour leur faire une barrière; moyen employé par les nègres d'Afrique.

Voilà, messieurs, ce que j'avais à vous dire sur la sauterelle d'Afrique dont j'ai une douzaine de specimens dans de l'esprit de vin. Les plus grosses ont un peu plus de seize lignes de longueur. Lionel va nous donner des détails qui compléteront cet article.

— Est-ce que les pluies de crapauds, dit Brünner, ne proviennent pas des vents qui les transportent comme les sauterelles, du bord des marais à des grandes distances?

— Décidément, mon cher Brünner, vous n'y entendez rien. Il n'y a jamais eu de pluies de crapauds. Les orages en font sortir de terre des myriades d'une espèce particulière et très commune en Suisse. C'est le *bufo crepans minimus*, qui vit en terre, un de vos compatriotes.

— Certainement, Krauss, vous étiez bien digne d'être Allemand, vous savez tout.

— Pas tout à fait; j'apprends.

Nous rappelâmes ces messieurs à l'ordre et Lionel lut ce qui suit.

La première tradition historique des ravages exercés dans les îles remonte au commencement du seizième siècle, 1507, à Hierro. Viera dit que Dieu se complaisant à envoyer ce châtiment, saint Augustin fut choisi comme *avocat* par les habitants pour *plaider devant Dieu* contre les sauterelles. Une fête annuelle fut fondée à l'église paroissiale, afin de délivrer cette île du fléau.

Hélas! la fête ne produisit rien et quant à saint Augustin,

il faut croire qu'il usa vainement toute sa rhétorique, car depuis, les sauterelles reviennent de temps en temps, ce qui doit humilier ce bienheureux.

En 1588, Juan Nuñez de la Fuente, gouverneur, fit sortir tous les paysans, pendant la nuit, pour tuer, enterrer et brûler ces dévastatrices.

En 1607, la quantité de sauterelles fut si considérable que le gouverneur, don Fernando de Benavidès, fit transporter la Vierge de la Candelaria à la Laguna pour mettre fin à cette calamité. Cette translation n'étant pas suffisante, saint Placide fut adjoint comme avocat à saint Augustin, et c'est aussi de sa faute si le mal a continué.

Les 15 et 16 octobre 1559, le nuage fut si grand qu'il couvrit presque l'île entière, et que les fruits, les récoltes, les vignes, tout fut dévoré. Les sauterelles étaient si nombreuses que, non repues, elles durent se précipiter sur l'aloès qui avait été respecté jusque-là à cause de l'âcreté de son suc. Après cela elles mangèrent l'écorce des arbres déjà dénudés de feuilles, puis finalement se dévorèrent entre elles. En ces circonstances l'homme vit son impuissance. Le père Viera rapporte que les habitants firent des processions, qu'ils s'humilièrent, se fustigèrent, firent des pénitences publiques, des exorcismes, des neuvaines, mais en vain; là où les saints avaient échoué que pouvaient les hommes? Les ravages ne cessèrent qu'au bout de deux mois, avec les sauterelles.

En 1680, on leur fit la guerre! On arma les milices, elles marchèrent par compagnies, tambours en tête. On en tua des millions!... sans résultat apparent.

Il a été édicté de nombreuses ordonnances royales pour la destruction des sauterelles, sous les trois formes : œuf, petite larve, sauterelle. Pour l'œuf, l'enterrement; pour la petite larve, on fait avec des courroies et des herbes, une espèce de long filet à traîner; quand la capture promet d'être suffisamment bonne, on fait décrire un cercle qui enserre le

butin, et l'on brûle tout ensemble. On a soin de placer quelque pièce de bétail au milieu du filet, dans le but d'attirer ces larves en un lieu déterminé. Pour l'animal arrivé à son développement entier, il faut attendre la nuit, se faire précéder d'un troupeau de cochons. Dans ce moment, les sauterelles digèrent et dorment, alors on les prend. On les place dans des sacs, puis on fait des trous en terre de cinq à six pieds où on enfouit le tout. Sans cela les exhalaisons fétides de tant d'animaux morts donneraient la peste.

Les cuisses des sauterelles sont excellentes au goût et très propres à l'alimentation. C'est un mets très délicat pour les Orientaux, qui font provision de sauterelles qu'ils salent et conservent toute l'année pour parer aux éventualités de la disette.

Les seuls obstacles puissants contre ces animaux sont les faits de l'ordre naturel, les tempêtes, certains vents, une pluie d'orage : telles sont les causes qui en détruisent des milliards. Les renards, les cochons, les oiseaux, les grenouilles en dévorent une bonne part.

Il y a des vents dont les courants sont irréguliers en hauteur et vitesse et qui transportent ces insectes de préférence à d'autres courants; il faut pour que ces courants s'en emparent que ces légions innombrables soient enlevées, ou par un cyclone ou par une trombe agissant de bas en haut. La loi de cet enlevement n'a pas été trouvée, pas un auteur n'a décrit ce mode d'ascension, ni la formation du nuage ailé. L'Afrique dira quelque jour ce secret.

— La sauterelle d'Algérie est-elle de la même espèce que celle des Canaries? demanda Goatbeard.

— Exactement dit Krauss: il n'y a de différence que celle de la saison ; un mois ou deux de distance changent la couleur et la grosseur; la sauterelle de passage est connue sous le nom de *Criquet*, qu'elle vienne de Tartarie, d'Arabie ou d'Afrique.

— A ce mal, il n'y a qu'un remède : l'épargne. Que le

pauvre devienne riche assez, pour pouvoir perdre tout ou partie d'une récolte.

— Pourquoi ne ferait-on pas une compagnie d'assurances, comme il en existe pour la grêle?

— On n'y pense pas. Le fléau est rare et l'on a toujours l'espérance d'être épargné.

— L'année dernière, dit Krauss, l'Algérie a été en proie aux sauterelles, qui ont contribué pour une large part à amener la disette, la mortalité et des crimes horribles.

— Croyez-vous que les sauterelles ont causé tant de maux?

— Si l'Algérie était libre et s'administrait elle-même, comme le Canada, je vous assure qu'on n'y mourrait pas de faim, même dans les années où les sauterelles y exerceraient leurs ravages. Chez nous...

— Chez vous, cher Américain, lui dis-je, il n'y a pas de bureaux arabes! il n'y a pas d'armées permanentes!

— Eh bien, me dit Brünner, cessez donc un peu d'écrire nos parlages et dites-nous ce que vous en pensez.

— Messieurs, tous les jours j'accrois la liste des choses dont je ne parle plus, celle-ci en est une; le plus philosophe est celui dont la liste est la plus longue. En définitive, si vous voulez mon avis, je vous dirai encore avec Chamfort : il faut savoir supporter ce qu'on ne peut empêcher, les sauterelles, les injures du temps, les injustices des gouvernants, la bêtise des gouvernés, tous les fléaux en un mot.

— Demain matin, à six heures, nous partons pour le jardin d'acclimatation, dit Lionnel, Krauss sera là dans son domaine.

CHAPITRE XXIII

LE JARDIN D'ACCLIMATATION

Vers la fin du siècle dernier, un habitant de Ténériffe, Don Alonzo Nava Grimon, marquis de Villanueva del Pardo, écrivain distingué, savant modeste, chose rare, patricien libéral et amant passionné des îles, conçut le projet d'y établir un jardin d'acclimatation, destiné, d'après les idées du temps, à fournir l'Europe de plantes exotiques. Il était convaincu qu'un séjour plus ou moins prolongé aux îles leur permettrait de vivre et de se développer en Europe, lorsqu'elles n'y pourraient vivre transportées directement et sans transition. On nommait cela l'*acclimatation*. Le mot fit fortune. L'idée admise, en aucun lieu aussi rapproché d'Europe, on ne pourrait, disait-on, mieux qu'à Ténériffe, acclimater les plantes des zones torrides; on enverrait de là les graines et les plantes dans les climats tempérés; elles devaient s'y acclimater, et le succès couronner l'œuvre. Vaine espérance! Après quatre-vingt ans d'expérience, il est démontré que cette acclimatation successive est illusoire. Cependant tous les savants, et ils furent très nombreux, qui visitèrent le jardin de 1795 à 1820, crurent à la réalisation du problème, et avaient applaudi à sa création.

C'était la mode aussi, et l'on c onnaît son pouvoir.

On sait avec quelle ardeur les philosophes du dernier siècle avaient poussé le cri : Revenons à la nature ! Les études, dirigées vigoureusement de ce côté, facilitées du reste par la classification de Linnée et les œuvres successives des grands naturalistes du temps, avaient vulgarisé l'histoire naturelle à ce point, qu'en Espagne, où l'on ne lisait guère cependant, où on lit encore si peu aujourd'hui, il se vendit, en dix ans, 20,000 exemplaires de Buffon; ouvrage admirablement traduit par un insulaire, Clavijo, qui l'annota avec soin, rectifiant l'auteur quand besoin était. Delille écrivait, dessinait et faisait des jardins, même en Pologne. L'école française de Le Nôtre était abandonnée par la cour, la reine Marie Antoinette désertait le froid et triste Versailles pour le Trianon anglais. En Espagne, la cour établissait ses jardins merveilleux, Aranjuez, la Granja, le Pardo, San Ildefonso. Tous les petits souverains d'Allemagne qui s'étaient ruinés pour faire des Versailles gigantesques dans des principautés lilliputiennes, ruinèrent ensuite leurs sujets pour faire des parcs anglais, des jardins d'Armide.

Revenons à la nature ! Tel était le cri de cette fin de siècle, réaction violente, que les grandeurs trop rectilignes, les beautés de convention, le symbolisme, l'allégorie, tout le guindé du grand siècle légitimèrent. Si tant de grandes choses sont dues à ce retour à la nature : l'allaitement par la mère, le désemmaillotement de l'enfant élevé en liberté, l'introduction en Europe de 4,000 espèces nouvelles, la zoologie physique fixée, les expéditions scientifiques traçant les flores diverses, la géologie inventée, les marées calculées, il faut l'avouer, l'enthousiasme alla jusqu'à la folie. Le naturalisme par Robespierre fit irruption dans la politique; un bouquet de fleurs et d'épis à la main, ce prêtre ascétique conduisait la Convention nationale à l'autel de la nature, au moment précis, où le marquis de Villanueva faisait le jardin de la Orotava.

Il n'y eut qu'une voix en Europe pour célébrer la fondation du jardin d'acclimatation. De toutes parts, dans les dix premières années de son existence, on y envoya à l'envi les productions les plus lointaines, et la correspondance du marquis devint universelle.

Hélas! ce ne fut qu'un heureux rêve de trop courte durée; les premières expériences d'acclimatation échouèrent. Il devait en être ainsi. Entrons dans quelques détails, et souhaitons que les habitants de la Orotava et les insulaires ne se méprennent pas sur le sentiment qui nous inspire. Tout louer, est le meilleur de tous les systèmes pour se conserver quelques amis, cependant lorsque la conscience y répugne, il vaut mieux suivre le précepte : *Amicus Plato, sed magis amica veritas.*

Dès le début, des essais furent faits, des plantes furent envoyées à Madrid. *Il n'en prospéra pas une seule qui, transportée directement, n'y eût réussi.* Au contraire, celles qui périrent n'y ont jamais pu être cultivées. On s'en prit au climat de la capitale. Des plantes, des arbustes furent envoyés à Séville, à Barcelone; même résultat négatif. Si les preuves nous manquent pour affirmer positivement que des essais de même genre furent tentés en d'autres lieux d'Europe, nous pensons néanmoins que toutes les probabilités sont en faveur de cette croyance, car nous savons que tous les savants d'Europe indistinctement étaient en correspondance avec le marquis. Les ambassadeurs de toutes les puissances félicitaient la cour d'Espagne sur cette création, et certes elle méritait fort peu tant d'honneurs, comme nous le verrons bientôt. On envoyait de Paris, de La Haye, d'Autriche et d'Angleterre, comme d'Asie, du Cap, d'Australie, d'Amérique des plantes et des graines au jardin de la Orotava. Le marquis, en retour, devait envoyer en Europe les sujets des zones torrides qu'il avait multipliés. Le fait d'envois à la cour, à Barcelone et à Séville étant prouvé, il est permis de supposer que des essais furent tentés ailleurs

qu'en Espagne. Il dut y avoir déception, car on n'en parle pas.

— Ce que je puis affirmer, dit Krauss, c'est que toutes les espèces cultivées à la Orotava, ou qui l'ont été, sont cultivées avec un égal succès dans la zone méditerranéenne de Nice à Cannes, et dans la rivière de Gênes. En certains points même où les espèces dites de serre chaude viennent à l'air libre, avec un développement plus considérable qu'à la Orotava, on voit en même temps prospérer les arbustes du nord qui, au jardin de la Orotava, sauf les pins, végètent ou meurent rapidement. Il est vrai que la flore canarienne offre plus de cent espèces indigènes, parmi lesquelles quelques-unes méritent d'être cultivées en Europe, soit pour le port, soit pour la fleur, soit comme plantes médicinales, mais en ce cas il est inutile de les cultiver au jardin pour de là les envoyer en Europe, il est plus simple de les y transplanter directement, l'intermédiaire devient inutile, et ces plantes s'acclimateront fort bien en Sardaigne, aux Baléares, à Cannes et même en Andalousie, malgré les écarts de la température.

— Est-ce que la température moyenne, égale entre deux pays, n'est pas tout en ces matières? dit Lionel.

— Non certes; on a dit, redit et imprimé bien des fois que la température moyenne du jardin était de 22° centigrades; l'on en a tiré des conséquences à perte de vue, qui cependant ne prouvent rien, pas même que le jardin soit le meilleur point du globe, comme on a voulu le prétendre. Une moyenne de température ne donne aucune indication utile; en effet, la moyenne de Moscou est très élevée, car il suffit pour cela que la chaleur en été soit considérable et contrebalance les rigueurs de l'hiver. Ce n'est pas la *moyenne* qu'il est important de connaître, mais bien l'*écart*. Or l'écart est moindre à Funchal, à Malaga et à Saint-Christophe des Antilles il est moindre qu'en aucun point du globe. La température d'été à Funchal est très basse relativement.

2° moins qu'à la Orotava, tandis que la température d'hiver y est de 2°,7 plus élevée. En outre, l'humidité chaude constante à Funchal, même l'été, est une des meilleures conditions du développement des plantes; pour les plantes cultivées dans les deux îles, on remarquera l'exubérance de végétation qui distingue celles de Funchal. A Malaga, la température étant à peu près la même qu'à la Orotava, les conditions d'abri sont meilleures, les vents du nord au S. S. O. n'y ayant pas de prise. Je ne puis pas parler de saint Christophe qui m'est inconnu.

— Donc à votre avis, Funchal, Malaga et Saint-Christophe seraient préférables à la Orotava?

— Vous ne m'avez pas compris du tout, répliqua notre jeune naturaliste.

Certes, je ne veux pas prétendre que la terre et le climat de la Orotava, ne sont pas propres à la culture des plantes; j'ai voulu dire que la Orotava n'était pas le lieu exclusif, préférable; mais je reconnais qu'il y a bien peu de différence entre les conditions qu'il présente et les conditions meilleures de Malaga, Funchal ou de Saint-Christophe. Si on laisse l'idée fausse d'acclimatation, je pense qu'on peut faire à la Orotava, même dans deux ou trois autres îles de l'Archipel, des jardins botaniques propres à presque toutes les espèces végétales et animales. Les îles diffèrent assez sensiblement entre elles, et grâce aux élévations successives du système de montagnes à Ténériffe, et aux plateaux diversement étagés de la Gran Canaria et de l'île de Palma, comme aussi aux plaines de Lanzarote, toute animalité peut vivre dans l'Archipel et toute plante y végéter dans de bonnes conditions.

— Reste la question d'utilité, reprit le Canadien. Etant démontrée la possibilité d'acclimater dans les îles des animaux et des plantes utiles, on n'en pourrait obtenir qu'un service local, important à un titre quelconque. Les îles, par des cultures nouvelles, peuvent accroître leur prospérité, qu'elles

le tentent; par l'introduction d'animaux, elles peuvent augmenter leurs richesses, qu'elles l'essaient; elles rentrent dans le droit commun, mais elles n'ont plus à se flatter de jouir du privilége de renvoyer à l'Europe les races ou les espèces qui y ayant été transportées directement, n'ont pu y vivre. Conserver cette croyance serait une illusion trop prolongée.

L'acclimatation véritable, dans le sens propre du mot, est chose difficile, soit pour l'animal, soit pour le végétal. L'homme lui-même, celui de tous les êtres qui s'est le plus modifié suivant les climats, qui a mis la nature et l'art à contribution pour arriver à se rendre moins susceptible, et se soustraire à l'influence des lieux divers, l'homme ne vivrait pas dans les zones opposées à son lieu de naissance, s'il était livré à lui-même comme la plante ou l'animal sans les conditions d'industrie et de science. L'homme ne s'acclimate même pas à ces conditions, sans payer un énorme tribut à la nature par suite de ses déplacements.

— Certainement, et voilà l'émigration qui en fournit la preuve. La mortalité des émigrants aux pays les plus salubres, est 7.43 plus forte, que la moyenne de la mortalité au pays natal.

— Ce n'est pas tout, ajouta M. Goatbeard, on peut même affirmer que, pour les survivants transplantés en des lieux habités, sains, favorables à l'acclimatation, Buenos Ayres, par exemple, cette acclimatation est fort lente; les effets n'en sont appréciables qu'après deux et quelquefois quatre générations, et encore par des croisements successifs. Il ne paraît pas démontré que sans croisements, la race nouvellement introduite puisse s'acclimater suffisamment pour résister et se développer. Il ne faut pas séjourner plus de deux mois au Pérou, par exemple, pour y reconnaître, après deux cents ans, une créole française d'une créole espagnole, même après croisement; le Canada offre le même exemple. Et quelle distance encore des indi-

gènes à ces créoles que dix générations successives de croisements constants et l'influence des lieux devraient avoir assimilés au climat! On en peut juger au Mexique; l'*Indio* y est fort, leste, énergique; le *créole*, faible, lourd, mou, malgré trois cents ans d'acclimatation. Ainsi donc, quoique l'homme ait à sa disposition la nature entière et ses connaissances, ses conquêtes accumulées, il ne s'acclimate que pour ne pas mourir, dans les climats salubres. Maintenant, qu'on examine le degré d'acclimatation auquel l'homme est parvenu à Sierra-Leone, Fernando-Po, Cayenne, Panama, l'Inde, Timor; mortalité effrayante! et jusqu'à la mort une vie de souffrances. Les Anglais ont réduit le service à quelques années; les enfants d'Européens y meurent si on ne les envoie en Europe. Enfin pour parler comme la Bible : *Dieu fit des nègres, des blancs, des cuivrés, pour les pays différents, il fit aussi des plantes pour chacun d'eux.*

—Vous avez raison, dis-je; à Bathurst sur la Gambie, sur 153 blancs d'Europe, 41 sont morts l'an dernier, en un an!

— L'animal pouvant participer pour une part, par l'éducation servile et le croisement, aux avantages dont l'homme jouit, s'acclimatera cependant plus difficilement encore. Pour les plantes, il en est tout autrement; comme Krauss nous l'a dit, il sera toujours impossible de faire vivre convenablement à Londres, par exemple, un genre, une espèce, qui n'y pouvant vivre *directement transplanté*, aurait au préalable subi une *acclimatation à la Orotava, ou ailleurs*. Les écarts de température seuls s'y opposent. En moyenne, l'écart en vingt ans ne dépasse pas 12° centigrades à la Orotava, 10° à Santa Cruz; à Paris il dépasse 40°, de même à Londres. A ceux qui conserveraient la croyance en la possibilité d'une acclimatation, par une éducation dans un climat intermédiaire, on pourrait objecter que la Orotava offre d'autant moins de garanties de réussite, que les écarts de température y sont moindres.

Ce n'est pas tout encore. Les plantes et les animaux qui, transplantés, vivent à Londres ou à Paris, par exemple, vivent mal, s'étiolent, meurent jeunes, et leur principe vital s'y dépense en *resistance*, non en *végétation*. Le cheval andalou et le cheval arabe y deviennent mous, flasques, végètent, et, après un an ou deux y sont même quelquefois impropres à la reproduction, ou donnent des produits décroissant successivement. L'amandier ne donne pas de fruits.

— Les lauriers, dis-je, atteignent 100 pieds à Ténériffe, il y en a de plus grands encore à Madère, les troncs atteignent des proportions de 8 à 10 pieds de circonférence. Voyez-les à Paris ou à Londres, égrotants, pitoyables. Ah ! si l'on pouvait croiser les plantes! Oui, mais alors quel serait le produit? Que deviendrait l'espèce? on l'a tenté, toujours en vain.

Acceptons, leur dis-je, pour aller aux dernières conséquences, une transplantation de la Orotava dans un climat favorable, isotherme. Eh bien, même en ce cas, la nature, bizarre, dit-on, parce que ses mystères ne nous sont pas dévoilés, vient renverser les espérances. Le lili de Guernesey ne fleurit pas à Jersey; il s'étiole et meurt, et les deux îles se touchent! Le crapaud abonde à Jersey, on en a exporté des millions en Angleterre, en Australie où ils ont prospéré; ils meurent à Guernesey! et cependant le crapaud vit dans la pierre, suivant les expériences de Séguin de l'Institut!!! Les deux îles se touchent, deux heures les séparent, elles sont sur la ligne isotherme. L'aloès d'Afrique vit à Jersey en pleine terre et le géranium y meurt l'hiver presque tous les trois ou quatre ans ; à Guernesey, un aloès splendide a fleuri dans le jardin de M. V. Hugo. J'ai vu, à Saint-Pierre-Port en 1866, un aloès si grand, si beau qu'il n'y en a pas de semblable à Ténériffe ; on l'a arraché cette année, car il dépassait le premier étage et obstruait l'air et la lumière ; à ses pieds, les pélargoniums mouraient en novembre! Qui expliquera ces anomalies ?

— Cela étant pour les zones isothermes, dit Krauss, pourquoi faire de l'acclimatation à la Orotava? avant d'expédier des produits dans des zones différentes, il faudrait savoir pourquoi la tulipe ne vient pas aux Canaries.

Ramon, le grand naturaliste qui, quinze ans, demanda son secret à la montagne, et le trouva enfin, Ramon a dit : « Quel « que soit le caprice des causes qui ont présidé à la répar- « tition des diverses espèces sur le globe, il n'y a pas de « doute qu'elles pourraient toutes habiter le même lieu iso- « thermique, si la nature avait obéi simplement aux lois de « la température ; mais elles sont soumises en outre à des « nécessités dont *le mystère* n'est pas encore découvert. »

Après cela la question d'acclimatation est résolue et je n'ai plus rien à dire.

— J'ai à finir, dit le Canadien. Pour ce qui est de faire du jardin, comme on l'a proposé, une école pratique d'agriculture et d'arboriculture, c'est une utopie. La conservation pure et simple du jardin est impossible avec les moyens actuels, et l'on voudrait décupler les dépenses? Les terres sont insuffisantes, les habitations aussi, le professorat coûterait cher et le sol est impropre à l'agriculture, le terrain n'étant plus qu'un conglomérat d'exfoliations, de détritus végétaux. L'action des eaux et du soleil suffit dans cet état pour entretenir une végétation relative, mais ce terreau lavé, effrité depuis 1833, serait même impropre à la culture botanique, si, au préalable, il n'était complétement refait de son épuisement de calcaire et de détritus animalisés; il n'est aujourd'hui que de la silice épuisée.

Pour ce qui est de l'idée de faire un jardin zoologique, elle est réalisable comme la précédente, avec quelques millions de francs; — rien des réaux! — Depuis trente ans l'on manque d'argent pour faire le *moins;* en trouverait-on pour se payer le délassement royal d'une ménagerie? D'ailleurs où serait l'utilité?

Quand on ne peut avoir une chaumière, il peut être bon

en Espagne de rêver un palais, cela console certaines gens; en Amérique, étant hommes d'action nous rions des rêveurs.

Laissons ces utopies.

La situation du jardin a été critiquée.

— A tort! dit Krauss, il est sur le penchant d'une colline, en pente très douce, suffisante pour la circulation des eaux qui sont abondantes. Il est enclos de murs qu'on remettrait en état à peu de frais. Il est tout planté d'arbres magnifiques et ce serait un crime de lèse-nationalité que de laisser mourir, faute d'un peu d'argent, cette création qui a été la gloire de la Orotava, lorsqu'un vrai patriote la dirigeait, et qui pourrait non seulement le devenir encore, mais surpasser sa splendeur première en se faisant jardin botanique *exclusivement*. Quoi de plus noble, de plus moral, de plus gracieux que de posséder un jardin botanique! Aussi il n'est pas de ville qui ne se paie ce luxe aussi intelligent et utile que possible. Qu'on y consacre donc de l'argent, car ce qui est pire que la mort du jardin, c'est l'état actuel. La moitié des espèces qu'il contenait jadis est perdue.

—Hélas! reprit le Canadien, un jardinier plante des choux, des oignons et des carottes dans les carrés de Linné; un tiers du jardin est voué à la culture de la cochenille pour donner à vivre au jardinier; il vend des graines à Paris et à Londres, il vend des fruits ou des fleurs au jardin; dans l'entretemps, les murs tombent, il n'y a pas d'argent pour payer un ouvrier terrassier ou un aide, et depuis trois ans le jardinier attend, dit-il, la subvention annuelle votée par les Cortès. C'est pis que la mort, c'est déshonorant!

Revenons en arrière et retraçons l'historique du jardin.

Sur la demande du marquis de Villanueva, la Couronne autorisa le jardin, par ordonnance royale de 1791. Cette monarchie dont le soleil éclairait toujours les terres, ne put coopérer à l'œuvre que pour 25,000 francs! qui ne suffirent pas même aux premiers frais d'établissement. L'année sui-

vante, le gouvernement espagnol s'engagea à payer un jardinier qu'il envoya. Puis, le marquis n'en obtenant rien de bon y renonça et en fit venir un d'Angleterre à ses frais. Il fut trompé par son agent de Londres, qui lui envoya un homme tout à fait ignorant en botanique et même en horticulture. On arriva tant bien que mal à 1796. Le marquis ne pouvait reculer, l'honneur personnel et national était engagé, il fallait persister.

Le gouvernement français venait de décider le départ d'une expédition dirigée par Baudin, et dont Le Dru, célèbre naturaliste, faisait partie. Le Dru croyait à la possibilité de l'acclimatation, et il écrivait dans son rapport au capitaine Baudin : « Le gouvernement espagnol qui possède les plus « belles provinces du globe, est peut être le seul gouverne- « ment qui pourrait réunir, sous une latitude favorable, les « végétaux les plus précieux des tropiques, pour les accli- « mater successivement dans les zones tempérées. »

Or le marquis avait déjà dépensé 100,000 francs de son argent, plus les 25,000 francs du gouvernement ; il avait expérimenté les jardiniers espagnols ; il avait un engagement avec le jardinier anglais, lorsque Le Dru arriva à Santa Cruz. Il se rendit au jardin, dès le lendemain, accompagné de M. Legros. Le marquis accueillit ces messieurs comme les Hébreux durent accueillir la manne dans le désert. « Ils « tracèrent d'abord, selon la division sexuelle de Linné, « vingt-quatre carrés destinés à recevoir chacun la grande « famille des plantes qui correspondaient à la division. Ils « placèrent sur des étiquettes les noms des classes, des « ordres, des genres ; les distribuèrent non seulement con- « formément à la nomenclature linnéenne, mais encore pro- « portionnellement au nombre plus ou moins grand de « plantes connues dont se composait chaque section. De « cette manière, aussitôt qu'une plante arrivait au jardin, « il suffisait d'un terrassier pour la mettre à la place qui « l'attendait. Pas n'était besoin de travail ni de science pour

« la colloquer. Le jardin devint, grâces à ces messieurs, « une *carte botanique* dans laquelle on pouvait lire, voir, « comprendre la science mieux que dans un livre. Ce fut « ainsi, que dans l'impossibilité de se procurer un bon jar- « dinier, le marquis conserva celui qu'il avait et pendant dix « ans les choses allèrent à merveille. »

C'est ainsi que s'exprime le marquis lui-même, dans un rapport à l'autorité, écrit vingt ans après. C'est un hommage rendu à la France.

Le marquis ajoute tristement : « J'avais un engagement, et « et je dus payer à ce jardinier détestable 15,000 fr. en le « congédiant. »

Alors on plaça un contre-maître avec deux hommes de peine qui suffirent, tant était admirable la disposition du jardin, pour prendre soin des plantes, placer les nouvelles et diriger les irrigations.

Ce fut pendant cette période que le jardin acquit sa plus grande célébrité. Elle fut immènse, universelle, elle dure encore. M. de Humboldt qui visita le jardin avec le plus grand soin y contribua pour une large part.

Nous ne donnerons pas la liste de toutes les personnes qui l'ont visité; depuis vingt ans, malgré son état pitoyable, on y vient encore, tant sa renommée fut bien établie dès le principe. Cette promenade est navrante aujourd'hui. Ce n'est plus un jardin, un paradis terrestre, c'est un spectacle douloureux; malgré les ombrages frais, les eaux murmurantes, on a hâte de sortir de ce lieu profané. Et cependant, quelle admirable position, quels travaux! Les murailles seules et les bassins coûtèrent 100,000 fr. au marquis, et pendant vingt-cinq à trente ans il a payé près de 10,000 fr. par an en plus de cette première somme. S'il avait donné une partie du terrain, l'autre fut également donnée par l'aïeul du marquis de la Florida. Maintenant qu'on juge du travail. Ces terres étaient couvertes de roches, il fallut les enlever; elles servirent aux barrages, aux constructions. Ces roches

enlevées à deux mètres de profondeur, que trouverait-on dessous, un sol perméable ou de nouvelles roches? les deux. Ces difficultés fürent surmontées par l'énergie du marquis et l'argent. Ce travail fait, la compagnie des eaux donna généreusement les eaux nécessaires.

Il est bon de noter encore que le marquis habitait la Laguna, où il avait sa famille et ses intérêts et qu'il y pouvait placer le jardin à sa convenance. En homme sérieux et de conviction, il préféra le climat de la Orotava à celui de la Laguna, et y établit le jardin à six lieues de distance de son habitation, ce qui fut pour lui, le restant de sa vie, trente-trois ans! une grande incommodité de chaque jour. Il eut au moins la satisfaction de voir arriver les plantes d'Asie, d'Afrique, d'Amérique, d'Autralie. Si plus tard il éprouva des déceptions, lorsqu'il voulut réaliser son idée favorite de l'acclimatation en Europe, il put encore s'en consoler, car son œuvre, en surexcitant toujours la curiosité et la louange, lui créa des amitiés inappréciables et des relations avec les hommes les plus éminents de la première partie de ce siècle. Son caractère aussi poli, aussi doux que possible, sa connaissance des hommes, des choses, de la science et des lettres, le rendirent digne de cette haute position. La gloire en rejaillit encore sur son pays. Quels honneurs lui rendit-on? Fut-il seulement décoré de l'ordre banal de Charles III? On l'ignore; il paraît que non. Quelle parcimonie alors! Quellè prodigalité aujourd'hui! Mais le jardin reste, et c'est un monument élevé à sa gloire. Il restera, à moins qu'il n'y ait dans les îles ni patriotisme, ni intelligence, ni reconnaissance, ni goût, ni sens commun.

— Ah! si c'était une madone, dit Brünner, un monument quelconque, fruit de la vanité humaine, une caserne ou une chapelle, les fonds ne manqueraient pas!

— Voici l'historique du jardin depuis la mort du marquis, reprit le Canadien.

Le gouvernement espagnol avait voté 7,000 fr. par an,

pour être ainsi distribués : 1,500 fr. pour un directeur; 1,000 fr. pour un jardinier; 700 fr. pour deux journaliers; 3,000 à 4,000 fr. pour entretien du matériel et frais divers. C'était bien peu, mais c'était quelque chose.

Le marquis, peu avant de mourir, avait prié M. Berthelot, jeune savant français plein de mérite, qui, par amour pour les îles dont il a été l'historien le plus complet, s'y était établi, de prendre en main la direction du jardin. « J'étais convaincu dès lors, dit M. Berthelot dans son grand « ouvrage, que les latitudes isothermes pouvaient seules « réaliser l'acclimatation, la nature ayant soumis les végé- « taux à des conditions d'existence que l'homme ne peut re- « produire que dans les serres. Malgré cela, ma coopération « pouvait être utile à d'autres points de vue : j'acceptai. »

Mal lui en prit. Dégoûté pour mille causes, il dut résigner ses fonctions. On eut alors des directeurs ignorant la botanique, des jardiniers impossibles; vers 1857, un Français, *quoique dégoûté par des menaces d'expulsion*, y resta quelque temps, puis se retira. Aujourd'hui, enfin, le jardinier est un Suisse qui n'est pas botaniste, mais en sait assez pour vivre des revenus du jardin.

Le général Ortega avait compris que, si le capitaine général venait résider au jardin, en outre de l'agrément d'une pareille résidence, le jardin profiterait de la présence de l'autorité supérieure de l'île, et que les sommes qui lui étaient destinées ne recevraient pas d'autre emploi. En conséquence, il fit des provisions de bois, fit faire les murailles, la charpente d'un pavillon pour le gouverneur. Il partit, fut remplacé. Aujourd'hui, c'est à peine si de ce pavillon il reste quelque traverses, tout a été vendu pièce à pièce, ou détruit, ou est là gisant sur le sol.

Dans un rapport à la *Junta*, don Fr. Maria de Léon écrivait :

« Depuis la mort du marquis, le jardin est abandonné : « ses carrés servent à la culture potagère; d'autres restent

« incultes, de telle façon, qu'au lieu d'être un indice de la « prospérité des îles, c'est une *honteuse incurie.* »

Ah! si le jardin, *cette merveille*, appartenait *à la France ou à l'Angleterre, même s'il appartenait au Portugal*, s'écrie Don Benigno Carballo, *il serait aussitôt visité et célébré par tous les moyens imaginables!* Soit; c'est possible, et ce serait un tort. Les Canariens ne peuvent-ils faire pour sa conservation ce que ferait tout autre pays? Ils parlent tant de leur patriotisme, ils sont si fiers de leur nationalité; serait-ce purement en paroles? Il y a bien deux mille familles riches dans les îles. Qu'on demande dix francs par an à chacune, et l'on conservera le jardin. Puisque l'État ne veut rien faire, qu'on fasse sans lui.

Concluons. Le jardin est utile en lui-même. Il a été la gloire des Canaries, il engage l'honneur des insulaires et leur patriotisme. S'il ne peut rendre la totalité des services qu'on en attendait, ce n'est pas une raison pour le supprimer. Je sais de source certaine que quelques habitants ont proposé de le vendre. Heureusement on a méprisé ces suggestions. Qu'on change l'enseigne; jardin d'*acclimatation*, jamais; jardin *botanique*, à la bonne heure. Que les îles l'entretiennent, comme elles entretiennent leurs promenades, leurs rues, leurs routes. Ceci est, à un haut degré, objet d'utilité publique.

Il y a à Santa-Cruz une presse qui laisse toute liberté pour demander aux autorités locales une votation de subsides pour la conservation d'une gloire nationale. Si elles refusent, qu'on emploie toute arme constitutionnelle, qu'on ne réélise pas ceux des dignitaires qui sont éligibles, sans faire une condition d'élection de la question du jardin. Si ces moyens sont infructueux, ainsi que tout autre praticable, l'association reste; que ceux qui peuvent donner donnent quelques réaux, qu'on cultive le jardin, et que ces lamentations finissent; rien ne s'y oppose, ni la loi, ni le gouvernement.

« En voyant l'état déplorable du jardin, dit M. Carballo, il « est impossible que des accusations sévères *contre l'Es-* « *pagne* ne viennent pas assaillir l'esprit du voyageur. » Mais ce n'est pas seulement contre l'Espagne, c'est contre l'esprit des insulaires que des accusations sévères peuvent être formulées. En sa qualité de professeur d'économie politique à l'institut commercial et industriel de Madrid, l'auteur devait savoir que les nations qui se passent du gouvernement sont les plus heureuses, les plus riches. L'auteur a dû enseigner à ses élèves que les priviléges, les monopoles, les *subventions*, sont la ruine des citoyens d'un État. Il leur a appris sans doute que *help yourself, aide-toi toi-même*, est la devise, non seulement de l'homme qui veut devenir libre, mais de celui qui l'étant, veut rester libre.

Au lieu donc, Canariens, de vous livrer à des plaintes, à des lamentations stériles, formez une association, faites une lecture à l'anglaise ou expliquez l'affaire par la presse qui vous ouvre ses pages. Dites que, par l'échange, les frais ne peuvent être aussi considérables qu'on le pense, que par la vente des produits, vous pourrez trouver encore un nouveau dégrèvement des frais annuels. Dites qu'en définitive le jardin est planté, que les irrigations sont toutes faites, qu'il n'y a d'autres frais à faire que ceux d'entretien, que vous pouvez vous procurer des espèces, que vous ferez appel aux jardins des Indes, du Cap, d'Amérique, de France et d'Angleterre; que l'Espagne, si elle ne vous donne pas d'argent, peut recommander le jardin à ses consuls, à ses ministres, sur tout le globe; que l'émigration a fait riches, nombre de vos compatriotes à la Havane, dans toutes les Amériques, et que par amour-propre, ils vous feront des envois. Enfin, puisez votre péroraison dans le patriotisme, et vous verrez qu'on vous comprendra. Ce qui manque surtout aux Canaries, c'est l'esprit d'initiative. Il faut le faire naître et si vous échouez, vous aurez eu du moins l'honneur de l'avoir entrepris. C'est beaucoup.

Il y a encore une question d'intérêt. Un Français, M. Germond de Lavigne, a dit : *Le principal attrait de la Orotava, c'est le Jardin botanique.* Il a raison. Des savants l'ont créé, aux applaudissements unanimes de tous les savants du monde, des voyages ont été faits, qui avaient pour but le jardin; pas une expédition autour du monde, depuis bientôt quatre-vingt ans, qui n'y ait envoyé les dessinateurs, les naturalistes de l'expédition; pas un malade, pas un touriste débarqué pour huit jours à Ténériffe, qui n'ait honoré le jardin d'une visite; pas une lettre à un ami, pas un récit de voyage, pas un livre d'histoire naturelle qui ne fasse mention du jardin, et on laisserait périr ce souvenir, cette gloire nationale! cette source de bénéfice pour l'île! Mais le maître d'hôtel de la Orotava, ceux de Santa-Cruz savent ce que le jardin leur rapporte. On veut faire de la Orotava une station hivernale pour les malades, mais pour cela il faut les y attirer; et quel plus grand attrait que le jardin? Les embellissements augmentent la circulation, et font rentrer l'argent qu'ils ont coûté aux mains qui en ont fait les avances, par des voies souterraines, cachées mais sûres.

Allons, messieurs les insulaires, quelques réaux par an pour le jardin botanique; économisez-les sur les messes, vous aurez ainsi le paradis bien plus sûrement, le vrai paradis terrestre, le Jardin botanique de la Orotava.

CHAPITRE XXIV

L'INSTRUCTION PUBLIQUE

A l'exception de l'instruction primaire répandue dans une certain limite dans tout l'archipel, Ténériffe et la Gran Canaria jouissent seules depuis trop peu de temps, hélas! du bénéfice de l'instruction secondaire.

Lors de la conquête, les îles n'eurent point d'instruction publique autre que celle que les prêtres et les moines voulurent bien donner volontairement à quelques protégés; cette éducation fut très élémentaire en général. Le conquistador Alonzo de Lugo avait amené avec lui deux moines augustins. Ils furent dotés, pourvus d'un ermitage, et en peu de temps ils eurent un couvent et des revenus considérables; église somptueuse tenant au couvent, donations pour les chapelles et les sépultures. Alors le cloître des augustins destiné à servir d'école publique prit le titre de collége du Saint-Esprit et pendant deux cents ans les augustins restèrent paisibles détenteurs de la science et des lettres, comme de la philosophie; « restèrent détenteurs » est le mot, car ils gardèrent parfaitement pour eux ces trésors, s'ils les possédaient, ce qui est fort douteux. Ils ne pouvaient délivrer aucun diplôme définitif, privilége exclusif de

la mère patrie. On leur accorda, sous Clément XI, le droit de conférer les ordres mineurs, puis le titre de bachelier. Ce fut tout, et cependant un si beau privilége et tant de lauriers empêchaient de dormir les frères de l'ordre de Saint-Dominique. Ces zélés inquisiteurs ne cherchaient pas la diffusion des lumières, il ne s'agissait nullement de semblable chose. Il fallait avoir la direction de l'esprit public, et comme on ne saurait administrer sans savoir plus ou moins lire, écrire, et le catéchisme, et la vie des saints, et bien d'autres choses aussi utiles, ils se dirent que, puisqu'il fallait absolument que quelqu'un les enseignât, il serait bien plus convenable que leur ordre, déjà si puissant, eût encore ce petit privilége qui accroîtrait son influence en fournissant les îles d'employés et d'administrateurs sortis de leurs mains, mais jamais libérés de leur tutelle. Ils s'y prirent si bien, qu'à la mort du cardinal Molina, le zélé protecteur des augustins, les pères de Saint-Dominique, qui avaient su attirer à eux le haut clergé, l'emportèrent, et en 1747 les cours des augustins furent suspendus; cet établissement fut remplacé par un séminaire que les chanoines de la Grande Canarie obtinrent pour leur île. Ce séminaire existe encore, mais sous la direction de l'évêque et du clergé régulier.

Pendant la longue guerre que les dominicains firent aux augustins, arriva le troisième larron, comme dans la fable; on a déviné les jésuites. Les pères jésuites parvinrent à fonder un collége à la Laguna. Ils étaient en butte, eux aussi, à la haine des dominicains; ceux-ci furent impuissants dès le principe, mais quelques années après leur établissement, en 1767, un décret royal vint suspendre les cours de l'université jésuitique de la Laguna. On vint réveiller brusquement dans la nuit les fils de Loyola qui, sous la conduite du corrégidor, se virent forcés de repasser les mers. Le lendemain les cloches du couvent des dominicains sonnaient à triple carillon, pour annoncer aux habitants que l'expulsion des jésuites était un fait accompli.

On sait quelles fortes études, en France et même en certaines provinces d'Espagne on faisait chez les oratoriens, les dominicains, les jésuites ; il n'en était pas de même aux Canaries. L'éducation et l'instruction dont ils avaient tour à tour le monopole était si peu de chose, qu'enfin les gouvernants eux-mêmes, amis bien timorés des lumières, pensèrent qu'il y avait un grand vide à combler, et qu'il serait bon d'avoir un collége capable de donner quelque instruction réelle aux Canariens. On y pensa longtemps, 325 ans! de 1493 jusqu'en 1817. On établit alors l'université dans le couvent des augustins et l'on pourvut aux différentes chaires. Des professeurs de mérite furent choisis, amenés d'Espagne et de la Grande Canarie, dont le séminaire fournit une part. Les cours s'ouvrirent, et après sept ans d'existence, au moment de recueillir quelques fruits, la révolution de 1823 vint tout arrêter; il fallait un prétexte pour supprimer ce foyer pernicieux de lumières, cette école d'anarchie, et, comme lorsqu'on veut tuer le chien de son voisin, on dit qu'il a la rage, on accusa les clercs et les professeurs d'*impiété*; l'on affirma que l'université n'était qu'un *foyer révolutionnaire;* en ces temps, cela disait tout. Une information fut faite, les dominicains, ces éternels ennemis du progrès, se firent accusateurs et, curieux retour des choses d'ici-bas, les augustins, jadis sacrifiés par les dominicains et leurs ennemis irréconciliables, oubliant l'ancienne haine pour renverser l'ennemi commun, s'associèrent dans une sainte croisade. Ils réussirent enfin. Mais depuis deux ans à peine ils jouissaient de leur triomphe, lorsque l'infant Don Carlos, en 1825, fit rouvrir l'université. Il est vrai que l'enseignement fut convenablement restreint. Pendant cinq ans un plan d'études incroyable fut suivi, qui porta le nom célèbre de son auteur, Colomarde. Après le règne bien court des institutions libérales des Cortès de Cadix, Ferdinand VII et Colomarde exercèrent sur l'instruction publique, en Espagne et dans les colonies, la plus funeste influence. Philosophie,

histoire, sciences, tout fut châtré, contourné, expurgé. De l'alliance des idées cléricales et despotiques naquit une sorte d'enseignement dont il est difficile de se faire une idée. L'histoire étant à peu près du domaine de toutes les intelligences, le récit des événements modernes étant facilement appréciable pour beaucoup de monde, il fallait un remède à ce mal. On se souvient encore en Espagne de l'enseignement historique incroyable qui fut inauguré par ordre; magistralement on professa l'absurde!

Dans la crainte de blesser l'amour-propre national, pour donner une idée de l'enseignement historique en Espagne, il suffira de montrer un exemple analogue pris en Portugal. Le même système gouvernant en France, en Portugal, en Italie, amena exactement les mêmes résultats dans les pays latins. En Portugal, on enseigna publiquement que dans la célèbre *bataille d'Algifarote*, où, dit-on, se fonda la monarchie portugaise, il apparut une vierge qui combattit le bon combat et décida la victoire! Non content de cela, on fit remonter la monarchie à deux ou trois mille ans avant Jésus-Christ; ce n'était pas assez, on affirma que la langue même avait quatre mille ans! Cela du reste n'est pas plus bouffon que : *Bonaparte lieutenant de Sa Majesté Louis XVIII*. Voir Loriquet.

Ces belles choses commencent à être réfutées aujourd'hui par quelques écrivains. Mais c'est de ce lait qu'a été abreuvée la génération actuelle. Il a fallu en Portugal tout le talent d'Ercolano pour dégager l'histoire des choses incroyables ou absurdes que le clergé y avait semées à pleines mains. On ne se doute plus aujourd'hui des curiosités admirables qui furent enseignées dans les sciences. L'algèbre elle-même fut supprimée comme conduisant à l'athéisme; la médecine, la chimie, la physique durent obéir et céder aux ordres du ministre fanatique qui dirigea ces études. Pendant qu'en France un système semblable faisait descendre de leur chaire les professeurs de la Sorbonne qui n'étaient pas bien

pensants, en Espagne on emprisonnait les professeurs, regrettant de ne pouvoir les brûler. Aux Canaries, on interdisait l'enseignement de la physique comme destructif des vérités saintes de la Genèse. Ne nous indignons pas trop contre ces excès de 1825. De nos jours, en Espagne, en Portugal, en France, l'instruction publique doit compte de ses méthodes à l'État et au clergé. Il y a deux ou trois ans, il s'est passé à Madrid des faits étranges, à l'occasion d'un professeur célèbre.

En 1824, plusieurs personnes avaient pensé que dans l'état d'abandon de l'instruction publique, il serait convenable d'établir à Ténériffe un lycée, qui pût servir d'école intermédiaire entre les rares écoles primaires existant dans l'île et l'université de la Laguna. M. Berthelot, géographe et naturaliste distingué, fut choisi pour directeur, et fut chargé d'instituer le lycée sur des bases libérales, et à l'instar des colléges de France. Il lui fallut d'abord subir la *purification*, c'est à dire faire sa profession de foi politique et religieuse, et surtout prouver qu'il n'était pas franc-maçon! Il faut avouer qu'une des plus ridicules farces de notre siècle, est l'accusation de maçonnerie, qui menace de durer encore longtemps. Croire à Barbe-Bleue, passe encore; cependant les enfants de sept ans, lui tireraient la barbe de nos jours. Ayant donc prouvé qu'il n'était pas franc-maçon, il fut dispensé de prouver qu'il savait quelque chose, et obtint une autorisation *provisoire*; le collége s'établit à la Orotava, où il fit merveilles. Hélas! il en fit trop, car de tout l'archipel, on lui envoyait des élèves, c'était intolérable.

Qu'avait à faire l'évêque et tout le clergé, en présence d'un tel succès? Intriguer, médire, puis calomnier, et profitant d'un voyage à la Péninsule, faire une démarche officielle, et.... Trois mois après, un huissier royal faisait fermer les portes de l'établissement.

1830 arriva, et trop révolutionnaire encore aux yeux de Ferdinand VII, l'enseignement fut absolument condamné.

Ce modèle des fils et des époux, aussi fanatique qu'ignorant, supprima d'un coup l'université *dans toutes les Espagnes*. C'était couper le mal dans sa racine. Il est vrai qu'il dotait ses peuples, la même année, en remplacement, d'une académie de tauromachie. Un grand d'Espagne en était directeur! Les professeurs étaient chèrement payés. On créa des bourses pour étudier l'art de tuer, proprement et selon les règles, un taureau sauvage devant dix mille spectateurs, dont quelques-uns à peine savaient signer leur nom. La reine Christine fit renaître les universités.

Voilà l'historique de l'instruction publique aux Canaries, antérieurement à la révolution. Maintenant tout est changé. Le séminaire de la Gran Canaria existe encore; il y a à la Laguna un-institut où se pressent deux à trois cents élèves. Des professeurs dignes de leur noble fonction, y enseignent le latin, le grec, la rhétorique, la philosophie, l'histoire et la grammaire. Les sciences y sont en honneur, et tout fait espérer de bons résultats. Une école d'adultes fonctionne à la Luguna avec régularité et plus des trois quarts des paroisses des îles ont des instituteurs primaires. On trouvera, dans les tableaux statistiques, le chiffre des écoles de filles et de garçons, le nombre de villages qui en possèdent et le nombre de ceux qui en sont privés, enfin, le nombre des élèves des deux sexes; ces tableaux donnent ces indications pour chacune des îles et complètent tout ce que nous avons à dire sur ce sujet.

La révolution qui s'accomplit en Espagne pendant que nous écrivons ces pages, va ouvrir une ère nouvelle pour l'instruction publique. Ayant habité l'Espagne et ses colonies, nous pouvons affirmer hautement, qu'il n'est pas en Europe un pays où l'on comprenne davantage l'utilité de l'instruction publique. Si donc le nouveau gouvernement quel qu'il soit, veut satisfaire un besoin désiré par tous et le plus louable assurement, des services publics d'instruction primaire seront établis dans toutes les communes.

Les îles Canaries étaient jadis au plus bas degré, marchaient de pair avec les provinces les moins éclairées de la monarchie; par leur propre effort, elles commençaient depuis peu à prendre un rang plus digne d'éloges. Nous nous plaisons à penser que les généraux qui y ont résidé et qui ont fait la révolution de 1868, auront compris combien ces îles sont appelées à devenir puissantes et prospères, si le gouvernement y développe l'élément indispensable à tout progrès moral et physique, l'instruction publique. La liberté d'enseignement décrétée y établira aussi des écoles supérieures, complément nécessaire de l'instruction obligatoire au premier degré que les Canariens eux-mêmes peuvent décréter comme mesure administrative.

L'instruction primaire est indispensable, elle est la mère féconde du travail manuel comme des arts et de l'industrie; elle seule permet aux hommes de sortir des ténèbres de la superstition et d'arriver à la compréhension de leurs devoirs de fils, de pères, de citoyens; elle seule leur permettra de s'élever jusqu'à la liberté.

Toute révolution qui veut être féconde doit élever la moyenne de l'intelligence et étendre l'instruction à un plus grand nombre; si les vainqueurs de septembre manquaient à ce devoir, les Canariens peuvent agir sans eux, ils verront éclore un esprit nouveau, et les écoles secondaires désertes aujourd'hui parce que l'instruction primaire est insuffisante recevront alors de nombreux clercs, désireux de science, de philosophie, d'histoire et d'art.

CHAPITRE XXV

LE DRAGON DU JARDIN DES HESPÉRIDES

Les Hespérides, d'*Hesperus*, *Vesperus*, étaient les îles où *le soir* se faisait, le dernier point occidental, *le couchant* du globe; cette idée très juste, très logique des anciens, n'a pas été détruite par la découverte du nouveau monde, les Hespérides, sont restées le couchant de l'Europe. Hierro, la la plus occidentale des îles, resta, par décision d'un congrès scientifique, le point par lequel on continua à faire passer le Méridien occidental pour l'Asie, l'Europe et l'Afrique.

Hésiode, le père de la poésie, a dit: *la Nuit enfanta les Hespérides qui gardent les pommes d'or au sein de l'Océan, aux lieux mêmes où Atlas supporte le ciel.* Il est impossible de peindre Ténériffe d'une façon plus exacte dans le langage mythologique du temps.

Diodore de Sicile dit : *Les Hespérides ou Atlantides étaient les sept filles d'Atlas*. C'est la désignation précise du groupe des sept îles; il n'y a pas de doute possible, car Denys d'Halicarnasse dit : *les Hespérides, nées d'Atlas, étaient les sept pléiades qui eurent pour mère Hespérie, laquelle était fille d'Hesperus, frère d'Atlas.*

Toute l'antiquité désigne les Hespérides sous le nom d'îles

heureuses ou *fortunées*, comme nous l'avons déjà indiqué dans la géographie générale, et nous retrouverons encore d'autres indications, lorsque nous aurons à traiter de l'Atlantide.

Ténériffe étant clairement désignée l'île des Hespérides, *le Jardin des Hespérides* ne pouvait être placé ailleurs que dans la vallée de la Orotava. Les *pommes d'or* y sont encore, les *palmiers* aussi, le *laurus persea* y est indigène, et le *dragon* en défend toujours l'approche aux ravisseurs. Avec le dragon nous entrons dans la fable.

Étudions d'abord l'arbre, le végétal.

Drago (*Dracœna Draco*), Linné; Draco (*Palma Canariensis*), Tournefort; arbre de la famille des *asparaginées*, indigène des Canaries, Madère, Porto-Santo, ou de la chaîne de l'Atlas africain, croît spontanément dans les champs. Son tronc est gros et court, de l'extrémité de ce tronc partent des branches régulières formant entonnoir, ou quenouille, dépourvues de rameaux comme le tronc, et n'ayant de feuillage qu'à leur extrémité. Ces branches sortent toutes du sommet du tronc, ramassées, et deux à deux, accouplées, comme celles de la mandragore; douces et unies, comme des bras de géant ou la peau d'un serpent, elles forment une sorte de coupe resserrée; comme le tronc, elles sont toujours d'un vert bleuâtre, arrondies, et se terminent par une espèce de moignon ou grappe hérissée, d'où partent les feuilles, comme autant de doigts gigantesques. On peut arracher ces grappes, sans que le détachement donne lieu à un seul filament, comme on casse la partie suprême d'une asperge. Ces grappes se couvrent de feuilles nombreuses, lisses, vertes, longues de 60 à 100 centimètres, larges de 1 à 3 pouces, et finissant en pointe aiguë, avec un sillon au milieu entre deux lombes, de véritables épées. Les fleurs sont petites, nombreuses, en forme de panicule ramifiée, et prennent naissance sur le moignon lui-même. Chaque fleur compte six pétales, six étamines, un ovaire. Le fruit est une

baie jaunâtre, âpre, avec un petit noyau. Les pédoncules de ces fleurs sont garnies à leur base de quelques petites écailles.

Le bois du drago est spongieux et léger. Les Guanches s'en faisaient des rondaches, boucliers. Son écorce étant flexible et filamenteuse, ils la tordaient en corde.

La célébrité du draco est due, autant au sang ou jus qui découle de sa blessure, qu'à sa forme extraordinaire qui produit toujours tant d'effet sur le voyageur. Ce jus est une sorte de résine qui transsude du tronc et des branches dans les chaleurs caniculaires, par des blessures ou ouvertures naturelles. Ce suc se condense en grosses gouttes couleur de sang, molles dès le principe, bientôt sèches et faciles à triturer. On en fait des grains qui n'ont ni odeur, ni saveur, si ce n'est quand on les brûle; alors ils s'enflamment en répandant une odeur assez semblable à celle du storax liquide.

Cette substance est composée de résine et de tannin, elle est très usitée en médecine, cependant on préfère aujourd'hui pour les confections pharmaceutiques, le sang-dragon résine des Indes, produit d'un *dragonnier commun* d'Amérique ou d'Asie, ne ressemblant en rien au dragonnier atlantide. On l'extrait aussi d'une foule de végétaux analogues, en lames sèches, dures, allongées, et on la préfère alors à la substance du *Dracœna Draco* à cause de la différence de prix qui est de 90 p. c. Après avoir fait des incisions sur les végétaux *dragonniers communs*, on reçoit la résine dans des roseaux partagés à chaque nodosité ou le plus souvent dans des feuilles lisses de roseaux; de là est venu le nom du commerce : *sang-dragon en roseau*.

Le sang-dragon ne se dissout pas dans l'eau, mais seulement dans l'esprit de vin. On lui attribue une vertu curative dans les flux de ventre, dyssenteries et hémorragies; il est très astringent. Appliqué à l'extérieur, il sèche les ulcères, et facilite les cicatrisations de blessures, il fut employé pen-

dant des siècles pour fortifier les guerriers et entra dans la composition de toutes les poudres à cet usage; aujourd'hui il sert à la composition de beaucoup de vernis, et donne une belle couleur de rouge or, après avoir été préalablement dissous dans l'esprit de vin. La consommation en était autrefois plus considérable que de nos jours. Il est essentiel sans doute de ne pas confondre le sang-dragon du *dracœna draco* avec celui des arbustes communs d'Asie ou d'Amérique, mais il est bien plus important encore de ne confondre aucun de ces produits avec le sang-dragon qu'on retire du rotang et du croton sanguifluents. Ce produit est aussi une résine rouge, bien moins curative.

Sous le nom de sang-dragon de Gambie et de sang-dragon oriental, une sorte de gomme rouge a été très usitée en droguerie. En France, on donne le nom de sang-dragon à la *patience rouge* dite aussi *herbe du charpentier*, en histoire naturelle *lapathum sanguineus officinale;* on a aussi appelé cette plante : *rhubarbe des moines*, c'est une sorte d'oseille ayant des tubercules à la base des folioles intérieurs du calice.

Une dîme ou impôt était établi dans les îles sur la vente très fructueuse des produits du *dracœna draco*. Cependant on ne fit rien pour multiplier les dragonniers, et même on en a arraché un grand nombre, nuisant à la culture des champs; quoiqu'il en existe encore de très beaux, ces arbres diminuent de jour en jour.

Dès le début de la conquête et jusqu'au siècle dernier, les savants crurent et affirmèrent que le dragonnier était originaire de l'Orient. L'erreur est aujourd'hui démontrée, l'espèce étant originaire exclusivement des îles Atlantides, et croissant spontanément dans l'archipel. On la trouve à Madère, à Porto-Santo, où jamais elle ne fut apportée par les soins de l'homme; on la trouve à l'île de Palma et à Ténériffe, en presque toutes les parties de l'île, tandis qu'on la cherche vainement dans les Indes orientales, où les savants

la plaçaient; l'erreur provenait du produit du *dragonnier commun* qui croît, comme nous venons de le voir, aux Indes et en Amérique, mais qui n'a rien de commun avec le *dracæna draco.*

Les anciens qui pratiquaient les îles, qui récoltaient la pourpre à Madère et Porto-Santo, *purpurariæ insulæ*, venaient chercher le sang-dragon à Ténériffe et à Palma, ainsi que le naturaliste Pline le rapporte (*Hist. nat.*, lib. VI, caput XXXVII) : *Ex iis quoque insulis Fortunatis Crinabaris Romam advehebatur. Sane hodie num frequens est in insulis arbor illa quæ Crinabarim gignit, vulgo sanguinem draconis appellant.*

Les anciens parlent toujours du dragon du jardin des Hespérides, au singulier; c'est que l'un deux était, il y a quatre mille ans, d'une dimension prodigieuse et placé au milieu de la vallée même de la Orotava, en un point choisi du jardin des Hespérides près de la grotte royale, au centre de population et de cultures; il existe encore et nous allons nous en entretenir.

Lorsque les conquérants se divisèrent le terrain et créèrent *les douze grandes maisons*, le dragonnier de la Orotava servit de jalon pour la division des terres de la vallée. Lorsqu'ils abattirent les forêts séculaires pour bâtir la ville, le port et leurs habitations rurales, ils respectèrent le vieux dragon, comme les Guanches avaient respecté et vénéré le doyen de leurs forêts; les anciens, nous l'avons dit, l'avaient animalisé, déifié même. Ce respect des modernes prouve que les anciens avaient bien jugé cette merveille vegétale.

Dès 1350, Cadamosto, qu'il serait mieux d'écrire : Ca da Mosto, avait parlé du dragonnier. Mais depuis la seconde moitié du quatorzième siècle, tous les marins, les militaires, les moines, les historiographes, les voyageurs de tous pays, les savants, tous les artistes ont déssiné ou décrit le dragonnier géant de la Orotava. De nos jours, le daguerréotype et

la photographie s'en sont mêlés. Une branche cassée par un ouragan fut exhibée par le jardin botanique de Kew près de Londres, et la badauderie universelle, après avoir vu l'image ou lu la description, a pu enfin toucher le monstre. On nous a affirmé, à la Orotava, que la branche n'a pas été vendue, comme on le croit généralement, mais bien donnée. Le rameau de Kew est un arbre de trois mètres de circonférence, l'une des douze branches semblables qui s'élançaient du tronc.

Dès la conquête, on constata 48 pieds de circonférence à terre, 35 pieds de circonférence à 6 pieds de hauteur; 23 pieds de circonférence à 14 pieds de hauteur; 60 pieds de hauteur totale. Le tronc divisé en douze branches, s'ouvrait en entonnoir; dans cette ouverture, l'on plaça une table à l'entour de laquelle pouvaient s'asseoir quatorze personnes.

Tout être végétal a une forme personnelle, individuelle, qui le spécialise, une sorte de manière d'être à part; or le signe distinctif de cet arbre, son caractère extérieur, était bizarre et mérite d'être décrit. La tige formait un pain de sucre tronqué, de la section supérieure duquel partaient douze branches, affectant la forme d'un cône évidé en dedans, beaucoup plus évasé que le pain de sucre lui-même, car la circonférence du cône à la base n'était que de 50 pieds, tandis que la circonférence du cône renversé au sommet était de 200 pieds environ; c'était, si l'on veut, un petit cône supportant un grand cône soudés par leur petite section, une sorte de sablier dont la partie supérieure aurait cinq fois la grandeur de la partie inférieure.

Le Dru, naturaliste de l'expédition Baudin, mesura l'arbre avec une précision mathématique, 400 ans après les premiers navigateurs. Il trouva presque exactement les mêmes mesures, un pied de plus à la base. Cet accroissement n'était pas l'effet de l'âge, l'arbre avait souffert, s'était fendu, dilaté. Baudin et Le Dru avaient prédit sa ruine et fixé

à 150 ans la durée probable. Donc vers la fin du siècle dernier, il donnait des signes de décrépitude, le tronc était attaqué. Cependant les fentes comblées par une muraille maçonnée, cimentée, dans un pays où ne règnent pas de violentes tempêtes, à l'abri des vents du nord-est et du levante, on pouvait espérer le conserver au moins 150 ans comme l'avait pronostiqué Le Dru. En 1819 il était debout, et son feuillage, son écorce, étaient pleins de séve et de vigueur, mais le tronc avait empiré. La tempête vint, qui cassa la première branche (celle envoyée à Kew); il fut entamé, et dès lors on put s'attendre au désastre. Quelques mots encore avant le récit de la catastrophe.

Ce fut dans la première moitié du siècle que l'arbre reçut la visite du plus célèbre des voyageurs, M. de Humboldt, qui fixa son âge. On lui avait déjà assigné 6,000 ans. Le Dru, Borda et les explorateurs divers s'étaient arrêtés à 5,000 et 6,000 au plus. M. de Humboldt affirma 10,000 ans. Depuis lors les naturalistes divers qui ont pu l'étudier et ont risqué des supputations, ont à peu près tous ratifié le calcul et les affirmations de M. de Humboldt, se basant sur des probabilités diverses, afin de les contrôler les unes par les autres. Il est difficile de calculer exactement l'âge de ce colosse, de cet ancêtre du monde végétal. Peut-être qu'abattu on pourrait, en faisant l'autopsie du tronc, découvrir quelque point de départ solide pour bâtir une supputation. *Videant sapientes.* C'est leur affaire.

En 1867, une tempête horrible a renversé le faite tout entier, le cône supérieur est tombé, le cône inférieur est seul resté debout. Le sol aux alentours est jonché des débris de la ramure et fatigué par le poids énorme des branches : il y en a de 18 pieds de circonférence! Les plus minces, les derniers rameaux, vrais bras humains, ayant perdu leurs feuilles, ressemblent à des poignets coupés et sont de la grosseur de la jambe.

Le tronc, avons-nous dit, reste seul debout; mais il est

bien détérioré, excavé, déchiré, réparé ; les cavités sont remplies de pierres et de platras. Ce n'est plus que par la base qu'on peut juger le colosse et se faire une idée de ce qu'il devait être, lorsqu'il portait le branchage qui gît à ses pieds.

Si, depuis la conquête, les soins les plus attentifs n'ont pu protéger le dragonnier, s'il est mort matériellement pour les hommes à venir le souvenir en restera consacré par la science, l'observation et tous les arts d'imitation. Il nous restera aussi la fable poétique des anciens, et nous devons avouer que dans l'hypothèse antique, cette image du dragon n'était pas trop singulière et présentait quelques côtés spécieux. Un savant, non pas un grec d'Athènes, ni un géographe de Sicile, ni un naturaliste de Parthénope, mais un Français, Nicolas Monard, a cru voir comme les anciens, sous l'enveloppe du fruit, l'image parfaite du dragon, du monstre fabuleux ! Ce que c'est que l'imagination, et quelle belle chose que la foi appliquée aux miracles du catholicisme ou aux fables païennes !

O vieux témoin des âges primitifs ! les hautes herbes couvraient tes pieds ; les grimpeurs t'entortillaient le buste, et irrévérencieusement enlaçaient tes branches ; des végétations parasites croissaient sur ton propre sein, vivant de ta substance ; le flanc entr'ouvert, on a mangé sur ton torse ; on a vu sous ton ombre des générations heureuses, des moines inutiles ou malfaisants, des guerriers sanguinaires et cent siècles durant les hommes se sont abrités sous ton ombre ; puis le conquérant Alonzo de Lugo aurait fait dire la messe sur un autel que tu as dû porter, toi qui avais été témoin des rites mystérieux d'Égypte, des idolâtries phéniciennes, des mythologies grecques, des ablutions marocaines ! Quelle merveilleuse existence que la tienne, et quelle triste mort après cent ans d'agonie ! Eh bien, vieil arbre, ô le premier né, le plus vénérable des êtres créés, on vient de te déshonorer sans rémission, car c'est au nom de

la science. O dragon fabuleux! toi qui as été déifié, tu n'es plus qu'une *asperge!!!* une asperge plus grosse que les autres, voilà tout! Tu n'es plus un arbre, le roi des forêts; non, tu n'as pas de ligneux, fi! Tu n'es qu'un simple végétal classé dans la famille *esparrago*, asperge, et cet arrêt est sans appel!

La lenteur de la croissance de ce végétal est bien connue; c'est à cette découverte qu'est dû le calcul qui a permis de fixer à dix mille ans la durée du dragonnier.

Mais, tandis que la science classe dans les Asparaginées un des arbres les plus merveilleux de la création, un savant M. de Mirbel, déclare que le *dracœna draco* est vivant! Il a trouvé dans le tissu générateur entre l'écorce et le stipe une couche utriculaire qu'il a scrutée avec un puissant microscope, et il y a vu se produire des granules animés d'une petitesse extrême; *puis ces granules se meuvent, se rencontrent, et êtres animés, bâtissent des utricules.* Donc voilà la cellule, l'habitation secrétée par l'être qui va la bâtir à l'aide de la *cellulose*, et cet être qui se protége et s'enveloppe ainsi est un atome, un corpuscule invisible, 6 millions font un pouce cube! Le *dracœna* a servi à ces études merveilleuses, et a eu l'honneur de fournir la matière première pour la découverte de MM. Payen et de Mirbel. On le voit, à tous les titres, ce végétal est célèbre et digne d'intérêt pour le savant comme pour le poète ou le touriste.

L'Archipel canarien, avons nous dit, dans un autre chapitre, est de formation primitive; le dragonnier vient confirmer notre croyance. Cette plante, ce végétal arborescent ne se trouve pas, comme les *calamites*, dans les terrains carbonifères d'Europe, mais bien plus, elle est encore vivante dans les terrains Atlantides; cette *prèle* gigantesque qui apparut il y a des millions d'années dans les terrains antérieurs à la période de transition, est bien l'immense *Asparaginée* dont la tige atteignait 30 ou 40 pieds, dont le fruit formait une sorte de moignon écaillé, *plante vivante* se re-

produisant par ses *spores* de cryptogame. Si dans les époques suivantes les plantes diminuèrent de volume, nous pouvons bien admettre la conservation du dragonnier conservé dans un terrain favorable.

Le grand dragonnier, cet ancêtre, ce vétéran de la végétation, n'a pas été le seul qui ait joui d'une grande réputation. Clavijo, le grand naturaliste, cet insulaire traducteur de Buffon, parle d'un dragonnier de la Gran Canaria, dont on lui avait cité les dimensions considérables, et que des personnes âgées avaient connu. Dans son tronc creusé, deux bœufs attelés entraient aisément. Cependant le dragonnier de la Orotava était incontestablement plus gros, même, au dire de Clavijo.

Les dimensions du grand dragonnier, 49 pieds anglais de circonférence à la base, ont été dépassées par d'autres arbres d'essences différentes. Mais son antiquité est incontestablement plus grande que celle de tous les arbres connus, à cause de la lenteur prodigieuse de la croissance des asparaginées.

Aux flancs de la Sierra Nevada, en Californie, il y a peut-être bien encore aujourd'hui une centaine d'araucaria, de sequia et wellingtonia, qui sont gigantesques. L'un de ces derniers, abattu, indiqua trois mille cent ans par ses cercles concentriques, il avait 250 pieds, la hauteur de la grande pyramide de Ghiseh, et 90 pieds de circonférence. Au Brésil, sur le Rio Branco, on a découvert un arbre dont le feuillage a 500 pieds de circonférence ; c'est le *souma* ou *meira*, qui est de la même famille que le *boabab* de Sénégambie qui recouvre 18,000 pieds carrés de son ombre, et qui rappelle les vers de V. Hugo, parlant de l'arbre fantastique de Mahomet

. . . .
. . . . . De cet arbre si grand,
Qu'un cheval au galop, met, toujours en courant,
Cent ans à sortir de son ombre !

Il y a en Angleterre et en Norwége, des chênes ou des pins qui étonnent par leur poids, leur dimension pas un n'atteint quatre mille ans.

Le cyprès, les laurus persia atteignent quatre mille ans en Perse.

Les cèdres du Liban furent constatés sous Salomon, et quelques-uns vivent encore, moins étonnants par les dimensions du tronc, que par la puissance et l'étendue de leur ramure. On ne peut guère leur accorder plus de quatre mille ans.

Ces arbres sont d'une résistance et d'une durée prodigieuse *comme arbres*. Leur végétation est prompte, puissante, énergique. Il n'en est pas de même du draco, cette asperge, ce végétal, d'une lenteur de croissance désespérante ; il en est à la Orotava qui, en trois cent et quatre cents ans bien constatés, n'ont pas acquis un pied de circonférence; d'autres, nés lors de la conquête, ont atteint à peine 4 pieds, et l'on sait que la période de première croissance est la plus prompte et la plus énergique.

L'arbre aux pommes d'or et le laurier, avons-nous dit, sont indigènes; si ces espèces étaient indigènes en d'autres contrées, Asie et Perse, rien ne prouve que de là elles furent transportées aux îles Atlantides. Il est probable qu'avec les Atlantes, civilisateurs de la Grèce et de l'Égypte, elles furent implantées dans les contrées méditerranéennes. Ces arbres, si chers aux peuples grecs et latins, étaient, l'un l'emblème glorieux couronnant les fronts héroïques, le prix de la poésie, de l'art, de la science; l'autre, la boisson rafraîchissante, indispensable aux habitants des régions chaudes. Ces arbres précieux, répandus par les anciens, partout où s'étendirent leurs conquêtes, furent *sacrés* aux lieux d'origine. La tradition, l'histoire, la poésie, tout le confirme. Mais l'arbre cabalistique qui devait frapper singulièrement des peuples dont la théogonie était toute inspirée par la nature, le draco, *sang-dragon*, est plus particulière-

ment indigène, autochtone, et ne se trouve qu'aux îles Atlantides du groupe Madère et Canaries. De son suc épais et rouge, ces peuples imaginatifs, dans leur habitude constante d'animer les plantes, firent le sang d'un animal, d'un dragon fabuleux; la tige courte et forte, comme ramassée, sa bifurcation régulière jaillissant du tronc, comme les doigts de la main de l'homme, le fruit mystérieux et rare, dont l'intérieur offrait l'image d'un monstre hideux d'après les récits poétiques, les feuilles en lame d'épée, longues de 3 à 4 pieds se hérissant sur des espèces de bras coupés aux extrémités des branches, la couleur bleu verdâtre du tronc écaillé, tout donne à cet arbre un air étrange, insolite, qui le séparant violemment de toutes les espèces, dut émouvoir singulièrement les esprits imaginatifs de ceux qui le virent pour la première fois, croissant spontanément au milieu des forêts de lauriers, d'orangers. Le voyant saigner par ses blessures pendant les chaleurs caniculaires, ils le nommèrent dragon, le comparant, dans leur épouvantement, à l'animal terrible immolé par Hercule. Peut-être aussi voyant ce reptile volant, vivre sur l'arbre étrange d'où il se précipitait sur sa proie, ces esprits poétiques désignèrent sous le même nom le reptile et le végétal.

Examinons ce symbole, eette tradition.

Il est certain qu'avant le grand déluge méditerranéen et jusqu'à un certain point, après ce déluge même, des êtres étranges, nés aux époques de transition, occupaient les terres marécageuses ou les mers chaudes encore et peu profondes. Cette époque, nommée par les géologues modernes, *âge des reptiles*, avait enfanté des êtres participant des trois ordres, végétal, animal, mineral ou de deux seulement, essais monstrueux des forces créatrices; oiseaux, quadrupèdes, poissons, plantes, reptiles tout à la fois, ensemble ou séparément; la plupart de ces êtres nous ont été restitués par les soins des géologues. Le grand Cuvier a reconstruit

ce monde de l'ichthyosaure au Nautilus, du géant de cent pieds à l'infusoire.

Le dragon a existé. Les premiers hommes virent les derniers survivants de ces êtres prodigieux et le souvenir en est resté. La lutte de l'homme contre les êtres puissants qui couvraient la terre dut être terrible; le grand effroi de l'humanité, désarmée aux premiers âges, a créé cette tradition des êtres formidables contre lesquels elle dut lutter, les faisant détruire par ses demi-dieux, les hommes héroïques et forts.

La science corrobore la tradition, le dragon existe encore; il est vrai qu'il est réduit à des proportions mesquines et peu propres à causer l'effroi. Sa forme actuelle participe de celle du serpent et du lézard vert; les ailes des récits antiques ne sont plus que deux membranes latérales qu'il agite, mais impuissantes à l'élever. Cependant si le dragon monte sur la cime des arbres pour y guetter sa proie, il descend étendant ses membranes en parachute et, légèrement agitées, elles lui suffisent pour regagner doucement la terre. De là le nom de *dragon volant*. Ce dragon moderne se nourrit d'insectes et peut en faire provision, les emmagasinant dans une sorte de poche d'où il les retire à volonté, teignant alors en rose ou en rouge foncé, sa gueule et ses membranes inférieures, car ces insectes et animalcules qui vivent par milliards en parasites sur l'écorce de certaines espèces végétales, teignent en rouge les mâchoires qui les broient ou les corps qui les pressent.

Ce reptile déchu n'est certes pas le descendant direct du dragon fabuleux, mais il atteste la vérité de la fable, et la science a retrouvé, dans les fossiles, des êtres qui se rapprochent parfaitement des descriptions antiques : la grande famille des sauriens. L'iguanodon était herbivore et peut-être, comme le chameau, susceptible de déchirer les plantes les plus résistantes; le mégalausaure poursuivait les poissons au sein des mers. Les ptérodactyles, armés de pattes rudi-

mentaires, marchaient sur le sol, tandis que d'immenses ailes leur permettaient de s'élever; la forme de leurs pieds prouve qu'ils pouvaient et devaient percher sur des arbres, à la fois reptiles, vampires, chauve-souris, poissons; créations monstrueuses dont les débris ont formé des couches considérables et qu'on retrouve par milliers sur la surface des terres des premières formations marines. Leurs yeux étaient tels, dit Cuvier, que l'orbite de certain d'entre eux avait jusqu'à 14 pouces de cavité! leur taille atteignait 70 pieds, leur corps couvert d'écailles et leur queue serpentueuse devaient effrayer et leur gueule engloutissant sans diviser a pu avoir 6 à 7 pieds d'ouverture! Après ces faits, pourquoi nous étonner des récits de l'antiquité? Nous devrions admirer, au contraire, le génie poétique des anciens qui, prenant sa source dans de telles horreurs, a su embellir ces images terribles pour en mieux conserver le souvenir.

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux
Qui, par l'art embelli, ne puisse plaire aux yeux.

Écoutons les antiques récits.

Le dragon, *dracon* (de *derko*, voir), était ainsi nommé à cause de sa vue percante et de son œil rouge extraordinaire, il avait une taille monstrueuse, la gueule ensanglantée, le corps et la queue d'un serpent; on le représente couvert d'écailles et avec des pattes, souvent ailé. C'est bien là l'animal antédiluvien que la science moderne reconstruit de toutes pièces sur les fossiles retrouvés. Rien n'y manque, pas même l'œil gigantesque.

Ce n'est pas tout. Le dragon était particulièrement habitant des rives et des mers Caspiennes et Grecques, mers marécageuses essentiellement changeantes et que la science constate sous le nom de mer *Ninivique* ou *Asiatique*, mer *Hellénique*, mer *Saharienne* ou *Lybique*. Ces mers, en partie desséchées par les commotions successives de la croûte ter-

restre, ont montré les vastes dépôts calcaires qui accumulèrent dans leurs bas fonds les débris des êtres organisés. L'Orient devait en conserver la tradition et la poétique asiatique et grecque en fit tour à tour le défenseur de la Toison d'or aux rivages d'Orient conquis par les Argonautes, le protecteur de la fontaine Castalie aux rives méditerranéennes, le gardien des Pommes d'or du jardin des Hespérides aux bords atlantides. Le dragon fut-il pour les anciens le sujet d'un culte? on l'a prétendu; mais il est inutile de rechercher les preuves de cette probabilité.

Il suffit de constater qu'une époque de transition entre la création animale et l'homme, fut reconnue dans toutes les théogonies, pour mettre d'accord et la tradition égyptienne et celle des Védas, le Zend-Avesta de Zoroastre, Brahma et Manou, avec la fable grecque. Il est vrai que ces premières notions d'une humanité à peine sortie des forces créatrices de la puissance universelle furent obscurcies par des interprétations erronées, des symboles imparfaits, mais. elles suffisent pour y trouver les premières affirmations des révélations d'une science moderne qui doit nous dévoiler un jour, par son développement, l'origine du monde sur lequel nous vivons et prouver la fatalité du progrès universel qui est la forte assise, la loi inéluctable de la nature.

Les êtres fantastiques des premières créations qui animèrent le monde avant l'apparition de l'homme, la tradition nous les dépeint vaincus par la lumière, par la sagesse divine, par la force de l'homme; Apollon nimbé sur son char de feu, traverse le chaos et l'éclaire, dispersant les *monstres* et les immolant de ses flèches d'or; puis, c'est la *chimère* vaincue; Hercule terrassant l'*hydre;* saint Michel Archange triomphant du *dragon infernal,* car le christianisme devait aussi hériter de la théogonie antique et c'est un de ses côtés les plus humains; par là, délaissant pour un instant sa divinité, sa révélation, il a montré l'humanité triomphante dans la lutte du bien contre le mal, de la lumière contre les

ténèbres, du paradis contre l'enfer. Le dragon étant le représentant de l'âge de fer où l'homme jeune encore était asservi par la matière, le christianisme a créé cette image puissante d'antithèse qui représente la mère du Rédempteur, la mère de l'agneau qui doit racheter les péchés du monde, écrasant le dragon, la bête infâme, le serpent biblique par qui le mal s'introduisit dans l'œuvre sublime. Ce n'est pas tout. L'image poétique orientale, le symbole du *vates* grec, la fable des grands poètes hébraïques, l'ardente foi du moyen âge a tout gardé, et par le langage sublime de l'art, et dans ses féeries, ses fêtes populaires, ses pompes catholiques ou ses monuments : la *tarrasque*, les *mystères*, la *gargouille* et les sculptures des basiliques. Par toutes ses manifestations, le moyen âge a gardé le dragon antique et la chevalerie en fit par le blason l'emblème des actions héroïques.

Et nous, déshabitués par le culte du veau d'or de la poésie antique, trop poussés par les nécessités matérielles d'une vie exclusivement consacrée à la satisfaction des besoins, n'avons-nous pas, nous aussi, justifié la fable orientale en désignant sous le nom de *dragons*, ces cavaliers armés pour combattre *à cheval*, sorte d'*hyppogriffe*, *à pied* comme le *saurien*, cet être formidablement armé par la création pour résister aux formes rudes de la nature au milieu de laquelle il apparut? n'avons-nous pas honoré du nom antique et monstrueux, ce corps qui, par son audace à harceler l'ennemi, sa force pour le vaincre et sa mobilité pour l'atteindre, fut l'effroi des ennemis? n'avons-nous pas recouvert sa tête du casque sur lequel, à l'imitation des anciens, nous avons moulé les écailles du *serpent*, la tête de *Gorgone* surmontée de la *houppe rouge de l'oiseau*, finissant par la queue d'*hypogriffe?*

Les Indiens, les Chinois, les Japonais, les sauvages d'Amérique, en souvenir des êtres prodigieux qui les premiers peuplèrent la terre, n'ont-ils pas, eux aussi, par les arts du dessin, de la sculpture et par la poésie, consacré la

fable du dragon antique et ne l'ont-ils pas perpétué jusqu'à cette heure?

D'Hésiode et d'Homère au Tasse et à l'Arioste, du monde ancien au monde moderne, tout chante le dragon, et pour que le symbole soit complet, le grand saurien, reptile, oiseau, poisson, fut aussi divinisé par les Danois et les Northmans, qui au neuvième et dixième siècle montaient le *drake* ou Dragon, à la proue duquel ils sculptaient la tête légendaire et qui par sa forme même rappelait le *Pristis* fabuleux des anciens.

Non, la fable du dragon n'est pas une fable, elle est bien l'image juste et vraie d'une phase de la création successive; elle est un symbole accepté par tous les peuples, et c'est avec un sentiment d'admiration pour ceux qui la créèrent et de vénération pour ceux qui l'ont tour à tour conservée, que nous devons nous en entretenir aux lieux mêmes qui lui donnèrent naissance et en présence de l'arbre vénérable au pied duquel le Dragon a rampé.

La vallée hespéride, est bien le paradis de l'antiquité païenne où, dans une paix profonde, le Dragon mort, le mal vaincu, l'éternité conquise, les âmes des justes venaient errer dans le repos et dans la lumière. Le monstre n'était plus, l'âge de formation première était à tout jamais terminé; l'âge des reptiles était fini, le végétal inoffensif seul s'est perpétué.

L'âge de l'humanité commence.

CHAPITRE XXVI

LE CLERGÉ

Un peu d'histoire ancienne, pour commencer, nous dit Brünner, j'aime à m'entretenir du clergé d'autrefois tout autant que du clergé d'aujourd'hui.

L'inquisition n'a pas été inactive dans l'archipel. Établie modestement en 1504, dès 1567, elle s'érigeait en tribunal libre, contrairement aux lois ; bientôt on tenailla, on rôtit, on coula du plomb, on rompit, on tua férocement le patient pour envoyer l'âme au paradis. Ce fut peu de chose si on compare avec ce qui se passait en Espagne ; bien moins encore si on se reporte en Amérique, où des chiens spéciaux, pour éviter aux dominicains des procédés trop coûteux, étaient dressés à dévorer catholiquement les Indiens, dont l'âme s'envolait ainsi au ciel. Le nom de l'un de ces chiens *Berecillo*, a été, grâce à un père, soigneusement conservé pour l'histoire, et sur le rapport fait par lui, l'autorité accorda à ce chien, en raison de ses services religieux la solde de trois hommes ! ! ! il mangeait plus d'Indiens que les autres. C'était dû.

Les crimes les plus impossibles étaient imputés par le tribunal à celui qu'on voulait perdre : magie, judaïsme, maho-

métisme même! Tout était bon; parmi ces charmantes distractions bien faites pour faire aimer la religion du Christ, citons en quelques-unes. En 1557, un Guanche livré aux flammes, c'était pour l'exemple ; en 1576, un Maure, c'était pour amuser le peuple, un Maure étant moins qu'un chien, moins que rien ; en 1526, un Portugais; peu de chose, un étranger passible seulement de la loi civile pour délits et crimes, simple violation de droit international, rien, rien encore. Écoutez le proverbe espagnol *: si l'on ôte à un Espagnol tout ce qu'il a de bon, que restera-t-il après?... un Portugais!* Aussi, après celui-là un autre, en 1559. Lorsque le naturaliste Le Dru visita la Laguna, il vit de ses yeux les tableaux représentant ces petits jeux, ces *actes de foi, auto-da-fé*, le mot est assez ironique.

Fort heureusement, le Portugal, le premier, chassa les jésuites, en cela bien supérieur à l'Espagne. L'encyclopédie vint, et ces bons dominicains méprisés, avilis en Espagne, comme aux Canaries, y furent désormais impuissants, et n'ont dû de vivre jusqu'en 1820, qu'à leur tolérance sur toute question de foi. Ces bons Pères, depuis cent ans, ne vivaient plus que pour leur ventre et ne s'occupaient plus que de leurs intérêts matériels, délaissant dans les oubliettes leurs anciens instruments de torture.

La loi de 1820, abolit l'inquisition et dispersa les moines. Le jour que la nouvelle en arriva à las Palmas, les élèves du collége montèrent à la tour et sonnèrent le glas des morts. La population alarmée, croyant à quelque catastrophe, accourut au pied de la tour. *Ce n'est rien*, crient les élèves : *la voisine est morte; nous sonnons pour son enterrement. Vive la Constitution!*

Vous vous imaginez les rires et les bravos de la foule. Ainsi mourut aux Canaries la *Sainte Inquisition*. Pour toute vengeance, il n'y eut qu'une plaisanterie comico-lugubre d'écoliers. Décidément les peuples sont trop bons.

— Comment l'entendez-vous? dit Krauss.

— Une fois ou deux, depuis des milliers d'années, on a exécuté un ou deux rois, et jamais aucun pape. Le diable seul sait le compte des maux qu'ils ont fait souffrir, j'avais raison de le dire, les peuples sont trop bons.

— Vous êtes un républicain rouge, vous aimez le sang.

— J'en bois. Ainsi, cet excellent Dominique qui disait : *Tuez tout, Dieu reconnaîtra les siens!* était un homme doux, bon, pieux, royaliste; moi paysan de Beziers ou de Carcassonne, si je l'avais pris et pendu, j'aurais été mauvais, impie, républicain! voilà la justice! l'un tue des milliers d'hommes, il leur fait trop d'honneur, qu'on le canonise! Le peuple, exaspéré un jour, se venge, non, juge un roi, après tout responsable; pas d'excuse, ni de pitié, *haro* sur le peuple! Décidément, les peuples sont trop bons.

— Silence, dit le Canadien, rions un peu, et pas de politique; vous m'avez l'air d'un régicide qui n'oserait même pas tuer le mandarin de Rousseau.

— Vous voulez rire, reprit Brünner, alors ne m'interrompez pas et écoutez.

En 1516, un ordre du chapitre capitulaire de la Gran Canaria, alors déjà capitale des îles, interdisait à tout prêtre de se montrer dans les rues, râclant la guitare.

Ils en pinçaient donc auparavant! Cela devait faire un singulier tableau; ce frocart, vous le figurez-vous, *râclant le jambon* (c'est le mot technique), par les rues et les carrefours!

Une nouvelle loi leur interdit cet exercice musical sur le pas de la porte, et même à la fenêtre!

Il paraît qu'ils tenaient singulièrement à faire de la musique en public.

Ensuite, on prohiba les culottes de luxe, la jupe ou soutane de tafetas de couleur, le chapeau piqué, point arrière. Ils étaient fats et petits-maîtres, dès 1550. Il paraît aussi qu'ils étaient ignares, puisqu'on fut obligé, toujours par arrêt souverain du chapitre des chanoines capitulaires, de prendre des mesures contre les chanoines incapables et les

prêtres *qui ne savaient pas lire.* Vous vouliez du comique, messieurs, en voilà. Riez donc!

Que dire de ce clergé qui, ne sachant pas lire, était le précepteur, le seul précepteur de la jeunesse! Ils ne savaient pas lire et ils étaient si puissants que les chefs civils et militaires leur étaient réellement soumis, qu'eux seuls à peu près rendaient la justice... Que dire de ce clergé? Voici. Ces rigueurs contre les prêtres qui pinçaient de la guitare dans les rues, qui en pinçaient encore sur le pas des portes, qui vêtissaient la soie et ne savaient pas lire, ces rigueurs du chapitre prouvent que ce chapitre fut : *rigide observateur de la discipline, plein de zèle pour la conservation du decorum que doivent garder les personnes revêtues du caractère sacerdotal;* et cela ne prouve pas autre chose d'après l'auteur des lettres *philosophiques.* O douce philosophie! des gens sensés, moins philosophes peut-être, y auraient trouvé la plus évidente preuve du manque de discipline, de decorum et de l'ignorance du clergé insulaire.

Une historiette.

Un jour, le 7 août 1536, les laboureurs firent une pétition au chapitre, pour que celui-ci indiquât un saint, afin que, par son intercession et son patronage, Dieu les délivrât des insectes qui dévoraient les semailles sur terre, du froment niellé, du charbon, du ver rongeur de la canne à sucre, des chenilles des arbres, etc.

— C'était bien pensé et c'était bien plus facile que d'écheniller, dit le Canadien.

Le chapitre, pour satisfaire ces pétitionnaires, se réunit gravement. Cependant il paraît que les dignes chanoines sourirent, car l'un d'eux, le plus spirituel évidemment, proposa de mettre les noms de tous les saints des litanies dans un chapeau et de tirer au sort. Le plus jeune, le plus immaculé d'entre eux, plongea dans le chapeau rond sa blanche main; il l'eut heureuse. On demandait un saint, il en vint deux, saint Juste et saint Pasteur. En espagnol, *Justo y Pastor.*

Le reste de l'historiette est prévu. Les laboureurs acceptèrent ces patrons et plus tard, rendirent des grâces au chapitre, pour le remercier des bienfaits obtenus par cette désignation.

Eh bien, les lecteurs voltairiens peuvent en rire, ils rient de tout, les mécréants ! Mais il faut les prévenir que le magistrat Secall n'est pas disposé à se moquer. Il ne voit dans la bonhomie aveugle, stupide de ces laboureurs que le noble désir de s'adresser à Dieu par l'intermédiaire de ses serviteurs reconnus, et dans la petite comédie du tirage au sort en plein chapitre, il voit la répétition de ce qui fut fait par les apôtres eux-mêmes, lorsqu'ils eurent à remplacer celui d'entre eux qui avait prévariqué ; et, voilà ce qu'écrivait et pensait sans doute, en 1830, un magistrat éclairé ; ce n'est que ridicule. Comme il était plus spirituel ce prélat français du dix-huitième siècle, qui, faisant une procession pour obtenir la cessation de la pluie, fut assailli par une averse terrible, rue Saint-Honoré et s'écria : *Sainte Geneviève se trompe, elle croit qu'on lui demande de la pluie !* Moins spirituel que ce prélat, il brûlerait encore, non peut-être les gens, mais tout au moins les livres, cet excellent magistrat. Pour ce qui est d'envoyer leurs auteurs dans un cul-de-basse-fosse, il ne s'en ferait faute. S'il vit encore, il doit avoir fait son chemin, grâces à d'aussi excellentes doctrines, que la sœur Patrocinio a dû juger supérieures, pour la bonne administration de la justice en Espagne, à toutes les doctrines de liberté de penser, de liberté des cultes qui pervertissent le monde moderne.

Passons à un autre ordre de faits.

Le théâtre païen, mort tout à fait dès le cinquième siècle, était même délaissé longtemps auparavant et le peuple avait couru aux boucheries des cirques. Après des spectacles aussi violents, il ne pouvait rien être présenté au peuple roi qui ne fût fade, incolore. La lassitude, le dégoût, fruits de la satiété s'emparèrent des âmes, c'est le moyen âge ! Tout fut triste et lugubre ; la vie était un labeur sans

avenir, un douloureux présent sans remède. Le monde suait pour des brigands vêtus de fer et des histrions vêtus de frocs. La terre, ils se la partageaient ; le ciel et l'enfer, le goupillon et la hart étaient les engins utilisés par eux comme instruments de richesse et de despotisme. Le monde ne saura jamais tous les maux que l'Europe a soufferts durant le moyen âge et ce qui effraie c'est la durée énorme... douze siècles ! ! Sans relâche, les peuples eurent leur calvaire quotidien, affreux, sans fin ; passion épouvantable qui, à distance, fait frémir. L'homme-Dieu ne souffrit qu'un jour, l'homme de la glèbe, douze siècles, quinze siècles ! et non seulement par lui, mais par sa femme, ses enfants. Aucun enfer d'imagination poétique n'a présenté pareille torture ; qu'on y ajoute la lèpre.

Cependant déjà vers les treizième et quatorzième siècles des efforts d'émancipation furent tentés matériellement ; vers la fin du quatorzième siècle, il y eut un immense soulèvement de conscience, et la protestation contre les épouvantables excès du catholicisme engendra la réforme, le scepticisme railleur ; la lutte devint ardente, terrible. Alors on vit le clergé, ne dédaignant aucun des petits moyens, s'emparer du théâtre, le transporter dans l'église, pour frapper les esprits hésitants, pour ramener à l'autel ceux, qui maudissant le pape, fêtaient le sabbat nocturne, ceux que l'ennui désolait, que la tristesse morne avait éloignés. Pour divertir le pauvre monde ils se livrèrent à des pantalonnades d'un genre épuisé : le *divino-comique*.

Il y eut deux sortes de représentations dans l'église, et deux sortes aussi dans la rue. Dans la rue, on brûla d'abord. Ceci se maintint longtemps. Le spectacle était bon et l'on déployait des pompes extraordinaires. On représenta aussi dans les rues, durant les processions, des *mystères pieux* sur des tréteaux ; la passion, par exemple. Dans le nord de l'Europe, la raison publique fut plus forte que le fanatisme, on ne brûla presque pas, et cette réaction heureuse eut un

effet puissant sur le clergé espagnol, il brûla un peu moins et les *mystères pieux* de la rue diminuèrent même de nombre. Dès le début on avait abusé; en 1568, on ne permettait déjà plus au clergé qu'une seule représentation par an, le jour de la Fête-Dieu. Enfin, Charles III ordonna qu'on eût à cesser, un pareil scandale devant finir. Il eut tort, c'était amusant.

Voilà pour la rue.

Dans l'église, il y eut deux sortes de représentations théâtrales, l'une plus religieuse que l'autre représentait les scènes de la vie et de la mort de Jésus. Les prêtres étaient acteurs, les gens d'église figuraient. Ce n'était que ridicule. On en retrouve encore aujourd'hui des vestiges en Espagne et aux îles, dans les cérémonies de la semaine sainte.

Le second genre était bien plus divertissant. Il consistait à représenter l'histoire de tel ou tel saint; il y en a d'amusantes au possible, comme on sait. Sur ce canevas l'imagination des Espagnols broda les plus désopilantes bouffonneries. Saint Antoine y était tenté *in naturalibus*... On ne peut décemment raconter les scènes burlesques ou impudiques dont le clergé se faisait l'interprète.

Ces représentations profanes, dit Viardot, *étaient satiriques et licencieuses. Les tréteaux dressés dans les églises se couvrirent de bouffons et de jongleurs ecclésiastiques, et devinrent des écoles de scandale. On essaya d'y remédier : il fut défendu au clergé de faire des œuvres de nudité, afin que les fidèles ne pussent pas voir comment on s'y prend pour les faire!!!* Enfin on ordonna que ces représentations ne pourraient avoir lieu que dans les villes où il y aurait un évêque, et en sa présence, pour les sanctifier sans doute.

Cela ne remédia pas au mal. Le jeu était bon, *on faisait payer*. Autre arrêt de la cour suprême : *on ne pourra à l'avenir donner des représentations dans les églises pour de l'argent*. Alors ce que ces prêtres ne pouvaient plus faire pour de l'argent, ils le firent pour le plaisir. La théorie de l'art

pour l'art n'est pas nouvelle. L'abus alla en augmentant. Bref, il fallut toute l'autorité d'un concile, 1565, qui, *considérant qu'on représentait dans les temples ce qui ne se permettrait pas dans les lieux les plus méprisables*, supprima par un ordre la représentation de la fête des saints Innocents, *écrite*, dit Viardot, *dans le langage le plus dissolu;* pour les autres représentations, elles ne pourraient à l'avenir se donner *pendant la messe*, et la pièce devait *être examinée avant d'être représentée.*

C'étaient là les *divines comédies*, ou *autos sacramentales*, actes sacramentaux. Les deux plus célèbres sont :

La comédie du Rosaire, — Pedro Diaz :

La comédie de saint Antoine, — Alonzo.

Un écrivain espagnol retraçant les origines du théâtre espagnol, Augustin Rojas, dit qu'il n'y eut abbé, clerc ou poète à Madrid, à Séville, qui ne fît sa comédie sur un saint. Tout le monde sait que Calderon et Lope de Vega, le pères du théâtre moderne, firent beaucoup d'*autos sacramentales*. Il fallait bien vivre!

— Il faut convenir, dit M. Goatbeard, que ces temps devraient être fort curieux. Pour nous Américains, peuple absolument moderne ou rajeuni, ces choses paraissent incroyables, il faut des témoignages irrécusables pour ne pas nier leur possibilité. Que de misères et que de larmes à côté de tant d'impudence!

— Raison de plus pour se divertir un peu, reprit Brünner; le pauvre serf n'avait de bon temps qu'à l'église, il y courait. Après la communion venait le théâtre où le prêtre amusait la foule, faisant ainsi oublier la misère pour un instant. On y courait, bien plus, à Burgos on s'étouffait dans la cathédrale les jours de *funcion*, de représentation. Ah! le dimanche était un beau jour! Pendant la semaine c'étaient les routiers, les Jacques, les demoiselles, les *déguenillés*, les *rateros*, les *camisards*, suivis du soudard qui prenaient tour à tour ce qu'ils pouvaient, la taille ayant levé déjà ce que la

dîme avait laissé. Puis, le dernier venu prenait femme ou fille et s'enivrait. Heureux le paysan, s'ils n'avaient pas incendié la cabane! Du quinzième au dix-septième siècle, la campagne devint un désert, on ne vécut plus que dans les centres de population, ville ou village, où l'on pouvait se défendre; la *mesta* prit alors des proportions effrayantes, on détruisit les forêts, puis les arbres, la culture cessa: dans la moitié des provinces on laissa croître l'herbe, et le mouton se joignit au prêtre et au soldat pour dévorer ce royaume; c'était pitié! Oui, certes, au paysan de la Manche, des Castilles ou d'Estramadure, il fallait bien une compensation, à tant de malheurs, il fallait un remède, une distraction, le prêtre l'offrait, et l'on vit alors les ministres effrontés du crucifié

. . . . Adosser le tréteau de Bobêche
Aux saintes pierres de l'autel.

O saint du ciel! est-il sous l'œil du Dieu qui règne,
Charlatans plus honteux et d'un plus lâche esprit,
Que ceux qui, sans frémir, accrochent leur enseigne
Aux clous saignants de Jésus-Christ!

— Allons, Brünner, assez dit Krauss, ne voyez-vous pas que vous dépassez les bornes; parlez donc sans passion du clergé actuel et laissez dans l'oubli ces vielleries mortes depuis longtemps.

— Eh bien, soit, reprit Brünner, aussi bien tout cela m'échauffe le sang et remue ma bile, n'en parlons plus, mais il aurait été difficile de faire comprendre ce qu'est le clergé dans l'archipel à l'heure présente, sans faire connaître auparavant ce qu'il y fut jadis, examinons-le donc à une autre point de vue,

Dotés par les conquérants, par les seigneurs, alimentés par les bourgeois, ayant en main l'état civil, prenant l'être à sa naissance pour le lâcher après la mort seulement; pos-

sédant la moitié du territoire, servis par la multitude fanatique et ignorante, redoutés de tous ceux qui avaient intelligence ou indépendance, les membres du clergé formaient un corps qui était le maître absolu des consciences et de la moitié au moins de la fortune des îles. Par le zèle religieux, la dévotion aveugle du bourgeois et du peuple, le clergé accrut sa fortune, autant que par les legs princiers et nobiliers.

Dès la fin du dix-huitième siècle, des idées nouvelles perçaient et la foi aveugle se refroidit; le clergé régulier, ivre d'orgueil, absorbé dans sa paresseuse indolence, ne songeait qu'à jouir scandaleusement, dans ces couvents mal clos où toutes les passions se donnaient carrière; le clergé séculier, plus intelligent, tâcha de lutter contre les influences libérales qui exerçaient un certain empire sur les esprits et s'efforça de cacher la lumière indécise encore. La Révolution française éclata et porta le premier coup à la puissance cléricale. Les idées d'émancipation du clergé, l'ouverture des couvents, la mise en circulation des biens ecclésiastiques entrèrent avec les Français dans la péninsule. Ce fut, hélas! le seul fruit de cette guerre de six ans qui coûta tant d'or et de sang aux deux nations sœurs; guerre impie! commencée par un guet-apent, poursuivie avec démence et terminée par la retraite, un désastre! guerre affreuse, qui suffirait à déshonorer un homme de génie, coupable d'ailleurs de bien d'autres crimes, et qui produisit cependant un double résultat excellent, la haine du despotisme et la constitution de Cadix.

— Brünner, vous êtes insupportable, dit Krauss, et vous allez toujours au delà des bornes. Où donc avez-vous pris que l'empereur...

— Mon cher Krauss, je me retracte, par respect pour votre bonapartisme de francfortois, et je continue.

Les moines de toute sorte restèrent pour ainsi dire parqués dans les couvents durant toute la Restauration, plutôt méprisés que haïs, étant pour la plupart enfants du pays même, résignés par indifférence, lâche insouciance, tempé-

rament, habitude, paresse; ils vécurent gras et réjouis, si nuls qu'ils ne s'apercevaient pas que le sol tremblait sous leurs pas. Plusieurs lois successives leur portèrent de rudes atteintes.

Le clergé séculier fit une merveilleuse résistance. Église militante, il avait vu venir l'orage et par le sacerdoce, par la ruse, par la complicité du pouvoir civil et militaire, soutint la lutte avec acharnement. En 1854, une loi définitive lui enleva ses principaux priviléges que deux ou trois révolutions ne lui ont pas rendu.

Et cependant il y a encore lutte dans les îles, quoique bien atténuée par les mœurs. L'influence cléricale y suit une marche descendante qui, sans l'annuler jamais tout à fait, lui enlève peu à peu sa force morale, politique, financière. C'est la marche de l'esprit humain, et cette résistance au clergé est un des signes du temps dans les deux hémisphères. Cependant comme l'asymptote, les clergés se rapprocheront sans cesse, sans jamais l'atteindre, de la ligne logique, c'est à dire l'absence de toute autorité; quelques personnes ont pu croire à cette utopie irréalisable d'un clergé annulé; tant que l'humanité aura des passions, des vices et des infirmités, le dévotisme sera une nécessité fatale qui décroîtra, mais ne disparaîtra jamais absolument. C'est cette décroissance qu'il faut hâter.

Maintenant le clergé est payé. Les biens d'église et des couvents sont vendus, et depuis que les îles ne nourrissent plus grassement cinq à six cents bouches à peu près inutiles, les deux cent cinquante mille habitants des îles, devenus possesseurs des biens de mainmorte, s'enrichissent, tandis que les frocards les devoraient. Maintenant le curé, s'il est vieux, est un bon homme, rendu tolérant et devenu poli, rarement instruit, mais cependant bien loin de l'ignorance des bons vieux temps. Le prêtre de quarante ans est plus instruit et a déjà d'autres idées; il est plus tolérant, plus moral aussi qu'autrefois. Le jeune clergé qui n'a pas connu

les temps anciens, qui n'a rien à regretter, remplit ses fonctions avec un zèle refroidi, mais qui se raviverait peut-être. Il faut le reconnaître, il est beaucoup plus instruit qu'autrefois. En général les curés de campagne sont honnêtes, simples, hospitaliers.

Le clergé des villes est bien plus occupé de mondanité que de politique. Il vit sans trop se remuer, ni intriguer, paisiblement, comme il convient. On sent seulement qu'il est indépendant même de l'État qui le paie, il sait que le clergé de la métropole mène l'État de moitié avec l'armée.

Si le clergé est dépourvu de biens, les églises sont encore riches en décorations, chapes, étoffes, dorures, châsses, costumes, vieux meubles, tentures, lampadaires, mais dans les villes seulement. Cela tient à ce que la loi a dépouillé le clergé légalement, pacifiquement, et non une révolution populaire. Les églises des paroisses rurales sont de la plus stricte simplicité.

Quel heureux changement! On peut sans hésiter attribuer la moitié des bienfaits dont jouissent aujourd'hui les insulaires à la destruction de la grande influence des prêtres qui n'était en réalité que l'exploitation de Dieu, au moyen de l'expropriation de la fortune, de la liberté et de l'intelligence des fidèles.

— Ma foi, dit Lionel, j'ai bien envie de vous conter une histoire.

— Contez toujours, lui dis-je, Brünner ne tarira pas, pour avoir été interrompu.

— Non, je ne tarirai pas, car le clergé fournit une source intarissable à mes appréciations.

— Et bien, voici un exemple pris à la Laguna, du mode de procéder clérical.

Un mulâtre riche habitait cette ville, l'Amérique lui avait été propice. Il eut de l'ambition; le malheureux voulut être fabricien. Dûment stylé par un père ou compère, il offrit un cadeau qui fut accepté, mais jugé insuffisant. On lui insinua

qu'il réussirait par le don d'une chaire qu'il fallait plus belle que celle de l'église de Santa-Cruz; notre homme en commanda une à Gênes, en marbre de Carrare; c'est le chef-d'œuvre que nous avons admiré. Dès lors, on ne put reculer, et l'on vota sur l'admission ou le rejet du mulâtre. On l'aurait admis malgré le préjugé de la couleur à cause de sa dévotion, mais qu'y faire? Il lui manqua deux voix. Cette fois il comprit qu'il fallait s'exécuter, et envoya six lampes d'argent et deux candélabres de même métal de quatre pieds de haut. Alors seulement il fut jugé digne de s'asseoir au banc des fabriciens, mais il dut toujours se placer *le dernier!* Cela ouvrait la porte au commerce des degrés. Il aurait avancé en payant, si Dieu lui eût prêté vie, mais le pauvre homme mourut; il est probable qu'il fut, à son heure suprême, habilement conduit à léguer sa fortune à l'église.

— De nos jours, reprit Brünner, ces scandales ne se voient plus. Que la loi civile arrive maintenant pour séparer le prêtre du magistrat; que le prêtre remplisse sa mission, il y gagnera en indépendance, acquerra l'estime et l'amour des fidèles, les deux seuls biens véritables et dignes d'envie; que le clergé soit soucieux de la dignité que la nouvelle situation qu'il occupe lui confère.

— Que parlez-vous de dignité, mon cher Brünner, dit M. Goatbeard, tenez, lisez, et dites-moi s'il faut encore espérer quelque chose d'une nation qui voit sans rire de pareilles annonces, et d'un clergé qui ose les publier! lisez, Lionel.

— Je traduis : « Demain, 21 avril 1868, sera exposé à la « vénération publique, depuis neuf heures du matin, jus-« qu'à la nuit tombante, la miraculeuse image de Notre-« Dame *du Lait et du Bon part*, pour que les dames qui se « trouvent enceintes puissent implorer la protection et le « *secours* de la très sainte Vierge. »

— Protection était suffisant, secours est sublime! Laissons ces sottises et parlez-nous des processions, *des Romerias*, dit M. Goatbeard.

— J'allais y arriver quand vous m'avez interrompu.

Pendant la semaine sainte les églises sont converties en exhibitions fastueuses et en théâtres où se joue le drame de la Passion. Le jour du jeudi-saint, on visite les églises, toutes parées de fleurs, de lumières, d'ornements d'or et d'argent. Le vendredi-saint, le décor change et le deuil commence. Le dimanche, le décor change encore et on s'efforce par un changement à vue solennel de conquérir les applaudissements de la foule. Le luxe déployé dans les églises s'augmente des effets produits par la musique sacrée à laquelle s'adjoint, avec un sans façon impayable, la musique profane des opéras les plus connus.

Les processions transportent dans la rue tout un matériel plus riche encore et forment de longues files de châsses, de croix, d'ornements de grand prix; les saints-sacrements sont resplendissants d'or et de pierreries; les vêtements de saints et saintes sont aussi très riches. La plus belle procession est celle du *Corpus*, que l'on connaît en France sous le nom de Fête-Dieu. Les rues sont pavoisées; des tentures anciennes, de vieilles tapisseries pendent du haut des balcons; le sol est jonché de fleurs; des velarium tendus d'une maison à l'autre couvrent les rues sur tout le parcours ainsi ombragé de la procession, et des reposoirs, dressés par la piété où l'ostentation des fidèles, arrêtent le cortége qui, à chacun d'eux, fait une petite cérémonie et reprend sa route, musique en tête. Tous les fonctionnaires, généraux, magistrats, employés, suivent la procession dans le plus grand recueillement. De longues files de jeunes filles vêtues de blanc, des pèlerins, des pénitents, des confréries, des diacres et des sous-diacres brûlant l'encens, de jeunes enfants vêtus en amours, en saint Jean-Baptiste, enfin la milice, tout cela joint à un nombreux clergé compose un tableau imposant et magnifique d'ensemble. La foule se presse sur le parcours lors des processions : curiosité, habitude, amour-propre, amour même, toilette, tout est en jeu, c'est un fana-

tisme! Le Hollandais a la kermesse; l'Anglais, la course de chevaux; l'Espagne a ses processions. C'est une exhibition très discutable en tout cas. La dévotion vraie n'a rien à y faire, et le clergé n'y joue qu'un rôle.

Entre Santa-Cruz et las Palmas de Canaria, il y a rivalité, chacune de ces deux villes voulant l'emporter sur l'autre en luxe, en ostentation. Cette lutte est très profitable au clergé qui l'exploite habilement. A las Palmas, les processions sont très belles et attirent, comme à Ténériffe, un immense concours d'habitants des parties les plus éloignées des îles.

Que dire des *Romerias?* On désigne ces fêtes en français : *pardons* en Bretagne, *assemblées* en Picardie, *fenetras* en Languedoc, *fêtes locales* en plusieurs provinces. C'étaient des fêtes religieuses qui attiraient, tous les ans à des époques fixes, tantôt en un lieu, tantôt en un autre, un grand nombre de pèlerins, — *Romeros.* — *Romeria*, l'assemblée des pèlerins. Depuis longtemps la fête sacrée a fait place à une réunion plus ou moins considérable de gens du peuple, de la ville ou des champs, qui n'ont d'autre but que la danse, la boisson, les rendez-vous d'amour, l'exhibition de toilette, le plaisir enfin; la chapelle n'est plus que le prétexte.

Après la Romeria de *Tacoronte*, la plus célèbre est celle du *Christo de la Laguna.* L'image en bois sculpté est très simple, mais elle est d'un effet horrible, car le sang coule des plaies. Cette image, célèbre dans l'île, n'a pas de tradition, on ne sait d'où elle sort. La fête dure deux jours, pendant lesquels les pèlerins arrivent en foule des extrémités les plus reculées de l'île. On est obligé, la ville étant insuffisante pour abriter tant de monde, de camper à la belle étoile. C'est d'un effet très pittoresque à la nuit, car alors il y a bal général, musique et feux d'artifice. Pendant ce temps il se fait à la Laguna une consommation considérable de comestibles et de boissons, et toutes les petites industries en plein vent exploitent les pèlerins.

Ces fêtes annuelles, répétées fort souvent dans la belle

saison, peuvent être blâmées, condamnées ou approuvées : Certes, au point de vue religieux seulement, il est indubitable qu'il serait plus convenable de les supprimer, on n'y sanctifie ni l'esprit ni le corps. Ces romerias, *verbenas*, verveines, le mot latin s'est perpétué, sont la suite de ces idolâtries païennes qui consacraient cette plante à certaine déesse, usage que le catholicisme a conservé.

— Que dites-vous là, Brünner? la verveine n'a jamais été consacrée à aucune déesse.

— Pardon, *Veneris vena*, plante aphrodisiaque, consacrée à Vénus Aphrodite, ou que j'y perde mon latin!

— Votre latin est perdu, dit Krauss gravement. Les travaux des Allemands ont complétement éclairé cette question. La verveine servait à purifier les autels; la verveine les ornait pendant les sacrifices; la verveine était une plante sacrée, consacrée, si vous préférez, mais jamais ne fut l'apanage exclusif ni de Vénus ni d'aucune déesse. Le mot *verbena*, chez les latins, ne s'applique d'ailleurs pas seulement à la verveine, mais à tout rameau d'un arbre consacré : laurier, myrte, palme, olivier, romarin; dans toutes les fêtes ces rameaux étaient aux mains des foules qui en jonchaient les parvis et les sanctuaires, même les voies publiques. La verveine, prise au propre, était pour les anciens une plante médicinale, cabalistique, magique, et guérissait les ophtalmies, l'hydropisie, rallumait les feux éteints de l'amour ou de l'amitié. Pendue dans les vestibules, la verveine écartait des maisons les esprits malins. Les Druides avaient apporté ce culte en Italie, en Grèce, en Asie, en Afrique, en Espagne, et cette idolâtrie passa dans la mythologie, puis dans l'hébraïsme et nous la retrouvons dans le catholicisme, qui n'a dédaigné aucune tradition.

— Faut-il confondre les différentes verveines, l'officinale, et la miquelou, la citriodora, la triphylla?

— Je ne pense pas, dit Krauss, les anciens paraissent n'avoir connu que la verveine commune officinale. Les

reliefs antiques, les dessins des frises et les décors de Pompéia n'ont jamais reproduit que celle-là.

— Assez, assez, dit Brünner, à ce compte-là, toujours arrêté, je n'achèverai jamais; de grâce, laissez-moi finir, et gardez votre botanique.

Ces fêtes patronales sont évidemment des causes de dépenses considérables; leur retour périodique amène des pertes de temps, voilà le résultat matériel; moralement elles consacrent une idolâtrie le plus souvent puérile, ridicule quelquefois. Le résultat le plus net de ces fêtes est une grande fatigue, une énorme consommation de liquide, une promiscuité entre les deux sexes qui dégénère en libertinage. Donc, jugeant la Romeria par ses résultats, on doit la condamner. Cependant on peut dire aussi que la classe ouvrière des villes et des campagnes va s'y récréer, qu'elle y oublie ses labeurs de la semaine, en se fatiguant le corps, il est vrai, mais aussi en oubliant ses misères. Le lendemain le corps est rompu et la bourse plate, et les maux ne sont pas guéris, qu'importe! Il faut aller à la Romeria; c'est la mode. On y est allé, on s'y est éboursillé, fatigué, soulé; on jure qu'on n'y reviendra jamais, l'année suivante on y retourne. Ainsi va le monde. Longchamp n'a pas plus d'excuse, car on y court en pèlerinage vers un sanctuaire qui n'existe plus; le carnaval de Paris montre cinq cent mille badauds, par le froid, par la pluie, fatiguant le boulevard sous le prétexte d'aller voir des masques qui depuis vingt-cinq ans ne passent plus; le bois de Boulogne, le Prater, Rotten Row, le Prado où les mêmes chevaux, traînant les mêmes voitures, promènent trois cents fois par an les mêmes personnes, prouvent que ces usages sont de tous pays. Ne soyons donc pas trop sévères pour ces insulaires qui vont à la seule fête, au seul rendez-vous qui leur soit permis de fréquenter. Bornons-nous à leur conseiller un peu plus de modération, d'abstinence de liquides et des coups de bâton qui en sont la conséquence.

Dans les îles, le clergé, qui a quelque influence sur l'homme des champs, n'a presque pas de prise sur les classes intelligentes, qui ne lui font d'autre concession que celle de la forme. Il y a chez les hommes des villes une certaine pointe d'incrédulité qui ne paraît pas exister en Espagne d'une façon aussi nette. Le clergé exerce sur la population des campagnes une influence presque légitime par la distance que l'éducation établit entre le pasteur et les ouailles. Confident de toute la paroisse, avocat et conseiller des maires et du conseil, médecin même quelquefois, comme nous l'avons déjà dit, le prêtre est aimé, estimé. Il est surprenant qu'avec cette position il n'influe pas davantage sur les mœurs publiques, sur l'éducation, sur la politique. Cela tient à un sentiment nouveau qui se développe tous les jours davantage dans les îles : un commencement d'indépendance que le bien-être augmente tous les jours. Dans le temps présent il y a dans tous les villages, des anciens qui ont connu le vieux régime, et qui, le comparant au nouveau, ont conclu. Si l'instruction primaire vient compléter cette œuvre, il sera désormais impossible au clergé de revenir au passé; chaque jour, au contraire, la séparation sera plus grande, plus profonde. Il faudra bien du temps, il est vrai, pour diminuer chez les simples cette foi du charbonnier, cette crédulité qui est la satisfaction des besoins imaginatifs de cette race; on ne l'éteindra jamais complétement. L'amour du merveilleux, le goût des pompes du catholicisme, l'église transformée en théâtre, les fleurs, la musique, les belles images, l'encens odorant et le mystère d'une divinité à la fois révélée et d'une manifestation matérielle, toutes ces choses qui répugnent au calme bon sens, à la froide raison de l'homme du nord, ont un empire immense sur les âmes, les esprits, les sens des peuples méridionaux. C'est cependant un progrès considérable que de voir l'Église catholique réduite à n'avoir d'action que par le côté de ses manifestations matérielles et le clergé dépouillé de ses biens, sans

influence pour la direction politique, limité dans les questions d'argent à son salaire, impuissant à faire voter; *il ne ferait même pas tester*, sauf les exceptions rares que tout pays, même protestant, pourrait présenter.

Un calcul récent a montré que le clergé espagnol, pour seize millions d'habitants, était un peu plus considérable en nombre que celui de France et que le budget des cultes s'élève exactement au double du budget français. Les îles ont, en proportion, un peu moins de prêtres que la métropole, un pour cent environ, et la puissance cléricale y est moins grande, ne trouvant pas pour y devenir dominante, une puissance militaire et civile aussi concentrée qu'en Espagne; dans les îles, le gouvernement est en quelque sorte constitutionnel, tandis qu'en Espagne il ne l'est que de nom, étant despotique de fait; dans les îles, le clergé ne sert pas d'appui aux délégués du pouvoir central et ces délégués ne servent pas les aspirations cléricales comme dans la Péninsule; aussi les Canariens ne vivent-ils déjà plus dans cette torpeur catholique qui est si caractérisée en certaines provinces d'Espagne. Par le commerce, le travail agricole qui donnent la fortune, les insulaires s'élancent hors du cercle fatal : paresse, ignorance, misère, que le catholicisme trace toujours et partout et que le gouvernement espagnol a protégé et développé, laissant les populations rurales dans la plus affreuse ignorance. Les îles, de plus en plus émancipées, vont vivre heureuses et prospères sur un sol fertile, dans un climat pur et vivifiant, une atmosphère tiède de parfums. Le prêtre et le roi y étant de jour en jour moins puissants, la vie nationale y deviendra d'autant plus active. Des écoles! des écoles! et les Canariens s'élanceront vers le progrès au pas accéléré, car l'éducation libérale seule pourra déposséder le clergé d'un reste fâcheux d'influence. Cette éducation est indispensable et doit être organisée tout de suite.

Même dans le cas de l'Église libre dans l'État, il y aura

toujours des prêtres pour toute sorte de religion et en tout pays, il faut donc que la nation contre-balance leur pouvoir par les moyens honnêtes et légaux. Le clergé catholique a intérêt à maintenir l'ignorance du citoyen et ne cherche à l'instruire que dans les choses qui le rendent dépendant. L'État doit au contraire conduire l'homme par l'éducation à la connaissance de sa force et de sa liberté. C'est un antagonisme dont l'État doit sortir vainqueur à peine de mort. Mais quel mode d'éducation employer, quelle instruction doit-on répandre? J'en trouve le modèle en Suisse où l'enseignement religieux est séparé complétement...

— Et moi j'en pourrais trouver le modèle en Amérique, dit Goatbeard. A ce propos vous vous souvenez, messieurs, qu'il y a quelque temps, il fut décidé par le Congrès des États-Unis, qu'on établirait un concours de composition musicale. En France ou en Espagne, en pareille circonstance, on met au concours une composition en vers, dont le sujet est un épisode de l'histoire des Grecs ou des Romains ou de la Bible. Il semble qu'on ne peut versifier et composer de la musique que sur de pareilles vieilleries, incompréhensibles pour les neuf dixièmes du public, même quand le sujet est puisé aux sources hébraïques. Les républicains d'Amérique, plus pratiques et plus intelligents, choisirent *la Constitution!* oui, la constitution! On ne peut imaginer les lazzi des Français à cette nouvelle. Quoi! *Tous les Américains sont libres*, va être mis en musique! Quoi! *la justice, l'administration*, les articles *organiques* en un mot, mis en musique et chantés en soli, en duo, en quatuor, et avec chœurs! Et de rire.

— Rire est si excellent, dit Brünner, qu'autant vaudrait mourir que de ne rire jamais. Si je n'étais suisse, je voudrais être français, rien que pour avoir cette faculté précieuse de rire de tout, des autres et de soi.

— Comment le clergé s'y est-il pris, reprit Goatbeard, pour faire entrer dans la tête de 100 millions de brutes les lita-

nies par exemple et toutes les oraisons ordinaires? Il y a adapté la musique; comment s'y prend-on dans l'enseignement mutuel pour faire entrer dans la tête d'enfants trop jeunes ou inattentifs, le syllabaire? On y adapte la musique. Est-il bien plus singulier de mettre en musique, pour les inculquer dans l'esprit des populations, les grands principes de liberté, d'égalité, de fraternité, les règles morales des devoirs de l'homme et les droits du citoyen?

— Si nous rions des Américains, reprit Brünner, c'est que nous sommes encore soumis à cette intoxication catholique qui depuis tant de temps nous abrutit. Si l'on appliquait en Espagne seulement pendant vingt ans l'enseignement des droits et devoirs des citoyens, par les moyens que le clergé a employés pendant dix-huit cents ans pour faire retenir par cœur des sornettes qu'il n'a pu parvenir encore à faire comprendre, la société espagnole tout entière serait à tout jamais régénérée. Si au lieu d'apprendre à lire en épelant des livres ineptes, des catéchismes inintelligibles, de la littérature de sacristie, on faisait sucer aux générations futures le lait de l'indépendance, de la liberté politique et des droits de l'homme, conjointement avec la morale chrétienne, cette nourriture substantielle transformerait la race. Quand on songe que des peuples abrutis par cet enseignement ont encore la force de se soulever après avoir tant de temps été soulés de despotisme et de foi stupide, il faut affirmer une intelligence, une dose de bon sens rassurante pour l'avenir, et l'on peut être convaincu que le retour des iniquités du passé serait à jamais impossible après une éducation républicaine de deux générations seulement.

— Ah! vous retombez dans la politique, dit Krauss, eh bien, cette fois, par exception, je pense comme vous.

— Que l'Espagne, reprit Brünner, paie encore son clergé, si elle le juge convenable, mais qu'elle procède à l'instruction publique, par les moyens vraiment républicains; comme il est plus difficile de réformer que d'établir, elle peut, son

instruction primaire n'existant pas à vrai dire, l'établir facilement d'un coup, suivant la formule libérale. Qu'elle rejette les doctrines d'abnégation, de soumission, de patience, de servilisme, et qu'elle fasse enseigner aux enfants les grands principes sociaux qui apprennent à l'homme sa valeur personnelle, la liberté, la fraternité et la grande égalité, bases de toute morale, alors l'on verra que si les hommes sont faits pour vivre en société, ainsi que les docteurs en droit canon sont obligés d'en convenir, c'est qu'apparemment ils sont doués du bon sens nécessaire et de l'intelligence suffisante, pour comprendre la nécessité de vivre sous des lois que la raison approuve et auxquelles doivent été soumis prêtres, soldats, citoyens et le gouvernement lui-même.

Les adorations d'images, la révélation, la soumission, la nécessité fatale de la misère, le paradis tout grand ouvert aux brutes et aux malheureux ont servi les tyrans bien plus encore que le sabre. Qui le sait mieux que l'Espagne? plus encore que les autres nations latines, ses sœurs, elle a laissé exagérer chez elle la puissance cléricale, et c'est à cela qu'est due son immense chute durant laquelle elle a bu jusqu'à la lie le calice d'amertume de honte et de misère que la dynastie et le clergé lui imposèrent. En même temps les Philippe et l'inquisition! C'était trop.

Les îles souffrirent moins que la métropole des excès de pouvoir et des crimes cléricaux, mais elles ont souffert moralement; membres vivants d'un corps de nation, la déchéance morale de l'Espagne les a attristées, car elles y participaient. La patrie n'était pas toute aux Canaries, elle était pour une large part en Europe; à chaque blessure de la mère patrie, les cœurs saignaient par les puissantes attaches de la race commune, de la langue et des mœurs. Si les *auto-da-fe* y furent peu fréquents, si le despotisme s'y exerça avec quelque mansuétude, c'est à la position insulaire que ce résultat a été dû; le bras du pouvoir est moins long qu'on ne

pense, et partout où il n'atteint pas directement, à tout le moins on peut vivre. Les insulaires ont aussi plus de libertés que les continentaux, parce que les cœurs y sont plus haut placés et qu'il y règne un esprit de solidarité plus considérable qui fait de tous une sorte de grande famille; et puis, assis à la base de ces immenses vomitoires, qui à toute heure peuvent les engloutir, non oublieux de la race autochtone et de l'effroyable catastrophe des Atlantes, vivant dans cette prison liquide, élément terrible qui les enserre, les insulaires se sentent sous la main de la nature plus que sous la main des hommes. Les pouvoirs humains semblent petits à ceux qui toujours sentent trembler le sol, qui voient fermenter les volcans mal éteints et entendent, dans le silence des nuits, les voix puissantes de l'immense Océan. . . . . . .

. . . .

Lorsque Brünner eut fini, il se fit un long silence. Nous restâmes convaincus que sa narration, peut-être exagérée en quelques points, devait être atténuée pour être présentable. Cependant il fallut lui conserver quelque chose de son allure agressive, violente, et nous avons supprimé les passages qu'il eût été dangereux de faire connaître au lecteur : les mystères des couvents, les mœurs cléricales, les saintes manœuvres des curés pour retenir la puissance qui visiblement devait leur échapper un jour ou l'autre, etc., etc. Que de choses et que de gens à ménager! C'est une obligation à laquelle nous avons cédé d'autant plus facilement, que de tout cela il ne reste que peu de chose aux Canaries.

Encore quelques mots : l'Espagne, moins que les îles, a profité de la *desamortizacion* des biens du clergé; la raison en est simple : dans les îles tout s'amortit, la passion, la puissance, le fanatisme, les rancunes, même la maladie; il semble que l'océan, en attiédissant le climat, exerce sur l'homme un effet favorable au bien et défavorable au mal, toujours hostile aux excès. Les rancunes que la desamortizacion a suscitées sur le continent ont été inconnues aux

Canaries, ou se sont évanouies. On nous a affirmé qu'il n'en fallait pas tenir compte.

En somme, la transformation est telle et les îles Canaries ont tant changé depuis quarante ans, au point de vue clérical, qu'il est extrêmement curieux d'en étudier la différence dans les vieux auteurs ou les récits de la première partie de ce siècle. Petits collets, petits manteaux, petits souliers et grands chapeaux, soutanes et surplis, beguins et beguines, confréries, ordres mendiants chaussés et déchaussés, clercs, abbés, chanoines, moines de tout poil et de toute règle pullulaient dans les maisons et les rues, suivis de mendiants faméliques, de filles éhontées, de dévots et dévotes confits; le tout grouillant, parlant, gesticulant, fumant, bénissant, mendiant, était sale à plaisir et se grattait au soleil l'hiver, l'été à l'ombre et faisait un ensemble si étrange, si immoral, si dangereux que les capitaines n'osaient plus laisser débarquer les équipages. Misère, ignorance, fanatisme et prostitution, étaient les fruits trop visibles de trois cents ans de domination cléricale. Tout à changé de face, la misère est moindre qu'en Europe, l'ignorance tend à disparaître, le fanatisme n'est plus pour le bigot qu'un monopole d'une insanité impuissante, la prostitution a disparu. Dans vingt ans, par la pratique de la liberté et par l'instruction obligatoire, les Canaries dépasseraient de beaucoup en civilisation, progrès et bien-être les provinces les plus favorisées de l'Espagne; c'est notre espoir et notre foi.

Santa-Cruz de Ténériffe, avril 1868.

Très cher Docteur,

Si vous avez gardé souvenance du bal masqué donné, il y a deux mois à Funchal, par la famille Bringuera, vous n'avez pas oublié ce Turc qui vint causer avec moi, tandis que nous étions tous les deux à l'écart, isolés dans la foule. Ce *Turc* est un *Suisse*, M. Julius Brünner; il vous remettra cette lettre.

Voici ce qui arrive.

A la table d'hôte de *Richardson hôtel*, à Santa-Cruz, nous dînions depuis quelques jours à côté de lord Prim... cet Anglais malade que vous avez envoyé de Madère ici pour changer d'air et pour lequel vous m'aviez donné une lettre de recommandation. Miss Helena, sa fille, et Lady Prim... sa femme, sont deux dames du monde, avec lesquelles, en anglais, nous avons échangé quelques politesses. Or, depuis quelques jours mon ami Brünner, voisin de la jeune miss, la contemplait avec tant de plaisir, la servait avec tant d'attentions prévenantes, que tous les hôtes souriaient en voyant ce petit manége de galanteries dont le dîner lui offrait l'occasion. Les vieux marquaient des regrets, les jeunes un peu d'envie. Si j'avais usé de votre lettre, les relations devenant plus intimes, l'ami Brünner serait entré à ma suite plus avant dans les bonnes grâces de cette famille. C'eut été jeter de l'huile sur le feu; je me suis abstenu.

Voilà le prologue d'une petite comédie dont le premier acte vient de se passer à l'instant.

Ce matin, le *Steam Packet*, qui va à Liverpool relâchant à Madère, était annoncé par le coup de canon réglementaire. Nous faisions la sieste accoutumée lorsque, à midi précis,

nouveau coup de canon, le navire partait. Bon voyage ! car il emportait nos lettres pour l'Europe et pour les amis que nous avons laissés à Madère.

Il emportait aussi lord Prim... et sa famille.

Jugez de la stupéfaction de Brünner lorsqu'il apprend à cinq heures le départ de sa dulcinée ! Après le dîner il est allé sur le port, a frété un bateau de pêche et il vient de nous annoncer qu'il part demain matin pour Madère. Il n'a pas voulu attendre huit jours pour prendre le vapeur qui vient du cap. Il nous a dit d'un ton grave : « J'aime miss « Helena, j'en suis aimé ; je pars pour Madère, je l'épouse « ou l'enlève ; dans quinze jours je suis de retour et marié. « Attendez-moi. »

Jugez de notre étonnement ! ils s'aimaient et se l'étaient déjà dit !

J'excuse cet amour subit ; miss Helena n'a pas eu, pour se plaire aux îles, les raisons de son père malade, une amourette ne demandait qu'à naître, l'ennui, la solitude, étant des terrains favorables au développement de cette chose charmante. La jeune miss étouffe de santé et, si j'en juge par les apparences, le mariage... docteur, vous m'entendez ? lui conviendrait très bien, ce jeune sang veut être calmé. Je crois que Brünner, pour des raisons semblables, doit trouver dans le *conjungo* un apaisement salutaire.

Pourquoi ne se marieraient-ils pas ? Brünner est instruit, bien élevé, riche, que peut-on désirer de plus ? Dès son arrivée à Madère, lord Prim... va vous appeler et vous expliquer les causes qui légitiment son retour ; médecin et confesseur, c'est tout un. Vous pourrez répondre quand vous aurez vu Brünner ; vous aurez compris alors que s'il n'est pas né avec un banc à la pairie, s'il n'a pas l'honneur d'avoir vu le jour dans les trois royaumes, s'il ne sort pas de Cambridge ou d'Oxfort, il est protestant et appartient à cette élite européenne, qui partout se comprend, vit de la même vie de luxe, de voyages, d'art, de science. A mon avis miss Helena

attrape un quaterne, sinon un quine à la loterie du mariage. Les filles de Saint-Gall auront des regrets.

Brünner est un sceptique qui croit à Dieu, à la Bible, à l'amour, à tout; un égoïste apparent qui laisse tomber sa bourse avec un désintéressement de grand seigneur; il est paresseux comme un lazzarone et, s'il le faut, travaille des journées. C'est lui qui a fait les recherches et tout le travail du clergé dans le livre que nous faisons à quatre, il est jeune, original et possède un cœur d'or. Il vous plaira, sans nul doute. Je finis en vous disant que lorsqu'une idée est entrée dans cette tête carrée, elle n'en sort jamais. Donc il enlèvera la jeune miss si le père ne consent à l'accepter pour gendre. C'est grave. Si votre sagesse et votre prudence vous le permettent, tâchez de plaider sa cause.

Soyez indulgent pour l'audace avec laquelle, profane, je vais mettre le nez dans les arcanes médicaux; la jeunesse est téméraire, ne doute de rien et ne sait pas grand'chose. Par amour pour ces îles délicieuses dont vous êtes si fier, auxquelles vous faites honneur et que je voudrais voir fréquenter par mes compatriotes trop casaniers, je vais hypocratiser sans vergogne. Voilà ma seule excuse.

J'ai trouvé, en bouquinant, un petit volume, édition anglaise, de l'ouvrage de votre grand-père; je l'ai acquis avec délices et ce bonheur m'a coûté un *réal!* Dites-moi, je vous prie, si vous avez à la bibliothèque de Funchal les œuvres de ***Fructuoso,*** et la chronique d'*Azurara*. J'ai besoin du ***Cordeiro***, mais je l'ai demandé à Lisbonne où l'on vient de le réimprimer, gardez votre ancienne édition.

Rappelez-moi au souvenir de tous vos amis qui sont devenus les miens et croyez-moi, cher docteur, votre

Devotissimus.

CHAPITRE XXVII

PHTHISIE PULMONAIRE. — SANTA-CRUX, LA OROTAVA, LE PUERTO, CONSIDÉRÉS COMME STATIONS MÉDICALES

Je connais une rive
Où jamais des hivers
Le souffle froid n'arrive
Par les vitraux ouverts.
V. Hugo.

Avant d'entrer dans l'étude des considérations d'ordre divers qui font, à notre avis, de Ténériffe une des meilleures stations médicales, nous croyons utile de dire quelques mots sur les terribles affections des voies respiratoires.

La statistique le démontre, il est malheureusement trop vrai que les maladies de poitrine enlèvent en Europe, en moyenne, un cinquième de la population. C'est une cause grave de dépopulation; elle n'est pas la seule, car tout phthisique doit vivre et mourir célibataire, l'hérédité étant reconnue; les familles doivent rejeter toute alliance avec un sujet douteux. La dépopulation s'en accroît.

Le phthisique ne peut jouir d'aucune chose, tous les plaisirs le tuent, il est en quelque sorte un paria dans la société

moderne. Cette question capitale intéresse donc l'individu, la famille, l'État même, car dans les armées, composées d'hommes choisis et de dix-huit à vingt-huit ans, la moyenne de la mortalité est de un sur six; proportion énorme!

Si la phthisie est héréditaire, est-elle incurable? Non. Il y a unanimité aujourd'hui pour déclarer que l'on peut guérir de la phthisie pulmonaire; des autopsies ont été faites sur des vieillards qui avaient des tubercules depuis cinquante ans; on en a trouvé qui avaient un seul poumon et qui étaient morts d'accidents ou de vieillesse. On guérit lorsque les tubercules n'occupent pas tout le poumon, ou bien lorsqu'ils se pétrifient ou que la cicatrisation des cavernes se fait naturellement.

Comment s'opère la guérison? C'est le mystère, jusqu'à cette heure inexpliqué, de la nature. Cependant deux remarques, confirmées depuis des siècles, ont fait connaître les effets salutaires : 1° du changement de lieu et de l'habitation dans un pays chaud; 2° du voyage en mer.

De tout temps on a constaté que les voyages sur mer ont un effet curatif puissant. Des marins avec des tubercules ne se portent bien qu'en mer; une fois à terre, la marche de la maladie reprend; d'autres qui crachent le sang à terre voient disparaître l'hémoptysie en pleine mer; d'autres partis avec la fièvre hectique, sont allés au Brésil, à Taïti, sont restés quatre ans en mer, avec suspension complète des accidents morbides, et chez quelques-uns même, l'organisme a pu triompher des lésions locales. On a essayé en vain de s'expliquer comment s'opère ce phénomène de la suspension de la marche de la phthisie par l'influence marine. On a essayé inutilement de reproduire les émanations marines à terre, on n'a pas obtenu les résultats que donne la mer. Malgré la nourriture souvent mauvaise, le défaut de confortable, des vents qui à terre activeraient la maladie, la mer agit avec une puissance incontestée.

L'habitation dans un pays plus chaud que celui où le mal

a été contracté arrête aussi très souvent la marche de la maladie, surtout dans les débuts. Les enfants pour lesquels on a des craintes, envoyés dans les stations chaudes, s'y développent en santé, et il est rare qu'ils soient ultérieurement atteints. *Principiis obsta*, cette règle médicale est presque absolue.

L'influence curative des *airs*, des *eaux* et des *lieux* a été indiquée dès le début de la médecine par Hippocrate, dans le plus célèbre de ses traités. La science moderne, dépositaire des connaissances accrues de siècle en siècle, consacre le principe posé par le père de l'art médical, et vingt-trois siècles d'expériences et d'observations confirmant les affirmations scientifiques, il n'y a plus à douter. Les médecins romains et grecs envoyaient les phthisiques hiverner en Égypte et les faisaient promener sur la mer Méditerranée; l'histoire nous l'apprend et a constaté les bienfaits de cette médication ; depuis, cette méthode a toujours été pratiquée.

De nos jours, le voyage en mer et le séjour en un pays plus chaud que celui où la maladie s'est développée sont bien plus employés qu'autrefois, et depuis cinquante ans le nombre des malades voyageurs a décuplé. Cela tient à diverses causes : la fin des grandes guerres ou la paix relative, qui permet aux plus timides le séjour en pays étranger ; l'adoucissement des mœurs, l'augmentation du confortable, la diffusion des lumières qui assurent au malade et à ceux qui le suivent des rapports sociaux agréables ; le nécessaire, le luxe et les soins scientifiques ; la vapeur sur terre et sur mer qui a rendu les voyages plus prompts et moins pénibles ; le télégraphe qui a mis le malade à quelques heures de sa famille, etc., etc. Le nombre des malades qui vont demander la santé à un soleil plus chaud, à un air plus pur, traversant les mers sur de magnifiques paquebots, avec toutes les facilités qu'on peut désirer, est aujourd'hui considérable et peut être porté de cent à cent vingt-cinq mille par an.

Ce déplacement a-t-il amené des cures?

Des malades le croient, l'affirment et cela déjà suffirait; les médecins l'admettent et les statistiques le confirment. Dans les cas où l'âge, la fortune, l'état du malade permettent le déplacement, c'est un devoir pour le médecin de le conseiller.

La difficulté consiste dans la fixation du lieu.

Pour les rhumatismes, les maladies de foie, pour certaines affections déterminées, les médecins précisent la station médicale dont le malade retirera des avantages. Il n'en est pas de même pour la phthisie pulmonaire, ou du moins la question est plus compliquée. Les eaux, l'air, le lieu, agissent sur le phthisique; mais quel est l'agent qui améliore le malade? les trois ensemble, l'un des trois ou deux d'entre eux? De grands travaux sont déjà accomplis, les analyses sont complètes pour les eaux, l'air a été pesé, analysé, on est en position de conclure pertinemment sur ces deux points, mais on est loin d'être aussi avancé sur la connaissance des lieux et cette étude est la plus importante, car elle est la plus variable; c'est le point vers lequel convergent toutes les recherches.

Depuis dix années, on a fait dans toutes les stations qui ont une importance reconnue par des faits médicaux, des études scientifiques à l'aide desquelles on a fixé la nature du sol, les conditions hygiéniques, l'alimentation, le logement, la température, la pression barométrique, l'humidité, les vents, etc., etc. On a étudié les abris des montagnes, les courants des cours d'eau, la végétation, etc., etc., la photographie même a mis sous les yeux du médecin et du malade les stations les plus lointaines. Il est vrai que pour quelques-unes d'entre elles ces travaux n'ont pas encore une durée telle qu'on pourrait la souhaiter pour établir des moyennes indiscutables dans leurs plus petites fractions, mais en quelques années cette objection, pour les points principaux, sera complétement levée. Des travaux importants, et qui

ont été très remarqués, ont porté récemment à la connaissance des médecins et même des gens du monde les moindres stations hivernales de France, Espagne, Égypte, Italie, Portugal. Des livres remarquables ont été publiés sur ce sujet, qui feront faire un grand pas vers la solution. En l'état actuel de la science des lieux, les médecins peuvent prendre une décision avec beaucoup moins de causes d'erreurs, s'ils sont au courant des travaux accomplis récemment.

Si depuis l'antiquité jusqu'à ce jour, il est reconnu que le voyage et le séjour en un pays chaud peuvent guérir ou améliorer, prolonger l'existence et, dans les cas extrêmes, adoucir les derniers moments; si l'étude des lieux, de l'air et de l'eau est faite; s'il est reconnu, d'un autre côté, que les moyens médicaux et tous les essais tentés jusqu'ici n'ont donné que des déceptions, il faut partir. C'est au médecin à décider, et tout pour lui étant un indice, il trouvera dans l'âge du malade, le degré de la maladie, les caractères particuliers qu'elle a pris, le lieu habité, le sexe, etc., etc., les signes propres à déterminer l'excellence de telle station, d'après les indications météorologiques.

A ce sujet voici quelques indications puisées dans une doctrine anglaise, contestable peut-être, mais qui, si elle était admise, serait à notre avis féconde en résultats. Le médecin ayant reconnu la possibilité du transfert du malade, il peut se demander : 1° si le malade doit se trouver bien d'un air vif, tonifiant, rassurant les nerfs ébranlés, surtout s'il n'est pas sujet à l'hémoptysie et s'il doit se trouver moins bien d'un air mou, humide, énervant, que d'un air sec et peu chaud; en ce cas telle ou telle station d'été de Suisse ou des Pyrénées, les Eaux-Bonnes, par exemple; Pau l'hiver, seraient indiqués; 2° si le malade doit être utilement influencé par un air sec et chaud, dans certaines conditions pleurétiques, surtout chez les femmes; s'il serait incommodé d'un air humide, en ce cas le Caire, Malaga, seraient indiqués, et Santa-Cruz de Ténériffe revendique la préférence

comme station hivernale; les Alpes l'été; 3° si le malade réclame une grande égalité de température, s'il éprouve du soulagement dans une douce chaleur humide, s'il est sujet à des émissions sanguines, c'est Madère exclusivement qu'il faudra indiquer pour l'hiver; l'Orotava l'été.

Si cette division : climat vif, tonifiant tempéré; climat chaud et sec peu variable; humidité chaude avec égalité de température, si cette division n'était pas admise, on pourrait en établir une autre préférable; ce qui importe, c'est d'en créer une. Quoique les affections des voies respiratoires prennent une forme propre à chaque sujet, comme il est possible de faire rentrer dans une catégorie les cas analogues, lorsqu'ils sont le fait d'une affection de même nature, nous nous plaisons à croire que l'on arriverait ainsi à des résultats pratiques, évitant l'indécision ou toute décision arbitraire dans le choix du lieu.

Depuis cent cinquante ans déjà, des médecins anglais établis à Madère dans le but spécial de soigner des phthisiques ou de se soigner eux-mêmes, ont étudié la maladie et le pays. A la fin du siècle dernier et sous l'empire, un grand nombre de médecins de premier mérite, anglais, allemands, russes, espagnols, portugais, la plupart des académies de Londres, Paris, Iéna, Heidelberg, Madrid, Coimbre, Édimbourg, y étudiaient les moyens curatifs. L'un d'eux, Mason, frappé de l'inutilité des recherches thérapeutiques et voyant les résultats du séjour pur et simple à Madère, se demanda s'il ne serait pas plus logique, puisqu'on était d'accord sur le séjour en pays chaud, de travailler dans le sens de la fixation du lieu. Il fit deux divisions : climat sec, climat humide. De son temps la météorologie n'existait pas, il la créa pour ainsi dire ; ses travaux sur l'hygrométrie n'ont pas été surpassés. Il établit une sorte d'observatoire *ad hoc*, il écrivit en Angleterre afin de diriger les esprits vers les études de climatologie. En même temps expérimentant sur lui-même, il posait les bases de la classification des

lieux en climats chauds et secs, chauds et humides, toniques sans excitants, etc. Convaincu que l'humidité chaude lui était contraire, c'est à l'hygrométrie surtout qu'il demanda ses mystères. Il y mit tant d'application et d'ardeur, qu'après avoir reconnu que ces travaux accéléraient la marche de sa maladie, il résolut de quitter l'île, partit pour Nice et y mourut quelque temps après, à vingt-sept ans! Ce fut une perte pour l'humanité; son intuition était puissante, son travail opiniâtre; il a laissé des œuvres très remarquables, malheureusement interrompues par la mort.

Supposons que les observations et les travaux de Mason sur les effets de l'humidité plus ou moins grande des stations hivernales sur tel état de la maladie, soient imitées par des médecins étudiant l'influence de tel ou tel climat, sur un mode particulier de la maladie; si cette hypothèse d'études pratiques et d'observations se réalisait pendant quelques années, il nous paraît certain qu'on arriverait à poser quelques principes, jalons précieux qui permettraient à l'avenir de fixer la station préférable, tandis que jusqu'ici le médecin n'a guère été conduit que par les convenances de famille, de fortune, le désir du malade, etc., etc., toutes choses étrangères à l'état particulier du patient.

Il faut donc partir, la science l'ordonne. Le malade se décide; vienne l'automne, il partira. Ici se dresse pour le médecin une nouvelle difficulté : la mode!

Ce n'est pas la première fois que la mode a fait échec à la médecine. Quand Louis XIV fut sauvé par l'émétique contrairement à l'avis de son médecin Vallot, l'émétique vanté par l'alchimie, condamné par les docteurs, puis réhabilité par un arrêt du parlement, devint à la mode. Dusausoi qui, en l'administrant à Calais, avait incontestablement sauvé le roi, devint le héros du jour. Bref, l'émétique fut autorisé en 1666 par la faculté de Paris, qui se soumit à la mode. Dieu seul sait les victimes de cet emploi systématique. L'école physiologique le proscrit encore de nos jours.

Nice est la grande attraction. On a fait de cette ville un séjour très agréable; on y a multiplié les bals, les théâtres, les promenades, les concerts, les lieux d'excursion, toutes choses excellentes, quand le malade en use avec la plus grande prudence, mais dangereuses à cause de l'attrait irrésistible, car la mode veut qu'on y aille; l'on y trouvera des amis, des connaissances, des compatriotes. A Nice on fera toilette comme à Paris; on parlera français, la langue universelle; il y aura tel prince, telle princesse, peut-être un empereur! etc., etc. Cependant c'est une station qui est loin de convenir à la majorité des malades. Qu'importe? Nice est à la mode; et pourquoi s'étonner? N'a-t-il pas suffi d'un nom, d'une influence politique considérable, d'une spéculation d'homme heureux, achetant des terrains, bâtissant des villas, dépensant des sommes importantes en réclames, intéressant au succès de son entreprise quelques grands personnages attelés au même char par l'intérêt, quelque médecin de France ou d'outre Manche, des aubergistes, des carrossiers, des maquignons et des âniers, des journalistes d'affaires, n'a-t-il pas suffi d'un homme à la mode pour entraîner tous les ans 100,000 balnéants en un lieu bien inférieur à tant d'autres, où l'on paie 20 fr. ce qui vaut 20 sous, où l'eau de mer est mélangée d'eau douce et charrie sur la grève ces méduses dégoûtantes dont le contact enflamme la peau? Des hôtels avec de bons cuisiniers, un casino, qu'on y joue, qu'on y danse, qu'il y ait toilettes et grand luxe et par la puissance de la réclame, une station nouvelle est trouvée! Qu'importe le lieu?

10,000 personnes, riches et bien portantes, vont à Nice, c'est au mieux; mais il y va 1,000 malades, voilà le mal, car 500 peut-être y auront été envoyés sur indications précises. Le pauvre médecin pensait au Vernet, à Amélie-les-Bains, à Pise ou à Malaga, à Ténériffe ou à Madère... Il sera bien reçu s'il prononce ces noms!

Le Vernet! mais docteur, c'est un horrible trou. Pise!

c'est une ville morte, où l'on se promène dans un cimetière. Malaga! oh! l'Espagne! sa cuisine! l'espagnol! qui parle ça? des taureaux, du sang, on y assassine, et la révolution! Madère, Ténériffe, y pensez-vous? Et la mer?

Plus tard on y viendra; mais alors il sera trop tard, car le terrible mal marche promptement. Au 1er degré, il y a de grandes espérances; au 2e, il y en a bien peu; au 3e, quand on se décidera, on ira mourir à l'étranger, voilà tout.

Donc la mode fait que l'on va à Nice, à Rome, à Naples. Aussi que de mécomptes! Que dire de Nice, de cet eldorado, aux vents trop froids ou trop chauds? 25° d'écart! de Rome où tant de grandeurs et de souvenirs attirent? 27° d'écart, pas un abri, un rhume à chaque carrefour; de Naples, la Parthenope, couchée au bord de la mer, les pieds au soleil? des rosées froides, des vents constants; l'écart est de 26°!

Nice cependant offre au malade qui veut y vivre paisiblement, des avantages précieux, comme Pau. L'air y est pur et tonique (moins qu'à Pau cependant), et exerce une influence notable sur certaines natures dont le germe de la maladie est dû à une faiblesse de l'organisme.

Si le séjour en pays chaud a été reconnu salutaire, quelques incrédules, détracteurs nés de toute affirmation, ont fait des objections qui ont été prises dans cette considération, que les lieux indiqués comme stations préférables, étaient, eux aussi, soumis au fléau. D'un autre côté on avait affirmé que les pays froids, humides, brumeux avaient le triste privilége d'engendrer les maladies de poitrine ou des voies respiratoires. C'était une erreur. Le midi de la France, l'Italie, l'Espagne, le Portugal, Madère, Ténériffe même, offrent une moyenne de bien peu inférieure. A Madère il y a peut-être encore plus de phthisiques qu'à Ténériffe, à cause d'une sorte de phthisie ayant des rapports avec la scrofule.

Suivant les médecins Mason, Heineken, Gourlay, Burgess, Barral, Pitta père et fils, Juvénal, tous hommes de science,

et quelques-uns praticiens distingués, ayant consacré leur vie à l'étude de la terrible maladie qui nous occupe, Madère, Ténériffe, les îles du cap Vert, l'Afrique surtout, engendreraient la pulmonie presque à un degré égal à la France et à l'Angleterre; cependant ils ont tous reconnu 1° que le malade ne devait pas s'abstenir d'aller s'établir en telle station désignée, parce que la phthisie y exerçait ses ravages; 2° que les pays chauds l'hiver, à température la moins variable, étaient préférables à tous les autres. Ces principes sont reconnus par tous les médecins, depuis que les faits sont venus confirmer l'influence salutaire des lieux mêmes où la phthisie règne. Madère, Nice, Malaga, Pau, Hyères, Palerme, le Caire racontent à l'envi les cures opérées, et la statistique, chaque jour mieux faite et plus concluante, corrobore les dires des malades, des habitants et des médecins; cependant la phthisie y est parfaitement indigène, comme partout, soit par suite de l'alimentation, de la profession, ou pour toute autre cause non signalée jusqu'à ce jour.

On n'a pas fait d'autre objection au séjour en pays chaud, et cette objection n'est pas sérieuse, car y eût-il sur la terre un lieu où la phthisie fût inconnue, il n'est pas démontré que ce lieu dût être préféré par les malades. Les médecins qui vont demander leur rétablissement aux stations hivernales, savent bien que la phthisie y règne, et si l'on suppose qu'ils l'ignoraient, ils ont dû être vite détrompés, car dès l'arrivée ils sont sollicités par tous les malades de la localité qui, toujours crédules, se figurent qu'un médecin malade étranger, venu pour se soigner, fera mieux que celui qu'ils ont l'habitude de consulter. Parmi les malades, la statistique place les médecins en tête de la liste comme nombre, puis viennent les avocats. C'est que connaissant leur état dès le principe, ils n'attendent pas et partent dès le début de la maladie. Il est rare qu'ils ne s'en trouvent pas bien. M. Smith, médecin anglais, vint à Ténériffe il y a vingt-cinq ou trente ans, il y est mort l'année dernière; vivre trente ans avec sa

maladie, cela équivaut à la santé, surtout lorsque cette affection permet l'exercice de la médecine, le mariage et des travaux de cabinet. Ce fait constaté, du grand nombre de médecins allant demander la santé aux îles africaines, suffirait, selon nous, pour assurer leur suprématie. L'hiver dernier à Madère il y avait sur quinze hommes malades, un docteur, à peine un sur soixante dans les autres stations. Ce fait est un enseignement grave.

L'Espagne paie un aussi large tribut que le reste de l'Europe à la phthisie, et quoiqu'elle possède une des meilleures stations du globe, Malaga, et par surcroît Palma et Barcelone, si elle trouvait à quatre jours de navigation de Cadix dans l'île Ténériffe une station supérieure, ce serait pour elle une chance heureuse; cette station existe à *Santa Cruz* et *au Puerto*, en bien des cas préférables à Malaga même, car les grandes villes entraînent toujours avec elles des inconvénients considérables : gaz, poussière, occasions de prendre mal par les théâtres, églises, concerts et les grandes agglomérations. Ces deux stations de premier ordre augmentent encore d'importance par la Orotava, troisième ville de Ténériffe, qui permet de prolonger le séjour dans l'île pendant toute l'année, comme nous allons le montrer.

Santa Cruz a déjà fait ses preuves; le Puerto également. Dès le principe du commerce des vins, au siècle dernier et surtout de 1780 à 1835, les Anglais abondaient à Ténériffe et au Puerto. Ils eurent bientôt remarqué, comme à Madère, les effets suspensifs que le climat exerçait sur la marche de la phthisie. Résidant à Santa Cruz ou au Puerto, à quelques heures de distance, ils se communiquaient leurs observations et consignaient les résultats dans leurs correspondances avec la mère patrie. Des observations précises datent de 1761. Anderson, naturaliste et docteur, du voyage de Cook, recommandait en 1772 le séjour de Ténériffe aux phthisiques; dès lors, des médecins qui étudiaient les effets du climat à Madère, vinrent à Santa Cruz compléter leurs études.

Durant les grandes guerres de la Révolution et de l'Empire, par le blocus continental, l'Espagne, la France et l'Italie furent fermées aux malades comme aux amateurs de vins ; les îles africaines durent y suppléer. Les malades envahirent Madère et remarquèrent une légère humidité chaude, une siccité considérable à Santa-Cruz ; quelques médecins, voyant certains malades empirer à Madère, les envoyèrent à Ténériffe. Ils suivaient en cela le courant déjà établi par les malades eux-mêmes qui, attribuant leur état peu satisfaisant à l'humidité chaude, étaient allés à Ténériffe pour avoir la chaleur sèche et s'en étaient bien trouvés.

La vapeur arriva. Le jour où les deux îles furent reliées par un service anglais bi-mensuel et un espagnol, il n'y eut plus de difficultés; aujourd'hui l'usage des deux îles se complétant, est presque consacré.

Quelques malades vont directement à Santa-Cruz, pour y passer l'hiver tout entier; mais ils sont très rares. Les hôtels à l'exception d'un ou deux manquent de confort ; les maisons garnies n'offrent pas les conditions de bien-être indispensable que possèdent celles de Madère; en un mot, la population, la municipalité, le gouvernement n'ont rien fait pour les attirer; il n'y a donc pas à Ténériffe pour le patient les mêmes facilités qu'à Madère, quoique avec quelques dépenses de plus on s'y procure aisément toute chose.

Il reste acquis aujourd'hui que Santa-Cruz possède l'atmosphère la plus pure du monde entier. L'hiver y est sec, les pluies rares et ne durant jamais que quelques heures; aussitôt après la pluie le malade peut sortir et il ne reste sur le sol aucune trace d'humidité. La chaleur l'hiver est légèrement supérieure à celle de Madère. Ces deux conditions sont dues à la position géographique de l'île plus au sud que Madère et à la position relative de Santa-Cruz. Nous n'avons donc pas à nous occuper de Santa-Cruz ni du Puerto dont la réputation est faite de longue date.

Nous avons dès le début de ce livre fait connaître les villes

de Santa-Cruz et du Puerto, il nous reste à faire connaître la Orotava, puisque c'est de cette petite ville que nous allons nous occuper comme station médicale complétant les deux autres.

La ville de la Orotava est bâtie sur le penchant d'une colline inclinée d'est en ouest; la pente dans le sens de la montagne à la mer est rapide. Deux rues transversales sont les seules qui permettent la promenade, les autres sont presque impraticables pour les malades. Le sol sur lequel la ville est bâtie est très inégal et n'offre pas 100 mètres carrés de terrain plat, à l'exception des deux rues horizontales dont les montées et les descentes sont courtes et très douces. Les eaux qui viennent de la montagne se précipitent par la ville, mais au point de vue hygiénique, elles ne peuvent avoir une influence mauvaise, car elles coulent dans des canaux couverts. Les grands réservoirs factices destinés à recueillir l'hiver les eaux surabondantes qu'on emploiera l'été, sont construits en pierre ou beton, et n'offrent aucun danger sérieux de miasmes délétères.

Il y a peu de petites villes aussi singulièrement bâties que la Orotava. Les rues font entre elles, à leur rencontre, des angles imprévus; elles commencent largement, deviennent étroites et finissent comme elles peuvent. Les édifices y ont des alignements de fantaisie; telle muraille d'un vieux couvent s'enfle ou se creuse en arc de cercle, la cathédrale reçoit des visiteurs descendant par la gauche et montant par la droite, et du portail de la façade, la place de la cathédrale présente une forme imprévue par la géométrie. Un palais magnifique, bâti en pierre, a été abandonné, parce que les cloches de l'église sonnaient presque dans les appartements, l'église et le palais se touchant par un coin. Les encoignures des rues sont heurtées, et les places biscornues. Bref, on fait à ce fouillis l'honneur de s'y perdre, et cependant l'enceinte de la ville ne dépasse pas l'étendue du Louvre et de la place du Carrousel!!

Des maisons aristocratiques égaient l'œil par leurs balcons, leurs terrasses; ces maisons patriciennes ou de gens riches ont été bâties suivant une loi qui est la cause de l'originalité de la ville. Chaque propriétaire s'est cru obligé, pour avoir de la vue, de hisser sa maison vers la montagne, personne ne voulant avoir de voisin, encore moins de vis-à-vis. L'on peut voir tout au haut de la ville le moderne palais, d'une antique famille qui, délaissé, est tombé en ruine fruste; il était inabordable, inaccessible, étant trop haut perché. Chaque belle maison est posée, arrangée pour avoir un jardin, de la vue, et ces maisons seraient délicieuses pour des patients; l'air y circule facilement dans les cours plantées d'orangers, ou les patios à cloîtres pavés en dalles. Presque toutes ont des galeries couvertes à l'intérieur et donneraient ainsi des facilités de promenade à l'air libre et à l'abri.

Il y a peu de voitures à la Orotava et une circulation très restreinte, partant peu ou pas de poussière. L'élévation de la ville, et ses environs cultivés comme un jardin, la mettent tout à fait à l'abri des sables que le vent charrie d'habitude à Nice, à Naples, à Malaga, à Pise.

La vie matérielle est moins chère à la Orotava qu'à Madère, beaucoup moins qu'à Nice. Il y a deux médecins à la Orotava et un autre au Puerto, à quatre milles. On le voit, les conditions de bien-être et d'hygiène s'y trouvent, et si les conditions climatériques sont favorables, la Orotava sera une station précieuse. Constatons d'abord qu'il y fait moins chaud l'été qu'à Santa-Cruz, inhabitable en cette saison pour les Européens; ajoutons que la Orotava est soumise l'hiver aux vents frais et humides de l'ouest, à quelques brouillards en décembre et janvier. Vienne le printemps, d'avril à fin mai, l'automne, de septembre à fin novembre, la Orotava complète Santa-Cruz délicieusement.

Les variations les plus faibles dans la température, l'écart moindre entre les jours, les mois, les saisons, l'année, constituent avant tout l'excellence des stations. La statistique

est précise. Voyons l'échelle des stations. En tête Saint-Christophe, aux Antilles; l'écart n'est que de 7° dans l'année, c'est la température la plus égale du globe. Malheureusement elle est en moyenne de 81° degré Farenheit; 86° l'été, c'est le bain chaud, 79° l'hiver, température insupportable pour l'Européen. Madère vient ensuite, écart 8° 2; 63° l'hiver, 71° l'été. Saint-Michel, Açores, écart 10° 46; 58° l'hiver, 68° l'été. Santa-Cruz, Ténériffe, écart 11° 80; 65° l'hiver, 76° l'été. Santa-Cruz offre l'hiver un climat délicieux, 65°. L'été la chaleur y est trop forte, 76°; au lieu de 71° à Madère, 68° à la Orotava.

Qu'on juge de la différence entre ces stations des îles Fortunées dont l'écart est de 7° à 11° et celles trop vantées d'Europe, à l'exception de Malaga.

1° Pau.	écart,	27	6° Palerme. . . .	écart,	22
2° Rome	—	27	7° Jersey.	—	19
3° Naples	—	26	8° Lisbonne . . .	—	18
4° Le Caire . . .	—	26	9° Malaga	—	13
5° Nice.	—	25			

La médecine ayant constaté les effets du voyage en mer, ainsi que nous l'avons dit en débutant, à mérite égal on devrait préférer Madère ou Ténériffe à n'importe quelle station d'Europe, à cause du voyage. Combien plus doit-on préférer ces îles bénies du ciel, quand on réfléchit qu'on y trouve les trois types que nous avons indiqués, l'air humide chaud à Madère; l'air le plus pur du globe, sec et chaud à Santa-Cruz; l'air des montagnes, sans ses variations d'Europe à la Orotava, par surcroît le bain d'air marin et si l'on veut les sapinières, la cure du petit lait et celle du raisin.

Dans une brochure remarquable comme forme poétique, aussi bien que par les sentiments élevés, M. le comte de Belcastel a proposé la Orotava comme *desideratum*. Il fait de cette charmante vallée, non seulement les Champs Élysées,

le jardin des Hespérides, mais encore le lieu parfait, unique, où le malade trouvera la santé nécessairement et exclusivement. Hélas! cet Eldorado n'existe pas sur terre, à Ténériffe, comme ailleurs, il y aura des mécomptes ; à la Orotava, comme station d'hiver, il y en aurait davantage. Les chiffres même que l'auteur invoque ne sont pas démonstratifs, l'écart énoncé de 7° 9 n'est pas concluant, car il est le résultat d'une expérience faite dans un appartement. Or l'écart de la température d'un lieu se calcule sur les expériences à l'air libre; il est à la Orotava de 12° à 13° dans une moyenne de cinq ans. L'écart dans l'appartement est de 10° 27 pendant la même période, et l'on comprendra sans peine qu'à l'intérieur il est un guide peu sûr, un indicateur infidèle. L'appartement sera au nord ou au midi, les ouvertures y seront petites ou grandes, rares ou multipliées, l'étage même donnera une variation, et dans chaque appartement d'une même maison, il y aura des différences notoires. Néanmoins en acceptant l'écart de 7° à 8°, ce qui serait merveilleux, il faut tenir compte d'une foule de circonstances qui, sans varier considérablement la température, exercent une influence fâcheuse sur la maladie. Les vents, la pluie, l'humidité, les brouillards, la pression barométrique doivent absolument entrer en ligne de compte. Examinons.

La Orotava est à deux mille deux cents pieds au dessus du niveau de la mer, et à peu près à mi-chemin d'une colline en pente rapide de quatre mille pieds d'élévation. N'étant pas adossée, sur la colline, comme Funchal, à une montagne en éventail, dressée circulairement à pic, les vents peuvent rouler à l'entour et les vents dominants à la Orotava arrivent du large, de l'ouest, du nord-ouest, chargés d'une certaine humidité; ceux qui viennent du nord passant sur les montagnes, moins humides, sont plus froids. Alors la température change. Lorsque les vents chauds du sud règnent, la Orotava, parfaitement abritée de ce côté par les Cañadas et toute la chaîne de la Sierra, n'en éprouve pas

moins l'effet de la pression atmosphérique qui est indivisible pour les deux bandes de l'île à de si courtes distances; l'île entière y est soumise. Pour les personnes bien portantes la température générale est une température délicieuse. Sauf quelques jours de grandes chaleurs et de *levante*, l'été est agréable, dans toute la bande du nord, même aux bords de la mer. Les résidences d'été que les gens riches s'y sont faites, les *Ramblas*, le prouvent; à la Orotava, à la Laguna, l'été n'a pas de rigueur, c'est une résidence d'été, de printemps, d'automne et non d'hiver, de décembre à janvier. Les expériences hygrométriques ont été faites pour la constatation des jours de pluie seulement; même en ce cas il est impossible d'admettre le chiffre de M. de Belcastel qu'il porte à quarante-cinq jours. Pour Santa-Cruz, c'est le chiffre exact, mais à la Orotava il pleut plus souvent. Il y pleut même sans pleuvoir, car le brouillard est souvent en suspension à mille pieds, deux mille pieds d'élévation et le soir il mouille les habits; ces jours-là ne comptent pas comme jours de pluie, cependant ils ont une influence notable sur l'hygromètre. En réalité il pleut à la Orotava 62 jours, non 45. Peut-il en être autrement à cette altitude de deux mille deux cents pieds? Au Puerto, au bord de la mer, c'est toute autre chose et l'humidité y est moindre. Si M. de Belcastel avait habité la Orotava un an, il se serait rendu compte des faits que nous venons d'énoncer et en aurait eu la confirmation par les usages des gens du pays. A l'exception des marchands, des artisans, que le travail dont ils vivent retient à la ville, toutes les familles aisées et riches quittent la Orotava l'hiver, à la saison des pluies, pour aller passer quelques mois à Santa-Cruz. Elles reviennent au printemps. Quelques personnes, par des raisons de parenté ou d'économie, ou par des habitudes antérieures, obéissant à la nécessité, au lieu d'aller à Santa-Cruz, descendent au Puerto; c'est un mouvement d'émigration irréfutable. Il ne peut être basé que sur une nécessité climaté-

rique, et par habitude, par routine, sans s'en rendre compte, les habitants obéissent toujours à cette loi.

Tandis que le soir les riches paysans de la Orotava endossent la *manta* ou *poncho*, les messieurs se promènent en devisant, embossés dans leur *capa*, car le soir, vers les neuf heures, la fraîcheur se fait sentir assez fortement pour que tout le monde mette quelque chose autour du cou. Il est vrai que les malades ne doivent pas sortir le soir ni de grand matin; mais comme il y a plus d'humidité que de froid dans cet air frais, cette humidité pénètre toujours un peu dans les maisons.

Non seulement la montagne sur laquelle s'adosse la Orotava a 4,000 pieds, mais encore étant la plus boisée de l'île, elle en est aussi, par contre, la plus humide et la plus arrosée. Sept prises d'eau considérables s'y épanchent, et c'est cette humidité même qui alimente en partie ces torrents ; il y a là un cercle dont on ne peut sortir.

La chaleur absorbe et élève l'humidité qui retombe le soir après le déclin du soleil par le refroidissement de l'atmosphère. Presque en toute saison une vapeur légère se forme sur la montagne, peu à peu elle se condense, ou s'étend davantage; rarement la couche est épaisse et généralement on la fixe de 50 à 100 mètres. Elle part de l'extrémité nord de la montagne de la Florida et s'étend jusque vers les Realejos au sud-ouest, s'applique sur les revers des Cañadas, recouvrant la Orotava. Ce nuage a la forme d'une écharpe allongée. Quelques observateurs ont prétendu que l'épaisseur de la bande vaporeuse était de 1,000 pieds au lieu de 300. Il est vrai qu'elle est variable, selon la chaleur du soleil, la direction des vents et leur puissance. En mer, on voit l'écharpe oblonque s'étaler sur la Orotava. Le bas est très clair, et le pic au dessus étincelle; vers la nuit la nue s'abaisse, et au matin l'air est d'une limpidité parfaite, alors il fait frais relativement, l'air étant très raréfié.

Malgré ces faits réels, M. de Belcastel ajoute : *Les linges*

étendus, comme les espèces botaniques, sèchent très vite. De brouillards, il n'en est pas question.

Trois erreurs, à notre avis.

Quand le soleil a tourné la montagne, atteint une certaine hauteur, rien n'intercepte ses rayons de dix jusqu'à quatre heures, la nue, qui n'est pas faite alors, n'y met aucun obstacle et il ne faut pas longtemps pour sécher du linge au soleil des tropiques; deux heures au plus. Ce linge mouillé, étendu à l'ombre, ne séchera pas plus vite qu'ailleurs, et en tout cas bien moins promptement qu'à Santa-Cruz. Ce linge sec, étendu à huit heures du soir, sera mouillé le lendemain matin. En conséquence on pourrait dire : *A la Orotava, pour mouiller du linge, on n'a qu'à l'étendre la nuit.* En somme, beaucoup moins de siccité à la Orotava qu'à Santa-Cruz.

Pour ce qui est des espèces botaniques, les nôtres n'ont pas voulu sécher à la Orotava en avril *à l'ombre*. Or, on ne peut les exposer au soleil, car en quelques heures, il ne resterait ni forme ni couleur. Deux fois par jour nous les étendions sur la terrasse à l'ombre, chaque plante couchée sur une feuille de papier buvard; la nuit, nous les pressions dans de grands portefeuilles *ad hoc*, que nous chargions du poids de toutes les choses lourdes que nous pouvions nous procurer. A Santa-Cruz seulement, nous avons pu les faire sécher complétement en quelques heures de vent d'est.

Pour ce qui est des brouillards, celui du 24 avril 1868 a été constaté rigoureusement. Il est vrai qu'il y a très rarement à la Orotava des brouillards à ras de terre, opaques et lourds comme ceux d'Angleterre, ce ne sont quatre-vingt-dix-huit fois sur cent que des vapeurs humides en suspension dans l'atmosphère brumeuse.

Pour ces causes, à notre avis, la Orotava doit être rejeté l'hiver, de décembre à fin janvier, et pour preuve décisive nous dirons : que les médecins et les malades n'oublient pas que la cochenille, qui préfère le temps sec, cesse d'être cul-

tivable au bas de la ville; que cette culture est remplacée immédiatement par celle de la pomme de terre qui se plaît dans l'humidité. Cette indication est grave. L'étagement des plantes, la zone végétale, est le signe irréfragable de la température de dame nature, et non de celle qu'indique le thermomètre ou l'hygromètre des hommes.

Toutes les exagérations, les amplifications poétiques, les amours-propres, l'orgueil patriotique, ne feront pas baisser d'un pouce, sur la colline où elle est si gracieusement couchée, la ville de la Orotava; deux mille deux cents pieds! Et n'est-ce donc pas assez que de posséder tant de dons en partage : l'aisance générale, la richesse souvent, la propreté, un ciel béni, la santé, le caractère heureux, le travail salutaire et rémunérateur, les plus belles fleurs, les plus beaux fruits, la plus belle végétation dans le plus beau pays du monde! Vouloir faire encore de la Orotava une station d'*hiver*, réunissant tous les avantages, c'est trop; ces avantages, la Orotava ne les possède pas tous. C'est assez d'être pour l'*été* une bonne résidence, la plus belle sans contredit que la nature ait offert à l'homme et d'être, au *printemps* et à l'*automne*, la plus merveilleuse des stations médicales. Le Puerto, la Orotava et Santa-Cruz se complètent. Vouloir donner à la Orotava une importance trop grande, pourrait peut-être induire en erreur, un médecin, un malade, il ne le faut pas; nous regardons comme un devoir étroit de faire nos objections pour deux ou trois mois d'hiver.

Il faut approuver de tous points, dans l'œuvre de M. Belcastel, l'intention louable, humanitaire. Nous sommes d'avis comme lui qu'il importe d'appeler l'attention des médecins d'Europe et surtout des Français, sur les îles Fortunées, ce jardin des Hespérides, ces Champs Élysées, qui, à tant de noms poétiques, pourraient joindre, avec Madère, le titre d'îles *salutaires*. Puisse M. de Belcastel être entendu, surtout des médecins français; que la conviction leur vienne et qu'ils *ordonnent* les *îles africaines*. Il est triste de penser

qu'en douze ans, sur plus de huit mille malades qui ont fréquenté ces stations, il y a eu sept Français!!! Il est humiliant de voir à Madère, quinze ou vingt médecins, à Ténériffe quatre ou cinq, espagnols, portugais, anglais, russes allemands, américains, qui ont été à Paris, à Montpellier, chercher le diplôme de la faculté de médecine française, qui devait assurer leur fortune, tandis que pas un médecin français ne songe à venir pratiquer dans les îles, où il ferait fortune! Qui les arrête? Le voyage? C'est trop pusillanime. La langue? Ce n'est rien; trois mois d'application suffisent, et on peut s'en passer au début, car ces prétendus *sauvages* comprennent très bien le français. Quitter la famille, le toit paternel, s'expatrier enfin! oui, c'est affreux... Il vaut mieux languir en province, s'affaisser dans la vie matérielle, et tirer jusqu'à la mort, cette trop célèbre queue du diable, qui est le lot destiné à la majorité de ceux qui, en France, suivent les carrières libérales. En attendant, tous les dix ans, les médecins des îles font fortune.

Pour résumer cette question très complexe, disons que Madère, Santa-Cruz et la Orotava sont trois stations qui nous paraissent répondre à toutes les exigences. Les lieux sont rapprochés et le malade trouvera, s'il n'est pas bien à Madère, les conditions opposées à Ténériffe. Madère, c'est l'humidité chaude, la température calmante, propre par excellence pour les catarrhes pulmonaires, les laryngites, les hémoptysies, etc., etc. Santa-Cruz, c'est la température chaude, sèche, tonique, supérieure à Malaga et propre aux natures débilitées sur lesquelles les diverses formes de la phthisie prennent vite leur développement successif. Les nerfs s'y raffermissent, le sang y circule mieux. La Orotava, du printemps à la fin de l'automne, offrira les conditions avantageuses recherchées par les malades qui vont à Pau, aux Eaux-Bonnes, à la Puda, en Suisse. Le Puerto est un point milieu entre Santa-Cruz et la Orotava et participant des deux.

Disons pour finir que l'on peut trouver encore, à Saint-Michel des Açores un complément, excellent dans bien des cas, les eaux sulfureuses. On le voit, la nature a tout fait pour les îles atlantiques.

Il faut les faire connaître ! Que chacun s'y emploie dans la mesure de ses forces et par les moyens dont il dispose. Cette tâche incombe surtout aux habitants du pays lui-même et aussi aux étrangers.

Le premier de tous les moyens à employer, celui sans lequel tous les autres ne sont rien, c'est la statistique *bien faite*, car la statistique est la science de l'à peu près, tant qu'elle n'est pas d'une moralité indubitable ; le contrôle seul peut lui donner ce caractère. Il faut relever, par des observations quotidiennes, plusieurs fois répétées, la chaleur, les vents, la pression barométrique, l'hygrométrie, l'état du ciel, etc., etc. Ces observations doivent être complétées à l'aide d'un pluvimètre fixe, instrument trop peu employé. le Casino de la Orotava, à défaut de l'administration, peut faire les frais (très peu considérables) de cet observatoire, en y employant l'un de ses plus capables *famulus* sous le contrôle des administrateurs ; le Casino du Puerto peut faire de même. L'édilité se fera un devoir, croyons-nous, de prendre ces observatoires à sa charge, pour s'éviter la honte d'être dépassé en patriotisme par des individus. Ces observations doivent être publiées tous les ans. Tous les recueils périodiques, dans le monde savant, recevront ces notes avec plaisir et les publieront avec empressement.

Ce n'est pas tout, Santa-Cruz étant la station principale, il faut entourer la ville de routes et de plantations, terminer au sud-ouest la promenade de quatre kilomètres déjà tracée au bord de la mer, carrossable et plantée sur plusieurs rangées. A la Orotava, terminer les routes des Realejos et de Garachico, achever celle du Puerto. Puis peu à peu, selon les besoins ou les probabilités, il faudra établir des hôtels et les habitants devront se préparer à l'industrie de la loca-

tion d'appartements meublés confortables. Il faudra avoir des voitures et des chevaux de selle de louage, bâtir des villas au pied du coteau nord de la ville, à l'abri du vent, où conduiront des avenues larges, sablées, plantées. Envoyer au préalable au sortir des écoles espagnoles, trois ou quatre sujets des plus distingués, prendre un nouveau diplôme en France, en Allemagne ou en Angleterre. Publier sans relâche des notices sur tel ou tel sujet local, non seulement en Espagne, mais à Paris et à Londres.

Il faudra avoir au moins un bateau par quinzaine de Cadix à Santa-Cruz pour que le malade soit en rapport avec sa famille ou ses amis, plus facilement qu'aujourd'hui. Il ne faut pas plus de trois à quatre millions de R. V. pour assurer le service; ce n'est pas une capitation de dix francs. Ce capital fût-il destiné à ne pas produire d'intérêts, on verrait quel avantage les îles trouveraient à doubler le service des postes et des voyageurs. Le môle est insignifiant, il faut le prolonger. Surtout il faut avoir l'esprit d'initiative et la volonté, avec lesquels on arriverait, avant dix ans, à faire un centre de commerce, une station maritime de premier ordre et une station médicale, concurrente de Madère. Concurrente, non; les stations ne suffiraient pas aux malades, si les habitants faisaient pour les y attirer, des efforts qui en définitive aboutiraient à les enrichir.

Sans tout cela, et peut-être autre chose encore, Madère conservera son monopole et les îles Canaries ne recevront que quelques malades; assez peut-être pour constater les bienfaits qu'elles pourraient rendre à l'humanité, trop peu pour leur mérite; elles continueront à n'être visitées que par quelques touristes; tous les dix ans un ou deux savants y passeront vingt-quatre heures au moins, trois jours au plus, selon l'usage antique et solennel adopté par ces doctes messieurs et dicté par les gouvernements qui les paient; enfin quelque écrivain égaré, étudiera les îles, fera des prédictions à la Cassandre et prêchera dans le désert.

CHAPITRE XXVIII

AGRICULTURE, INDUSTRIE ET COMMERCE

Dans les îles occidentales de l'Archipel, les plaines propres à la culture font défaut; les vallées et les croupes des montagnes seulement, sont livrées à l'industrie agricole. A Ténériffe, les torrents s'écoulent de la montagne à la mer avec une rapidité extrême; peu nombreux dans la partie est de l'île où il pleut rarement, pour comble de malheur, on y néglige, comme nous allons le voir, l'industrie des eaux ou canalisation, florissante seulement à la Orotava. La terre est donc sèche, partant aride dans la région dite *bande du sud*, dont Santa-Cruz est le centre d'activité; le commerce, un peu d'industrie, la navigation sont plus particulièrement le lot de ses habitants et, faute d'irrigations, la culture y est dans un état d'abandon lamentable, sauf peut-être aux environs immédiats de la ville.

Vers la pointe sud on utilise les eaux avec assez d'industrie dans la vallée d'Adeje, de là il faut revenir à Santa-Cruz avant de trouver une canalisation, et même en ce point les travaux ont eu pour but presque exclusif, non la culture, mais bien les besoins de la ville.

On dit : « Le versant méridional de la Sierra ne donne pas

« des eaux aussi abondantes que le versant nord, et c'est « pour cela que des travaux coûteux ne sont pas entrepris; « la quantité d'eau qu'ils pourraient fournir serait insuffi- « sante pour dédommager des avances faites. »

Cette assertion est fondée, dans l'état actuel. Mais si le versant méridional était boisé, la quantité d'eau qu'il fournirait s'accroîtrait jusqu'à devenir plus que suffisante pour tous les besoins de la culture. Pour le boiser, il faudrait de l'argent et de l'eau. Nous tournons en apparence dans un cercle vicieux, cependant supposons qu'une société, comme il en existe plusieurs à la Orotava se constitue, utilise les eaux en un point (le plus favorable); là on pourrait planter avec fruit. Les eaux couvriraient les déclives et la végétation y serait bientôt puissante. Vers les hauteurs on peut planter sans eaux des *piñadas;* partout où la terre, même la plus légère, se présente, les pins viendront tout seuls. Cette première opération faite, les imitateurs suivront bientôt, car les résultats seront visibles en deux ou trois ans et lucratifs en quelques années.

Ceci n'est pas une utopie. C'est ainsi qu'on a opéré à Madère en certains points, et la plantation de pins sur les cimes brûlées, depuis 2,000 pieds jusqu'à 5,000, même en plein midi, a réussi complétement. Voilà déjà dix à quinze ans que ce système est pratiqué sur les sommets et les eaux ont doublé, triplé dans les vallées sous-jacentes. Elles ont été utilisées aussitôt, sans frais considérables, dans des canaux à ciel ouvert maçonnés. A Madère il y avait encore des difficultés de plus; tandis que la bande sud-est de Ténériffe est en pente douce, les pentes à Madère étaient si abruptes, que souvent il était impossible de contenir les eaux par de telles inclinaisons. Les cimes de 6,000 pieds à Madère ne sont pas, à leur base, à 4 kilomètres de la mer, tandis que la bande sud à Ténériffe a en moyenne 10 kilomètres de déclivité et de 6 à 10 kilomètres de base; à Madère, pas de réservoirs possibles, à Ténériffe, ils sont faciles; à Madère,

la chaux fait défaut et s'y transporte de Porto Santo, à Ténériffe elle est à meilleur marché.

C'est dans le but de l'amélioration des terres et aussi de la fortune des habitants de la bande sud, qui sont les plus pauvres de l'île; c'est dans le but d'accroître en cette partie de l'île la population trop rare, que nous souhaiterions de voir entreprendre quelques travaux hydrauliques et des plantations. Dans les versants inférieurs, la vigne, qui a si peu besoin d'eau viendrait très bien; on replante à force à Madère, pourquoi ne planterait-on pas à Ténériffe dans la bande sud partout où l'on ne peut cultiver la cochenille? ce serait autant de gagné.

Les conquérants firent la répartition des eaux entre les capitaines qui avaient déjà reçu des terres dans les vallées de la Orotava; cela créa un monopole. On donna le nom de *Dula* à la Société des eaux que les concessionnaires formèrent. A défaut d'étymologie satisfaisante, en voici une telle quelle. A cette époque on commençait déjà, en Espagne, à former de grandes associations pour l'élève des moutons. Ces moutons appartenaient à la commune ou à un grand nombre de personnes et quelques pasteurs conduisaient la *Mesta*, l'exploitant pour le compte de la communauté. On appelait *dula* ce troupeau, *dulante* tout propriétaire. A Ténériffe, la Société des eaux prit par imitation le nom de *dula*, et *dulante* fut le titre du propriétaire.

Dès le début, on distribua de l'eau quatre fois par an, mais alors la vigne était la culture générale, et l'on sait qu'elle se passe d'eau bien plus que toute autre plante. Il y a quelques années, à la suite de l'oïdium on arracha la vigne, la culture fut transformée, et les eaux devinrent nécessaires; on en distribua tous les mois. Les eaux étant mieux aménagées et des sociétés nouvelles s'étant formées, lorsque parut la loi abolissant les biens de mainmorte et les majorats, on a pu faire des répartitions plus nombreuses encore. Les anciennes canalisations ont dû être remaniées; en même

temps des sociétés nouvelles ont établi des canaux, des réservoirs. De la sorte, l'été, la vallée de la Orotava peut être arrosée tous les jours par 12,000 pipes d'eau. Ce chiffre augmentera encore probablement.

La *Impressa* fondée en 1848 pour cinquante-quatre dulantes, donne aujourd'hui 4,500 pipes d'eau l'été par jour. Une société encore plus nouvelle, 1867, *los Principes*, aura une répartition journalière et donnera en 1869, 5,500 pipes; les aqueducs mal construits ont dû être refaits. *Palo blanco* donnera 2,000 pipes. Il y a d'autres sociétés encore.

On vient d'utiliser une source très abondante, qui malheureusement jaillit trop bas et n'arrose que 200 fanegas de terre, à peu près 300 arpents de Paris. Une Société nouvelle a fait encore bâtir un immense bassin à la Orotava, et fournit aux sociétaires les eaux économisées pendant l'hiver. Ce n'est pas tout. Il y a encore plus de cinquante réservoirs moindres en dimensions, qui appartiennent à des particuliers. Ces réservoirs sont généralement circulaires, bâtis en basalte granitique et revêtus de chaux hydraulique. Ces bassins particuliers servent à l'irrigation des terres et presque tous arrosent encore un potager. De la sorte on a des légumes frais toute l'année.

La Gran Canaria est mieux arrosée que Ténériffe, et la culture y acquiert un développement plus considérable, surtout en raison des irrigations plus générales et peut-être aussi plus faciles.

A Palma, les irrigations n'ont pas grande importance et pourraient cependant être développées avec profit.

Hierro et la Gomera ne livrent à la culture qu'un territoire très restreint et l'on peut affirmer qu'à Hierro, quels que soient les procédés agricoles, les produits sont plus considérables que dans les autres îles occidentales, si l'on tient compte du petit nombre d'habitants et de la petite quantité de terres cultivables.

De même qu'à Madère il y avait autrefois les *seigneurs de*

la vigne, il y avait à la Orotava les *seigneurs de la dula*. Ces appellations sont bonnes à noter pour mémoire, elles ne s'emploient plus aujourd'hui. Le vin et l'eau, ces deux antithèses, ont fait tour à tour la fortune des deux îles.

Dans les îles Ténériffe, Canaria, Palma et Hierro, la nature du sol cultivable est à peu près la même, les proportions seules changent. En voici la composition : à l'exception de certaines parties où le sol n'est pas autre chose que la pierre ponce pulvérisée, dans laquelle la silice abonde, pour tout le reste du sol cultivable des îles précitées, on trouve un amalgame de scories, de sable et de lave basaltique, dans lequel domine le principe argileux.

Ce sol était éminemment favorable à la culture de la vigne, mais après trois siècles, la maladie commença par pourrir les fruits, puis détruisit une partie des souches et les viticulteurs durent arracher le reste.

Dans l'île de la Gomère, l'argile est plus abondante et la vigne donnait des produits inférieurs.

A Lanzarote, tout ce qui est le produit des éruptions récentes, surtout de celles du siècle dernier, est inutilisé pour la culture. Une certaine étendue du territoire est de même composition que les îles précédentes, puis une dernière portion, la moins étendue, est composée de sables calcaires.

La Isleta de la Grande Canarie offre aussi les signes évidents d'une composition aréno-calcaire identique.

A Fuerteventura le terrain est presque en totalité, sable, argile, lave basaltique ; sur les côtes, et même ailleurs quelquefois, on y trouve le plâtre. Celui-ci absorbe l'humidité, et c'est pour cela que les terres y ont moins besoin d'irrigations qu'à Canaria.

La terre était jadis dévorée par deux fléaux : les biens d'église et les majorats ; des lois récentes ont complétement changé la face des choses. Durant trois cent cinquante ans l'ancien système avait produit la misère et l'expatriation, la paresse, la maladie, la superstition. Vingt ans de pratique

incomplète du système nouveau ont presque arrêté l'expatriation et enrichi les îles.

Les biens d'église étaient si considérables qu'ils comprenaient plus du tiers de la propriété totale ; une vallée tout entière de plus de trois mille fanegas, *las Vegas*, appartenait aux Augustines de Realejo. Les béats, les dévots, pratiquaient sur une large échelle, au détriment de leurs familles, un système de donations déplorable ; après avoir donné l'argent et les biens meubles, ne pouvant donner les immeubles, ils les grevaient d'une rente au bénéfice d'un couvent ou d'une église. Ce n'était pas tout. Il y avait encore un usage assez singulier, celui des *chapellenies*. C'étaient des rentes affectant les biens immeubles, qui devaient servir à payer des messes. On en créa tant, qu'il fut impossible de les dire. Alors on institua des prêtres, dits *chapelains*, chargés d'en débiter à suffisance pour solder les legs. Que de ripailles durent faire ces chapelains, messiers à la grosse ! N'oublions pas qu'en France, au siècle dernier, des choses pareilles étaient pratiquées, témoin l'anecdote de l'abbé Raynal. Jeune et pauvre, il avait accepté une messe payée vingt sous par jour. Devenu plus riche, il céda sa messe à l'abbé de la Porte et retint dix sous sur les vingt ; mais voilà que l'abbé de la Porte, devenu moins besoigneux à son tour, céda la messe à l'abbé Dénouart, moyennant une retenue de cinq sous, de sorte que cette pauvre messe, grévée de deux hypothèques, ne rapportait plus que cinq sous à celui qui la disait... ou ne la disait pas.

Tout ce qui n'était pas d'église était à la noblesse et majoraté. Chaque famille tenait à honneur, pour perpétuer le nom et la fortune, d'immobiliser, entre les mains de l'aîné, la terre patrimoniale. Pour les autres la misère, le couvent, l'armée, l'Amérique.

Il est inutile d'expliquer comment les terres ainsi immobilisées ne produisaient pas le dixième de ce qu'elles auraient dû produire. Ce résultat fut partout le même en Europe. La

fortune publique a commencé à la date précise de la vente du sol jadis accaparé par la noblesse et les communautés. La nouvelle loi des majorats, 1834, la loi sur la *desamortizacion* des biens du clergé, en 1854, ont enrichi les îles. Dès le début, les propriétaires de majorats furent autorisés à disposer de *la moitié* des biens majoratés, la seconde moitié devint le lot du fils aîné qu'on crut ne pas devoir dépouiller d'un coup, mais ses héritiers doivent se partager la totalité par tête. Donc, dès la génération actuelle, la terre deviendra complétement libre.

Pour les biens ecclésiastiques, ils furent vendus tout d'abord pour le compte de la nation qui institua en compensation le budget des cultes. Pour les biens grevés d'hypothèques cléricales, les propriétaires furent autorisés à racheter les rentes perpétuelles qui les grevaient, pour une somme une fois donnée; ils eurent aussi la faculté de payer en six annuités, mais en ce cas, l'indemnité était double. Ce système permit à tous les propriétaires grevés de racheter en peu de temps et avec peu d'argent des rentes perpétuelles qui rendaient la terre difficile à vendre et surtout à exploiter. Les hypothèques ont disparu comme par enchantement, et il n'y a presque plus de propriétés grevées dans les îles Canaries.

Pour ce qui est des chapellenies, il fut arrêté que les terres grevées deviendraient libres par la mort du titulaire. Ces lois ont transformé le sol. La propriété s'est morcelée, travaillée, et quoiqu'il y ait encore beaucoup à redire, on doit être si heureux des résultats obtenus déjà, ils frappent si fortement les yeux des habitants, que des progrès journaliers s'opèrent. Qu'ils persistent et, comme les corps, obéissant aux lois de la pesanteur, tombent avec une rapidité croissante, qu'ils accroissent leurs efforts à mesure qu'ils avancent; il ne restera bientôt plus aucune trace du passé.

Nous allons indiquer d'une façon générale les cultures diverses pratiquées dans les îles. Pour les détails, il nous a

paru préférable de rejeter à la fin de l'ouvrage, les tableaux statistiques de la production de chacune des îles. L'on y trouvera toutes les indications précises en chiffres, si l'on veut bien les parcourir.

Parmi les productions excessivement variées des îles, nous trouvons la cochenille, la pomme de terre, les oignons, les céréales, froment, orge, seigle, avoine, les légumes de toute espèce, les amandes, pêches, oranges, citrons, bananes, noix, châtaignes, olives, goyaves, nèfles du Japon, les palmiers, le pois chiche ou *garbanzo*, dont il se fait une consommation inexplicable, lin, safran, miel, cire, une infinité de plantes médicinales, le mûrier, etc., etc., etc. Comme nous l'avons déjà dit, la soie était jadis cultivée sur une échelle considérable, assez pour être l'objet d'un commerce ou d'une fabrication. Aujourd'hui la fabrication est réduite à quelques objets de goût que les demoiselles de famille confectionnent pour passer le temps. A ces productions il faut ajouter le tabac, qui sera la ressource de l'avenir, si la cochenille vient à donner des revenus moins considérables. Il y pousse admirablement et ressemble au tabac de la Havane. La canne à sucre a été complétement abandonnée. On laisse cette culture à la Havane avec laquelle on ne peut entrer en concurrence depuis la franchise du port. Le café a parfaitement réussi; il sera peut-être aussi une des réserves de l'avenir. Le thé vient bien, mais on ne sait pas rouler sa feuille.

Les céréales sont cultivées dans les îles avec le plus grand succès, mais malheureusement l'étendue des terres propres à ce genre de culture est dix fois plus considérable que la surface cultivée, et malgré la production énorme de vingt à cinquante pour un, les produits actuels sont insuffisants pour la consommation locale; les produits étrangers arrivant à peu de frais, depuis la franchise du port, sont un obsacle au développement rationnel de cette culture.

Les quelques vignes qui ont été conservées donnent des

produits qui sont bien au dessous des besoins des îles, et les vins qui s'y consomment viennent presque tous de la Catalogne. Il s'y récolte encore un vin blanc qui est tombé à très bas prix, comparativement à ce qu'il valait autrefois. Vieilli, il est excellent. Il n'y a plus qu'une seule maison étrangère au Puerto faisant le commerce des vins de Ténériffe en gros, c'est une maison anglaise. Une maison indigène de moindre importance s'occupe aussi de ce commerce presque perdu. Jerez, Malaga, Porto, Setubal, Marsalla, etc., ont aujourd'hui le privilége de remplacer les vins de Ténériffe et Madère. Si les îles atlantiques étaient replantées dans les terrains impropres à la culture des céréales et de la cochenille, elles retireraient encore un grand revenu des vignobles devenus indemnes de l'oïdium.

Les pommes de terre, espèce hâtive, sont cultivées avec succès et donnent lieu à un grand commerce. On préfère généralement la pomme de terre anglaise *flux* ou l'espèce *kydneys*. Les navires apportent la semence des îles de la Manche ou de la côte sud d'Angleterre, au Puerto et à la Gran Canaria ; au printemps ils vont chercher les produits pour les transporter à Cuba et aux îles des Antilles. Par le Puerto seulement plus de 3,000 tonnes sont expédiées. Ces primeurs se vendent très cher et sont très estimées dans toutes les Antilles.

Nous trouverons le même commerce et la même culture hâtive aux îles de la Manche à plus de 700 lieues au nord, et sur une échelle dix fois plus considérable.

On expédie également en Amérique une immense quantité d'oignons. Ils rappellent l'oignon d'Égypte plutôt que celui de Portugal.

La maladie s'est jetée sur l'oranger et en a détruit ici, comme à Madère, la plus grande partie; il en reste encore cependant à la Orotava une certaine quantité.

Le bananier y produit des fruits exquis. Malheureusement il est trop peu cultivé, ainsi que tous les fruits en général et

cependant en dix jours, onze jours au plus, on en peut envoyer sur les marchés de Londres, Bruxelles, Paris; en six jours à Madrid.

Dans toutes les terres où il y a un peu d'humidité ou seulement de fraîcheur, on cultive le maïs. Il produit beaucoup en ce cas. Généralement c'est à la Laguna qu'on trouve les plus belles céréales. C'est en effet la partie cultivée, élevée, aérée, rafraîchie. On y a poussé la culture en certains points jusqu'à la région des pins, dont la verdure sombre tranche admirablement sur le vert tendre des céréales, ou la belle couleur dorée de la récolte au moment de la moisson. A la Orotava, ce jardin merveilleux où tout vient à souhait, la culture de la pomme de terre commence à la ville, là où la cochenille finit; les céréales viennent après ou à côté; au dessus les châtaigniers, les pins; plus haut la roche nue s'oppose à toute culture.

Le palmier est cultivé avec soin. Cet arbre si pittoresque, si gracieux de taille et de port, donne un très bon revenu. La feuille sert à faire des corbeilles, des tapis, des balais. Le bois sert pour les éventails.

La cochenille est cultivée sur une plante qui porte une foule de noms : *cactus*, *nopal*, *agave;* en vraie langue indigène ; *tunera,* la feuille *tenca,* le fruit *higo tuno.* Ce fruit, excellent à manger, est précieux pour l'alimentation générale des îles. C'est sur les feuilles de cette plante que l'on dépose la cochenille. Cet insecte fut apporté du Mexique vers 1823 par un ancien intendant, qui entreprit les premières cultures à ses frais. L'essai fut continué et encouragé par ordre du gouvernement, mais ce ne fut réellement qu'après la destruction de la vigne que cette culture devint une source de fortune pour quelques-uns, d'aisance pour le plus grand nombre, et d'un vrai bien-être pour tous.

La cochenille proprement dite est un insecte du genre *coccus*, du grec *coccino*, écarlate. Cet insecte hémiptère se désigne sous le nom scientifique de *coccus cacti*, étant atta-

ché au cactus dont les fibres lui servent d'aliment, grâce à un suçoir. Le corps est épais, mou, sans ailes; antennes à neuf et tarse à un article. La femelle reste attachée au cactus et y vit, sa peau secrète une enveloppe cotonneuse dans laquelle elle dépose ses œufs, elle meurt après et il ne reste d'elle qu'une membrane desséchée qui protége les œufs. Le mâle seul jouit de la propriété de se mouvoir. Cet insecte est originaire du Mexique.

Pour établir une nopalerie, il faut bien préparer les terres, aligner les jeunes nopals à 1 mètre 60 centimètres de distance, formant des allées parallèles. Quand les nopals sont assez grands, on enlève les mères, et on les place sur les feuilles, c'est alors que les œufs se développent, opérant leurs diverses transformations. Ces œufs sont très nombreux, et il suffit de placer un nombre très restreint de mères, trois à cinq sur chaque feuille. Lorsque les œufs ont achevé leurs transformations successives, on râcle avec un couteau, pour enlever à la feuille ses produits. On les tue en les plongeant dans l'eau bouillante, puis on les sèche au soleil ou dans des fours. Ils prennent alors l'apparence d'un petit grain de maïs noir ou d'un rouge très brun. D'après Pelletier et Caventou, la matière colorante a pris le nom de *carmine*. Il y a d'autres espèces de cochenille, mais nous n'avons pas à nous en occuper ici. On emploie la cochenille pour la teinture des soies, des laines, et l'on obtient ainsi des écarlates magnifiques mais peu solides, car l'eau les tache, et les alcalis les poussent au violet. On fait aussi avec la cochenille de l'encre rouge, des couleurs, on l'emploie à colorer les liqueurs, les opiats, les poudres dentifrices, etc., etc.

La cochenille *mère* se nomme *semence*. A Ténériffe, elle ne prospère pas partout. On cultive les mères dans la bande du sud, en pays sec, et c'est dans la bande du nord qu'on sème pour la production commerciale. A la Orotava, à la Gran Canaria, il y a des nopaleries très considérables.

Pour que les insectes, fils des mères, qui vont éclore soient

fixés irrévocablement sur la feuille, on couvre habituellement le nopal, avec des bandes de toile de toute la longueur d'une pièce, soit avec des morceaux coupés pour chaque feuille, qu'on y attache en ce cas avec une ficelle. Quand du haut d'une montagne, on jette à certaine saison, un coup d'œil sur la vallée, on est étonné de l'aspect étrange produit par ces immenses bandes de calicot blanc qui recouvrent les champs. On croirait voir de la neige sur le sol si les contours de chaque nopalerie n'étaient violemment découpés par la cessation de l'étendage. Il faut trois mois à la semence pour se développer. Pour que la nopalerie soit en état de recevoir la semence, elle doit avoir deux ans. Il faut des avances considérables pour cette culture qui donne de 30 à 40 p, c. net.

Les femmes passent presque toute l'année à travailler à la cochenille. C'est là une des causes les plus considérables de la fortune des îles, où jadis les femmes étaient inoccupées, tandis qu'aujourd'hui elles reçoivent de bonnes journées. La moralité et la santé publiques y ont gagné. Les hommes travaillent à la préparation des nopaleries, à la plantation, et généralement à toutes les autres cultures.

A l'exception de Lanzarote et de Fuerteventura, la cochenille se cultive partout.

Il faut souhaiter pour les îles que les merveilleuses couleurs que la chimie extrait du charbon, avant de devenir d'un emploi exclusif, laissent encore aux Canariens une dizaine d'années de bons résultats. Après ce temps, l'habitude du travail serait prise tout à fait. Les terres seraient en culture, et la transformation se ferait vite et bien. Déjà les plus clairvoyants se préparent.

La préparation des terres pour les nopaleries n'est pas un petit travail. « Montrez bien dans votre livre, nous disait le « marquis de la Florida, ce que je viens de vous faire voir « chez moi. C'est ce que nous avons tous fait. Il faut qu'on « sache en Europe que nous ne sommes pas des paresseux

« incorrigibles, des hommes sans volonté, des Espagnols « bons seulement à fumer, à danser, et à dormir, etc., etc. »

Voici ce travail.

Étant donné un hectare de terrain, composé de silice, de basalte, de pierre ponce effritée, d'un peu d'argile, le dessous étant de la roche basaltique ou du tuf, et la roche couvrant quelquefois le tiers de la surface, il s'agit de convertir cet hectare de terre, où la terre est si rare et la roche si abondante, en un champ de deux ou trois pieds de terre arable. Pour cela on creuse sur un des côtés un premier fossé d'un mètre de profondeur et de deux mètres d'ouverture. D'une part, on transporte la terre en un monceau; de l'autre, on prend les tufs, les blocs de granit ou de basalte, et parallèlement au fossé, et du côté extérieur, on aligne ces roches pour faire une muraille de deux mètres de largeur, qui, de ce côté, clora le champ. Cela fait, on creuse à côté de ce fossé, un nouveau fossé. On porte la terre au monceau, et les roches se superposent sur la muraille. Ainsi de suite de fossé en fossé jusqu'à l'achèvement de tout le champ. Avant d'avoir fait moitié travail, le champ est déjà entouré sur ses quatre faces d'une muraille de deux mètres d'épaisseur, et de deux mètres de hauteur environ et il reste encore tout autant de roches avec lesquelles sur la partie la plus mauvaise du champ, on va bâtir une pyramide ou un immense cube surmonté de cubes plus petits. Il en est qui ont jusqu'à cinq mètres d'élévation sur un carré de six mètres de côté! pierres portées sur la tête! une à une! Cela s'appelle faire un *mollero*, un sommet, une élévation. Que de travail, que de temps, que d'argent! Nobles, bourgeois, paysans, tout le monde a procédé ainsi et c'est à ce prix qu'on a établi les nopaleries.

Un des résultats attendus de la culture de la cochenille, c'est la cessation du métayage ou culture à moitié fruit. Jadis tous les grands propriétaires avaient donné leurs terres par baux amphithéotiques, dits : *baux de métayage*.

A peine les terres furent-elles productives par la culture de la cochenille, ces propriétaires rachetèrent tous leurs baux à leurs fermiers; ceux-ci avec cet argent achetèrent des terres, ou bien, après avoir vendu les baux et s'être de la sorte constitué un revenu, ils travaillèrent à gages, les terres qu'ils venaient d'affranchir. Maintenant bon nombre de fils de famille surveillent par eux-mêmes les cultures, et les métayers qui subsistent encore, disparaissent de jour en jour; déjà ils n'ont plus moitié. On rêve de catastrophes! laissez faire; ce sera leur plus grand bonheur. Ces métayers travailleront autrement et plus lucrativement, voilà tout. Le métayage à moitié est un obstacle reconnu à tout progrès agricole et laisse le métayer aussi pauvre que le propriétaire du sol.

Les céréales étant insuffisantes, il se fait avec la côte de Maroc un commerce de maïs quelquefois important. Des navires du levant y apportent aussi des grains, et la mère patrie ou l'Amérique expédient le complément, suivant les cours ou toute autre circonstance particulière.

La soude s'extrait de la *barilla*, plante qui vient naturellement à Lanzarote et Fuerteventura et que les soins de l'homme ont propagée. Ces deux îles font un grand commerce avec le produit de cette plante, et ont exclusivement accaparé commerce et production. N'ayant pas la cochenille, elles ont la barilla. Ce produit est si important que nous croyons utile de donner quelques détails.

Glaciale Cristallinum Messembryanthenum, tels sont les noms barbares de la *barilla* dans la classification scientifique. Cette plante ou plutôt cette espèce d'herbe, en latin *soda*, *salsola*, est de la famille considérable des *chénopodées* ou *atriplicées*. On a créé, pour celles d'entre elles qui particulièrement produisent la soude, la tribu des *salsolées*. Elles ne se trouvent que sur les bords de la mer ou dans les terres soumises à l'influence marine; leurs tiges sont extrêmement souples, et lorsqu'elles poussent sur les bords de la mer,

comme les *varech*, elles cèdent à l'impulsion des flots et ne se brisent pas. Les feuilles sont serrées contre la tige. Ces plantes vivent très bien dans le sol pauvre, maigre, sec de Fuerteventura. Elles se fixent dans la terre légère et finissent, lorsqu'elles ne sont pas exploitées, par rendre compacte la terre la plus friable. Certaines espèces, donnent des feuilles dont l'homme peut se nourrir. Les terres de Fuerteventura étant fortement imprégnées de sels marins, la plante y croît merveilleusement et constitue pour cette île un des plus précieux dons naturels.

Généralement l'action bienfaisante des pluies est une condition de vie de la *salsola*. Pour compenser l'absence d'eau de pluie à Fuerteventura et Lanzarote il s'y passe un phénomène constaté également au Maroc et même sur la frontière de Sahara au bord des grands lacs Saumâtres. La rosée des nuits se dépose sur les feuilles ; ces feuilles salées naturellement n'absorbent pas tout d'abord cette humidité, ce qui permet au sel de retenir une partie de cette eau et de convertir le surplus en *eau-mère* qui se cristallise sur la feuille. C'est là ce qui explique comment à Lanzarote, par exemple, dans les champs de scories et de lave, sur le sable aride des plages comme sur la cendre des volcans, la *salsola* peut végéter sur des terres que le soleil dévore et que les pluies ne viennent presque jamais féconder. Lanzarote produit une grande quantité de soude.

Pour obtenir la soude du commerce il suffit de brûler la plante; la cendre est la soude si universellement employée pour la fabrication du savon et du verre, pour les lessives, préparations des laines, etc., etc. Les soudes d'Espagne, d'Alicante, de Malaga et des îles, sont les meilleures du monde, aussi l'Angleterre en est-elle friande et ses navires viennent au port d'Areciffe, charger presque exclusivement toute la soude canarienne.

Tous les légumes, tous les fruits d'Europe, d'Afrique et d'Amérique implantés dans les îles y donnent des produits

merveilleux, aussitôt que quelques soins viennent écarter les causes accidentelles qui pourraient leur être nuisibles ; toutes les espèces aborigènes donnent des produits sans greffe, sans culture d'aucune sorte.

Les céréales d'Europe, peu ou mal cultivées à cause du produit inférieur comparativement à celui des autres cultures, y pourraient cependant, dans certaines terres, donner des résultats plus satisfaisants. Nous pensons, avec quelques personnes qui ont bien voulu nous communiquer leur opinion, que cette branche agricole devra sous peu prendre une grande extension par suite du prix de jour en jour moins rémunérateur de la cochenille.

La vigne pourrait gagner les hauteurs, et si des essais étaient faits en grand à Canaria et à Ténériffe, ils seraient probablement couronnés de succès, ainsi qu'il est arrivé à Palma. On pourrait de la sorte conquérir à l'agriculture des terres aujourd'hui peu productives.

En général, dans les parties humides, la végétation est remarquable, moindre qu'en certaines provinces du Brésil, supérieure à celle d'Europe; le caractère distinctif de la végétation canarienne est une sorte de moyenne entre la végétation des zones tempérées, qui nécessite des excitants et celle des zones tropicales qui est exagérée; les arbres surtout se développent suivant cette loi de végétation modérée, sauf à la Orotava. Dans les jardins du marquis de Candia on remarque un arbre extraordinaire. C'est un châtaignier. Il a à terre 18 pieds de circonférence. Du tronc très court, 10 pieds seulement, partent deux branches qui s'élancent presque horizontalement, ayant de 7 à 8 pieds de circonférence. Voici ce qui est arrivé il y a deux ou trois siècles. Au dessus du tronc était une cavité ou les pluies et les poussières ont dû séjourner; une châtaigne y sera tombée de la ramure et il est survenu un nouvel arbre, juste au dessus du tronc, entre les deux branches. Les racines, d'abord nourries par l'eau et les poussières, se sont incrustées dans

le vieux tronc. Ce second arbre a bien dix pieds de circonférence; il est court de tronc, se bifurque aussitôt et le même phénomène se passant au second étage, un troisième châtaignier a poussé sur le second; n'ayant pu monter à cette hauteur, nous n'avons pas vu les radicules. L'arbre est superbe, sa forme est celle d'un Y évasé et c'est dans la cavité du V que le second châtaignier a poussé affectant également la forme d'un Y. C'est dans la cavité de ce second V qu'un troisième châtaignier a surgi. L'arbre mère n'a souffert aucun dommage. Ces trois troncs superposés et leurs branches horizontales étendues deux à deux, font l'effet de ces pyramides humaines qu'on voit dans les cirques; trois hommes superposés étendant les bras en croix.

On affirme à la Orotava et le magistrat Secall a écrit, que le phénomène de la châtaigne germant s'est reproduit cinq fois. Nous avons constaté que cette affirmation est erronée, car il n'existe que deux châtaigniers superposés et reposant sur un troisième qui sert de base.

On prétend en outre et le magistrat Secall confirme, que les racines du châtaignier supérieur, le cinquième, traversent le tronc de l'inférieur, que les racines du quatrième traversent le tronc du troisième et successivement; que le tronc du premier, du père, n'est qu'un fourreau au travers duquel toutes ces racines vont en terre. Cette affirmation est absolument contraire aux lois naturelles. Ces arbres n'ont pas dans leur bois deux pouces de radicules, les racines n'ont pénétré que l'écorce et nullement le ligneux, ces châtaigniers vivent par la séve venant des racines de l'arbre mère. Si jamais le tronc inférieur vient à s'abattre, ou si on le scie, on n'y trouvera aucune trace de racines appartenant aux châtaigniers supérieurs. Tout cet entassement de végétation vit par les racines du châtaignier primitif. C'est l'*ente*. Ce sont des châtaigniers *entés*.

Dès l'instant que l'on admet la possibilité de la germination, c'est à dire le développement des parties contenues en

germe dans la châtaigne tombée sur des poussières ou des sables entassés dans les cavités des troncs, tout s'explique, quoique cette superposition cinq fois répétée sur le même arbre ne soit pas naturelle. Expérience, mystification ou hasard, la châtaigne a germé, parce que le contact du *liber* de la jeune plante doit nécessairement s'opérer un jour par sa croissance; parce que les deux plantes sont non seulement de la même famille, ce qui suffirait, mais de la même espèce; parce qu'il ne peut y avoir eu contact direct avec l'air extérieur, puisque la germination n'aurait pas eu lieu, trois conditions essentielles pour le greffage; en ce cas la conséquence immédiate est celle-ci: le végétal enté donne à vivre à l'ente, au germe. Ce principe est indiscutable, il est la règle absolue de tous les vergers.

Signalons encore à l'attention du touriste, amateur d'horticulture, les jardins de la Casa de Franchi, aujourd'hui marquis de Saussal, qui sont très beaux et bien tenus, traversés par des eaux vives, ornés des plus beaux arbres d'Amérique, d'Australie, et contenant presque toute la flore insulaire. Les orangers de la cour sont superbes et de la terrasse du jardin on jouit d'une vue délicieuse.

Les jardins du marquis de Candia sont moins bien tenus; avec un peu plus de soin, ils seraient magnifiques, car ils occupent une belle étendue, jouissent de la plus belle vue de la Orotava et sont plantés parfaitement.

La famille Monteverde possède de beaux jardins et une collection de bruyères remarquable.

Les plus belles fleurs sont peut-être au jardin de Viña y Lugo, un jeune homme très intelligent qui cultive avec soin les espèces rares.

La casa Machado possède un magnolia d'une taille extraordinaire, et ce qui fait peu d'honneur au jardin d'acclimatation, c'est qu'il est le fils de celui qu'il possède, le plus ancien de tous et qui lui est bien inférieur. Les grands camellias à haute tige y sont très remarquables éga-

lement par le développement du tronc et des branches.

En voilà bien assez pour juger de la fertilité de ce sol privilégié, que le soleil réchauffe même en hiver, et que des eaux vives raniment sans cesse. C'est bien un *paradis terrestre*, ou abondent les fleurs et les fruits, le vrai jardin des Hespérides, naguère dominé par l'immense dragonnier. Ce puissant végétal étant encore vivant par la tige, la ramure étendue à ses pieds, qu'ils se hâtent ceux qui voudront voir l'ancêtre de la végétation, antérieur à l'homme; qu'ils se hâtent s'ils veulent voir encore le gardien découronné des pommes d'or du jardin des Hespérides.

On est profondément étonné de ne pas voir les habitants des Canaries se livrer, comme ceux de Madère et Porto-Santo, à l'éleve du bétail de boucherie. Les bœufs et vaches formeraient bientôt un revenu important pour les îles, car les pâturages, accessibles en tous temps, sont considérables et suffiraient amplement aux exigences de l'élève des herbivores. Il est vrai qu'on consomme peu de viande dans les îles, mais cela tient principalement à son prix excessif. On dit aussi contre l'élève des chevaux, que les besoins sont satisfaits par la production et l'importation actuelles ; c'est possible en l'état présent, mais si les îles se couvrent de routes, le cheval deviendra une nécessité, il en faudra doubler, tripler le nombre. Nous pensons que les races d'Afrique et d'Andalousie se propageraient abondamment et donneraient des produits équivalents à ceux de la Péninsule.

Depuis ces derniers temps, tous les écrivains, tous les journalistes, les propriétaires désireux de progrès, demandent l'établissement de fermes-modèles. En thèse générale, nous pensons que ces fermes-écoles ne produisent pas en proportion des dépenses. Nous croyons même, que sauf exceptions rares, elles sont plus nuisibles qu'utiles.

L'enseignement dans les fermes-écoles est double. Il comprend d'abord les connaissances préliminaires, générales, utiles pour toutes choses, qu'il faut posséder absolument pour

faire quoi que ce soit, même de l'agriculture. Ces choses, les gens du monde, les bourgeois, si l'on veut, les connaissent : un peu d'histoire, de géographie, d'arithmétique, de géométrie, de tenue de livres, d'histoire naturelle, de chimie, un peu de droit, etc., etc. Voilà pour la partie intellectuelle. On doit enseigner ensuite l'hygiène, l'art vétérinaire, le ferrage, le charronnage agricole, bourrellerie, etc., etc., enfin la culture pratique, le travail des champs, le soin des bestiaux, beurres, laines, etc.; c'est la partie manuelle.

Or qui doit peupler ces écoles? des travailleurs? mais alors ils seront impropres aux études de la première partie, dans l'état d'instruction et d'éducation générale où l'on se trouve aujourd'hui dans les îles. Des bourgeois? mais alors ils sont impropres aux travaux manuels de la seconde partie.

Fera-t-on payer? Y aura-t-il un brevet remis à la fin des études? Quelle en sera la durée? Quelles conditions d'âge? Quelle liberté? Tout autant de problèmes. Trop jeunes, les enfants étudient, mais ne peuvent travailler. Passé vingt ans, c'est l'inverse. Expérience faite, la ferme-école ne donne pas les résultats espérés.

On dit aussi qu'il faut établir à la Orotava, à la Laguna, à Las Palmas, à Santa-Cruz, des chaires d'agriculture. Ce sera très bien pour les professeurs, qui auront ainsi des synécures mais pas d'élèves; ils enseigneraient dans le vide. Les gens de la campagne travaillent le jour, puis se couchent et ne pourraient assister aux cours même s'il pouvaient les comprendre. Depuis dix-huit cents ans ils assistent à la messe, sans comprendre ni la chose, ni même le mot. Envoyez-les d'abord à l'école primaire.

Ce n'est pas ainsi que l'on fait des agriculteurs; les professeurs y sont impuissants, c'est par le *travail* et une instruction *primaire préalable*. Il faut que le fermage remplace le métayage, que le fermage devienne une industrie, un commerce, la terre une usine, le fermier un citoyen important et honoré dans l'État, comme le notaire, le banquier

ou l'armateur. Alors le travailleur des champs devient intelligent, la terre inépuisable. Alors l'agriculteur fait ses chemins, ses irrigations, il fait sa banque cantonale; il établit des écoles dans son village. Et ce ne sont pas des utopies, car ces choses existent en Hollande, en Belgique, en Angleterre, aux États-Unis, en Australie, partout où la race anglo-celte saxonne vit et veut vivre dignement par le travail et la liberté. Dans ces pays, la culture est un art et une industrie, et tout le monde sait qu'en Angleterre, pays d'aristocratie et de privilége, on a fait une noblesse pour les fermiers; le *gentleman-farmer* y est l'égal sinon le supérieur du banquier et du négociant. Les mœurs sociales doivent se transformer, l'homme utile doit avoir le pas sur l'inutile, le travailleur sur le noble oisif; l'agriculteur doit être le premier citoyen d'un État, l'égal des plus hauts placés par la fortune, l'intelligence ou la fonction.

L'industrie dans les îles se réduit à bien peu de chose. Jadis il y avait pour l'exploitation de la canne à sucre des ateliers de construction pour les moulins à sucre. Le bois et le fer forgé étaient seuls employés pour la fabrication de ces engins. Lorsque la vigne florissait, l'industrie de la fabrication des moulins se transforma et l'on fit des pressoirs pour la vendange. Ces pressoirs, établis en plein air, toujours en un point relativement élevé, existent encore en partie; la plupart ont tout à fait disparu dans leurs pièces constitutives, mais s'affirment encore néanmoins par un immense madrier horizontal qui s'élève de quelques mètres au dessus du sol. Lorsqu'on a passé Tacoronte, sur la route de la Laguna à la Orotava, quand l'on entre dans la région des vignes anciennes, on voit de distance en distance, près de quelque ferme isolée, se dresser cette énorme poutre, madrier horizontal qui produit à l'œil une sensation étrange, car on ne comprend ni la cause ni le but de cette machine. Vers les Realejos et Guarachicho, le nombre de ces madriers de pressoirs est encore plus grand, ils rappelent

l'immense grue qui tant d'années a fait si étrange figure sur la cathédrale de Cologne.

Les moulins à vent sont rares dans les îles; Santa-Cruz en a quelques-uns. La vallée de la Orotava utilise ses eaux pour la meunerie simple, élémentaire; une douzaine de petits moulins à eau et à deux meules y fonctionnent; on les a établis avec une certaine entente des dispositions locales.

L'imprimerie est en honneur à Santa-Cruz de Ténériffe, celle de Vidal imprime des journaux et des livres. Vidal est aussi éditeur de plusieurs ouvrages parmi lesquels la *Biblioteca-Isleña*, qui se compose d'œuvres écrites sur les Canaries et des ouvrages écrits par les auteurs canariens. Il imprime également des traductions d'ouvrages français étrangement choisis. Dumas, Lamartine, Ducray Dumesnil, le Procès de Jésus-Christ de Dupin, Paul de Kock et Chateaubriand, etc., amalgame bizarre, choix incompréhensible de fadaises et de chefs-d'œuvre. Il tient un magasin de librairie assez considérable.

L'industrie des travaux en bois, meubles, cadres ou corniches, sculptures, miradores, balcons, chapelles, coffres de mariage est encore en honneur à Santa-Cruz, cependant la concurrence faite par les produits similaires européens, depuis la franchise du port, a porté à cette industrie un coup terrible. Désormais on ne sculptera plus que les choses qu'on ne pourra se procurer à l'étranger. Cette industrie, née de la nécessité de se suffire à soi-même, va mourir sous l'impérieuse loi de la concurrence.

Le commerce de la pierre de taille, espèce de granitoïde basaltique très dur, a pris des proportions considérables par suite des embellissements pratiqués à la Havane, colonie espagnole qui prend ses pierres à Ténériffe. L'extraction occupe un certain nombre d'ouvriers auxquels il faut joindre toute la série des tailleurs de pierre.

Une petite industrie tend également à disparaître, c'est

l'orfévrerie à l'usage des femmes de la campagne, qui sont tourmentées de la maladie des ors. Les dames ne veulent que de la bijouterie d'Espagne ou de France, et ce commerce, joint à celui de l'horlogerie, est très considérable.

Il n'y a dans les îles que peu ou point d'industrie; l'Amémérique, l'Angleterre, la France, l'Espagne les fournissent. Les machines et les bois de constructions viennent des États-Unis. L'Espagne envoie des huiles, du vin, des faïences, des olives, et la Catalogne ses produits les meilleurs. La France envoie des rubans, la bimbeloterie, la soierie, les étoffes de mode, la parfumerie. L'Angleterre ses cotons, la coutellerie, les fontes, fers, charbons, la quincaillerie, les instruments agricoles, en dernière analyse les trois quarts au moins des marchandises consommées dans les îles.

En présence de l'immense développement qu'a pris la culture de la cochenille et de l'accroissement considérable de la fortune publique qui en a été le résultat, il serait de mauvais goût et peut-être injuste d'inciter les insulaires à accélérer la marche toujours lente du progrès agricole; nous préférons trouver dans ce qu'ils ont fait depuis vingt ans, des raisons suffisantes pour garantir une marche progressive; qu'il nous soit permis de recommander encore le reboisement sur les hauteurs, qui donnera l'eau fécondante; la culture de la vigne dans les terres trop pauvres et celle des céréales dans les régions où la cochenille ne peut réussir; enfin que les insulaires emploient toutes leurs ressources et toute leur énergie à l'établissement de canalisations nouvelles.

Les lois, les usages, les castes sociales, qui jadis faisaient obstacle au progrès agricole en maintenant la terre aux mains des corporations religieuses et de la noblesse, ayant disparu, la terre est libre, le travailleur est libre, et par le travail le paysan deviendra propriétaire, ce qui est bien et juste. L'homme lettré, bourgeois ou noble, trouvera toujours dans l'exercice de ses facultés intellectuelles une source de richesse suffisante pour acquérir, et de cette pon-

dération dans la division de la propriété qui déjà se dessine, naîtra l'émulation, mère légitime du progrès. La tête et les bras sont toute la force de l'homme. Ces deux forces sans cesse sont mises en jeu, se développant, aboutissent à la propriété lorsqu'elles s'appliquent sous des institutions libérales. La propriété moralise. Avec trois aunes de drap fin, disait Côme de Médicis, je fais un homme de bien! Avec trois arpents de terre, de nos jours on fait d'un serf de la glèbe un homme libre, un citoyen! Côme, donnait le drap, le paysan gagne et épargne de quoi acquérir la terre. C'est mieux et plus digne. C'est aussi plus sûr.

Le commerce dans les îles n'a pas à beaucoup près toute l'importance qu'il devrait avoir; cela tient à diverses causes. Se bornant à la satisfaction des exigences locales, le commerce est aux mains des étrangers et de quelques maisons indigènes seulement, parce que l'esprit d'association n'est pas encore né et que l'esprit de monopole, d'exclusivisme, legs inévitable des monarchies absolues et de l'éducation autoritaire, y règne, quoique de jour en jour décroissant. Ici, il faudrait faire effort. On peut établir le commerce partout avec de la volonté, du temps et l'association des capitaux et du travail; et combien plus facilement aux îles Canaries, si admirablement situées commercialement et si riches en produits divers! Mais si le commerce peut s'établir partout et prospérer, si toute activité et intelligence peuvent s'y exercer avec fruit, si Santa-Cruz et Funchal sont deux points, exceptionnellement situés pour autoriser et légitimer toute ambition commerciale, un obstacle se dresse : le manque de port! Qu'on ne parle plus de ces baies foraines ou les navires trouvent un repos incertain, une sécurité incomplète, des difficultés d'embarquement et de débarquement incessantes, coûteuses; ces rades pouvaient suffire il y a cent ans, aujourd'hui elles sont désertées. Il faut absolument un port à Santa-Cruz, un port fermé. Le port est l'instrument commercial sans lequel rien n'est pos-

sible. Santa-Cruz et Funchal sont les seuls points de ravitaillement de la côte d'Afrique, d'Europe au cap de Bonne-Espérance ou au détroit de Magellan; d'Europe à l'Amérique méridionale, à la Chine, à l'Australie ; sur l'océan Atlantique il n'est que ces deux points, où avec un port fermé tous les navires de l'univers pourraient trouver la santé pour les équipages, les citrons et les légumes après les longues traversées, les produits agricoles, les moutons, la volaille, les bœufs, à des prix rémunérateurs pour les insulaires et très bas relativement pour les acquéreurs. Travailler depuis trois cents ans à une jetée de 500 mètres au plus, c'est plus qu'un gaspillage d'argent, c'est plus que de l'indifférence, de l'incurie, c'est une sottise. Attendre béatement que l'État en proie à l'armée, au clergé, au fonctionarisme, à la dette publique, aux folies de la cour vienne bâtir un port à Santa-Cruz, c'est se bercer d'une illusion par trop naive. Donc pour le port, comme pour le Jardin botanique, il faut faire soi-même. Qu'une compagnie se forme, et en cinq ans avec cinq millions de francs, un magnifique port sera livré au commerce et aux marines militaires de toutes les puissances. Ce sera une bonne affaire en outre, ce qui ne gâte rien. Un simple droit de tonnage, en vingt ans, aura remboursé les frais, le port restant franc.

Utopie! non, chose prouvée. A Jersey, 56,000 habitants ont fait un port de 5 millions avec leurs propres ressources; en dix ans ils étaient remboursés. Guernesey, qui n'a que 30,000 habitants, vient de terminer en cinq ans un port aussi magnifique, et dans dix ans tout sera payé.

Que les Canariens songent que la marine pourrait bien oublier le chemin des îles, n'y étant plus appelée comme autrefois par des vins spéciaux; qu'ils n'oublient pas que la France, pendant la durée de sa malencontreuse expédition du Mexique, dut diviser ses navires aux Açores, aux Madères, aux Canaries; si Santa-Cruz avait eu un port, cent mille hommes et plus de cent navires de guerre auraient

laissé tomber l'ancre au bord de ses chaussées. Si Santa-Cruz avait un port, toute la marine à vapeur qui fait route de Porto-Rico, de la Havane et du Mexique pour l'Espagne y ferait escale, ainsi que tous les *steamers* anglais et français ; une station maritime y serait créée par les grandes puissances navales. L'agriculture et le commerce trouveraient dans l'établissement du port, l'une un débouché supérieur, l'autre une source de bénéfices et les conditions essentielles d'un développement rapide.

Que de fois avons-nous entendu dire à Santa-Cruz qu'un port y était impossible! C'est une affirmation fausse, car non seulement la construction en est possible, mais elle est même facile; les marées peu élevées, les matériaux abondants et de première qualité, les fonds excellents, la configuration de la baie, le bas prix de la main-d'œuvre sont incontestables. Déclarer un port impossible dans de pareilles conditions, c'est créer sans bonne foi une excuse à la mauvaise volonté, à l'indifférence.

S'il nous fallait résumer la situation agricole, commerciale, industrielle des îles Canaries, nous pourrions affirmer que l'industrie y est à peu près nulle et qu'il n'y a aucune chance de l'y voir se développer un jour, mais qu'elles nous paraissent destinées au commerce et à l'agriculture presque exclusivement.

CHAPITRE XXIX

QUELQUES JOURS DE ROYAUTÉ

Madère, Funchal, mai 1868.

Cher ami,

Je suis arrivé ici après un voyage de sept jours, dont je vous envoie la relation. Vous êtes sorcier, mon cher, et vous avez expliqué Saint-Borondon miraculeusement. Fantasmagorie, dites-vous, imagination. Ah! les prétendus savants! Qu'elle race maldisante! Mais d'abord que je vous dise la chose essentielle.

Au débarqué j'ai couru chez le docteur, il m'a appris que lord Lim... est parti avec sa famille pour Liverpool. J'étais désespéré ; le docteur s'est moqué de moi, à juste titre, car je devais faire une singulière figure. Il m'a invité à dîner, et il m'a dit au dessert :

— Monsieur Brünner, voulez-vous épouser miss Helena ?

J'ai failli lui sauter au cou.

— En ce cas, engagez-moi votre parole que vous ne la séparerez pas de son père d'ici à deux ans. Il doit passer ici, aux Açores et à Ténériffe deux hivers... *Après cela vous serez libre.*

— Je comprends, car vous dites cela d'un ton grave; je promets, docteur.

— Bien. J'ai ordonné deux mois de séjour à Eaux-Bonnes, un mois en Suisse, chez vous, pour la cure du petit lait; faites votre cour, obtenez le consentement de votre famille; en octobre soyez ici. Vous serez bien maladroit si vous ne revenez pas *marié*, car miss Helena, vous aime.

Mon cher ami, j'entrevois le bonheur. Je ne vous en dis pas davantage, et vous me comprendrez, vous qui avez aimé. Je serai auprès de vous dans quelques jours.

La chronique d'*Azurara* que vous demandez, n'est pas à la bibliothèque, elle n'existe qu'à Lisbonne. Pour ce qui est de *Fructuoso* et des pères de l'Église, il y a ici de quoi s'amuser un grand mois; c'est bien plus drôle qu'à Ténériffe et qu'à Gran Canaria; nous rirons cet hiver à nous désopiler la rate, aux dépens des moines et des abbés.

J'ai arrêté une grande et belle maison sur le chemin de San-*Antonio*, où nous pourrons vivre à la française, en écrivant notre livre sur Madère.

Le *Caminho novo* est rempli de *beautys*, et j'y vais caracoler tous les soirs. Ah, que Funchal est plus agréable que Santa-Cruz ! ne le dites pas trop, ménagez les Canariens.

Tout à vous,

JULIUS BRUNNER.

P. S. — Mes amitiés à M. Goatbeard père et fils; ne dites pas bonjour à Krauss, ce diable d'Allemand ne comprendrait que huit jours après... ce n'est pas histoire naturelle. Grattez pour moi sur la tête ses jolies perruches. Quant à vous, je vous pardonne votre explication sur Saint-Borondon, si vous me pardonnez d'y être allé, car j'en arrive, et voici la relation de mon voyage.

En vous quittant après dîner, le jour du départ de lord Lim..., je courus chez le courtier maritime. Je voulais aller

à Funchal et j'affrétai un bateau pour vingt dollars; c'était pour rien. On m'avait bien dit que le navire n'était pas beau, mais trop indifférent, ne pensant qu'à miss Helena, je m'étais borné à l'aller voir du quai, se balancer à quatre ou cinq cents mètres dans la rade.

Le *San Cristobal* était un côtre de 40 tonneaux, monté par deux hommes et un mousse, commandé par un patron. Le mousse était couvert de loques sans nom; les deux hommes déguenillés en auraient remontré à saint Lazare par leur saleté idéale; la mine rebarbative, les cheveux incultes, la barbe hérissée, le teint basané du capitaine, rassuraient médiocrement. Voilà l'équipage.

Le pont était encombré de mille objets divers; le soleil de feu avait liquéfié le goudron qui ne voulait pas lâcher mes bottes; une odeur d'huile rance et de poisson me présageait les délices de la cuisine espagnole; et pourtant quatre poulets étiques, achetés en mon honneur, faisaient l'étonnement du chien de bord qui, après m'avoir souhaité la bienvenue par des grognements de mauvais augure, s'obstinait à aboyer devant l'emblème gaulois... ces coqs aussi faciles à plumer que des poules. Voir l'histoire moderne.

Je fis placer mes malles dans l'entre-pont, à l'abri, et je descendis dans la cabine. C'était une sorte de chambre de cinq à six pieds carrés, où je ne pouvais me tenir que courbé; position à laquelle je ne suis pas habitué, faute d'usage probablement, car bien des gens s'y trouvent à l'aise, comme on le voit en haut lieu. Pour lit, deux planches recouvertes d'un matelas de varech de deux pouces d'épaisseur, habité certainement; un escabeau de bois, boiteux comme la justice; une marmite, une casserole, quelques assiettes, des verres ébréchés, un morceau de lard, un morceau de bœuf, une morue sèche et quelques poissons frais suspendus par les ouies se balançaient fraternellement sur ma tête; dans le coin une plaque en fonte, un trépied et un tuyau de tôle qui ressortait sur le pont.

C'était là que je devais vivre quatre à cinq jours, suivant le temps. Jugez de ma stupéfaction. Hélas! il était trop tard pour retourner à terre, car déjà nous étions en route. D'ailleurs j'avais hâte de revoir miss Helena.

Le capitaine me dit que lui et ses hommes coucheraient sur le pont ou dans la cambuse d'avant et que toute la cabine était à moi; que je mangerais seul (cette attention me toucha) et que l'équipage et son capitaine étaient à mes ordres, l'armateur ayant ordonné qu'on me traitât comme lui-même.

Je sortis au plus vite de cette boîte trop odorante. Le patron se mit à la barre pour débouquer. Les matelots et le mousse, fumant la cigarette, regardaient béatement le ciel, l'eau, la fumée.

— Bon vent! me dit le capitaine.

— Oui, certes; combien de nœuds, toutes voiles dehors?

— La Vierge le sait! pas de lock à bord; un jour de plus, un jour de moins, qu'importe?

— Oh! oh! patron, la boussole aussi est du superflu, à ce qu'il paraît, votre habitacle est fermé.

— La boussole? vous voulez dire le compas; je m'en sers rarement; avec le soleil et les étoiles, la couleur de l'eau et le vent, la marée et les courants, le *San Cristobal* irait tout seul à Madère ou au cap Noun.

— Alors vous naviguez à la grâce de Dieu?

— Oui et non. S'il fallait aller à Bahia, à Cuba, vous verriez si je me sers du compas; mais dans cette mer, il n'y a pas un seul patron des îles, qui ne puisse naviguer les yeux fermés.

— Eh bien, capitaine, avec ou sans boussole, je suis sans crainte.

— Oh! j'ai bien vu que vous n'aviez guère confiance tout à l'heure en embarquant. Le *San Cristobal* n'est pas un vapeur, mais il est solide tout de même. Ces vieux bouts de corde épicés valent autant que des neufs et nous sommes des hommes, allez! s'il nous venait un *levante!* que Dieu et

la sainte Vierge nous en préservent! vous verriez, monsieur, si les Espagnols sont marins! On dit qu'autrefois l'Espagne était la première puissance navale d'Europe ; eh bien, monsieur, qui a changé?... les matelots ou le gouvernement?... nous y sommes toujours, nous, les marins andalous, les catalans, les basques, les mallorcains; maudit gouvernement... enfin, si Espartero voulait! si Prim réussissait!

C'était encore, malgré l'enveloppe, un fier homme que mon patron du *San Cristobal,* une sorte de républicain, je lui serrai la main, nous étions frères.

— Croyez-vous, capitaine, que si vos hommes mettaient un peu d'ordre sur le pont, puis y jetaient quelques seaux d'eau, cela les fatiguerait beaucoup?

— C'est qu'ici on ne lave guère, c'est la pluie qui lave; mais pour vous faire plaisir...

J'appelai le mousse. Je le priai d'aller dans la cabine arranger un peu et je lui glissai quatre réaux. Il vola dans la cabine, après avoir mis la pièce dans sa bouche; c'était sa poche.

Une heure après, le pont était à peu près propre. Il était visible que les deux marins avaient travaillé en rechignant; je leur notifiai que si deux fois par jour ils faisaient la même besogne, ils auraient cent réaux à l'arrivée; que s'ils trouvaient une toile à voile propre à faire une tente, ils feraient bien d'arranger quelque abri à l'arrière; ils le firent et je leur donnai un paquet de ce tabac de Havane si parfumé, que les Andalous nomment *picao.* Décidément on gouverne les hommes par des présents! Ils étaient vaincus; ils roulèrent leur bonnet phrygien dans leurs mains calleuses et ébauchèrent un sourire, ils se seraient jetés à l'eau pour moi; équipage, capitaine, mousse, bonnes gens, quoique rudes.

La nuit vint; après avoir mal dîné, je dormis les poings fermés.

Le lendemain rien à signaler...

Le surlendemain, au soir, nous étions par le sud-ouest de

Madère dont les brumes couvraient l'horizon. Le matin suivant nous devions être par le travers de l'île, mais l'*alizé* mollissait. Vers midi, calme, puis saute de vent au sud, brume, nouveau calme.

— Eh bien, patron, nous n'avançons pas.

— *Calme à midi, brise le soir*, nous sommes à dix ou quinze lieues sud-ouest de Madère. Ça va bien.

— Vous croyez.

— J'en suis sûr.

Vers trois heures, une légère brise fit tirailler, puis battre la grande voile. L'écoute se tendit. Voilà la brise qui vient... non, vaine attente! la brume se change en brouillard.

— Terre ! terre ! au sud.

— Terre, où donc? dit le patron.

— Là, devant vous, lui dis-je, et bien visible, elle n'est pas à quatre milles !

— Ça n'est pas possible, monsieur...

— Soit, mais ça est, capitaine... Où sommes-nous? Je vous dis que nous roulons autour de Madère depuis vingt heures ; que diable, naviguer sans lock, sans boussole, sans faire le point, ça ne s'est jamais vu..

— Faire le point! et avec quoi? dit le patron. Il n'y a ici qu'un méchant chronomètre acheté après naufrage... attendez un moment, calculons : nous marchons depuis soixante-deux heures sans devier... Quelle heure est-il? quatre heures, bien. Nous devons être à trente lieues sud de Madère qui est au nord... le vent est nord... la terre est sud... C'est à confondre... Miséricorde! Si c'était? oui... Que Dieu ait pitié de nous, pauvres pêcheurs! C'est, oui, c'est... Saint-Borondon!!! l'île du diable!!! *Miserere!!!*

Capitaine, matelots et mousse tombent à genoux comme foudroyés ; immobile, bouche béante, abruti par tant d'exclamations, regardant alternativement la terre et l'équipage, je murmurais : Saint-Borondon! et je pensai à votre explication scientifique de l'île nuageuse.

Le navire, abandonné à lui-même, roulait incertain; les voiles à peine emplies de vent le poussaient par le travers, un peu incliné; la barre libre frappait à droite et à gauche; le *San Cristobal*, sur la mer calme et sous le ciel opaque, nuageux, avançait en zigzag comme un homme ivre.

Saint-Borondon? Non, me disais-je, c'est impossible; cependant tant d'assurance... un calcul si simple... tant de lieues... oui, mais pas de boussole, pas de point. Madère au nord ce matin, terre au sud ce soir; si c'était Aprositus? Après tout, je verrai bien. Si c'est une île véritable il doit y avoir une auberge, je dînerai; quel despote que l'estomac! Si c'est Saint-Bor... imbécile! et bien... pourquoi pas? Tout est possible.

Je saisis la barre et pointai cap dessus. Le navire prit une allure correcte, les voiles se tendirent et nous avançâmes. La terre qui était devant nous, à un mille, était charmante. Des croupes arrondies couvertes de forêts, des vallées encadrées de rochers abruptes et cependant gracieuses creusaient des criques que la mer frangeait d'argent, baignant les plages de sa blanche écume; de hautes montagnes couronnaient l'île, disparaissant à moitié sous une ligne de nuages blancs moutonnés; les sommités inférieures se découpaient nettement. L'île paraissait avoir vingt à vingt-cinq lieues de long et les nuages couvrir des pics de huit à dix mille pieds d'élévation. C'était superbe.

Les trois hommes marmottaient des prières, se signaient de temps en temps sur le front, sur le nez, sur la bouche; le mousse pleurait.

Le chien, accroupi comme un sphynx, regardait l'île d'un œil narquois. Il grognait sourdement.

Quand l'équipage eut récité assez de litanies, le capitaine releva la tête; me voyant à la barre, il vint à moi.

— *Entonces alli vamos!* Donc, nous y allons!

— Certainement, lui dis-je; il doit y avoir dans un pli de terrain, quelque petite ville, et ma foi je dînerai de bon

appétit. Capitaine, je vous invite; *terre d'Espagne ou terre de Portugal, maigre chère!* cependant cela vaudra toujours mieux que la cuisine du bord.

— Ah! si vous mangez de la cuisine de ce pays-là, ce sera un fameux miracle! Oui, je sais bien qu'il y a des hommes qui y sont allés; il y en a un qui y est demeuré deux jours et ses deux camarades y sont restés et y sont morts, mais je n'en ai pas vu, moi... et puis, savez-vous? il y en a deux.

— Deux! deux, quoi?

— Deux îles; une au nord une au sud...

— Ah! ça, vous avez donc la berlue, capitaine?

— Mais, puisque je vous dis que c'est l'île *du Diable*, Saint-Borondon, enfin.

— Eh bien, capitaine, ce sera une grande gloire pour nous de l'avoir découverte.

— Ah! le malheur est sur nous! Antonio l'a dit; quand vous vous êtes embarqué, le chien a aboyé, ce qui est un mauvais signe; *chien de mer n'aboie jamais!* nous sommes partis un vendredi, il vous était si facile de ne partir que le lendemain; monsieur, il va nous arriver malheur... Jésus! Jésus! *libera nos!*

Une sorte de fatalité nous conduisait tous, vers un problème non résolu jusqu'à ce jour; le capitaine, les hommes, le mousse s'apprêtaient comme pour un branle-bas. J'ordonnai que le petit canon rouillé de l'arrière fût chargé ainsi que deux vieux fusils. Les hommes quoique dominés par la terreur de l'inconnu, y marchaient cependant avec cette impassibilité espagnole, qui les fait aller à la mort en fumant leur dernier cigare; ils étaient hébétés, c'est le mot. Je les dominais complétement et cependant j'étais ému, tant ce milieu terrorisé par une fantasmagorie avait d'effet sur moi; puis le léger vent d'est qui excite les nerfs... une chaleur tropicale, une nourriture... défectueuse; *estomac creux fait rêver!* Je voulais aborder, mais mon corps semblait

souffrir avec peine la domination de la volonté maîtresse encore.

On m'aurait dit : cette île est une terre vraie, une terre *en terre*, eh bien, je ne l'aurais pas cru... on a soif de merveilleux dans cette atmosphère; le merveilleux est né au pays du soleil. On m'aurait dit : N'aborde pas, tu vas trouver ailleurs un monde comme Colomb, j'aurais refusé; je voulais la tenir enfin cette Aprositus de Ptolémée, cette huitième île de Pline, cette terre décevante, éternelle noix muscade que le divin enchanteur fait depuis deux mille ans paraître et disparaître; je voulais la voir!

Que des marins stupides, des êtres superstitieux, effrayés, y aient débarqué... que fous de terreur, abrutis, pétrifiés par l'étonnement et la solitude, ils se soient rembarqués, puis le pied sur le navire, qu'ils aient fui, tout cela se comprend, s'explique; mais moi, je ne suis pas une brute superstitieuse et crédule. J'irai! et j'y resterai... ou le diable m'emporte!

Parole d'honneur, j'avais très chaud et un peu la fièvre.

Quoi! cette île a toujours été aperçue; des hommes de tout pays, des marins, des voyageurs instruits, des géographes, des naturalistes, des prêtres, tout parle de l'île inaccessible mais réelle, et ce serait une longue plaisanterie de vingt siècles?... non. On a armé des caravelles et, par trois fois sous l'Espagne et le Portugal, on a fait des expéditions pour l'aborder ; quoi! des ministres, des rois, leurs conseils ont fait un traité où l'île figure et cette île que je tiens, qui est là devant moi, serait imaginaire? Cette terre que je vais atteindre ne serait qu'un amas de vapeurs ou un mirage? Eh bien, non! les savants ont tort, se sont trompés et je ne suis pas dupe d'une illusion. Cette terre enchantée, merveilleuse, est une réalité, je la mesurerai, hauteur, largeur et longueur; j'étudierai sa flore, sa faune, je vous convaincrai d'erreur; la vérité a des droits imprescriptibles. Ah! si vous étiez avec moi!

Je constaterai les rivières, je dessinerai les côtes, je chercherai dans quelques jours une rade sûre, car il faudra conserver à tout prix le *San Cristobal.*

J'ai lu mon histoire des voyages, je sais comment procédaient Cook et Bougainville. Nous prendrons possession, nous ferons un acte, nous le signerons, je le placerai en trois expéditions dans trois bouteilles, l'une jetée à la mer, l'autre au haut d'une perche, la troisième dans une petite tour, ou monticule en pierre sèche... enfin tout, selon l'usage.

Décidément, je suis en nage, j'ai trop chaud ; il est temps d'arriver.

— Là, capitaine, à tribord... charmante crique... pas de brisants, la mer calme... allons, approchons... nous y sommes !

Les dents serrées, pâlissant sous leur noire couche de hâle, les trois hommes sont là pantelants ; le mousse, inconscient, joue avec le chien, le chien joue avec l'enfant, lui mordillant le bas de la manche. La tranquillité du chien et de l'enfant (détail puéril) me rassurent. La figure des hommes me rend malade... fou... le suis-je ?

— Allons, mousse, la gourde ; mes amis, une gorgée de ce vieux rhum des Antilles ; ne parlez pas, c'est inutile, buvez ; ayez confiance en moi, ici nous avons tous fortune faite, il faut la prendre ; courage ! et ce soir, cette terre ne sera ni à l'Espagne ni au Portugal, elle sera à nous !

Est-ce le rhum, est-ce le mot fortune ? Les marins me paraissent un peu rassurés. Du reste, la vue des apparences d'une terre réelle contribue à ce résultat. Nous passons entre deux promontoires recourbés comme des pattes de homard et nous laissons tomber l'ancre dans une crique de cinq cents mètres de diamètre, par un fond de six brasses ; la mer est calme et verte, le canot est mis à l'eau.

L'instant est solennel...

Colomb, lorsqu'il se trouva en face d'Haïti, était dès long-

temps préparé; il savait qu'il était en présence d'un continent, ou tout au moins d'une île immense; de la rade il voyait les habitants et tout se résumait pour lui en ces deux termes : Adresse ou courage; en certains cas compliqués, adresse et courage. Ma situation est bien différente; à quoi peut me servir la ruse? l'île est déserte; à quoi bon le courage? l'île est enchantée, demain elle sera engloutie, peut-être! Cette idée me rend perplexe.

Alea jacta est!

— Allons, au canot! les deux fusils, du pain, du vin, ma gourde, mon buvard de voyage, la boussole, le thermomètre, le chronomètre, des couvertures, une hache; embarque! toi mousse, reste à bord avec le chien; en cas d'alerte, fais partir le canon.

En quelques coups d'aviron nous accostons, je saute à terre le premier, et d'une voix entrecoupée :

— A moi, terre! terre, tu es à moi; je prends possession en mon nom, tu le perpétueras, je te baptise *Julia*... Prendre possession au nom de la France, ou de la Suisse! non, mille fois. La France ne sait pas coloniser, elle est trop riche pour aller chercher fortune ailleurs; que ferait-elle de cette île?... Elle y enverrait un préfet, des juges, des prêtres, cent mille hommes... c'est ça qui fait prospérer un pays! qu'elle garde ses soldats, ses prêtres et ses juges pour l'Algérie... Cette île est à moi, non... à nous. Matelots, mes amis, vous serez mes sujets. Capitaine, vous commanderez ma flotte; le mousse sera l'espoir de la patrie; quand nous serons cent mille âmes, qu'on vienne nous conquérir! nous combattrons jusqu'à la mort... c'est à dire mes sujets combattront, battront les ennemis et l'insolente Europe apprendra par leurs coups, que cette île est heureuse et n'appartient qu'à moi! est-ce que je ne battrai pas monnaie aussi?... parbleu.

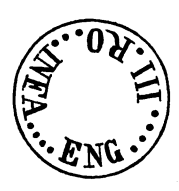
Ce discours m'a rempli de courage et m'a altéré... je bois une goutte. Pour me rendre mon peuple tout à fait favora-

ble, je lui fais prendre la goutte aussi. On fit de même jadis avant de franchir le Rubicon et dans la plaine de Satory. Je deviens déjà intrigant, suborneur... ce que c'est que le pouvoir suprême!... Quand j'aurai des milliers de sujets, il me sera plus difficile d'obtenir par le même moyen le dévoûment de tous, jusque-là j'ai le temps d'y songer, mais alors j'aurai du champagne, au lieu d'une gourde de rhum et quelques bouteilles de vin.

Nous hissons le canot sur la plage, hors d'atteinte de la marée; il faut toujours assurer ses derrières, comme tant de monarques l'ont fait. Avançons... voici un ruisseau; plus haut, c'est un torrent... il indique une vallée; c'est un chemin, suivons-le. La nuit approche, dans ces climats il n'y a pas de crépuscule... hâtons-nous... Nous marchons silencieux le long de la rivière... le capitaine s'arrête, se baisse, ramasse quelque chose et frotte énergiquement sur sa veste.

— C'est de l'or!!... il y a des lettres! des chiffres!

Je me précipite... c'est une médaille antique...



L'île était habitée du temps de Pline, donc c'est une médaille romaine... je ferai un rapport à l'Institut... C'est plus récent... il y a RO; il est III, troisième du nom; il y a INFANT... oui, c'est un infant! l'île a été visitée par des Espagnols, c'est évident. Je le savais.

— Qu'est-ce qu'il y a donc derrière? dit le capitaine.

— Derrière, il y a... il y a... une queue! c'est un bouton, un ignoble bouton; quelque soldat abandonné.

— Une victime du diable ! dit le capitaine.

— *English! III. Royal Infantry!* c'est bien cela... Un soldat anglais aura été abandonné dans l'île.

Je rédige un procès-verbal... je le mets dans une bouteille, le ruisseau va la porter à la mer, un navire la trouvera ; tous les journaux d'Europe et d'Amérique connaîtront notre découverte, et le ministre de la guerre anglais saura que le soldat qui manque est expliqué ; il y a peut-être, bien longtemps qu'il est perdu, mais bast ! c'est un hasard heureux, original.

Tout cela a pris du temps, la nuit est venue, il faut camper ; un merveilleux poivrier du Japon couvre de sa ramure un petit terre-plain qui couronne le sommet du premier mamelon ; c'est là, sous les rouges panicules qui tombent en grappes énormes, que roulés dans nos couvertures, fumant notre dernière cigarette, nous nous endormons, le roi au milieu de ses sujets ; c'est égalitaire, libéral. Il le faut bien tant que j'ai besoin d'eux. Avant de nous endormir, nous avions au préalable croqué des biscuits secs et bu un verre de vin, économisant nos vivres.

C'est étonnant, il me semble que je suis enfoui sous la neige ; j'ai chaud à l'intérieur, mais toute mon enveloppe me paraît glacée, je suis dans l'état de rêve, d'hallucination, je veux m'éveiller, il me semble que je ne puis pas ; cependant j'entends le bruit du torrent. Je me retourne, mon voisin crie : « *Quien viva?* » Je m'éveille enfin, nous sommes tous là ; je sens que ma couverture est mouillée par la rosée ; non, c'est plus, l'arbre pleut ! chien de poivrier ! ! Krauss a raison, il pleut sous les arbres verts.

— Alerte ! qu'on se lève !

Je me secoue fortement, je bats la semelle, je frappe violemment mes bras sous les aisselles ; la chaleur revient et avec elle une idée. Puisque je ne puis pas dormir, que mes sujets travaillent, bâtissent la tour, cela les échauffera. Quel despote je fais !

D'abord on place les grosses pierres basaltiques en dessous pour servir d'assises, puis les moyennes...

Voici l'aube, voici le jour; il faut rédiger l'acte de prise de possession et le sceller dans la tour; je m'installe et j'écris gravement, l'équipage rangé à mes côtés; le capitaine tenait l'écritoire.

A moi Zarco, Vasco de Gama, Colomb! enseignez-moi comment on prend possession d'une terre.

J'y suis, commençons.

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, le . . . 1868, à six heures du soir, moi Julius César Brünner, né à Saint-Gall, Souverain de ce royaume dont j'ai pris possession, ainsi que de toute autre terre adjoignante... Ah! je vais être obligé de donner des terres avec des titres, à ces gaillards-là... Dame, il faut bien; je leur ai dit : *Servez-moi et votre fortune est faite;* il faut tenir parole... Tout chef de brigands, comme tout conquérant d'empire, doit satisfaire ceux qui l'ont fait chef... Ce n'est pas, par attachement ridicule, obstiné, à ma parole, à mon serment, que je saurais bien violer comme un autre; non, c'est que, il faut bien l'avouer, sans eux... sans eux, rien n'est possible! allons, finissons : *Et lui ai donné le nom de Julia.*

Ce nom devait me porter bonheur... décidément j'étais né pour le trône... Ma souveraineté est de droit divin... Je dois avoir une étoile quelque part... je la ferai chercher... j'écrirai mes commentaires... non, ça n'est pas assez moderne... j'écrirai l'histoire de Soulouque, ça me posera en souverain sérieux. Je ferai Soulouque providentiel.

Eh bien, non, cette rédaction n'est pas bonne; c'est moyen âge en diable et catholique! soyons de notre temps, du dix-neuvième siècle enfin.

Nous, Julius César Brünner, par la grâce de Dieu et la volonté nationale... tiens, nationale est joli, je n'ai pas de sujets... mais si, j'en ai quatre... *à tous ceux qui ces présentes liront, salut.* Ça, c'est très bien... *notifions à tous les souverains, nos*

bien aimés cousins... Cousins, elle est bonne cette farce! j'en rirai longtemps... Est-ce qu'on rit quand on est roi?... oui, tant qu'on n'a pas de sujets... de pleurer... Aurais-je fait un mot? c'est par trop roi d'Ivetot; de la dignité... *notifions à nos bien-aimés cousins la prise de possession du royaume de Julia, que Dieu protége.*

Moi, le Roi,

JULES CÉSAR II.

Certifié par nous grand amiral,

DON MIQUEL PERAZZA.

Fait à la Tour du Poivrier, avril 1868.

Jules César deuxième du nom! où est le premier? Elle est joliment faite cette notification-là! Parbleu... on est roi, tout vous vient à la fois : la science, l'esprit, la littérature, la fortune; la fortune, ah! diantre, çà c'est autre chose... quel dommage qu'il n'y ait pas une banque par ici!... Silence donc! est-ce qu'on dit des choses pareilles? on les fait. Heureusement, mes sujets ne comprennent pas le français.

Je place ce document dans une bouteille; un autre est scellé dans la tour. Il me semble que je pouvais tout aussi bien me faire empereur; pardieu, ce sera pour la première fête nationale; d'ailleurs, moi je veux être sacré; il n'y a pas de véritable empereur sans ça.

— *Le vent se lève*, dit le capitaine.

— Allons! terminons le monument. Maintenant, il me faut une forte branche pour y pendre...

— Pendre qui? dit le capitaine effrayé.

— Dans Julia, on ne pend pas, amiral; on exproprie, on emprisonne, on déporte, on fusille au besoin, on ne pend pas, entendez-vous?

— Mais alors.

— C'est pour pendre le drapeau de la patrie.

Question importante! sera-t-il rouge?... le drapeau de la sociale! Ah! bien, qu'il en vienne ici des socialistes! je leur ferai une petite conduite dont... Tricolore? les Belges croiront que je veux me les annexer. Vert? comme celui des Turcs, çà contrarierait le pape... mais j'y songe, c'est que je n'ai que mon mouchoir de poche... Hisse le droit divin! le drapeau blanc! un peu sali; qu'importe?

— *Le vent fraîchit*, dit le capitaine,

Voilà l'étendard de *Julia*. Si j'avais un prêtre, je le ferais bénir... il me bénirait ça avec autant d'onction que le mouchoir de sainte Monique ou un arbre de liberté. Il me manque un prêtre. Bast! *Pepe* en fera l'office. *Pepe*, je vous fais sénateur et primat de Saint-Borondon; le mousse vous apprendra le catéchisme... vous serez le futur pape de mon royaume. Capitaine, je vous fais duc d'Aprositus.

— *Le vent augmente*, dit le capitaine.

Nous bénissons le drapeau et nous l'arrosons avec une bouteille de vin.

Voilà les nuages qui s'abaissent, des brumes blanches, humides s'accumulent sur nos têtes, les cimes se couvrent; c'est la pluie par rafales.

— *Le vent est furieux*, exclama le capitaine.

Voilà des tourbillons... L'un des hommes prétend qu'il ne peut plus marcher; ces matelots, ça ne va ni à pied, ni à cheval! il veut rester en place... Ah! brigand, si j'avais un sergent de ville, un gendarme, une armée... je te ferais bien marcher... canaille, va!... Gouvernez donc sans force armée? L'un veut aller, l'autre reculer; c'est blanc, c'est noir; oh! maintenant, je comprends pourquoi mes cousins d'Europe se ruinent, non, ruinent leurs sujets... c'est pour les faire marcher par la force; l'autre matelot sera la force armée; *Antonio*, je te fais baron et général! mais il a lu dans mes yeux et nous avançons encore.

— *Vent! pluie! bourrasque! tonnerre!* dit le capitaine.

Décidément, mon royaume me fait l'effet de jouir d'un

climat bien désagréable. Je voyagerai six mois. J'irai batifoler à Paris... je ferai dire par les journaux d'ici que je vais au congrès; *lady Helena* présidera le conseil en mon absence; j'irai courir la prétentaine le soir et voir jouer la *Grande Duchesse*... j'essaierai de la corrompre à souper. On me logera, oui, mon cousin me logera, j'aime mieux çà. Pendant le jour, des salamalek à s'en faire mourir d'ennui, mais le soir, nous nous divertirons et parlerons argot avec toutes ces dames... de la cour... de la duchesse. Quelle chance que j'aie été stylé aux belles manières par défunt Chicard! Vienne la nuit, la grande duchesse est à moi!

— *Vent du diable!! chien de pays maudit!!* Monsieur, c'est une tempête qui se forme sur nous, si d'ici à quelques minutes nous ne...

— Vous avez peur, amiral!

— Peur!... monsieur, il serait peut-être...

Boum!!! Boum!! Boum!...

Et les mille échos de la montagne répètent le coup de canon tiré du *San Cristobal*. Le vent siffle, la nue se déchire, le tonnerre roule, les éclairs nous aveuglent... quelques secondes d'indécision...

— Au *San Cristobal!* au navire!! hurle le capitaine.

L'amiral-duc, le prêtre-sénateur, le soldat-baron dévalent la montagne comme des lapins...

Et moi... qu'eussiez-vous fait à ma place? Roi ou Robinson, telle était l'alternative; roi, je ne l'étais plus, mes sujets étaient en fuite (fait nouveau); seul, je ne pouvais produire une nation!... Ah! si miss Helena!!... Robinson, seul dans une île déserte... Merci!...

Je fis comme Moïse, je suivis mon peuple *en me mettant à sa tête* et je puis dire que notre fuite eut de la dignité... Pas la moindre habitation, pas le moindre habitant à dépouiller sur notre route, pour nous faire de quoi vivre à l'étranger!... triste, triste!

Arrivés au bas du ravin, nous pouvions voir la mer se

soulever au large, mais, dans la crique, elle était encore praticable.

— Eh bien, capitaine?

— Vite où nous sommes perdus! profitons des vents incertains pour sortir de l'anse, car, si le vent se fixe, nous ne pourrons déboucquer, nous chasserons sur l'ancre et nous nous briserons sur les galets et les rochers du rivage.

— Restons à terre, alors...

— Jamais!!! je savais bien que c'était l'île du diable; jamais on n'y a pu vivre; nous serions perdus. *Ay desdichados! ay Jesus!...*

Alors, sublime comme Charles X, Louis XVIII, le duc de Modène et tant d'autres souverains, mes cousins, d'une voix male:

— A l'eau, le canot et embarque!

L'opération se fit en un tour de main, tant mes sujets étaient de cet avis, car ce qui avait, depuis la veille, assuré ma royauté bien plus que la force, c'était la peur, la peur honteuse, ridicule, la peur des forts devant le faible, de *tous* devant *un!...* Mais quand j'ai eu dit : embarque! ils ont obéi avec joie et bonne volonté.

Je ne vous raconterai pas la tempête que nous avons essuyée durant la nuit, c'était effrayant. Le *San Cristobal*, léger comme une plume, était plus dans l'eau que sur l'eau; à sec de toile, nous volions! la mer étincelait de flammes phosphorescentes, le vent chaud nous brûlait la face. Mais tout finit, même la tempête; elle s'épuisait le surlendemain dans la nuit. Peu à peu le ciel devint étoilé, les nuées disparurent et à l'aube, comme j'arrivais sur le pont...

— Terre! terre! à babord.

— Pare à virer, par le nom du Christ! hurla le capitaine au timonier.

Nous allions en plein sur une roche à fleur d'eau.

— Dites donc, capitaine, est-ce encore Saint-Borondon?

— Par la Madone, monsieur, c'est le cap Vert, c'est *Fuogo*, voilà la terre noire.

— Ah! oui, les basaltes... mais il me semble... est-ce Gomera? Non... les basaltes sont plus gris... ceux-ci sont rougeâtres... mais, Dieu me pardonne! c'est...

— C'est le cap Vert, par tous les saints!

— Capitaine, vous perdez la tête; allez la redemander à Saint-Borondon; le cap Vert est à cinq cents lieues! nous sommes donc tous affolés ici; prenons le point, j'exige la boussole, sacredieu! je suis Suisse, c'est vrai, pas marin du tout, mais on ne navigue pas comme cela! Je vous dis que depuis trois jours, nous tournons sur place; à la fin, je me fâche, moi! Ah ça! mais, c'est curieux tout de même, voilà des palmiers! Capitaine, voilà des palmiers, des orangers, des vignes, des maisons...

— Des maisons!

— Des maisons! s'exclama l'équipage; et tous se mirent à chanter, à danser, à jeter leurs bonnets en l'air; le chien aboya, le dernier coq se mit à chanter trois fois; c'était bon signe cette fois.

— Ces basaltes rouges, ces croupes en taupinières, ce cap qui surplombe sur la mer de plus de 800 pieds, mais c'est le cap *Girão*, à n'en pas douter.

— Capitaine, connaissez-vous *Cailheta?*

— Non.

— Vous venez de passser devant.

— Connaissez-vous *Camera de Lobos?*

— Non. C'est au Brésil! Seigneur Dieu!!

— Suivez la côte et en deux heures, vous laisserez tomber l'ancre à *Funchal*, entre l'*Ilheo* et la pointe du débarcadère, ou devant le palais *San Lourenco* à votre choix, trente brasses de fond; vous êtes à Madère... Nous dînerons! moi, je vais faire un brin de toilette.

. . . .

C'est ainsi que je suis arrivé à Madère, où je pensais retrouver miss Helena et lui offrir la couronne; ce qui est différé n'est pas perdu, nous retrouverons bien Saint-Borondon.

A dix heures, je déjeunais chez notre ami *Rafael de Castro* et nous sirotions de ce vieux vin, dont le commerce n'a plus depuis longtemps et que les Américains veulent bien encore payer 50 fr. la bouteille, lorsque le capitaine du *San Cristobal* arriva pour prendre mes ordres.

— Eh bien, capitaine, vous avez fait bon voyage, lui dit Rafael, en le faisant mettre à table.

— Oui, *senhor*, et même je sors de l'église, où je viens de faire brûler un cierge pour remercier la Vierge de nous avoir sauvés... je vais vous conter ça.

Le capitaine avait peut-être bu avant de venir, de sorte que sa langue allait comme celle de saint Jean Chrysostome... et moi ne voulant pas divulguer l'aventure :

— Pardon, capitaine, vous conterez cette histoire, une autre fois, après déjeuner, mangez donc...

— Figurez-vous, monsieur, que nous venons de Saint-Borondon...

— Bah ! fit Rafael stupéfait.

— Oui, monsieur; là, nous avons pris possession de l'île.

— Comment dites-vous?...

— Je dis que monsieur a pris possession de l'île... il a écrit un acte... je l'ai signé...

— Par grâce, capitaine, mangez donc, vous conterez cela au désert, vous êtes en retard, rattrapez-nous; voilà des rognons au champagne...

— Ah ! ça, Jules, vous croyez donc à Saint-Borondon, vous aussi? Vous en venez, dites vous?

— Je ne sais... peut-être... après tout, ça se peut.

— Comment! monsieur s'est fait roi, m'a fait duc, et vous demandez s'il y croit? dit le capitaine.

Vous comprenez bien que le traître, le bourreau, a conté toute l'histoire, même la découverte du bouton; j'ai soutenu l'existence de l'île trouvée par nous, Rafael m'a regardé en riant et s'est mis à fredonner :

Chapeau bas! chapeau bas!!
Gloire au marquis de Carabas!

je n'ai pu m'empêcher de rire, il aurait fallu me fâcher sans cela; alors ces messieurs m'ont fait roi selon la coutume usitée à l'Épiphanie.

Roi! ô honte! moi, un républicain de naissance!

Roi ou non, Aprositus existe.

J'en avais assez du *San Cristobal*. Je payai et congédiai amicalement mon brave capitaine.

Voilà, mon cher ami, le récit de mon voyage à Saint-Borondon; excusez mon français par trop suisse.

Je vous dirai que je n'ai pas perdu mon temps ici car j'ai assisté à une petite révolution électorale. Pitta, notre cher docteur, a été élu député; *don Juan da Camera*, gouverneur. J'ai croqué sur place des scènes curieuses qui nous serviront pour notre livre sur Madère. N'ayant absolument rien qui me retienne plus longtemps à Madère, je vous rejoindrai à Santa-Cruz dans quelques jours par le bateau anglais.

Les gens d'*Holloway* sont en fuite, on part par la *Maria Pia* par bandes, nos compagnons s'envolent. La *Casa Jervis* se vide ainsi que celles de *Pestana* et *Giuletti* et les malades qui restent s'apprêtent à monter sur le bateau d'Afrique. Votre consul va à *Caldas* pour ses douleurs. La ville est triste, ni fêtes, ni bals, ni dîners; je vous apporte des nouvelles de tout le monde.

Votre Saint-Borondon imaginaire, vos nuées étagées, votre gulf-stream, etc., etc., tout cela est enfoncé par un fait brutal. Vous avez assez d'esprit pour me pardonner de vous avoir trouvé en faute. Du reste nous rechercherons mon royaume de Borondon de compagnie et vous fais mon premier ministre; marions-nous, nous le peuplerons.

Votre affectionné,

JULIUS BRUNNER.

CHAPITRE XXX

ARTS, MUSIQUE, LITTÉRATURE, LANGUE

On aura peut-être remarqué, dans nos descriptions des monuments canariens, les louanges que nous avons accordées aux sculptures sur bois et aux ouvriers canariens qui les exécutèrent; nous devons en faire l'appréciation et dire des *sillerias* et autres ornements qui embellissent les églises, que le bon goût qui les distingue essentiellement les rapproche beaucoup plus du faire de *Bartholomé Morel*, l'auteur célèbre du Lutrin de Séville, que de l'école espagnole du *Churriguerra* qui a régné si despotiquement en architecture et dans la sculpture d'ornementation. Il serait difficile de classer le genre de sculpture sur bois canarien, car il exprime quelque chose d'absolument propre aux îles. Les auteurs de ces beaux ouvrages étant inconnus, on peut croire que les moines et les prêtres fournirent des modèles et peut-être même firent venir quelque artiste du continent. Mais en ces deux cas il faut convenir que les œuvres sont originales et n'ont copié ni imité les sculptures de la mère patrie. Quoi qu'il en soit de cette hypothèse d'ouvriers étrangers, nous allons retrouver indubitablement la main canarienne dans les coffres, les meubles, les bahuts qui abondent

dans les îles et sont remarquables surtout par une tournure, un caractère *sui generis* qui en fait absolument des œuvres nationales. La même observation peut être faite en considérant avec attention les balcons principaux des grandes maisons.

La maison Suarez Garcia est ornée sur toute sa façade d'un balcon très élégant, d'une légèreté merveilleuse, sculpté avec grand art; le dessin en est pur, les détails en sont exquis. L'humidité et le soleil ont tour à tour détruit l'appui-main et, faute grossière, on l'a remplacé par un ouvrage de fonte de fer, plus durable il est vrai, mais qui constitue le barbarisme le moins pardonnable. Cette réparation illogique a été couronnée par la peinture des caissons à rosaces dont les pleins sont peints en couleurs vives, crues, qui hurlent par l'accouplement du vert, du jaune et du bleu. La peinture sur le bois est d'un effet artistique puissant, lorsqu'elle s'harmonise avec la grave et sombre beauté de la matière; les ors, faisant jouer les lumières, doivent seuls y être introduits pour jaillir sur les couleurs sombres selon la méthode italienne. Les éclats du vert et du jaune déchirent l'œil, détruisent l'harmonie de l'ensemble. Le temps, en atténuant les nuances, les harmonisera peut-être un peu, cependant à notre avis c'est un travail à refaire.

Le balcon de la maison de Alfaro, s'il n'était dans un état de ruine fâcheux, mériterait la palme. Comme celui que nous venons de citer, il règne sur toute la façade. Peut-être pourrait-on dire qu'étant moins léger, il est plus noble d'allures que le précédent; comme lui du reste il est fouillé avec un grand art et une grande simplicité et ces deux mérites qui paraissent s'exclure sont pourtant réunis. De la rue l'effet est simple et grand, de près la finesse éclate; dans les deux cas c'est une œuvre qui charme et qui, à tout prix, devrait être réparée; les belles choses obligent.

La maison Justiniani Lascari est ornée d'un balcon étrange, car il est placé immédiatement au dessus de la porte cochère

qu'il écrase et au dessous d'une sorte de fenêtre d'honneur monumentale, qui déshonore architecturalement l'édifice, par sa forme en désaccord avec la façade. Ce balcon de bois, sculpté de trois mètres au moins, n'est soutenu par rien, ni maçonnerie, ni console; il sort de la muraille audacieusement, contourne ses deux angles droits avec une aisance parfaite, et étale ses ornements avec une coquetterie qui étonne et conquiert le passant amateur; dans la façade on ne voit que lui et c'est heureux.

Oui, certes, c'étaient de vrais artistes, ces ouvriers inconnus qui firent ces belles choses et quelle belle carrière ils auraient pu parcourir, s'ils avaient reçu l'éducation si nécessaire au développement des arts. Au lieu de rester sur place ou d'aller en Amérique sculpter en mercenaires les œuvres méritoires de Cuba, de Bogota ou de Caracas, ils auraient doté la péninsule d'une foule d'éminents artistes. Mais quoi? pas d'écoles! pas d'académie! il fallait vivre sur le roc atlantique ou courir les aventures de l'émigrant, gagnant sa vie en journalier ou tâcheron.

Des hommes intelligents ont créé à Ténériffe des écoles de beaux-arts, mais, hélas! il n'y a pas d'élèves. L'aristocratie, en quittant les îles pour la cour, a laissé le pays livré à une bourgeoisie trop exclusivement occupée d'intérêts matériels et la noblesse qui reste, troublée par la destruction des majorats, la perte de vieux priviléges, la peur des révolutions, thésaurise et se dispense, sauf exception, de toute dépense de luxe. Peu de personnes songent donc à développer le mouvement artistique qu'on pourrait avec tant de fruit imprimer à Canaria et à Ténériffe, et l'école instituée est déserte. En outre, il n'y a ni peintre, ni sculpteur, ni architecte tenant école ou ayant des élèves et tout est livré à l'effort personnel, à la vocation toujours rare, quand le milieu favorable ne la développe pas.

Si nous avions une école suivie, disent quelques personnes, que feraient les élèves dans les îles? Végéter ou

courir à Madrid, car là seulement et dans quelques grandes villes ils pourraient trouver des commandes. Eh bien, soit; où serait le mal? Les conservatoires ou les écoles de chant de Milan, Naples, Toulouse, fournissent des chanteurs à l'univers entier, et ces villes n'emploient pas la dixième, la centième partie des élèves qui s'y sont formés. Il y a, nous le répétons, dans les Canaries un goût artistique très prononcé, c'est ce goût qu'il faut développer, et comme on cultive à Milan, Naples, Toulouse les voix qui méritent de l'être, si l'on trouve des mains habiles à Ténériffe et à la Gran Canaria, il faut les exercer; ce sera un bénéfice pour l'Espagne et peut-être pour l'Europe, l'artiste ayant pour champ d'exploitation, l'univers.

Des écoles de dessin nous paraissent indispensables, elles sont l'éducation primaire des arts et sont en même temps des mères fécondes pour l'industrie. L'ouvrier y puise les éléments dont plus tard il profitera sans s'en rendre compte peut-être, mais dont les fruits indiqueront l'origine à tous les yeux clairvoyants. Ces écoles sont peu coûteuses à établir et les élèves y peuvent être attirés à des heures propices, sans frais s'ils sont ouvriers.

Le goût des arts s'affirme encore aux îles par des témoignages irrécusables. Les tentures des Flandres, les faïences anciennes, les vieilles potiches de Chine, des meubles antiques, des glaces de Venise, des armes d'Espagne et d'Italie d'une singulière beauté, des peintures qui ne sont pas sans mérite s'y rencontrent un peu partout. Nous ne pouvons pas faire ici la description de ces richesses, mais nous ne pouvons passer sous silence les deux Murillo de la maison Monteverde. Cette maison est un petit palais où l'ameublement est en harmonie avec le style. Mademoiselle Monteverde cultive avec succès de belles bruyères et quelques plantes indigènes, le frère est un photographe amateur qui ne manque pas de mérite.

M. Berthelot, consul de France, a orné son salon de belles

peintures, de gravures de bon choix, et de quelques œuvres de nos peintres modernes. C'est dans ce salon qu'on admire le plan en relief de l'île, œuvre de ses mains habiles.

Il existe à la Orotava une sorte de collection ou galerie de tableaux commencée par le défunt marquis de Castro; ces toiles vont probablement être dispersées. Nous avons remarqué : un beau Poussin, *le Triomphe de Bacchus*, d'une couleur qui rappelle Rubens; un *Amour*, de Van Dyck, de l'époque où ce peintre produisait sans grand souci de sa gloire, mais où l'on retrouve cependant sa puissante énergie et son originalité; *la Fortune et la Prudence*, de Rubens; *Bain de Diane*, par Troy, excellent ouvrage; un *Corps de garde*, de F. Leduc, très fin et d'une crânerie d'allures en rapport avec le sujet; quelques bons petits tableaux flamands. Ces tableaux sont bien conservés, et ce qui en augmentera le prix aux yeux de bien des amateurs, c'est qu'ils leur seront montrés par un essaim de demoiselles plus charmantes les unes que les autres. Leurs doigts de fée découpent des dessins pleins de grâce et d'originalité, où l'on retrouve les arabesques mores et les fantaisies modernes. Ces choses sont faites d'instinct, car pas une ne saurait dessiner sur la page qu'elles découpent, l'orbe d'un œil ou le profil d'un nez. Nous ne saurions oublier la grâce avec laquelle, tandis que l'aînée tenait le salon, les plus jeunes apportaient en riant l'une le catalogue, l'autre un vieux plat ébréché, une troisième un cadre tout gris de poussière et découvert dans les combles, le tout avec des rires et des dents blanches prêtes à tout croquer. C'est à ces dames qu'il faut aller demander la permission de visiter la Rambla, cette délicieuse résidence d'été dont nous avons donné une pâle description, qui servira de but pour la plus belle chevauchée qu'un touriste puisse faire aux Canaries.

Nous venons d'indiquer quelques belles toiles et les genres dont les insulaires possèdent de beaux spécimens. Il serait à souhaiter qu'il fût composé, de toutes ces belles choses, un

musée national, installé dans une salle convenable à Santa-Cruz; groupées, ces richesses artistiques acquerraient plus de valeur et, accessibles pour tout le monde, elles montreraient aux étrangers et aux Espagnols eux-mêmes qui ne s'en doutent guère, la puissante originalité des Canaries, le goût et l'amour des arts qui distinguent les insulaires; cela vaudrait peut-être aux îles protection et concours dans le sens du développement de ces facultés, soit par la métropole, soit par les personnes du pays qui s'intéressent encore aux belles œuvres. Il en est plus qu'on ne pense. Il ne faudrait qu'une initiative, pour créer un musée canarien.

Nous ne pensons pas que les îles aient donné naissance à aucun peintre ou sculpteur digne de renom.

On a remarqué depuis longtemps que les Portugais en général n'avaient aucune aptitude pour les arts, tandis que les Espagnols étaient au contraire admirablement doués, et, singularité étrange, si les colonies portugaises sont supérieures sur ce point à la mère patrie, au contraire les colonies espagnoles sont inférieures à la patrie continentale. En ce qui concerne la musique, les îles sont toujours inférieures aux continents et le chant y est moins cultivé; l'humidité, qui distingue les terres environnées par les eaux, produit sur les cordes vocales comme sur les cordes instrumentales une sorte de détente, de relâchement, qui fait baisser le ton. Cette humidité développe les glandes, les ganglions, les amygdales et rend molles les voûtes du palais, les parties inférieures de la glotte et du larynx qui contribuent par leur mécanisme à l'émission du son. A Madère comme à Jersey, aux Açores comme en Sardaigne, peu ou point de voix. A Santa-Cruz de Ténériffe cependant, l'air étant sec, tonique, vif, les voix y sont sonores et justes, autant qu'en Espagne; c'est une exception à la règle. Les chanteurs abondent, dont les voix pleines, timbrées, résistantes, possèdent à un haut degré le *zinc*, c'est à dire, une certaine vibration presque imperceptible du son émis, qui donne à ce

son une sorte d'âme métallique. Sur le violon, les virtuoses obtiennent un effet de même nature par la pression tremblée du doigt sur la corde que presse l'archet; par ce moyen, le chant de l'instrument devient vibrant, sympathique, presque humain. Dans l'archipel canarien tout chante, l'ouvrier des champs comme celui de la ville, la bourgeoisie comme la noblesse. C'est l'hosanna, l'action de grâces de l'homme à la nature bienveillante et maternelle comme aussi le baume qui fait oublier les misères. Chanter est un besoin, une joie, un remède; heureux, les peuples chanteurs! Tandis que dans la société la cavatine italienne triomphe, dans la classe ouvrière la cantilène andalouse ou mozarabe conserve son empire et ces chants charment le touriste par leur poésie insolite, tout autant que ceux des maîtres.

Les guitares bourdonnent sous la fière attaque des doigts exercés, grincent en accords imprévus, sous la pression de la main inhabile appliquée sur les cordes par le revers; quelquefois un tambourin aux convulsives lamelles de cuivre sert de basse à la guitare et d'excitant plus intense pour le chanteur dont la voix s'échauffe; il presse le rhythme jusqu'à ce que, de plus en plus entraîné par la mélodie et l'accompagnement, le crescendo éclate par un dernier effort du chanteur surexcité par le frottement prolongé du pouce mouillé sur la peau tendue, le crépitement des rondelles, les coups secs et redoublés des castagnettes; alors on oublie la voix souvent nazillarde, la prononciation un peu gutturale, on cède à la puissance du rhythme; pénétré de la mélodie l'on partage l'émotion des exécutants.

Pourquoi n'a-t-on pas établi à Santa-Cruz une société chorale? Indifférence, apathie, et cependant que d'éléments puissants de réussite! toute l'Europe peut témoigner des bons résultats de ces réunions musicales, qui donnent pour moindre profit les plus douces jouissances et sont un lien moral puissant qui pousse les hommes à la fraternité; l'étude et la pratique de la musique en commun égalisent les

caractères, adoucissent les mœurs, pacifient, calment les passions; Amphion apaisant les discordes civiles aux accents de sa lyre, Orphée faisant taire les monstres du Ténare, étaient des symboles vrais de la puissance de l'art divin. On pourrait dans chaque ville constituer un orphéon, qui fournirait par surcroît une distraction agréable pour les populations.

Aux Canaries, les bals populaires sont vifs, animés, les danses entraînantes. Certains danseurs ne s'arrêtent qu'épuisés, ou lorsque les guitareros cessent de frapper leurs cordes retentissantes et que les chanteurs à bout de voix ne font plus éclater les *anda! anda! alza!!*

Un jour de fête, dans un village de la Gran Canaria, nous avons vu danser une petite fille de onze ans sur la place de l'Église; ses pieds nus effleuraient la poussière; sa jambe ronde, nerveuse, un peu trop mince, était découverte jusqu'au dessus du genou. Quelle danse exécutait-elle? Nous ne savons; c'était un mouvement très accéléré, presque sur place, avec un balancement très lent de la tête, des bras, des épaules, tandis que sa hanche d'une souplesse merveilleuse accomplissait un mouvement continu de rotations horizontales, *Zarandeo*, ou mouvement de *crible* agité en va et vient; de temps en temps elle relevait sa jupe d'un coup de main preste et campant fièrement son poing sur la hanche, lançait aux spectateurs un coup d'œil provoquant. La mère debout à ses côtés, frappait en cadence les paumes de ses mains, tandis qu'un vieil Espagnol au chapeau déformé, aux guêtres béantes, mal vêtu de haillons, râclait le jambon avec un flegme de sphynx d'Égypte. Le mouvement de plus en plus s'accéléra et la danseuse s'affaissa pantelante. Était-ce quelque Moresque d'Afrique ou d'Andalousie?

Le piano abonde dans les îles. Certains critiques déplorent le succès fabuleux de cet instrument; à tort. Le piano qui est aussi un meuble décorant le salon, a plus fait pour la propagation de l'art musical que le théâtre ou les orchestres. Il sert pour tous et à tout, au débutant comme au compo-

siteur; seul, il peut donner à l'exécutant comme à l'auditeur, par l'accompagnement et le chant, une idée exacte de la composition musicale; il est l'instrument par excellence pour accompagner et soutenir la voix et c'est grâce à lui que l'étude de la musique et du chant se double du travail de l'instrument, tout en simplifiant cette étude qui demandait tant de temps autrefois.

Les pianistes sont nombreux dans les îles, et sont des virtuoses de mérite, exécutant les plus brillantes difficultés comme les sonates les plus classiques. C'est encore un des côtés de l'organisation artistique des insulaires, et le voyageur admis dans les maisons principales remarquera tout de suite le goût et l'art naturel qui dominent chez les amateurs.

La Zarzuela, cette sorte d'opéra-comique souvent entremêlée de ballets, qui a conquis toute l'Espagne, a exercé aussi son empire sur la société canarienne; le libretto qui lui sert de thème permet d'enchâsser dans l'action, le drame lyrique et la musique de ballet. Cette sorte d'opéra est traitée par les compositeurs espagnols avec un brio, un entrain, une maëstria qui étonnent d'abord. Cette impression première effacée par l'accoutumance, on sera encore frappé de la prodigieuse facilité et de la tournure élégante qui les distinguent. Nous avons vu représenter le *Domino noir* avec de la musique espagnole, *Bonsoir M. Pantalon* et bien d'autres opéras comiques français, avec la musique espagnole, et malgré tout amour-propre national, on peut reconnaître, dans ces tentatives audacieuses, que maintes fois la contrefaçon l'a emporté sur le modèle premier, chef-d'œuvre incontesté.

Ce n'est pas tout, bien plus que l'excellence des voix, bien plus que le mérite de la musique et des danseurs, ce qui étonnera le voyageur, ce sera de trouver en des troupes de dernier ordre des acteurs de mérite. Il est permis d'affirmer que le talent dramatique est inné dans la race espa-

gnole à un bien plus haut titre qu'en France. Là, par l'étude des maîtres de l'art, la longue pratique, des talents hors ligne se peuvent admirer; ici la masse n'a que peu ou point d'étude, une pratique sans stimulant, étant dépourvue du grand mobile de l'émulation, les maîtres sont rares et cependant tout ce monde d'acteurs chante, joue, parle avec les convenances artistiques justes. C'est une des supériorités des races méridionales sur les races du nord dont il ne faut pas s'enorgueillir outre mesure? Au point de vue social, rien n'est déplorable comme l'histrionisme; l'acteur du haut en bas de l'échelle affirme son talent avec l'immodestie la plus éhontée, étant autorisé par la foule idolâtre qui estime un *ut* de poitrine comme une action noble, un comédien plus qu'un savant, un dramatique. L'artiste parle de son talent comme Arago, Liebich ou Victor Hugo rougiraient de le faire. L'amour effréné des jouissances et des plaisirs plastiques, l'affaissement du but social qui, des hautes destinées humanitaires est tombé au matérialisme égoïste en sont la cause. Ce mal n'est pas nouveau; mais jamais il ne fut si grand, en Espagne comme aux îles; il rappelle ces temps des décadences grecque et romaine où les interprètes de l'art étaient estimés plus que l'art lui-même. Léotard avec son trapèze, fait une fortune dans cette même Espagne, qui laissa mourir pauvre le grand Cervantes. Nous préférerions voir l'Espagne se passionner pour la liberté, plutôt que pour des acteurs. Espérons!

La littérature est aujourd'hui en grand honneur aux Canaries, et sur ce chapitre, les insulaires ont de qui tenir; pendant notre séjour dans les îles, nous avons entendu citer dix poètes, et si nous avions voulu visiter tous les adeptes de la muse, nous n'aurions pas pu faire autre chose. Du haut en bas de l'échelle, tout le monde cultive la poésie, c'est la langue qui y pousse; elle est si facile, si prévenante, si malléable, qu'elle se laisse faire, obéit au moindre désir, sert merveilleusement ceux qui

savent et console par ses assonnances, les téméraires qui la violentent.

La poésie pousse aux îles comme la tunera (le cactus), nous dit un professeur de la Laguna. *Rabougrie ou superbe, avec ou sans fruits, de temps en temps elle donne quelque magnifique cierge, éclatant au soleil. Voyez ce recueil.* Nous y avons trouvé des pièces charmantes, éblouissantes, véritables perles dans le fumier d'Ennius; un recueil habilement composé formerait un volume très intéressant, et ne serait pas une mauvaise spéculation de librairie.

Les Canariens ont occupé une place très distinguée dans la littérature espagnole; nous ne pouvons mieux le prouver qu'en donnant une sorte de nomenclature des auteurs canariens et de leurs ouvrages les plus connus.

Pedro Quesada de Molina, né à Ténériffe, écrivit les biographies des principaux Canariens et un ouvrage sur les institutions canoniques. Il a laissé une réputation de haute noblesse et de jurisconsulte de grand renom. *Sumo varon y jurisconsulto de gran nombre.* Il a laissé, en outre, une histoire inédite des rois catholiques.

Don José de Sosa a laissé une topographie, dont on a pu tirer profit; il était de la Gran Canaria; son livre est excellent.

Don Miguel de Abreu Galindo, évêque d'Oajaca, qui entre autres œuvres, a écrit un ouvrage sur les Canaries.

Jose Anchieta, apôtre au Brésil, jésuite célèbre, qui a publié divers ouvrages dignes d'estime.

Guillen del Castillo, amiral qui conquit diverses terres à la monarchie, battit les Hollandais dans le détroit de la Sonde et écrivit ses relations de voyage.

Don Francisco Machado, secrétaire du vice-roi du Mexique, auteur de très bonnes cartes géographiques.

Nuñez de la Pena, chroniqueur, historiographe de Castille et Léon.

Don Antonio Viana, le plus célèbre de tous, universelle-

ment connu pour ses *Métamorphoses*, mais qui mériterait une statue, comme le Camoëns, pour son poème épique, dont le sujet est pris dans la conquête des Canaries. Malgré les défauts du temps, ce poème est écrit avec un grand talent poétique, dans une langue merveilleuse et renferme des beautés de premier ordre. Malheureusement, à de rares exceptions près, les Espagnols ne le connaissent même pas; à Cadix, Séville, Madrid, Barcelone, Badajoz, Cordoue, partout où nous avons vu une librairie, nous avons demandé le poème de Viana; il n'existe pas, il n'y en a pas un exemplaire dans le commerce! aux Canaries mêmes, il est peu connu, quoiqu'il en ait été fait une réimpression à Santa-Cruz, épuisée depuis longtemps. Viana fut l'ami de Lope de Vega.

Santiago Bemorno, frère de ce trop célèbre archevêque d'Héraclée, né aussi dans les îles, qui fut le confesseur de Ferdinand VII, et membre du conseil de cette Majesté méprisable. Son frère Santiago a écrit deux volumes de sermons, œuvre très estimée.

Don Alonzo de Nava y Grimon, marquis de Villanueva del Pardo, patricien, érudit, auteur et traducteur de plusieurs ouvrages, fondateur du jardin de la Orotava.

Iriarte, le célèbre fabuliste, estimé médiocrement en Espagne, nous ne savons pourquoi, et très apprécié à l'étranger, surtout pour ses fables littéraires, qui sont un chef-d'œuvre de grâce, d'esprit et de malice.

Antonio Porlier, qui écrivit, pour l'Académie d'histoire, divers fragments de mérite, restés manuscrits.

Alesandro Saviñon, professeur de l'Académie Saint-Ferdinand, naturaliste de premier ordre, très versé dans toutes les sciences, médecin de Paris, dont les travaux sont appréciés et méritent de l'être.

Carballo, professeur d'économie politique, etc.

Clavijo, le naturaliste savant, célèbre professeur qui eut l'honneur de traduire, annoter et *corriger* si admirablement

le grand Buffon, qu'il s'est acquis par cette œuvre, une célébrité européenne; plus de vingt éditions de cet ouvrage considérable ont été épuisées.

Voilà un bon nombre d'hommes remarquables; on en pourrait citer encore et tout le monde s'étonnera de voir naître en de si petites îles tant d'hommes distingués dans tous les genres : poésie, littérature, sciences. Nous avions donc raison de le dire, les Canariens sont heureusement doués. Il faut croire qu'il y a, dans cette race, un sentiment de poésie inné, car ce n'est pas l'étude seule qui a pu former, dans ces îles espagnoles, ces grands talents poétiques, ces écrivains qui étonnent et charment; ce n'est pas le hasard qui a fait naître, dans des îles de 30 à 40,000 âmes, des historiens, des amiraux écrivains, des cosmographes, des patriciens hommes de lettres, des prêtres jurisconsultes, des poètes de premier ordre; il y a là une faculté créatrice, le *Numen*, le *Vates*, le *Mens divinior!* A l'appui de cette thèse, nous pouvons indiquer un fait considérable; c'est que, dès la conquête, Rome avait plus de poètes et d'écrivains *espagnols* que de *romains* propres; Cicéron l'affirme et rend le plus beau témoignage aux poètes du Bætis et du Tage. Lucain, Silius Italicus, Martial, Sénèque étaient Espagnols; pendant que le monde sommeillait dans l'ignorance, l'Espagne chantait et le romancero renouait la chaîne des temps; tandis que les Visigots, les Alains, les Suèves, les Vandales, les Maures refoulent l'Ibérien dans les montagnes d'Asturie, il chante, et ses chants enfantent des héros qui, l'épée à la main, vont reconquérir la patrie et la faire si grande sous Philippe, qu'elle dominera l'Europe et le monde.

Mais revenons aux îles. Les journaux y abondent, fait remarquable dans un pays soumis à l'arbitraire monarchique, ennemi né des lumières. Voici l'énumération des publications, politiques, littéraires, statistiques, d'agriculture, d'instruction publique, qui s'impriment dans les îles : huit,

à Ténériffe; quatre, à la Gran Canaria; deux, à Palma. Sur les huit journaux publiés à Ténériffe, on compte : 2 journaux politiques libéraux, 2 littéraires, 1 bulletin officiel, 1 des intérêts locaux, 1 d'instruction publique; trois fois par mois, paraît une publication sous forme de revue, propagée par les soins de la Société des amis du pays. Cette revue traite de l'industrie, du commerce, de la navigation, de la statistique, de tous les intérêts, des cultures, des sciences, etc., etc. D'après ces indications, il est facile de comprendre quelle énergie de production littéraire il faut qu'il y ait dans les îles.

Pour ce mouvement littéraire, il existe plusieurs imprimeries, une librairie assez bien assortie et plusieurs marchands qui vendent des livres d'instruction publique, de morale ou de religion; enfin tous les bateaux apportent aux îles les nouveautés de France et d'Espagne. Sous le titre de *bibliothèque insulaire*, un imprimeur de Santa-Cruz, Vidal, édite les œuvres nouvelles, réédite les œuvres épuisées, et l'on peut se procurer chez lui toutes les œuvres traitant des îles, écrites par des insulaires. C'est une œuvre patriotique qui n'est pas une mauvaise affaire.

Nous avons parlé de la grande bibliothèque de la Laguna, qui possède 15,000 volumes. A Santa-Cruz il y a aussi une bibliothèque, mais de moindre importance. La Société des amis du pays travaille activement à l'augmentation de la sienne. La bibliothèque municipale de la Grande Canarie possède 4,000 volumes. Il y a dans tout cela de grands éléments de vitalité qui porteront une belle moisson, lorsque l'instruction publique aura acquis un plus grand développement, vers lequel doivent tendre tous les efforts des insulaires; c'est là qu'est l'affranchissement, la fortune et ce niveau intellectuel général qui permet d'apprécier les bienfaits de l'aisance, qui charme et embellit les jours du riche, distrait le malheureux et délasse le travailleur.

La langue espagnole est dérivée de la langue latine. Des

diverses formes autochthones du langage elle n'a rien conservé; de toutes les langues parlées par les peuples de race latine c'est la plus pure, car elle n'a rien accepté des conquérants barbares qui traversèrent l'Espagne et plusieurs siècles d'occupation n'ont pu parvenir à y introduire que quelques mots étrangers; la langue espagnole est homogène. Bien plus latine que la langue italienne, elle ne déforme ses mots ni par des élisions plus ou moins arbitraires, ni par des contractions illogiques et sa syntaxe est arrêtée; elle se prête peu aux caprices de la mode ou aux fantaisies des auteurs; depuis qu'elle a été posée, elle est invariable, telle que les écrivains du seizième siècle l'ont faite.

En plein moyen âge la langue poétique était déjà formée, et le travail nécessaire du temps qui devait la polir, seul lui manquait; la littérature espagnole était dès lors florissante et Cervantes trouva tout préparé l'instrument merveilleux qui servit à édifier le premier chef-d'œuvre littéraire vraiment européen.

Le caractère le plus singulier de la langue espagnole c'est d'être à la fois un instrument parfait pour la prose et pour les vers; à ce point de vue elle les surpasse toutes et la langue grecque seule pourrait lui être comparée. Comme s'il était écrit que ce merveilleux langage devait avoir tous les dons, il est aussi propre à la peinture des passions les plus énergiques, qu'à celles des plus tendres sentiments. En prose comme en vers, la langue contourne l'idée en la sculptant, en la moulant, et le grand poète *Villegas*, dès 1500, l'avait déjà assouplie à toute la variété des formes et des rhythmes grecs; *Ercilla*, le conquérant, vers le même temps écrivait le poème épique *Araucana* dans une phrase souple et fine comme son épée; *Quiros*, *Cervantes* lui-même, dessinaient en poésie espagnole des arabesques à faire pâlir les modernes romantiques.

Mais laissons ces auteurs instruits, latinistes, hébraïsants, hellénistes distingués, remontons à la source, aux auteurs in-

connus, populaires, naïfs et sans instruction, au romancero. En ces temps, plus glorieux qu'on ne pense, soit qu'on guerroyât contre le Goth ou le Vandale, contre le Sarrazin ou contre le roi, le romancero chantait tout, romance de foi ou d'amour, chanson rustique, action héroïque, ballade, histoire civile et politique, grands paladins, nobles dames, droits provinciaux, libertés, grands palefrois, Cid, Bivar et Chimène, Ogier et Durandal. Large et belle poésie, puisée aux sources, dans le cœur, la tête et le bras; quelle séve! quelle vigueur! L'histoire peut s'interrompre, les couvents peuvent faire silence, l'histoire vivra par le romancero; véritable histoire nationale! progrès des mœurs, foi profonde, *fueros*, galanterie, chronologie, siéges et royautés, marches et comtés, évêques et clercs, droit civil et droit canon, vie politique, tout y est, et la langue l'a permis. Sans la langue faite, tout cela était impossible. A l'heure du resplendissement de l'Espagne sur l'Europe, on put juger les glorieux artistes par les œuvres écrites.

Après les grands talents, les génies littéraires des quinzième et seizième siècles, hélas! devaient venir les mièvres, les classiques sans passions; la poésie de convention, plus variée, plus régulière, fit alors la littérature espagnole semblable à ses rois enveloppés d'étiquette, guindés de cérémonial; elle n'offre plus l'attrait puissant de la vitalité nationale; déjà l'élan poétique diminue, il faut imiter, puiser aux sources latines, grecques; les règles et l'art poétique impuissants ne donnent aux poètes et aux prosateurs que les allures automatiques qui sont le propre de tout ce qui n'est pas inspiré; l'art soutient en vain le talent. De ces littérateurs de la décadence, tout est resté et fait encore illusion. Pourquoi? la langue a tout sauvé; elle a donné du corps à l'idée débile, comme ces préparations qui servent à donner de la tenue, de l'apparence à des tulles vaporeux.

Essentiellement poétique par caractère, étant essentiellement rêveur, contemplatif, l'Espagnol ayant encore en lui la

gravité, la langue est la plus grave comme la plus poétique des langues d'Europe; elle chante dignement le sujet qui l'anime et cette gravité embellit sa grâce propre; force, grâce, dignité, tels sont les caractères principaux qui la rendent digne d'être parlée aux dieux.

Au moyen âge, temps de luttes gigantesques, *héros* et *poète*, étaient synonymes en Espagne. Ces *romanceros* sublimes, composés dans le camp, en tenant la campagne ou avant le combat, étaient l'œuvre de héros inconnus dont la poésie débordait et qui trouvaient dans une langue sonore et rhythmée, le cadre qui enserrait merveilleusement la pensée. Bien avant les romanceros contemporains de Charlemagne, il y en eut d'autres, hélas! perdus; on ignorera toujours, à moins d'une découverte de moins en moins probable, quelle était, vers 500 de notre ère, la langue parlée en Espagne, intermédiaire entre le latin et l'espagnol moderne. Antérieurement même à cette langue de transition, il fut écrit un grand poème ibérien sur l'expédition d'Auguste au pays des Cantabres. C'est le monument le plus précieux dont puisse s'enorgueillir un peuple, car il est le seul, écrit dans un idiome national, antérieur à la langue latine.

Le génie de l'Espagne littéraire, artistique, fut original, étant né dans l'isolement. La barrière des Pyrénées et la ceinture des mers séparaient ce pays du reste de l'Europe qui d'ailleurs, suivait d'autres voies. L'Espagne, depuis deux mille ans, vivait isolée et en armes. Aucun élément moral ou intellectuel étranger ne la pénétra pendant l'occupation successive; la littérature espagnole se forma seule. Elle eut d'abord une sorte de séve, de prestance altière, dont la grandeur frappe plus que la beauté, la sévérité plus que la grâce. Comme l'Espagne fut de tout temps la terre héroïque, la poésie y devenait épique, même en ses détails; son ciel bleu foncé, ses montagnes sévères, abruptes, son soleil torride, ont donné à son génie poétique cette vigueur d'allure, cette forme altière, ce coloris ardent qui la distin-

guent. La liberté d'action de la race a donné à la langue une franchise de forme qui rend la pensée nettement, sans ambages; la pensée vague, indécise, allemande si l'on veut, ne pourrait s'y traduire.

La langue italienne, flexible et fine, propre aux ressources machiavéliques et aux *concetti* de l'esprit, parlée par un peuple chez lequel la tête domine le cœur, la langue italienne fut vaincue par la langue espagnole. On vit en Italie au dix-septième siècle, une chose étrange. Tout en protestant contre l'Espagne et sa domination, les écrivains, poètes et prosateurs italiens livrèrent leur fine littérature à l'influence espagnole et, lassés d'esprit, fatigués de prouesses poétiques, ils créèrent le genre *hispano-italique*, dans lequel la gravité de la langue ibérique domina. Ce fut alors un mélange bizarre de finesse et d'emphase, de facilité et de grandeur, d'éclat et d'obscurité. Dans le domaine poétique, cette méthode, acceptée par *Marino*, fit de lui un poète universel, couronné, triomphateur, partout récité, enrichi, et dont la renommée fut prodigieuse. En France même, le *cavalier Marin* fut vénéré de 1620 à 1640, fut le roi incontesté de l'hôtel Rambouillet, le père des poètes, qui de d'Urfé aboutissent à Boufflers. L'Allemagne, l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie célèbrèrent ses louanges et chantèrent sa gloire. En 1680, juste retour! il était oublié. Son succès était dû au mariage monstrueux du caractère poétique espagnol avec les mièvreries spirituelles de l'Italie, nous l'avons constaté pour montrer quelle était alors l'influence de la langue espagnole en Europe. Elle fut telle que, tandis que Marot et Rabelais, procédant de l'Italie, débrouillaient cet horrible jargou romano-saxon qui était la langue du quinzième siècle et devait être la langue de Rousseau et de Bossuet, Calvin, Malherbe, les Corneille, de Thou, prenaient à l'Espagne et s'assimilaient tout ce qu'elle avait de meilleur.

Nous avons dit que le génie artistique espagnol est ori-

ginal, étant né dans l'isolement; en effet, l'on peut dire sans exagération qu'avant la Renaissance l'Espagne s'était déjà affirmée, non seulement par la langue, mais encore par tout ce qui assure la suprématie des nations.

A ce sujet il nous paraît urgent de faire la remarque que l'influence de la Renaissance fut immense en Allemagne, en Angleterre, en France surtout, que la Pologne ne put s'y soustraire; si toute l'Europe mit à profit la Renaissance, l'Espagne seule se refusa à recevoir l'impulsion et prouva au monde étonné, qu'elle pouvait tenir d'elle-même ses sciences, ses arts et ses belles-lettres; le romancero, pas plus que don Quijote ne doivent rien aux traditions latines ou grecques de la Renaissance et sont purement espagnols.

Ce qui rend encore plus caractéristique cette répulsion pour tout ce qui est étranger, c'est que le fait se passe au moment précis, où l'Espagne va dominer le monde et sera en position parfaite pour absorber et s'assimiler les arts et les sciences. Elle s'y refuse; dans les lettres comme dans les arts d'imitation, la musique, la peinture, la sculpture même, rien de la Renaissance. Le bysantin repoussé, le gothique et le mozarabe dominent en architecture; la peinture reste espagnole (nous le sentons bien aujourd'hui), et n'a rien à faire avec les écoles d'Italie ou des Flandres; la musique fleurit, et Gevaërt a trouvé en 1849 des trésors de vieille musique enfouis dans les églises et les couvents d'Espagne; le théâtre était inventé, le drame trouvé, que la France anonnait encore ses mystères, que l'Italie se bornait à des essais enfantins, à des pantomimes indignes de l'art; enfin, et c'est là sa grande gloire, l'histoire et le roman de mœurs, la peinture, la sculpture, l'architecture, le théâtre étaient faits : ils n'ont pas été surpassés, et l'Espagne créa la Renaissance.

A ce moment l'Espagne conquérait un monde, l'Amérique; elle créait la première armée d'Europe, cette armée dont Bossuet a dit : *Enfin s'avance l'infanterie espagnole!* digne

fille de l'armée nationale de Viriate, de Pelage et de Sertorius. Il ne faut pas oublier que c'est avec des soldats espagnols que le grand Carthaginois, Annibal, pendant trente ans, tint tête à la république romaine; les bandes qui arrêtèrent Condé avaient de nobles ancêtres! L'Espagne créait la marine. Ainsi, en moins d'un siècle, les Maures chassés, l'Amérique possédée, l'Italie conquise, les Flandres asservies; don Juan d'Autriche, Ferdinand et Isabelle, Charles-Quint, Vélasquez, Zurbaran, Lope de Vega, Calderon, Moretin, Cervantès, Albe et Gonzalve. Quels noms! que de hauts faits! que de chefs-d'œuvre! Déjà étaient sortis de terre ces cathédrales, ces quais, ces arsenaux et cette marine formidable qui fit trembler l'Europe et qui, sans la tempête, anéantissait peut-être la puissance britannique naissante, changeant les destinées du monde, assurant pour des siècles la suprématie de la race latine. Y a-t-il dans l'histoire d'aucun peuple une plus magnifique expansion du génie national! Certes, l'Espagne, indifférente, put laisser à l'Europe la Renaissance pour modèle; elle avait engendré sa Minerve de sa propre substance et créé sa langue d'un coup. Dès Charlemagne, les sciences, les lettres s'emparèrent de cet instrument et purent se répandre; tous les autres peuples furent dépassés par le fait de cette langue, œuvre nationale, qu'un homme seul, fût-il Dante, eût été impuissant à créer.

Que de difficultés une langue imparfaite offre au génie, au talent! Tout le moyen âge s'aplatit dans une langue vulgaire insuffisante et cent ans encore après la Renaissance, les savants d'Europe, sans langue faite, continuaient le latin du moyen âge; la France et l'Italie ne commencèrent à s'en affranchir que longtemps après l'Espagne. Du roman de Rou à Bossuet ou Pascal il y a un abîme, du Romancero à Cervantès il n'y a pas de différence capitale. Pendant deux cents ans la langue espagnole fut dominante en Europe comme en Amérique, et la cour d'Es-

pagne fut deux cents ans le modèle des cours. Tant de grandeurs lui donnèrent le vertige! la majesté royale s'endormit dans la satiété, la cour tomba dans le cérémonial, tandis que la nation, ivre de fortune, d'influence, de gloire, s'alanguit dans le repos; ces splendeurs peu à peu s'éteignirent, mais la langue est restée intacte, inaltérable. Elle se rapproche de la précision de la langue française et la surpasse en tout le reste, comme elle surpasse toutes les langues modernes. C'est la plus sonore, la plus souple, la plus riche enfin. Elle s'adapte à la musique plus parfaitement encore que la langue italienne. Un seul défaut pourrait ternir tant de mérites, la *jota*. Cependant cette lettre gutturale n'a pas tout le mauvais effet qu'on lui attribue. Dans le midi de la Péninsule, elle perd de sa dureté, et dans les deux Castilles, au foyer même de la langue et de la littérature, on la rend plus ou moins dure selon le mot, le sens de la phrase, ou la passion que la phrase a mission de formuler ; il faut ajouter que cette lettre *j* est une de celles dont l'emploi entre le moins dans la contexture des mots.

Dans les îles les dames parlent purement l'espagnol ; mais ce qui est remarquable, c'est le charme sous lequel elles savent vous tenir par la parole toujours rhythmée et par ce timbre doux et grave, le parler lent ou précipité, moitié passion moitié langueur, qui est le signe distinctif des créoles et surtout des insulaires dont les mœurs sont plus douces encore, le parler plus suave.

— Vous avez beau dire, votre langue espagnole tant vantée ne vaut pas la langue allemande.

— Der teuffel! mon cher Krauss, je l'écorche si désagréablement que je la tiens pour exécrable. Si encore vous parliez de l'italien ! voilà une langue douce et musicale.

— Qui affadit comme un plat sucré ; l'anglais est la seule langue pour les hommes...

— Les marchands et les enfants, repliquai-je. La langue espagnole possède tout ce qui manque à la langue française

et celle-ci en revanche l'emporte par la clarté et la précision. Je n'en puis démordre.

— Ni moi non plus.

— Ni moi.

— Ni moi.

— Pour conclure, leur dis-je, la langue préférable est celle qu'on sait le mieux, or vous baragouinez l'espagnol et ne le parlez pas, donc...

Ils m'imposèrent silence.

Le lecteur, de tout ceci, pensera ce qu'il voudra, pourvu qu'il reste convaincu que les Canariens possèdent une riche organisation artistique et qu'ils parlent avec grand charme une langue musicale, aussi douce qu'énergique.

CHAPITRE XXXI

UN ROI DÉTRONÉ

Il y avait à peine huit jours que nous avions été rejoints par Brünner, lorsqu'il reçut la lettre suivante qu'il me tendit en souriant :

Ile Madère ; Funchal, mai 1868.

A Sa Majesté Jules César II, Roi de Julia,

Le soussigné porte très humblement à la connaissance de Sa Majesté qu'étant à la chasse, il a trouvé la tour du Poivrier — cette tour était élevée non à Saint-Borondon, mais dans la paroisse de Santa Anna, district nord de Madère — elle a été démolie par les soins du soussigné.

Le règne de Votre Majesté n'aura duré que quelques jours. Le royaume de Saint-Borondon est une chimère.

Le soussigné demande pourquoi ; au lieu d'une monarchie, Jules César n'a pas fondé une république ; elle aurait eu des chances de durée car ses égaux, les matelots du *San Cristobal*, seraient restés avec lui *comme président;* le capitaine me l'a dit. Après l'orage et la tempête, le président

aurait eu le beau temps, son désert se serait peuplé, car derrière la montagne il aurait trouvé 120,000 habitants, et qui sait? Madère ou Saint-Borondon serait peut-être en république en ce moment, par *capillarité* ou par *contagion*, sans coup férir. Une marche triomphale vous eût conduit jusqu'à la capitale; vous aviez des intelligences dans la place, la république était proclamée.

Pardonnez moi si je vous détrône; ce sera ma seule vengeance. J'excuse votre éphémère royauté et je reste,

Votre ami,

Rafaël.

Cette lettre m'a atterré, dit Brünner, mais il me reste une consolation, elle n'est pas mince... Je n'ai pas été détrôné par des sujets véritables, ayant sujet de le faire et mon règne n'a été qu'un rêve de despotisme, non la réalité.

— Combien de rois, de par le monde, lui dis-je, ne pourraient pas en dire autant!

— Mon cher Brünner, vous avez beaucoup d'esprit, dit Krauss, mais je vois que vous avez été attrapé comme un enfant. Moi qui ne comprends que l'histoire naturelle, j'aurais bien vu au premier brin d'herbe, que j'étais à Madère non à Saint-Borondon. Voilà où mène le mépris de la science.

— Krauss, dit Brünner, je consens à vous servir de cible, prodiguez-moi vos sarcasmes; quand vous voulez être méchant, spirituel, vous me faites l'effet d'un éléphant dansant la gavotte.

Le Canadien jubilait; l'histoire de Saint-Borondon l'avait très intéressé, il ne se moqua pourtant pas de Brünner et lui dit sérieusement :

— Vous avez de la chance! depuis dix ans que je navigue il ne m'est jamais rien arrivé.

— Comment! dit le fils, et cette aventure à Makao où vous avez été tué.

— Tué! contez-nous donc ça.

— Un autre jour. Ce soir nous faisons nos malles et demain, en route!

— Comment vous nous quittez et sans prévenir...

— Je n'ai pas pu, voici comment cela s'est fait; il est arrivé ce soir un navire américain, vous avez vu le capitaine à dîner, eh bien! j'ai été le reconduire à son bord et... j'ai promis de partir dès l'aube avec lui.

— Partir, mais pour quel pays?

— Pour une république inconnue en Europe : *la République noire.*

— Tiens, tiens, dit Brünner, est-ce que les républicains de cette république sont noirs?

— Certainement, c'est une république de nègres; vous verrez que les peaux-rouges seront en république avant les Français et les Espagnols.

— Bravo! j'y vais avec vous, je n'ai plus rien à faire aux Canaries, en route! et vivent les noirs républicains! est-ce au bord de l'Érèbe ou dans l'enfer?

— C'est à deux pas, à quinze jours de mer, sur la côte d'Afrique; c'est la terre de *Liberia,* nous ferons escale à à Sierra Leone.

— All rigth! Away! Go ahead! en route! Vamos! Andiamo! pourvu que je sois à Lisbonne, fin juillet, je suis à vous; va pour *Monrovia.*

— Ah! vous connaissez donc cette république de nom? dit Goatbeart; eh bien, vous verrez comme elle est intéressante à étudier. Fondée, en 1821, par des affranchis, la république s'est donnée une constitution en 1848, elle a eu sa législature, son président, elle a trois cent à quatre cent mille habitants, elle est assez prospère; le président actuel est en rade, il revient de France ou il a été présenté à l'empereur; la France, l'Angleterre, les États-Unis ont reconnu la république *Liberia.* Nous voyagerons avec deux cents nègres affranchis. Soyez tranquille, Brünner, je connais le président, nous aurons bonne réception et sur le navire bon ac-

cueil. Adieu donc, messieurs, et au revoir. Nous allons en Afrique, vous en Europe; nous nous retrouverons à Lisbonne cet été et cet hiver en novembre, rendez-vous général à Madère.

Le lendemain nous conduisîmes ces messieurs à bord du vapeur américain, et tout attristés, nous revînmes nous mettre à écrire ces pages.

Lorsqu'à l'étranger on s'est fait une sorte de famille, chaque séparation est un déchirement. Qui sait d'ailleurs ce qui adviendra d'ici à l'hiver? Accidents, révolutions, mort! Dieu nous mène...

CHAPITRE XXXII

GUANCHES. — GOUVERNEMENT, ORIGINES, ATLANTIDE

Nous avons fait connaître les usages guanches, et nous espérons qu'on aura pu déjà se faire une idée approximative de cette race. D'une part, force, adresse, taille, beauté, courage, loyauté; de l'autre, un peuple enfant, crédule, facile à tromper, vivant heureux en somme, sur un sol privilégié; voilà les Guanches que nous avons dépeints. Il nous reste à faire connaître la nation en société, se gouvernant; à montrer la poésie et l'histoire, la guerre, les arts, l'industrie, la culture, l'administration civile, judiciaire, militaire; à étudier les funérailles, les momies, la morale, les coutumes, la vie dans les caves, les rois et les castes, les mœurs pastorales, les cérémonies publiques. A Ténériffe et à Gran Canaria, les plus peuplées des îles, nous allons voir fonctionner ce monde primitif. Nous tâcherons, cette étude faite, de trouver les origines probables des Guanches et d'émettre une opinion au sujet de l'Atlantide.

Ténériffe, l'ancienne *Tchinerfe* ou *Chenerfe*, jouissait ainsi que la Gran Canaria d'une véritable administration politique. La Gomera et Palma étaient administrées de même, d'après

tous les auteurs, sauf quelques particularités sans importance réelle, que nous indiquerons à l'occasion.

Le pouvoir était exercé par un seul, la tradition est absolue à ce sujet. A une époque impossible à préciser, le souverain unique de Ténériffe, nommé *Tinerfe*, ayant neuf fils, ces neuf fils à sa mort se partagèrent l'île, laissant d'un commun accord au prince ou *mencey* qui régnait à Taoro, la suprématie sur les huit autres; celui à qui le district de Taoro échut portait, en outre du titre de mencey, la désignation de *quebehi* qui signifie *majesté*, ou *très grand*. Il avait sur les autres une suprématie incontestée, ses domaines étaient plus considérables et ses vassaux plus nombreux.

Le *Tahoro* était le temple découvert, le lieu consacré à la justice, à la tenue des conseils du royaume et aux grandes réjouissances publiques. Le mencey de Taoro était le plus puissant, puisque le grand Tahoro était sur son domaine. Ce lieu paraît être dans la paroisse de Guiamar, recouvert de lave aujourd'hui; il porte encore le nom de *Tahoror*.

A la Gran Canaria, il y aussi le *Tagoror* près de Galdar. En effet, c'était sur ce territoire que se trouvait la résidence du *guanarteme* ou mencey de Canaria; la tradition canarienne est aussi claire que celle de Ténériffe et tous les auteurs sont d'accord.

C'était dans le district de Taoro, de Tahoro ou de Tagoror que se réunissaient les chefs pour délibérer, que se tenaient les grandes assises de la nation insulaire, que se débattaient les grands intérêts de la patrie ou se célébraient les fêtes nationales, mais chaque mencey avait en outre son Tagoror particulier; c'était là qu'il administrait la justice, recevait les plaintes, les demandes, les visites. Un vieux mencey assis sur son banc de basalte est l'image des héros d'Homère. A le voir présidant le conseil, rendant la justice ou recevant les visiteurs, on se représente le vieux Nestor recevant Télémaque, fils d'Ulysse. Cette comparaison a sauté aux yeux de tous les chroniqueurs.

A l'avénement d'un prince, le Tagoror était jonché de fleurs, les feuilles de palmier et d'arbres verts s'entrelaçaient et tous les peuples accouraient en foule pour la cérémonie. Le nouveau chef, salué par acclamations, s'asseyait sur la pierre consacrée dont le dessus était couvert de peaux de moutons teintes en écarlate. Une députation lui présentait, dans un fourreau de cuir, l'os saint, l'insigne de la royauté, l'os droit de la jambe d'un bélier, le *royal fémur ;* le prince baisait avec respect ce signe de commandement et disait : *Je jure de faire la félicité de tous et de suivre l'exemple de celui qui a porté avant moi cet os vénéré.* Les chefs prenaient le royal fémur et disaient tour à tour : Je *jure, à partir de ce jour de ton couronnement, d'être ton défenseur et celui de ta race.* Voilà la féodalité; un roi et ses grands vassaux.

Viana dit que les serments étaient prononcés sur le crâne d'un roi très ancien. Mais rien ne vient à l'appui de cette assertion, tandis que tout concorde pour indiquer le serment fait sur le fémur.

Après les serments, le mencey était couronné de fleurs, de *fleurs* et non de cette couronne légendaire dont les enlumineurs des œuvres des pères les ont adornés ; par un anachronisme idiot, ils avaient imaginé de les coiffer d'une couronne de carton, comme on en voit encore dans les théâtres. Le mencey étaient donc couronné de fleurs; une fois la couronne en tête, il invitait au festin les nobles et les vilains et s'asseyait au banquet. Après le banquet venait la lutte, le bal, la canarie et les jeux se prolongeaient toute la nuit, éclairés par des torches de résine. En temps de guerre les hostilités étaient suspendues, afin de laisser célébrer les fêtes; amis et ennemis venaient lutter et danser ensemble ; heureux peuple ! les haines politiques ne pouvaient lui faire oublier qu'il était né pour se divertir et non pour se déchirer lui-même, pour jouir de la vie presque sans travail, non pour se fatiguer aux combats sans trève.

Les jours de fête, les Guanches faisaient de grands repas,

ces repas n'avaient lieu que dans certaines conditions réglées par une coutume religieuse; en des jours consacrés, à l'époque dite *Guatativoas*, chaque famille se réunissait autour de trois *brebis pleines* rôties, cette condition étrange est resté inexpliquée. Cette époque *Guatativoas*, dont l'anniversaire ou la cause nous échappe, n'a pas été expliquée par les chroniqueurs ni les historiens. Nous ne savons à quoi elle correspond.

Lorsque le mencey parcourait le pays, il était précédé d'un Guanche portant sa bannière ou pennon; c'était un bâton dont le haut bout portait une touffe de jong, ce qui rappelle la queue de cheval des égyptiens et des arabes. On saluait le prince au passage en se prosternant.

Lors de l'anniversaire du couronnement, on frottait la poussière de la chaussure du chef et on la baisait respectueusement. Ces anniversaires étaient de grandes fêtes; les uns apportaient au chef des fleurs, les autres des fruits, des couronnes de feuillage vert, des peaux choisies; les gens de condition lui baisaient la main gauche; les chefs et les nobles, la main droite; tous s'agenouillaient et criaient : Nous sommes tes serviteurs. *Zahanat Guayohec!*

C'était dans ces fêtes solennelles qu'il était vraiment beau de voir ces populations merveilleuses, manifestant leur joie par des acclamations puissantes, les chefs défilant devant le mencey, tandis que les femmes, à part, faisaient le fond du tableau. Les chroniqueurs en sont frappés.

Donc, en haut le roi des rois, roi lui-même d'un district particulier.

Au dessous, mais rois aussi d'un district, les grands vassaux.

En bas, un peuple heureux.

Entre le peuple et les vassaux, les gens de noblesse, puis les riches formant une sorte de bourgeoisie.

Le peuple baisait la sandale.

Les gens de condition baisaient la main gauche.

Les nobles baisaient la main droite.

C'était dans l'enceinte du Tagoror que le mencey rendait la justice. Lorsque le délinquant, un voleur par exemple, était conduit devant le juge, après jugement, on le couchait sur le sol et on le frappait avec le baton pastoral, la houlette du prince.

Il est certain que les Guanches de Ténériffe ne connaissaient pas la peine de mort, au moins, comme institution légale exercée par le pouvoir; cependant le poète Viana, dans son poème épique, en parlant de ceux qui insultaient à la majesté paternelle, dit :

> C'était loi qu'on les fît mourir cruellement
> Comme criminels, ordinairement lapidés.
>
> (Chant Ier.)

Mais aucun historien n'est venu confirmer les deux vers du poète. On peut poser en principe, que livrés au code naturel, il en fut des Guanches comme des peuples primitifs moins bien doués et moins privilégiés sur une terre infertile, la loi du talion les régit. Telle devait être en effet la seule sauvegarde des premières sociétés où la justice ni sa sanction, la force, n'avaient pu encore naître; ce sont ces traces que nous retrouverons dans les petites îles; elles auront persisté là ou la ceinture liquide abhorrée, étant trop étroite, ne put permettre la fuite au criminel, là où la justice instituée ne put jamais que par la mort, soustraire le coupable à la vue de la victime. Dans telle petite île, l'adultère était enterrée vivante; dans telle autre, le parent de la victime pouvait prendre la vie de l'assassin; dans une troisième, le bourreau dut immoler le coupable car on avait expérimenté que ce talion de sang-froid, ce meurtre de vengeance creait des représailles qu'il fallait éviter par une mort légale. Il n'en était pas ainsi dans les grandes îles où l'assassin était exilé en quelque gorge écartée, après une sorte de

dégradation civile et la dépossession de tous ses biens. L'adultère entraînait la prison ou le confinement; la jeune fille mise à mal pouvait aussi être séquestrée, expiant ainsi le doux péché si l'amant ne l'épousait. Dans ces grandes îles la vie était si douce, le tien et le mien existaient si peu, les mœurs étaient si sociables, le gouvernement si paternel, que les crimes étaient fort rares et le vol presque inconnu. Les chroniqueurs n'ont jamais, dans leurs narrations souvent puériles, constaté l'esprit de rapine né de l'envie, du désir de posséder ou d'une simple convoitise. La femme coupable était toujours pardonnée, sauf peut-être les vestales; l'homme coupable était seulement condamné aux métiers vils, abjects, et devenait boucher, ou préparateur des corps humains avant l'embaumement ou la confection de la momie. Il est certain que la peine de mort ne fut jamais appliquée à la Gran Canaria ni à Ténériffe, au moins comme institution d'État, pendant les quatre-vingt ans et plus que dura la lutte entre les conquérants et les insulaires.

Si la tradition de la peine de mort, du talion régnant dans les petites îles s'est perpétuée jusqu'à la conquête, et si certains chroniqueurs ont pu penser que c'était une loi générale, c'est qu'ils ont pris la dure nécessité que la petitesse des îles imposait aux insulaires d'Hierro et de la Gomère pour une loi commune à tout l'Archipel. Si d'autres chroniqueurs au contraire ont affirmé que les Guanches n'appliquaient pas la peine de mort, c'est qu'ils puisaient leurs renseignements dans les grandes îles.

Telle est l'opinion qu'on adopterait sur ce sujet important s'il ne se présentait une objection. Tous les historiens ou à peu près, constatent l'existence d'une sorte de bourreau, d'un exécuteur des hautes œuvres. Le fait qui paraît constaté implique contradiction, à moins qu'on ne puisse affirmer que ces bourreaux décrétés d'infamie, formaient une sorte de caste (*paria*) dans laquelle on faisait entrer certains coupables, non pour en remplir les fonctions, mais pour les

flétrir par la plus terrible punition morale, la qualification de bourreaux.

Toutes les races primitives ont donné l'exemple du pouvoir paternel, exercé par une race pure dite divine, commandant une race inférieure. Après le déluge de Noë, les idées de domination absolue prévalurent et le servage s'établit, la justice devint la force; la Bible le prouve. Chez les Guanches, race primitive, l'exercice de la justice était un privilége, mais la force lui était subordonnée. Comme nous le verrons plus bas, il y avait deux castes qu'il ne faut pas confondre avec la division en deux parties que nous venons d'indiquer et qui désigne, non deux familles se disputant une part du pouvoir, mais bien une partie de la nation apte à l'exercer et une seconde, bien plus nombreuse, destinée aux travaux serviles; cependant il y a quelque similitude.

Suivant l'usage des premiers peuples du globe, la puissance fut basée sur des données théocratiques. Au début du monde, disaient les Guanches, Dieu créa un certain nombre d'hommes et de femmes, et cela après que la terre et l'eau furent formés; alors Dieu répandit entre les mains de ces hommes tous ses dons, tous les biens de la terre, puis il créa encore des hommes et ne leur donna rien; ils réclamèrent longtemps leur part. Dieu leur dit: *Servez les autres et ils vous donneront*. De là viennent les maîtres et les valets, les nobles et le peuple; cette tradition se retrouve partout.

Donc la noblesse cherchait son origine dans le droit divin et trouvait sa force, sa stabilité, dans la tradition religieuse et une consécration divine, tout comme la royauté. Les rois guanches, eux aussi, se disaient souverains par la grâce de Dieu!

La noblesse était héréditaire, mais pouvait être acquise par des actions glorieuses. Elle émanait pour le peuple de la royauté et était protégée par une *religion sacrée*, connue des hiérophantes seulement et complétement fermée au vulgaire; c'est le rite égyptien. Il est impossible de savoir ce

qu'était *cette religion ;* quels rites ? Était-elle aux mains d'une secte religieuse comme les chevaliers teutoniques, les templiers ? Cette secte comprenait-elle toute la noblesse ou quelques membres isolés, caste privilégiée ? Nous en dirons plus bas ce que nous en savons.

L'hérédité, avons-nous dit, était la base de l'ordre social. Le mencey exerçait une fonction héréditaire ; la noblesse, la caste religieuse, les princes le reconnaissaient comme autorité souveraine, *primus inter pares.* Ces princes étaient les descendants de la famille royale : *archimenceys*, au dessous du mencey, les grands vassaux ; la caste nobiliaire devait à l'État, en retour de ses privilèges : l'administration de la justice, le commandement militaire, l'avis au conseil.

Par une fiction consentie, le mencey était possesseur du sol, en abandonnait au peuple l'usufruit et lui partageait la terre. Un peu de travail contribuait à un large bien-être ; l'augmentation du troupeau était la seule richesse. Ces concessions de terres proportionnelles à la famille n'étaient que temporaires et à la mort de l'usufruitier elles rentraient dans le domaine royal ou devaient être augmentées, si la famille avait augmenté. Comme il était inutile d'acquérir, toute propriété étant viagère, l'ambition était inconnue. Cette loi agraire était donc favorable au souverain qui ne pouvait avoir de rivaux en fortune ni en puissance, elle était favorable au peuple dont elle assurait l'existence. On peut voir aussi dans cette loi une barrière posée à l'envahissement des castes privilégiées. Ayant déjà une suprématie morale basée sur une éducation supérieure, on avait voulu les empêcher d'accaparer la fortune publique au détriment de quelques-uns. La loi agraire des Guanches était protectrice des faibles. Un fait digne de remarque c'est que, lors de la découverte du Pérou, on put s'assurer que les Incas pratiquaient la même loi, le chef distribuant les terres proportionnellement à l'étendue de la famille.

Les soins du troupeau, le choix des pâturages selon la

saison, telles étaient les occupations les plus importantes du peuple ; il en avait fait une science. Ces pasteurs modèles comptaient le troupeau d'un coup d'œil, le rassemblaient à un appel, connaissaient les mères de chaque agneau et pour eux la vie se passait, à l'ombre des grands lauriers, à tresser des corbeilles, à jouer de la flûte, à chanter les amours ou les combats des ancêtres, à danser ; c'était la vie pastorale des premiers âges du monde. La chair des chevreaux, le *gofio* de lait, le pipeau champêtre, la corbeille tressée, c'est la poésie d'Hésiode, d'Homère ; c'est la tradition des pasteurs antiques, c'est la tribu d'Égypte aux temps primitifs, la vie contemplative de la Perse et de l'Arabie. Que le lait écumant tombe sur la terre, du haut d'une amphore de forme égyptienne et l'on aura l'image parfaite des peuples primitifs. C'est un tableau guanche. Nous avons donné à l'appendice quelques échantillons de la poésie guanche propres à faire ressortir ces similitudes.

Il semble que les Guanches vivaient en une sorte de famille insulaire divisée en tribus fédérées ; mais il est probable qu'il y avait deux castes dans cette grande famille. Ces deux castes, qu'on a voulu présenter comme formant deux nations, même deux races, n'ont jamais offert au philosophe pas plus qu'à l'historien un point fixe pouvant servir de base à des affirmations aussi singulières. Il est bien plus probable que ces deux castes, souvent établies dans la même île étaient deux divisions d'une même famille que des dissensions politiques ou religieuses séparaient. Ces deux castes étaient souvent en lutte. Le duel, le défi maintenaient vivante l'idée d'antagonisme ; les deux champions armés du terrible bâton court *tesseres* s'assommaient pour une cause que rien ne précise et qui probablement sera à jamais ignorée. Il y eut peut-être au fond de cette division une cause que l'esprit de discorde perpétua sans l'expliquer ; influence du principe du mal, qui jamais n'abdique étant innée chez l'homme, et que chez les meilleurs le bon prin-

cipe contrebalance à peine. Les hommes à naturel plutôt mauvais que bon se détruisent, chez les peuples où domine au contraire le bon naturel, la guerre, fatalité du principe mauvais qui n'est pas tout à fait vaincu, est plus humaine et le combat singulier l'emporte. Ces guerres nous permettent de conclure que les deux castes ennemies étaient égales, et cette division ne peut être comparée en rien aux divisions théogoniques indiennes. Les Guanches se mariaient sans distinction de caste, elles étaient donc égales et cette observation seule tranche la question.

Les guerriers, *althayas* ou *altahay* (courageux), étaient puissants et respectés. Les guerriers que des actions d'éclat avaient illustré jouissaient de certains priviléges, ils occupaient le rang le plus élevé, et leurs personnes étaient sacrées. Cette aristocratie était-elle dirigeante? Non. Avait-elle mission de faire respecter la loi? La faisait-elle exécuter? Le chef était-il chargé seul de cette mission? On le croit sur des indices vagues.

La caste noble était peu nombreuse, mais jouissait d'un immense empire. Nous l'avons vu lors du mariage d'Ico, la noblesse fit échec au roi, exigea un *jugement de Dieu*, qui seul put décider entre les deux puissances.

Il est probable que chaque tribu étant gouvernée politiquement par un chef, dux, rex, mencey, suivant les trois termes employés par les chroniqueurs, ce chef ayant la direction absolue de la justice, de la force; de plus, par le mariage mystique avec toute vierge, le mencey étant le père de la tribu, il réunissait en lui tous les pouvoirs des patriarches aux premiers âges de la vie humanitaire. Etait-il souverain et pontife? On ne sait. Le culte de la nature dans ses deux grandes manifestations, le ciel et la terre, qui paraît ressortir de la configuration du temple, nécessitait absolument un pontife au moins. Si tout le monde y pouvait entrer et verser le lait sur la terre du haut de l'urne sainte, le temple aurait eu tout de même ses pon-

tifes; tout au moins dut-il y avoir des prêtres du temple qui se recrutèrent dans la classe noble et furent appelés *Faycay*. Le temple par sa configuration est le symbole d'une vie toute patriarcale où domine le culte de la nature. La terre était figurée par le petit cercle intérieur; le grand fossé entre les deux cercles c'était la mer; le grand cercle, la sphère céleste, la voûte étoilée, le ciel. Grande science hermétique, pleine de ténèbres! La richesse de la tribu étant tout entière dans le troupeau, le sacrifice à la terre nourricière était le lait des brebis fécondées, versé de l'urne à lait (*ganigo*) sur la terre elle-même; les bras de tout un peuple levés vers la sphère céleste imploraient le Dieu tout-puissant qui créa les deux sphères harmoniques. C'est le culte primitif.

La chronique d'Azurara rapporte que les Guanches croyaient à l'immortalité de l'âme, ce qui est bien possible, quoique rien dans les usages religieux ne le constate; ils y croyaient peut-être, comme leurs frères africains qui affirment que l'âme vit dans les buissons et qui l'y cherchent de temps en temps, puis ne la trouvant pas, n'y pensent plus. Azurera rapporte que les Guanches croyaient à un Dieu qui récompense et châtie selon les œuvres, que tout le gouvernement était le monopole des nobles dont le nombre était fixé; il indique cent à deux cents pour la Gran Canaria. Quand la mort avait éclairci les rangs, on choisissait parmi les fils, de façon à ce que le nombre minimum fût toujours atteint. *Ce sont ces nobles qui sont chargés de conserver les traditions des croyances primitives qu'ils ne divulguent qu'à certaines personnes qu'ils en jugent dignes*. Ce système d'occultation est un signe caractéristique du culte primitif. Des Druides aux Guanches, des Guanches aux Égyptiens, aux Grecs, la religion est aux mains de pontifes qui, sous peine de mort, ne doivent divulguer les mystères qu'à l'initié. Le peu qui reste de cette tradition, dans les mystères catholiques n'en peut donner une idée; la révélation est la base des reli-

gions nouvelles, l'occultation était le fondement des plus anciennes.

La configuration du sol fournit aux Guanches, pour habitations naturelles, des caves (*cuevas*), ainsi qu'on les désigne aujourd'hui, propres à les abriter parfaitement, surtout sous un climat aussi doux. L'été, les Guanches préféraient les grottes de la montagne; l'hiver, ils choisissaient celles du littoral. Celles de la montagne étaient l'œuvre de la nature, celles du littoral étaient l'œuvre de leur industrie; ils les construisaient dans le tuf friable, choisissant les couches de tuf de cinq à sept pieds qui étaient supportées par une large assise basaltique et surmontées d'une assise semblable; le tuf enlevé, la cave était prête. Les plus célèbres sont celles de Guiamar; elles ont des divisions intérieures et des chambres carrées, la principale chambre, toujours éclairée par l'ouverture de la caverne; les chambres obscures destinées à dormir ou à servir de magasins, étaient garnies de niches habilement creusées dans la pierre servant à placer les amphores de lait, d'eau, ou de boisson fermentée; d'autres pièces renfermaient les fromages, le moulin, les provisions de farine ou de grain à moudre; dans la grande pièce éclairée, des bancs creusés dans le roc permettaient de s'asseoir à l'entour, comme en un divan de café turc.

Pline, qui a rapporté un fragment du voyage d'Hannon ordonné par le roi Juba, dit que les envoyés de Juba trouvèrent un petit temple carthaginois dans une île qu'ils nommèrent Junonia, du nom de la divinité protectrice de Carthage; ils trouvèrent aussi des ruines d'habitations, *vestigia œdificiorum;* c'étaient celles que les navigateurs qui exploitaient la pourpre, les Tyriens, avaient construites et que les Carthaginois laissèrent. Mais les naturels des îles, les indigènes, la race autochtone était troglodyte, sans cela la maison aurait fait bientôt le village, puis la ville, et la ville aurait produit la civilisation, qui n'aurait pas attendu pluplusieurs milliers d'années pour se former.

Viera assure que les Guanches avaient des maisons à Ténériffe. Il est facile de lever l'objection, car ces constructions étaient postérieures à l'entrée des conquérants dans les îles ou à l'arrivée des vaisseaux qui y avaient abordé auparavant. Il ne faut pas oublier que dès le quatorzième siècle et même dès la fin du treizième, les Guanches avaient été visités et avaient fait des prisonniers. Quelques-uns d'entre eux avaient été, dès le début de la conquête 1403 ou 1404, amenés en Espagne, en Portugal et étant retournés dans les îles y avaient travaillé. Il résulte de l'étude consciencieuse de tous les écrivains, que Ténériffe n'avait pas de maisons et que tous les habitants étaient troglodytes; du reste on ne pourrait rien conclure du fait de quelques habitations rudimentaires à Ténériffe, même s'il était constaté; les Guanches ont toujours préféré les caves et les grottes aux maisons construites. Les habitants de Canaria, où les caves étant concentrées en quelques points faisaient défaut dans le reste du territoire, avaient obéi à la nécessité de vivre en des lieux dépourvus de caves, soit pour user des pâturages, soit surtout des terres arables; le besoin fut la loi impérieuse qui les obligea à se construire des caves ou habitations plus ou moins rudimentaires. A Ténériffe ce besoin n'existait pas, la bande du sud à peu près déserte avait des caves en suffisance, la montagne et la bande du nord en possédaient en quantité. En affirmant que les Guanches n'étaient pas troglodytes, les pères voulurent leur enlever le caractère distinctif de race primitive, de *race de pierre*, qui renversait leurs suppositions bibliques.

Ce qui a le plus étonné tous les historiens tant anciens que modernes, c'est que les Guanches n'avaient aucune idée de la navigation, tandis que tout paraît s'être réuni pour les initier à cet art : la position insulaire, la proximité des îles, la curiosité innée ou besoin de se connaître, l'habileté qu'ils déployaient à la pêche et leur grand amour pour le poisson, leur passion pour la nage et l'adresse prodigieuse autant

que la force qu'ils déployaient dans cet exercice; c'est que l'on a négligé de tenir compte des origines de cette race comme de son histoire particulière. La terreur de la navigation était le signe distinctif de toutes les races primitives; les peuples d'origine africaine ou celtique ne naviguaient pas, les Indiens, les Chinois ne naviguaient pas; c'était un dogme religieux propre à toutes les races antéhistoriques : l'eau c'est le mal, c'est l'abîme, c'est l'élément maudit. La terre et le ciel voilà l'adoration; les Indiens d'Amérique ne naviguaient pas davantage. Les Arabes d'Asie ne naviguent pas, et si l'eau pour eux c'est la fortune, le bonheur, c'est l'eau fraîche qui se boit, l'eau qui arrose et féconde; l'eau de mer est repoussée, méprisée, maudite. Pour eux comme pour toutes les races antérieures aux six mille ans de la tradition juive, il y a un crédo : *l'eau a couvert la terre et anéanti presque toute la nature vivante, l'eau reviendra recouvrir le monde, l'eau est l'instrument, le fléau du dieu terrible.* Il n'est peut-être pas de preuve philosophique plus forte à donner de l'engloutissement de l'Atlantide que ce fait : la terreur de l'eau. Elle devait être naturelle à des races habitant des terres primitives que l'Océan avait submergées, à l'exception de sept têtes de rochers élevés, où quelques pâtres survécurent.

Les Guanches à vrai dire ne se faisaient jamais la guerre entre eux, excepté à Lanzarote où ils n'obéissaient qu'aux passions de leurs chefs et ces querelles les intéressaient peu. Les Guanches n'étaient pas de même nature que ces peuplades d'Amérique ou d'Australie qui se détruisirent entre elles comme à l'envi, avec désespoir ou furie, races malheureuses, inférieures, pour lesquelles verser le sang fut un plaisir, verser son sang une gloire sans rivale. Leurs guerres particulières n'avaient jamais été dévastatrices ni bien sanguinaires, et sauf à Lanzarote peut-être, où une sorte de rivalité divisait l'île, il ne paraît pas qu'il y ait eu des animosités nationales, mais seulement des divisions;

encore faut-il remarquer que ces divisions étaient nées des longues guerres contre les Espagnols qui décimaient telle ou telle contrée au détriment des autres et créaient des dissentiments entre les divers chefs. Ils ne se détruisirent jamais entre eux et réservèrent leur vie pour la vendre cher aux Européens. Ils savaient que leurs guerres intestines peu sérieuses devaient avant tout être des espèces d'exercices un peu plus exagérés et violents que ceux des luttes ordinaires; ils n'avaient pas de haine les uns contre les autres, il n'était fait aucun mal aux vaincus.

Avaient-ils un art militaire? C'est assez probable, car avant les conquêtes successives, toute tactique ne leur était pas inconnue; ils cherchaient à s'emparer des positions stratégiques les meilleures, tiraient parti de la configuration du sol pendant l'action, ce qui prouve leur intelligence. Les Guanches n'avaient pas des enceintes destinées à servir de camp, mais bien ces murailles pélasgiques ou cyclopéennes en pierres brutes qui sont les monuments caractéristiques des peuples primitifs. Ils avaient comme les Romains une télégraphie très rapide : les feux sur les montagnes, les signes convenus à de grandes distances; pour les transmissions importantes ou occultes ils établissaient des stations d'hommes espacés qui s'avertissaient par des coups de sifflet. Ils savaient décomposer leurs forces afin d'agir successivement sans s'affaiblir et pouvoir remplacer par des troupes fraîches celles hors du combat. Cette stratégie devait leur être inconnue avant la conquête, elle paraît être née à la Gran Canaria où les Guanches s'étaient divisés en six corps commandés par six généraux obéissant au roi et qu'on nommait *Guayres*. La lutte contre les Espagnols créa la tactique; cependant la lutte contre les ravisseurs d'esclaves avait déjà fait naître l'idée des fortifications chez les habitants de Lanzarote et Fuerteventura.

Les Guanches étaient très habiles pour la confection de leurs armes : la hâche d'obsidienne, la lame à pointe durcie

au feu, la fronde puissante, la flèche qu'ils lançaient avec une grande adresse. Le *banot*, espèce de dard très dangereux, car une de ces entailles restait dans la blessure, tandis qu'il pénétrait les chairs, était l'arme perfectionnée. Ils fabriquaient avec le bois du dragonnier des écus, des boucliers très résistants où la flèche la plus rapide pénétrait à peine et ne pouvait plus ressortir.

Leurs jeux étaient nombreux, le palet, le ceste; mais la lutte était le plus estimé de tous et celui auquel ils se livraient avec le plus de passion ; le pugilat était consacré par les lois et la théologie. Il fallait pour s'y livrer en public l'autorisation du faycan et du mencey. Le pugilat grec était pratiqué exactement à la Gran Canaria. Ils se frottaient le corps avec de la graisse, et pour assouplir leurs membres s'exercaient contre un arbre, se préparant, s'entraînant pour ainsi dire. Pour la joute nationale ils avaient des arènes; c'étaient des cirques élevés de quelques pieds au dessus du terrain où se tenaient les spectateurs, de façon à pouvoir être vus de la multitude. Les juges du camp plaçaient les champions et se rangeaient aux deux extrémités de l'arène à l'endroit où se trouvaient deux bancs de pierre; les parents des champions devaient rester immobiles et muets. D'abord les athlètes devaient échanger des pierres sans mouvoir les pieds et il était rare qu'un coup de pierre touchât le but, tant ils étaient habiles à parer; ce n'était là qu'un prélude obligé; alors ils devenaient libres de leurs mouvements, s'approchaient armés de la lance et de la hache et le vrai duel commençait. Il n'y avait grâce ni merci qu'après blessure amenant très rarement la mort. Les juges du camp, aussitôt que l'un des champions était blessé, criaient: *Gama! gama!* c'est assez. Dans les duels courtois, on s'arrêtait à une lance rompue; si les champions étaient fatigués, ils pouvaient se reposer et dans cet intervalle, ils buvaient et mangeaient ensemble, en frères.

Les Guanches étaient si sensibles au point d'honneur que

ce sentiment prenait des proportions que nous ne retrouvons qu'au Japon et chez les Celtes seulement. Après une joute où la victoire fut indécise, l'un des champions dit à l'autre :

— Ferais-tu tout ce que je puis faire?

— Certainement.

— Tu le jures!

— Je le jure.

Tranquillement le premier se précipita du haut d'un abîme voisin... et le second le suivit.

Les Japonais s'ouvrent le ventre, les Celtes se tuaient pour prouver leur courage, par simple point d'honneur.

La morale des Guanches était pure. Qu'on en juge.

« Fuyez ceux que les vices rendent méprisables, sans cela « vous serez un scandale pour vos semblables; fréquentez « les bons, aidez, secourez tout le monde.

« Soyez bons, si vous voulez être aimés.

« Méprisez les méchants, aimez les bons.

« Tenez compte seulement de l'amitié et de l'estime des « bons.

« Ne mentez jamais.

« Honorez le pays par le courage et la vertu. »

Telles étaient les maximes générales de la race guanche. Quoi de plus simple, de plus complet, de plus beau! Il est difficile de ne pas voir dans cette morale, cette admirable semence, le germe de la philosophie égyptienne, dont Moïse et Platon ont rempli le monde. Héritiers inconscients de la morale antique des peuples primitifs, dont ils n'avaient retenu, comme par miracle, que les grands principes d'humanité et dont ils avaient rejeté tous les mauvais principes d'antagonisme, de vol, de férocité, vivant dans un pays favorisé ou tout leur était fourni avec profusion par la seule nature, les Guanches ne pouvaient qu'être heureux avec de pareilles maximes, dont l'enseignement était obligatoire pour tous les enfants.

Maintenant que nous connaissons ce peuple, bon par ex-

cellence, dont les chefs étaient les plus braves, les plus nobles, les plus vertueux, nous pouvons entrer dans les détails capitaux, les funérailles, l'embaumement, la momie.

Le chef, ou mencey, avait droit à des funérailles splendides. Sa position et l'exercice du pouvoir l'avaient presque toujours fait aimer, car son pouvoir n'était que l'administration d'une justice paternelle et lui avait conquis la vénération de tout le peuple par l'exercice des vertus civiques et privées; son corps, soigneusement embaumé, était cousu dans différentes peaux, placé dans un cercueil de pin, emporté dans une niche royale, très haut sur la montagne et dans une caverne escarpée; on lui mettait à la main le fémur, emblème de sa royauté et une amphore de lait.

Les Guanches avaient pour tous les morts de toute condition le même respect, mais l'embaumement n'était pratiqué que pour les chefs et la classe très élevée; les gens du peuple étaient enveloppés dans leur manteau ou couvertures et portés dans des caves, où l'on retrouve encore leurs os blanchis.

Il existait dans chaque île un corps d'état, une espèce de caste : les embaumeurs; ils pratiquaient aussi l'art d'envelopper le corps de bandelettes, de faire des *xaxo*, momies, par des procédés en tout semblables à ceux des anciens Égyptiens; cette corporation jouissait d'une grande considération, tandis que le soin de vider le corps était dévolu à des hommes répulsifs pour les Guanches, sorte de condamnés flétris qui vivaient isolés loin de tout contact. Le corps vidé on le lavait d'abord deux fois par jour avec de l'eau salée; on fermait hermétiquement la bouche, les oreilles, les narines, puis on oignait toutes les parties délicates avec du beurre de chèvre, des herbes aromatiques, de la canelle; alors on saupoudrait le tout de résine, de poussière d'écorce de pin, de pierre ponce pilée et de diverses substances astringentes et desséchantes.

Pendant quinze jours d'exposition au soleil, les parents

du défunt chantaient ses louanges. Lorsque le corps était bien sec et léger, on l'enveloppait dans des peaux de chèvre ou de brebis plus ou moins bien travaillées, selon le rang du mort, et l'on faisait sur son corps une marque qui permettait de le reconnaître à l'avenir. Cette opération terminée, la momie était transportée dans une cave sépulcrale destinée à cet usage pieux, et presque toujours située en un lieu d'accès difficile et très élevé; les corps qui étaient déposés dans des sépulcres, étaient placés debout contre les parois de la cave sépulcrale, tandis que les momies étaient placées horizontalement sur des bancs, les unes au côté des autres, toujours la tête au nord. Ces bancs en bois incorruptible, excessivement dur, étaient de genévrier ou de *mocan*.

Quel était le procédé d'embaumement? Il n'est resté que des formules incomplètes, d'abord, parce que l'art d'embaumer était un ministère sacré qui ne devait être confié à aucun profane, ensuite, au témoignage de Sprat, parce que après la conquête, les Espagnols détruisirent les prêtres et les embaumeurs, afin de décapiter la société guanche, et que les survivants des chefs religieux ne pussent avoir aucune influence sur les Guanches réfugiés dans les montagnes. Donc les sources où l'on aurait pu puiser manquent. Cependant l'on sait positivement que les embaumeurs employaient un beurre mêlé de graisse qu'il laissaient rancir tout exprès; ils faisaient bouillir cette sorte d'onguent avec des plantes, notamment une espèce de lavande très abondante; ils employaient aussi une herbe, nommée *lara*, qui donnait un résidu gommeux et glutineux, le cyclamen, la sauge. Ces onguents servaient, après le lavage du corps avec les résines et la préparation ci-dessus rapportée, à oindre les chairs qui disparaissaient peu à peu par l'action du soleil; on oignait de nouveau jusqu'à ce que le corps fût devenu extrêmement léger, c'était le signe certain d'une opération réussie et terminée; alors il ne restait plus qu'à l'entourer de peaux et de bandelettes; ces peaux étaient lisses.

Pour les pauvres, on ne séchait pas la tête qui était séparée du tronc, et les peaux qui recouvraient le corps conservaient leurs poils, Pour ces corps, pas de bandelettes.

D'après le chevalier Scory, les Guanches auraient eu une sorte de deuil, dont la durée était le temps de la préparation de la momie et cessait au moment de la mise du corps dans la cave sépulcrale.

Purchass dit avoir vu deux de ces momies à Londres en 1700; il dit qu'elles avaient plus de mille ans, mais il ne dit pas à quels indices il a reconnu une telle antiquité.

Tous les chroniqueurs contemporains de la conquête affirmèrent que la durée des momies étaient incalculable.

D'après Sprat, voyageur anglais, il aurait visité en 1650 une grotte sépulcrale où plus de trois cents corps étaient dans un état de parfaite conservation.

Edens, médecin anglais, qui visita l'île, 1652, obtint des Guanches qui y vivaient encore, l'autorisation de visiter la cave de Guiamar; en sa qualité de médecin, dit-il, il obtint la permission. Il constata près de quatre cents cadavres parfaitement conservés; les cheveux, la barbe, les cils étaient dans un état parfait. L'année suivante, chassant avec deux Anglais, l'un d'eux, derrière un tas de broussailles, trouva l'entrée d'une nouvelle cave; il y entra et resta pétrifié. La terreur fut si forte que sa voix en tremblait encore le lendemain. Il déclara que la peau des corps était aussi souple que les peaux des chèvres apprêtées pour gants. Sprat prétend que les nerfs, les tendons, les veines et les artères paraissaient comme autant de petites cordes.

Cent ans après, Beckman et des voyageurs anglais visitaient une cave, où plus de trois cents corps étaient conservés et qui avaient échappé à la destruction. Ils relatent le parfait état des momies et disent que les peaux avaient pris la sécheresse du parchemin. Charles Midleton, dans son *Grand Dictionnaire des voyages*, publié en 1778, donna

le dessin d'une cave de Guiamar, dans laquelle on ne retrouvait déjà presque plus de momies.

Dès 1660, on cherche des momies et sans en trouver, si ce n'est une fois ou deux. Le dix-huitième siècle arrive, quelques Guanches survivaient, croisés, en grand désordre de procréation, car peu se mariaient entre eux, ils étaient ignorants des lieux de sépulture; quelques années encore et toute momie est introuvable. S'il en existe en quelque cave perdue, c'est ce qu'on saura peut-être un jour. La tradition veut que les Guanches aient dit et répété qu'ils avaient plus de vingt caves sacrées à Ténériffe seulement et autant à la Gran Canaria, mais qu'ils ne savaient pas où elles se trouvaient, les prêtres étant morts, ainsi que les embaumeurs qui seuls les connaissaient.

A la Gran Canaria, les corps ne se sont pas conservés, aussi bien qu'à Ténériffe, à cause de la nature du sol. On a trouvé dans les caves un grand nombre de vases en terre très dure de forme égyptienne.

Nous avons de précieux témoignages modernes encore. M. Bory Saint-Vincent, en 1802, eut une momie parfaite qui servit à ses études, et qu'il remit à la personne qui la lui avait confiée; cette momie, des mains de Brossonnet, est passée en Angleterre et se trouve peut-être aujourd'hui dans quelque collection privée, cotée comme égyptienne probablement, car nous n'avons pas connaissance d'une momie guanche, dans les collections publiques anglaises. En 1827, M. Berthelot offrait des primes considérables aux pâtres, afin de se procurer un spécimen. Il réussit incomplétement, car la momie qu'il obtint était en assez mauvais état et ne devait d'avoir échappé à la destruction qu'à cet état même. Cette momie passa de main en main et M. Berthelot la retrouva, vingt ans après à Genève, dans une collection dont elle était une des curiosités les plus rares. Ajoutons encore que M. Berthelot a vu une grotte sépulcrale où les corps et les momies, ne reposaient que sur de simples lits de bûches.

Il est certain qu'après la conquête, les Guanches cachèrent les grottes sépulcrales, mais les conquérants, ayant tous entendu parler, vers 1500, des mines d'or et d'argent d'Amérique, fouillèrent toutes les montagnes et découvrirent les grottes ou caves sépulcrales. De dépit, dans leur fureur insensée, ne trouvant pas d'or, ils détruisirent tout. Ainsi, non contents d'avoir poursuivi les Guanches pour les vendre comme esclaves, de les avoir immolés en cent ans de combats, les Espagnols ont encore détruit leurs cadavres et violé leurs sépultures.

On a retrouvé à la Gran Canaria, à Lanzarote, les *tumuli* des hommes primitifs antérieurs à toute civilisation. Les corps étaient ensevelis sous des pierres sèches en forme de pyramide circulaire. L'art de la momie est postérieur.

On peut justifier la coutume d'embaumer les corps des souverains par le prestige de la fonction et le respect qu'elle inspirait, mais, lorsque le culte de la mémoire des morts est général chez un peuple, c'est un signe certain de haute moralité; cette piété, en donnant naissance à l'art de conserver le corps, constate chez la nation tout entière un profond sentiment de tendresse et de vénération, qu'on ne retrouve que chez les peuples capables d'affections fortes, d'idées nobles et de profonde moralité.

Ainsi, les Guanches obéissaient à un gouvernement monarchique semblable à celui de la France sous saint Louis, si l'on suppose des états généraux et provinciaux perpétuellement tenus. Cette monarchie avait pour appuis les grands vassaux, rois particuliers d'un district. Il y avait un corps de prêtresses ou vestales et des prêtres composant une famille sacerdotale ; une religion naturelle, simple et pure, une noblesse, un peuple pasteur. Noblesse, clergé, rois ou menceys tiraient leur force de l'hérédité et de la vertu. La justice était organisée, les lois étaient conservées par tradition, le chef rendait la justice en public. La police était aux mains de la noblesse, l'armée était composée de tous les citoyens valides.

L'instruction publique était bornée à l'enseignement des principes de morale. La terre était divisée par le chef suivant une loi de capitation; l'homme, la femme, les époux avaient un rôle tracé et défini. C'était, on le voit, une société constituée, le vrai type des sociétés primitives antérieures à l'esclavage qui n'apparut qu'après l'âge de pierre, au moins comme doctrine gouvernementale; c'était le gouvernement celtique, c'était le gouvernement des races caucasiques antérieures au déluge de Noë.

Quelle était l'origine de ces peuples? C'est une question d'éthnographie pure, insoluble si l'on cherche des preuves telles qu'elles soient irréfutables, basées sur des faits certains. Ces sortes de preuves n'existent pas, à vrai dire, mais les traces, les indices, les traditions, les concordances, les témoignages arrivent en foule et peuvent donner une quasi-certitude. Nous avons indiqué de temps en temps les similitudes entre les usages guanches que nous avons décrits et les usages égyptiens; ces similitudes s'expliquent par la tradition vivante en Égypte et conservée par les Grecs. Le philosophe le plus pur de l'antiquité, Platon qui reçut le nom de divin, parle très au long et dans deux ouvrages différents des Atlantes et de l'Atlantide, il est indispensable de donner un extrait.

Dans le *Timée*, Platon raconte qu'étant enfant, son aïeul *Critias* vivant encore (la vieillesse est conteuse), il lui disait :

« Solon fut mon maître; or Solon avait voyagé et résidé « en Égypte d'où il rapporta les connaissances philosophi- « ques et politiques qu'il fit accepter par les Grecs. Il avait « puisé la science chez les prêtres de Saïs, ville du Delta, où « l'un de ces prêtres, versé dans la science de l'histoire, lui « disait; ô Solon! Solon! vous autres Grecs, vous n'êtes en- « core que des enfants, vous ignorez l'histoire d'Égypte. « Nous, nous conservons, dans nos livres sacrés, *l'histoire « écrite depuis plus de* 9,000 *ans!* Vous ne connaissez qu'un

« déluge, mais il fut *précédé de bien d'autres;* Athènes, que « vous croyez nouvelle, est bien ancienne et je vais vous « apprendre comment votre Grèce nous conserva, à nous « Égyptiens, notre liberté en résistant à *l'immense force venue « des bords de la mer Atlantide.* Cette mer bornait alors une « île qui partait non loin des colonnes d'Hercule et qui était « plus grande que l'Asie et la Lybie ensemble ; entre elle et « le continent, il y avait quelques îles plus petites; cette « contréè gigantesque s'appelait l'Atlantide. Elle était peu- « plée et florissante, gouvernée par des rois puissants qui « s'emparèrent de toute la Lybie jusqu'à l'Égypte et de l'Eu- « rope jusqu'à la Thyrénie; ils réduisirent tout ce qui était « au deçà des colonnes d'Hercule en esclavage; c'est alors « que les Grecs antiques se soulevèrent, vainquirent et dé- « livrèrent l'Europe de la servitude.

« Mais un plus grand malheur attendait les Atlantes, car « lorsque dans ces temps il arriva *des tremblements de « terre et des inondations,* l'île fut engloutie; les habitants « de cette île, plus vaste que l'Europe et l'Asie, disparurent « dans une nuit, c'est pourquoi cette mer est innavigable « car il s'y est formée un limon des bas-fonds de la terre « submergée. »

Dans les *Dialogues*, Platon raconte encore :

« Neptune eut pour lot l'Atlantide, puis à sa mort il la di- « visa entre ses fils; mais Atlas, l'aîné, eut la plus grande « part. C'est ainsi que ce roi astronome célèbre, donna son « nom à cette terre. Jamais prince n'eut plus de richesses, « sa terre était pleine de trésors et les êtres vivants y trou- « vaient leur nourriture suffisante, elle était *fertile, sainte, « belle, merveilleuse,* une chaîne de montagnes la terminait « qui produisait de l'oricalque, de l'or. »

Suit la peinture des richesses :

« Mais les États vieillissent, les citoyens se corrompent, « les gouvernements aussi; les Atlantes devinrent impies, « dépravés. Ils irritaient les dieux par leurs crimes, Jupiter

« rassembla les dieux dans les demeures célestes qui sont « placées au milieu de l'univers pour... »

Le reste s'est perdu et n'est pas venu jusqu'à nous.

On peut conclure hardiment de ce tableau historique que les Atlantes étaient antérieurs aux Grecs, aux Égyptiens même et qu'ils avaient apporté leur civilisation aux peuples d'Afrique et d'Europe. Les vestales, les momies, le temple de pierre, la numération, le calendrier, l'astronomie, la tribu, la chaussure, la cadenette, le bonnet des flamines, des mots de la langue passés en Égypte et en Grèce, les pierres consacrées, le temple circulaire et même si l'on veut la circoncision, qui chez les races primitives, ne fut qu'une mutilation religieuse pratiquée encore de nos jours en Océanie, tout cela vient des Atlantes et non du plateau caucasique. Les Atlantes furent maîtres de la Lybie, on y retrouve encore la race, la langue, la tribu et le nom, le drapeau ou *pennon*, la vie pastorale. Donc les Guanches sont un rameau détaché ou isolé, à la suite d'un cataclysme, d'une tige dont les Berbères sont les derniers représentants.

Le lecteur n'aura sans doute pas oublié que nous avons déjà retrouvé des noms de tribu, des noms de rivières, de montagnes, de territoires, enfin le nom même des îles Canaries (Kanar ou Canarr), sur la cote berbère, aujourd'hui partie du Maroc; la langue guanche est l'antique langue berbère, l'antique langue atlantide, de même que les îles ne sont qu'une partie du royaume d'Atlas. Il est vrai que l'isolement en appauvrissant la langue guanche a fait différer en quelques points les mots indigènes des mots berbères et fait disparaître tous ceux dont l'objet était inconnu : *cheval*, *navire*, par exemple.

Nous avons donné les noms guanches en désignant les choses, et ces noms suffiront pour se former une idée de cette langue sonore, dans laquelle les voyelles et les consonnes trouvent un emploi convenablement équilibré; elle était facile d'ailleurs et durant le premier siècle de la con-

quête, elle fut parlée par un grand nombre de soldats; les Normands comme les Espagnols l'apprirent très vite, surtout les Normands. Mais comment la classer?

D'après la science etnographique, il y a cinq grandes classes de langues; dans la troisième classe dite africaine, se trouve la langue de l'Atlas, désignée sous le nom de langue berbère, *antérieure à la langue du Nil* (Égypte, Nubie, Abyssinie); aujourd'hui la langue berbère, vivante comme aux temps héroïques, est parlée dans le triangle africain, comme il y a neuf mille ans, selon le chiffre du prêtre de Saïs.

L'Arabe, le nègre, ont fait irruption dans le domaine berbère, mais ils sont restés à part, éléments étrangers. Dans le Maroc, l'Algérie, les États de Tunis, les Berbères sont divisés en tribus nombreuses, dont les mœurs sont semblables à celles des indigènes atlantides; cette race a plusieurs rameaux, et dans ces rameaux la langue a subi des altérations profondes, tout en se conservant toujours berbère chez les Kabyles en Algérie, les Tibbous, les Touaregs au Sahara, les Amazighis dans le Maroc. Ce qui distingue le Berbère de l'Arabe, c'est l'habitation stable, si les Guanches étaient troglodytes, ils l'étaient devenus par nécessité locale; ils furent toujours stables comme les Berbères.

La race guanche est une race blanche quoi qu'on en dise; le mot l'indique, car en langue celtique, *gwuern* ou *guarn* veut dire *blanc*, comme en langue guanche. La peau n'est ni cuivrée, ni jaune, le type est parfaitement blanc, et la race caucasique n'est certes pas plus belle, car sauf un développement un peu plus accentué des os maxillaires, il serait difficile de tracer la différence anatomique. L'angle facial est celui de la race blanche la plus favorisée, le crâne s'y trouve développé avec tout autant de netteté, les cheveux sont lisses, l'œil est bien placé, la bouche est très significative, parlante, amoureuse, bien garnie; la taille est supérieure, le type glabre est inconnu, le visage ovale, la peau blanche allant au brun, le cheveu noir. Dans la langue spé-

ciale adoptée de nos jours pour catégoriser les races, il faudrait, à notre avis, désigner la race guanche ainsi : race *blanche indo-européenne*, angle de 80 à 90 degrés. Subdivision : *indo-celte*. On peut aussi faire descendre les Guanches exclusivement de la race celte.

Les premiers conquérants espagnols, faisant des Guanches une race africaine jaune, cuivrée ou noire, étaient de mauvaise foi; il fallait faire excuser l'esclavage, et la grande excuse était la peau. Heureusement pour la vérité et pour l'histoire, les témoignages contraires abondent et la race s'est conservée jusqu'à nos jours. Nous avons vu à la Gran Canaria plusieurs têtes qui sont guanches de forme et d'aspect; entre Garachico et les Realejos, on nous a montré un descendant d'un mencey de Ténériffe, dont la tête est exactement celle reproduite par MM. Webbs et Berthelot; force, élégance, intelligence, voilà les trois formes sous lesquelles il nous est apparu. Les types étudiés par MM. Berthelot et Webbs ont déjà depuis longtemps éclairé les savants; d'ailleurs tous les chroniqueurs n'ont pas été de mauvaise foi et plusieurs parlent de la blancheur de la race. S'il ne faut pas que l'on excuse l'esclavage par la couleur, à plus forte raison ne peut-on pas invoquer l'infériorité d'une race lorsque cette infériorité n'est pas réelle.

Cette race berbère ou atlante était-elle autochtone, née sur le sol atlantide ou sur le sol lybien? Pouvons-nous affirmer l'Atlantide et lui donner une forme géographique? Ces deux questions se tiennent et sont si importantes qu'il ne nous appartient pas de les résoudre. Depuis deux mille ans elles préoccupent le monde des savants; déjà dans la haute antiquité les Grecs et les Égyptiens y trouvaient matière à ces entretiens philosophiques dont ils étaient si gracieux conteurs et dont retentirent les échos des jardins d'Academus. Oui, toute l'antiquité a savouré cette croyance dans la terre atlantide, croyance que redit encore l'Orient, le pays des récits poétiques. Ainsi, d'Homère, père de la poé-

sie, à Bory de Saint-Vincent, les îles Canaries ont été pour tout le monde les restes de l'ancien continent atlantide et les Guanches les descendants directs et les plus purs de cette race des Atlantes qui civilisa l'Afrique et l'Europe neuf mille ans avant Jésus-Christ. Depuis cent ans on doute!!!

La géologie, science récente, a jeté un jour nouveau sur ces questions obscures. S'il est vrai que les premières terres furent plutôt que les suivantes propres à recevoir l'homme, ce qui est rationnel, la Bretagne française, le pays de Galles et la portion de terre engloutie qui les joignaient durent être le berceau du genre humain, race blanche. Ce fut sur ces roches granitiques, les plus anciennes du monde, que prit naissance cette race celtique, Kimris, Gaëls, qui occupe dans les traditions antiques la première place. Du Bacchus gaulois, Ram, civilisateur de l'Orient, aux différents Brenn ou chefs qui pillèrent la Grèce et Rome et disparurent dans les profondeurs de la Scythie, il s'écoule plus de sept mille ans. Les Celtes, dans cet intervalle, peuplèrent ou conquirent les terres nouvelles où les jeunes sociétés n'offraient pas encore la cohésion qui permet la résistance. Nous les retrouvons aujourd'hui en Asie au pied du Thibet avec leurs cromleks et les menhirs, aux bords du Rhin et du Danube, en Espagne, en Portugal et au Maroc. A notre avis, que nous exprimons sous toutes réserves, l'Atlantide, terre de seconde ou première formation, aurait été peuplée par eux dès les premiers âges de l'homme, l'*âge de pierre*. Lorsque les civilisations caucasiques donnèrent lieu aux trois invasions indiennes, européennes, africaines, une branche caucasique se rua sur la Lybie; mais ce fait, postérieur au déluge de Noé, ne fit que modifier la race, car nous ne pouvons voir chez les Guanches ni les mœurs, ni les usages, ni la religion, ni la politique caucasique, tandis que tout y indique une civilisation antérieure, invincible, portée par eux en Égypte et en Asie Mineure. Ce sentiment, cette manière d'interpréter l'histoire des Guanches serait ainsi

en conformité avec le récit de Platon qui a un grand poids nécessairement:

Quelques savants ont affirmé que l'Amérique n'était pas autre chose que l'Atlantide des anciens, et quelle était alors jointe à l'Afrique ou seulement séparée par un canal étroit; ils en ont trouvé la preuve dans la forme de l'Amérique méridionale. Qu'on considère attentivement cette forme et celle de l'Afrique actuelle, l'on y retrouvera, disent-ils, l'identité la plus parfaite; la côte ouest africaine est l'image de la côte d'Amérique, l'Amérique méridionale est une Afrique retournée. Ainsi, d'après ces savants, l'Afrique aurait joint l'Amérique, une séparation violente aurait englouti cette partie du globe. Ce qui est certain, c'est une dépression du sol sous-marin qui les sépare, la mer s'est creusé au milieu un immense et profond canal. Cette dépression a été pour les partisans de ce système une considération de la plus haute importance.

S'il nous fallait maintenant indiquer quelle devait être la forme physique de l'Atlantide engloutie; s'il fallait décider entre toutes les affirmations qui ont été proposées, nous n'hésiterions pas à affirmer que l'Afrique continentale s'avançait dans l'océan Atlantique plus loin que les îles actuelles; la forme de l'Afrique semble le prouver.

Nous ne pensons pas que l'Afrique ait pu joindre l'Amérique du sud ou en être séparée par quelques îles, mais bien, que l'Afrique, soit sous forme de presqu'île, soit en prolongement, s'avançait du détroit de Gades aux Açores et des Açores allait aux Bissagots, passant à l'ouest de Hierro, à une distance en mer difficile à préciser.

Si l'on adopte une presqu'île, l'on aura, en plus grand, une forme identique à la presqu'île de Californie à l'ouest de l'Amérique du nord.

C'est l'hypothèse de Bory de Saint-Vincent.

Si l'on adopte, suivant notre opinion personnelle, l'affirmation d'une terre ferme d'abord, passant à l'état de presqu'île,

nous aurions à ajouter à l'avancement actuel très sensible de la côte ouest d'Afrique, trois cents lieues encore à l'ouest et l'Afrique s'étendant au nord à deux ou trois cents lieues en mer à partir du détroit de Gades. Cette hypothèse rentre mieux que toute autre dans le récit de Platon; nous aurions de la sorte une configuration semblable à celle qu'aurait l'Espagne si la côte cantabrique s'élevait jusqu'en face de Bordeaux, à deux cents lieues de distance en mer, pour de là rentrer en ligne avec le Portugal, Léon et Asturie.

Pour nous, cette configuration en prolongement, dans l'océan Atlantique, devient une nécessité si nous voulons expliquer à la fois les traditions, les fables, l'histoire, la géographie ancienne, la langue, les mœurs, en un mot toutes les données que nous avons énumérées. On ne peut opposer à cette affirmation que la phrase de Platon : « Cette mer bornait une *île*, etc., etc. » A cette phrase, qui seule embarrasse en réalité, on pourrait objecter que les sommets atlantiques formèrent des îles *après le cataclysme*, et que cette forme insulaire avait frappé les esprits, de sorte que le prêtre de Saïs, en ce point, aurait confondu l'état présent avec l'état antérieur. Cette explication est de peu de valeur. La science géologique en offre une autre plus sérieuse. Toutes les terres primitives qui émergèrent dans les premiers âges du globe *furent des îles*. Les continents sont un résultat du temps dont on retrouve les causes. L'Atlantide, créée par un soulèvement de l'Atlas, ou l'action neptunienne, pouvait être une île comme le triangle formé par la Bretagne, la côte armoricaine et la pointe de la Hague, que des commotions et des déluges réitérés ont changés en mer, en îles et en fragments de continent.

L'Afrique, antérieure au grand cataclysme qui détruisit l'Atlantide, était selon nous, plus étendue à l'ouest et comprenait les quatre groupes ou archipels océaniens comme sommets de la prolongation de l'Atlas, qui ne sont plus aujourd'hui que le restant de ces terres submergées; exac-

tement comme Jersey, au sixième siècle de notre ère, a été, sommet conservé, détaché de la côte de France, exactement comme Guernesey, Aurigny, Serck, Jethou, les Mainquiers, les Ecréhos, Chausey, à des époques diverses furent conservés après la destruction successive d'une terre qui joignait l'Angleterre à la France. Les Gaëls anglais parlent le breton de France, les Bretons parlent gaël, exactement comme les Canariens parlent berbère et les Berbères parlent canarien, c'est décisif à notre avis.

Si nous ne donnons pas ici toutes les raisons qui ont amené cette conviction, tout en les ayant fait pressentir à toute occasion dans notre récit, c'est que nous devons étudier encore les îles du cap Vert, Madère, la perle, la fleur de l'Océan, les Açores, points extrêmes de cette terre atlantide que nous venons d'indiquer. Nous trouverons là des raisons puissantes qui serviront à déterminer cette conviction, raisons que nous ne pouvons séparer de l'étude des îles qui les fournissent, que nous ne pourrons présenter dans leur ensemble qu'à la fin de notre travail.

Traçons à grands traits l'histoire de la race atlantique. L'Afrique antéhistorique était habitée par une nation puissante, de race atlantide. Elle dicta des lois à l'Égypte et eut sa décadence aussitôt après avoir atteint le degré de puissance suffisant pour engendrer une civilisation. C'est la loi fatale. En Afrique, les Carthaginois ont été dans les temps anciens la branche de cette race qui, ayant répudié la religion primitive, cessa d'avoir l'horreur de Neptune, la peur des flots et, voulant succéder à Tyr, adopta son dieu Melkart, cet hercule tyrien que nous trouverons aux Açores et le Molock ou Saturne venu de Grèce par Didon avec Venus Astarté. Les Carthaginois, rameau de la race atlantide, retrouvèrent dans la mer le sceptre que les arts, ni l'industrie, ni les sciences ne pouvaient leur donner, car cette famille atlantide, puissante encore quelque trois ou quatre mille ans auparavant, avait fait son dernier effort. Deux

princes ou ducs, deux menceys gouvernaient à Carthage comme à la Gran Canaria, trois cents nobles dirigeaient les affaires publiques comme à Canaria ou Ténériffe, la religion leur était confiée. Comme aux îles, le mariage, la lutte, l'esprit belliqueux, l'adoration de la nature, l'engraissement des femmes, la langue. Il y a identité. Non cette identité que les esprits chagrins ne trouvent nulle part, prétendant que Sceaux et Saint-Denis diffèrent de langue et de mœurs à cause de quelque idiotisme local, mais bien cette identité scientifique qui naît des analogies et qui suffit aux hommes intelligents lorsque, à travers la distance et les siècles, ils sont frappés par des similitudes qui ne peuvent être le fruit du hasard.

Carthage brille et succombe sous la pression romaine. L'Atlantide était historique. Deux siècles se passent pendant lesquels elle ne renferme que des tribus vivant selon la loi pastorale. Après une longue lutte avec les barbares, les tribus les plus puissantes sont soumises par les Vandales, Visigots, Alains. Les Arabes, les Turcs leur succèdent. Après tant de siècles et de vicissitudes, la race berbère subsiste encore et occupe le même territoire; la France a conquis un lambeau, Tunis règne où fut Carthage, le Maroc prend la partie océanique, le Sahara est peuplé de Berbères.

Cette Berberie possède, avons-nous dit, une langue identique à la langue guanche. Ce n'est pas que les Égyptiens, les Grecs, les Vandales, les Visigots, les Arabes, les Maures n'y aient imprimé en passant leur couleur particulière. Certes, il le faut, car ces signes du passage d'un peuple au travers d'une race corroborent l'histoire; c'est ainsi que les gutturales espagnoles affirmeront jusqu'à la destruction de la race, le passage des Arabes dans la péninsule. Ces Berbères ont perdu leurs angles saillants, mais le fond est indestructible. Les Guanches avaient usé leur langue, perdu leurs arts, toute industrie, mais le fond se retrouve et ces deux rameaux d'un même arbre, rapprochés après 9,000 ans, se reconnaissent frères, issus du même tronc.

De ces Guanches si énergiques, si vivants encore en 1500 il ne reste que le souvenir et quelques métis. Cette race si puissante, elle est détruite dans les îles; langue, poésie, mœurs, usages, monuments, religion, tout a péri, sauf des lambeaux qui ne vivront désormais que dans quelques livres.

Quels sont les coupables?

Le prêtre et le soldat.

Le soldat fut le bras aveugle qui obéit, mais si la part de responsabilité qui lui incombe est secondaire, elle n'en doit pas moins être affirmée. Cependant Béthencourt et ses chapelains doivent être exceptés. Ce trop court règne passé, l'extermination déjà ancienne, interrompue, recommence; elle ne s'arrêtera que devant le vide. L'Église, dès son origine, avait reconnu l'esclavage, la société romaine qui la vit naître étant assise sur le servage, ce fut politique mais immoral. Plus tard, loin de repudier cette doctrine, ella la consacra. Durant tout le moyen âge, les îles furent dépeuplées, et rois et prêtres firent le commerce des esclaves; l'ordre du Christ avait le dixième sur la vente des Guanches pris dans les îles atlantiques. On vit un jour un prince, chef de cet ordre, armer publiquement pour la traite des blancs! aussi les îles conquises se trouvèrent bientôt dépeuplées. Alors le clergé, plein de ressources, inventa la traite des noirs. C'est que quarante millions d'Indiens venaient de périr en Amérique sous le glaive et la croix, et qu'un grand cœur, Barthélemy de las Casas, pris de pitié pour ces Indiens qu'on coupait à morceaux pour en débiter la viande au détail, sur des étals, à l'usage des chiens et des pourceaux, Barthélemy vint à la métropole implorer du roi la faveur d'aller prendre des noirs sur la côte d'Afrique. Alors le clergé, maître incontesté, cessa le commerce des blancs, il devint accapareur et fainéant. Il acquit toute fortune, toute propriété; les quatre cinquièmes du sol lui appartenaient et la dîme était perçue sur le reste; il s'endormit dans le gras fondu et sa nullité. La révolution le réveilla. La tourmente passée, il se

rendormit, mais vers 1830 il n'y eut plus à s'opposer à la marche du progrès, alors il abdiqua, par force majeure; tout le mal était fait et les Guanches étaient effacés, leur tradition évanouie, il n'en restait que le souvenir.

Après la conquête des îles Fortunées, le prêtre et le soldat, plus intelligents et plus honnêtes, pouvaient tout conserver en s'y enrichissant. Il fallait protéger, servir la race indigène, la civiliser, la faire travailler; les Tyriens, les Carthaginois, les Grecs, les Romains avaient agi ainsi et en avaient tiré des richesses considérables; il fallait lui laisser sa religion, ses usages, ses lois et savoir d'elle par ses chants, sa musique, ses traditions théogoniques, le secret de ses origines et son histoire.

Si la tradition guanche nous était parvenue corroborée par le témoignage de prêtres instruits, véridiques, non préoccupés de leurs croyances hébraïques, nous aurions pu retracer avec plus de sécurité l'histoire de cette race primitive. Cependant, aussi ignorants et inconséquents que fanatiques, par amour de renommée, par amour-propre ou autrement, ces destructeurs qui ont prétendu que l'univers fut subordonné à ce mince rameau israélite dont ils ont voulu faire la souche génératrice, ces prêtres sont ceux qui nous ont conservé les détails tronqués, dénaturés, il est vrai, mais qui par leurs contradictions ont permis de restituer quelques vérités. Bory Saint-Vincent et Berthelot ont débrouillé tour à tour ce chaos et leurs successeurs pourront encore trouver, dans les recits des pères, des données utiles à l'histoire, à la géographie et aux mœurs des Guanches.

Il faut au rameau africain, aux Touaregs, aux Amazighis, un historien. Alors seulement on pourra contrôler et des bases certaines diront le secret de l'Atlantide, que l'Afrique garde encore.

CHAPITRE XXXIII

APERÇU GÉNÉRAL SUR LES SCIENCES PHYSIQUES ET NATURELLES

Nous avons donné, dans des chapitres précédents, la géographie des îles en particulier et la géographie générale de l'archipel ; ces études doivent se compléter par quelques indications météorologiques.

La pression barométrique n'offre pas de grandes difficultés d'observation et l'on peut, sans crainte d'erreur, la fixer à 29 P. Quelques observateurs, mais sans grand fondement, ont indiqué 28 P 217; il est certain que ces variations sont dues à deux causes : l'élévation trop grande du lieu d'expérimentation, la diversité des heures choisies, l'imperfection des instruments. Depuis quelques années, la pratique universelle de la météorologie a obvié au premier inconvénient, en multipliant les observations à diverses hauteurs, la perfection des instruments a fait disparaître le second; enfin les deux baromètres, à mercure et anéroïde, en se contrôlant, ont donné des chiffres aussi exacts que possible ne différant que par des fractions peu dignes d'intérêt.

Un fait remarquable et que nous pensons devoir être noté, c'est que dans les divers archipels des mers atlantiques de

la côte ouest d'Afrique, la pression barométrique est presque absolument uniforme dans un même lieu en toutes saisons, à l'exception des temps d'orages, de levante, de tempêtes ou durant les perturbations atmosphériques rares. C'est à la constatation de ce fait important, dont il faut tenir grand compte tant pour la question thérapeutique que pour la topographie médicale, qu'ont servi puissamment les baromètres anéroïdes qui ne sont pas soumis à la dilatation par le calorique comme les instruments à mercure. L'action des vents et l'état hygrométrique n'exercent qu'une influence très minime et lente sur la colonne barométrique; ces variations de peu d'importance ne sont même pas fixes et ne peuvent servir à la constatation d'un fait constant, ainsi l'hygromètre, parcourant les degrés de son échelle dans un même sens, on peut voir le baromètre agir en des sens opposés; cependant il est assez fréquent qu'un certain degré de sécheresse à Santa Cruz surtout, coïncide avec l'élévation du baromètre.

Pour ce qui touche aux degrés de température, nous avons donné les chiffres dans le chapitre : *Climat de Ténériffe*. Nous n'y reviendrons pas. Nous ferons remarquer que, pour les malades d'Europe, on fait dans les habitations et les hôpitaux des températures artificielles, où l'air est toujours vicié en partie, et qu'il serait préférable, pour les malades des voies respiratoires surtout, d'aller vivre dans un pays où la plus grande variation connue n'a jamais dépassé 11° en moyenne, où les chambres de malades et les salles d'hôpital sont toujours ouvertes, même en hiver! Le plus grand avantage qu'offre cet équilibre de température est de permettre au malade l'exercice, la promenade à l'air libre, toujours plus pur et plus fortifiant que l'air des appartements même ouverts.

En vue de Ténériffe, les voyageurs remarquent quelquefois que l'île est couronnée d'une atmosphère chargée de brouillards nuageux. C'est le phénomène presque habituel à

l'approche des îles Madère, l'intensité de la masse nuageuse est telle que cette île disparaît. Ce fait, dès la haute antiquité, préoccupa les navigateurs et fut pour eux une cause d'effroi. Qu'on se rassure, à Ténériffe comme à Madère, les couches nuageuses n'ont aucune influence sur le climat; trop rarement elles produisent des pluies dans les jours d'hiver ou de printemps. Dans les villes et sur les montagnes jusqu'à 2,000 et 4,000 pieds d'élévation, le ciel est parfaitement pur et limpide d'ordinaire, tandis que la partie supérieure est recouverte de nuages. Ces nuées blanches presque transparentes laissent apercevoir çà et là les hautes cimes, et ne couvrent que les hauteurs intermédiaires des Sierras.

Presque toujours les matinées sont claires et les nuits splendides. C'est alors l'horizon maritime qui se rembrunit et se charge de vapeurs d'un blanc terne, qui semblent complétement immobiles. Avec le soleil, les vapeurs se dégagent, les vents les poussent vers les îles, les montagnes les arrêtent et elles tempèrent les chaleurs; le soir, la raréfaction s'opère par le refroidissement et à la nuit tout devient clair et transparent. Si les nuées se refoulent sous l'action d'un vent déterminé en un point de l'horizon céleste, coïncidant avec un certain état hygrométrique, alors un phénomène particulier, l'arc-en-ciel nocturne, décrit son arc de cercle dans le firmament; le jour, il est plus fréquent et souvent d'une beauté merveilleuse, à Madère surtout ou l'atmosphère est plus humide.

Si les nuages, à l'entrée de l'hiver ou du printemps, deviennent opaques et denses par une condensation plus forte, si le vent du sud-ouest vient à souffler, les nuages se dilatent par l'influence calorifique de ce vent, couvrent les terres et se résolvent en pluies diluviennes; ces pluies sont la fortune des îles, ne durent que peu de temps et ne se répètent pas plus de quarante-cinq à soixante-trois jours dans l'année; dans les intervalles de pluies, les rues et les routes sont sèches et immédiatement praticables.

Ces diverses évolutions atmosphériques sous l'influence de causes constantes : alisés, montagnes, soleil, mer, se répètent à jour et à heure fixe avec une régularité si parfaite qu'on peut prédire le temps avec une quasi-certitude, aussi les Mathieu Laensberg abondent aux îles Atlantiques et y font acte de prédiction à bon marché.

Les îles de la côte africaine, Lanzarote, Fuerteventura, sont moins nuageuses, n'ayant pas de hautes cimes pour arrêter les vapeurs errantes ; le ciel y est plus pur et la chaleur plus intense. Dans la saison franche, hiver et été, les îles occidentales, quoique boisées et de grande altitude, ont des series de jours complétement purs, où la montagne même est si claire et l'atmosphère si limpide, que toutes les distances se rapprochent à ce point que le raisonnement seul peut permettre de les apprécier, tant la vue est trompée. Le matin, du haut des montagnes, ce phénomène est saisissant et ébranle la raison.

En somme, les variations atmosphériques sont régulières, alternes et fréquentes ; malgré ces conditions qui, en tout autre lieu de la zone tempérée, constitueraient un climat détestable, il est certain que le thermomètre et le baromètre n'en sont que très légèrement affectés ; comme à l'isthme de Panama, où il pleut tous les jours, à cause de variations régulières, la température des îles est à peu près égale ; la pluie, même torrentielle, est 9 fois sur 10 circonscrite et le soleil brille en même temps qu'elle tombe. La pluie s'élève au pluvimètre en moyenne à 30 P 021 ; selon quelques auteurs, 28,107. La moyenne serait donc en ce cas de 29 P environ. Les pluies viennent presque toujours avec les vents du sud-ouest, moins fréquemment avec les vents d'ouest ; avec les autres vents, elles sont presque inconnues.

Les orages sont rares, les fortes tempêtes plus rares encore et jamais elles n'ont produit ces épouvantables dégâts auquels les Antilles sont sujettes. Les tremblements de terre sont rares et les oscillations, impossibles à calculer à cause

de leur faible intensité, ne sont que de simples mouvements de *consensus* qui apparaissent à de grands intervalles.

Une des causes principales auxquelles il est permis d'attribuer la douceur du climat des îles, et ce qui rend en même temps les mers canariennes faciles d'accès, c'est que le flux et le reflux de la mer, autrement dit *le flot* et le *jusant*, s'y font peu sentir. Les anciens attribuaient à la colère des dieux les élévations et les dépressions de l'océan. Les premiers hommes dont la théogonie nous a transmis l'histoire, habitant les bords des mers closes *Méditerranées* : mer Rouge, mer Caspienne, mer Noire, eurent horreur de l'Océan toujours soulevé par l'ire céleste. Mais lorsque la science astronomique devint générale par les Égyptiens et les Chaldéens, l'antiquité historique attribua bientôt aux influences lunaires les marées de l'océan du golfe Persique. Aristote et Pline le constatent. Depuis, Kepler, Descartes, Newton, jetèrent un grand jour sur la question des marées et Bernouilli et Laplace, prenant leur point d'appui dans les formules abstraites des hautes mathématiques, établirent d'une façon absolue le rapport des variations des marées avec les phases de la lune ; l'éloignement du soleil exerce aussi sur les mers une influence semblable, seulement la marée lunaire a été reconnue trois fois plus grande que la marée solaire, par la raison que la lune est infiniment plus rapprochée de la terre que le soleil et que la loi de l'attraction, qui cause les soulèvement de la mer ou son intermittence, est en raison inverse du carré de sa distance. Au temps des pleines et nouvelles lunes, lorsque l'action des deux astres se combine, les marées sont plus fortes. D'après ces données certaines, il semble qu'en tous lieux, les marées obéissant à des causes égales en des temps successifs devraient toujours être égales. Il n'en est rien, les circonstances géographiques, la contexture des continents, les rivages maritimes, les vents, les courants sont autant de causes qui élèvent plus ou moins le niveau des eaux. Ainsi, au large

sur les grandes mers, l'océan Atlantique par exemple, les marées sont extrêmement faibles. Romme avait calculé que les marées ne devaient pas excéder trois pieds, autour des îles qui par leur forme et leur isolement ne gênent en rien le mouvement des flots à cause de l'inertie propre des eaux. A la rencontre des continents, les marées prennent de fortes proportions, lorsqu'elles sont favorisées par des courants. Ainsi, au fond du golfe de Bristol les marées s'élèvent à soixante-douze pieds à Chepstow, tandis qu'aux îles de la Société, elles s'élèvent d'un pied à peine. Mais comme on a remarqué que les plus hautes marées ont lieu au fond des golfes, par la raison que les eaux qui les ont formés y courent avec plus de vitesse et une force accrue, aux Canaries, en pleine mer et en présence d'une côte non infléchie comme est la côte d'Afrique du Maroc au Sénégal, les marées ne doivent pas s'élever plus haut qu'en pleine mer au centre de l'Atlantique, quinze pieds au maximum des syzygies. En moyenne, la hauteur des marées varie, pour tout l'Archipel canarien, de sept à neuf pieds. Quoique l'observation n'en ait pas été faite, nous pensons aussi que si l'élévation est de peu d'importance aux Canaries, il faut l'attribuer pour une certaine part aux vents réguliers et aux courants constants qui dominent dans ces parages.

Les navires venant d'Europe et faisant route pour le cap de Bonne Espérance prennent généralement le large et évitent, en passant par l'ouest, Madère, les Sauvages les Canaries. Les navires qui font route pour la côte d'Afrique, évitent cette côte et ne s'en rapprochent que pour atterrir. Quoique infiniment plus propice à la navigation qu'il ne l'était il y a 500 ans, le canal africain est encore difficile à cause des vents peu stables, variant de l'ouest à l'est, passant par le sud avec force et rapidité. Jadis ces parages n'avaient pas de fond, étaient impraticables, ainsi que le rapportent Pline, Ptolémée, Callimaque; l'ancienne terre atlantide, par les temps calmes se laissait voir sous les flots, mais ces terrains

se sont abaissés considérablement depuis quelques siècles et s'abaissent graduellement.

Les navires à destination des îles doivent prendre l'ouest de Madère et des Sauvages et, ces points passés, mettre le cap sur le feu de la pointe d'Anaga; le phare qui vient d'y être construit est de premier ordre. Les navigateurs devront tenir compte d'une déviation à l'est qui porte vers Lanzarote. Les vents alisés fourniront aux voiliers une impulsion favorable, et un ciel toujours pur leur permettra de faire tous les calculs nécessaires entre Madère et les Canaries pour éviter les pitons, la grande Sauvage et les rocs dangereux dans la navigation de nuit.

Les navigateurs partant des Canaries pour le sud seront souvent pris par les *calmes des îles*. Ces calmes qui sont le résultat de l'abri que les hautes chaînes de montagne engendrent, règnent pour Ténériffe sur une longueur de huit à dix lieues; les calmes de Gomera quinze, ceux de Palma un peu plus encore. Ces distances passées, les vagues s'élèvent et la mer devient un peu houleuse; on pourrait tracer la ligne des calmes, tant ces mers sont peu tourmentées.

La beauté du ciel, dans ces parages, est un des phénomènes qui enchantent le plus le navigateur. Rien ne peut être comparé à la transparence de l'air, à la couleur foncée de la voûte céleste, à la vive lumière des étoiles; les filantes sont si nombreuses en tout temps, que la voûte étoilée en est constamment zébrée. On se sent vivement impressionné par le calme, la sérénité des nuits, les odeurs balsamiques et la tiède chaleur d'une atmosphère délicieuse le jour comme la nuit.

Aux îles Açores, aux îles du cap Vert, surtout à Fogo, se font sentir les effets plus ou moins terribles du ressac, sorte de flot de marée montante qui vient frapper les côtes avec une violence continue et quelquefois une force telle qu'on ne peut aborder les rivages. Rien à craindre de semblable aux Canaries ou les effets du ressac accidentel n'ont

jamais mis d'entraves à la navigation côtière si ce n'est durant le *levante* dont nous parlerons plus loin; même en ce cas, le fort vent du sud, égal et constant, ne produit pas ces lames qui s'élèvent sur le même front, avançant d'un mouvement uniforme, ni ces murailles liquides, supérieures de plusieurs mètres au niveau de la mer, qui écrasent les navires ou les roulent en les émiettant sur les galets de la plage, les roches des falaises ou les sables des dunes. Les *tornados* des mers de Chine, les écueils des mers basses ou à fond inégal sont inconnus et l'Océan baigne les îles dans une majestueuse placidité; les gros temps sont rares, malgré le gulf-stream, le roi des tempêtes!

Il est un fleuve au milieu de l'océan; dans les plus grandes sécheresses jamais il ne tarit; dans les plus grandes crues, jamais il ne déborde. Ses rives et son lit sont des couches d'eau froide entre lesquelles coulent à flots pressés des eaux tiédes et bleues, c'est le *gulf-stream*. Nulle part dans le monde il n'existe un courant aussi majestueux; il est plus rapide que l'Amazone, plus impétueux que le Mississipi, et la masse de ces deux fleuves ne représente pas la millième partie du volume d'eau qu'il déplace! Cette définition du merveilleux courant surprend les personnes qui ne sont pas initiées aux choses de la mer. Maury, le plus grand citoyen peut-être de cette Amérique qui étonne l'Europe et lui réserve les plus grandioses spectacles, Maury a tracé la carte du courant qui joue un si grand rôle dans le régime de l'Atlantique et grâce auquel l'Angleterre et l'Irlande peuvent vivre, sans être ensevelies sous la glace ou la neige, les côtes occidentales de France, sans subir le froid moscovite.

Ce courant d'eaux chaudes, ce *fleuve Pélagique*, est dû au régime des vents alisés; ces vents dont le mouvement est retardé par la résistance, le frottement que leur opposent les vagues de l'Océan, ces vents, en perdant de leur force, finissent par donner une impulsion aux flots. C'est sous l'équateur que ce courant est formé et ses eaux sur l'hémi-

sphère atlantique s'élancent vers les Antilles, d'orient en occident; parvenu aux rivages de l'Amérique du nord avec une vitesse moyenne de deux lieues à l'heure, il se divise en deux bras, dont l'un va frapper l'Irlande et la Norwége qu'il réchauffe, tandis que le second, s'infléchissant à l'ouest, vient au dessous des Açores frapper Madère, les Canaries, les îles du cap Vert et retourne à l'équateur. Laissant de côté le bras qui s'avance vers la mer Glaciale, pour ne nous occuper que de celui qui baigne les îles Atlantiques, nous remarquerons qu'il trace une immense ellipse sur l'Océan, ellipse dont les deux extrémités vont des Canaries aux Antilles; ce vaste circuit forme le bassin des *Sargasses*, ce banc de varechs, de *fucus natans* (plantes marines), que Colomb appela : la *prairie de la mer* et qui effraya ses équipages durant toute la traversée de la Gomera à la Nouvelle Espagne; l'imagination de Colomb en fut vivement frappée. Les eaux du courant mettent trois ans à parcourir ce circuit atlantique qui sert d'asile à un monde prodigieux de débris, de mollusques, de crustacées et de plantes, vivantes ou mortes.

Le courant promène incessamment dans cette immense ellipse les objets qui lui sont confiés, et c'est à cette cause qu'il faut attribuer les accidents heureux qui montrèrent à Colomb, à la Gomère, des graines, des plantes, des instruments étranges et même des cadavres d'Américains qui furent pour lui des signes révélateurs d'un monde habité, que tant d'autres indices lui avaient aussi fait entrevoir. Les arbres surtout furent pour Colomb un sujet d'études et détonnement suprême; le Mississipi seul, cède *par jour*, plusieurs millions de mètres cubes de bois au gulf-stream, qui les promène dans son parcours. En Islande il en aborde assez pour suffire aux besoins de la population.

Ce grand courant, *le roi des tempêtes*, comme on l'a baptisé, qui ravage les Antilles, crée les cyclones et les typhons effroyables, soulève l'Océan, détruit les villes, rase

les champs par les vents qu'il déchaîne ou conduit, ce grand courant amorti n'apporte que des bienfaits aux Canaries ; de ses eaux chaudes résulte l'égalité de température qui en fait un lieu de délices.

Nous avons dit que les vents alisés sont dominants ; ils s'inclinent de dix degrés vers le sud-ouest venant du nord-est. Cette inclinaison est due à la configuration de la côte d'Afrique. Les vents d'ouest soufflent rarement et les vents de sud plus rarement encore. Il faut dire quelques mots de ce vent du sud à cause de ses effets particuliers.

Le *levante*, qu'il serait mieux d'appeler de son nom du désert : *harmattan*, règne en maître et en même temps à Madère comme à Ténériffe ; il souffle deux ou trois fois par an et par périodes de trois à sept jours. M. Berthelot a dit :

« Dès qu'il se manifeste, l'air se charge d'émanations « chaudes qui éteignent les feux du soleil, obscurcissent le « jour et ne laissent percevoir l'horizon qu'au travers de « teintes opaques. Ce vent désastreux incommode tous les « êtres, impose silence au chant des oiseaux, sèche la terre, « brûle les plantes, attriste la nature entière. On le craint « partout. »

Les gens de la montagne le désignent : *vent d'en bas* ; les insulaires des villes : *vent du sud ; levante* sur tout le littoral de la côte d'Afrique ; *siroco* en Italie et sur la Méditerranée ; *simoun* en Égypte ; *harmattan* au Sénégal. — C'est le vent de sud-sud-est. Il souffle rarement et l'hiver presque toujours ; heureusement ! car c'est l'été seulement qu'il est intolérable. A cette époque le thermomètre monte à 85°. On affirme avoir éprouvé une fois 90°, c'est la température du bain chaud ! les effets produits sur le système nerveux sont plus sensibles que la chaleur en elle-même. La peau se sèche, un sentiment d'oppression se manifeste, les meubles se fendillent, les couvertures des livres se rident, comme s'ils étaient exposés à la chaleur d'un foyer. Par la continuité du vent on éprouve céphalalgie, inertie, inappétence et cer-

taines personnes débiles ont été atteintes d'évanouissements mais les personnes bien portantes ne sont incommodées que par la chaleur suffocante. Le seul remède à ces misères consiste à s'enfermer hermétiquement; plus de jour, plus d'air, pas de mouvements. Rarement, avons-nous dit, le levante souffle plus de trois jours. Il est suivi de pluies.

Il existe dans les îles des alternatives de vents de terre et de vents de mer, nonobstant la direction générale du vent régnant au large ou en dehors de la sphère d'action des caps, des golfes, des cordillères; ces vents locaux se succèdent à des heures régulières et contribuent, pour une large part, à la régularité de la température, à la suavité de l'air et à la salubrité publique. Dans le jour, sous l'action du soleil, le vent vient de la mer, rafraîchit l'atmosphère et entretient une chaleur modérée; de quatre à cinq heures le vent s'élève et va de la terre à la mer, rejetant sur l'Océan les émanations des surfaces échauffées et les miasmes des villes. En hiver cette régularité est moins grande qu'en été. En somme, durant le cours des diverses saisons, à l'exception des deux îles Fuerteventura et Lanzarote plus africaines que les cinq autres, les îles sont toujours délicieuses de climat; les arbres n'y perdent jamais leurs feuilles, la végétation sa vigueur ni sa verdure, les jardins leurs fleurs ni leurs parfums.

« Le climat qui contribue le plus à l'accroissement et à la « bonté de toute chose est celui ou rien ne domine avec « excès ou tout s'équilibre parfaitement; » cette condition de l'excellence d'un pays, indiquée par les anciens, est constatée par l'observation moderne. C'est aussi une des causes de l'excellence de la flore. La trop grande diversité des espèces végétales ou animales en genres et familles, produit une sorte de monotonie; l'aspect de la végétation est bien plus varié, lorsque un grand nombre de genres est à peine représenté par une ou deux variétés; alors la végétation abondante offre à l'œil un contraste de formes et de couleurs que ne saurait produire l'abondance des espèces congé-

nères. Le rapport des espèces aux genres est donc une des conditions du caractère de la végétation d'une contrée. On peut se faire une idée de ce caractère pour les différentes flores, par la comparaison de quantités numériques; ainsi, tandis qu'en France par exemple, la moyenne des espèces par genre est de 7 1/3, elle n'est aux îles que 1 1/2. Il est vrai qu'il ne faudrait pas abuser de ce rapport numérique, car dans les terrains des époques de transition le chiffre des légumineuses, des crucifères ou des composées canariennes, ne pourrait pas servir à l'évaluation de celui des glumacées et vice-versa. Ces deux familles composent, dans les zones tempérées, plus du quart des phanérogames, tandis quelles ne forment pas le dixième dans les Canaries. Les montagnes isolées au sein de l'Océan, en certaines parties l'influence du continent africain, desséché, brûlé, sans végétation, l'influence de la proximité des tropiques, les nuages que les altitudes attirent, l'atmosphère maritime, les vents brûlants du désert soumettent la flore canarienne à des conditions tout à fait particulières et qui convenant à toutes les plantes n'y laissent cependant développer que de rares congénères et même ne conviennent pas parfaitement à toutes. Il arrive aussi souvent que les espèces congénères diffèrent entre elles, que les mêmes familles sont représentées par des genres divers, et c'est à ce fait qu'il faut attribuer ce caractère d'étrangeté, que présente la végétation la plus habituelle et la mieux connue, sous des formes tout à fait inattendues et singulières. Les différences qui existent dans l'orographie des îles, en multipliant les accidents du sol, les expositions, les températures, ont multiplié les contrastes à l'infini, en diversifiant la phytologie botanique. Il est résulté de ce fait, des flores distinctes et des espèces propres à telle ou telle localité exclusivement; en outre la masse des plantes de chaque île, quoique composée des espèces communes à toutes les parties de l'archipel, ne se présente jamais dans des conditions identiques.

Un fait digne de remarque, c'est que la greffe était inconnue des Guanches. Les fruits naturels produits par les arbres vierges étaient excellents et de nos jours encore ne gagnent rien à être greffés. On a bien introduit des variétés par la greffe, mais toutes les espèces particulières aux îles donnent des fruits si exquis, que pas un jardinier ne songe à greffer un sauvageon; ce fait, aujourd'hui bien connu, ne l'était pas de ceux qui prétendirent qu'à l'état de nature, les fruits n'avaient ni la saveur ni le parfum qu'ils possèdent maintenant et que la culture et la greffe seulement ont pu leur donner. Cette doctrine peut être vraie pour certaines espèces transplantées hors de leur patrie, elle n'est pas exacte pour toutes les espèces indigènes conservées au pays d'origine.

Les espèces aborigènes qui ont apparu dans les îles Canaries appartiennent pour la plupart à des genres européens méditerranéens, mais elles sont plus vivaces, le ligneux est toujours plus accusé et souvent la plante y devient arborescente; certaines espèces y prennent d'autres formes; plusieurs enfin sont des monotypes de genres qui n'ont pas d'analogues: Visnea, Phyllis, Bosea, Plocaina, Canarina, etc. Certaines plantes prennent une tournure, un *facies* remarquable: les Joubarbes (semper viva), les Bystropogon, les Échium, etc., etc.

Parmi tant de végétaux divers qui composent la flore canarienne, quelques-uns affectent les caractères purement africains, les grandes Euphorbes, les Palmiers, les Zygophyllées, les Aizoon, les Kleinies; d'autres en plus petit nombre laissent entrevoir les formes et les caractères essentiellement américains: les Lauriers, les Ardisiers, les Bochmeria, les Drusa et beaucoup de fougères. Donc la flore canarienne, par son caractère dominant *méditerranéen*, laisse entrevoir le caractère *américain*, indique fortement le caractère *africain* et semble établir un point commun entre les climats tempérés et les climats torrides intertropicaux. Ces îles Atlantiques sont une sorte de pont jeté entre les deux

mondes; par leur proximité du tropique elles se trouvent situées sous une latitude des plus favorables à la végétation; leur climat participe à la fois de la vigueur furieuse de la zone torride, de la douceur attiédie de la zone tempérée et par ses altitudes de la calme végétation des zones alpestres; le soleil s'est combiné avec l'eau et les principes les plus actifs de la composition des terrains, pour produire des végétations superbes; les volcans qui sembleraient devoir les frapper de stérilité, ont développé au contraire des conditions d'activité productive nouvelles; enfin l'air ambiant, favorable à toute culture, a permis d'y naturaliser les plantes des deux hémisphères. L'archipel mérite donc à un très haut titre le nom qu'il porte et qui lui restera : *Région botanique*.

Nous renvoyons nos lecteurs au catalogue très incomplet que nous avons placé à la fin du volume. Lors même que nous aurions eu sur cette matière des connaissances suffisantes, le plan de notre ouvrage ne nous aurait pas permis de traiter cette science *in extenso*. Nous nous sommes donc borné à indiquer les caractères généraux qui peuvent donner au lecteur une idée vraie de la flore canarienne vue d'ensemble. Notre catalogue n'est qu'un extrait. Voir pour plus amples détails Webb et Berthelot, Bory de Saint-Vincent, dans les grandes bibliothèques publiques.

Dès l'arrivée dans les îles Canaries, on informe le voyageur avec un certain orgueil qu'il n'y existe pas d'animaux malfaisants. Il n'y a pas à s'étonner, il faudrait s'émerveiller s'il en était autrement; dans des îles de si peu d'étendue, l'homme n'aurait pu vivre sans détruire les animaux nuisibles, s'il en existait; cela lui était facile car ils n'y ont pas de refuge et les espèces détruites n'y peuvent revenir. Toutes les îles offrent le même avantage. Constatons cependant l'existence dubitative de quelques vipères.

Nous trouvons dans les carnassiers, le chien et le chat; dans les rongeurs, les rats et les lapins; dans les pachy-

dermes, cochon, cheval; dans les ruminants, chèvre, mouton, bœuf, chameaux, dromadaire; dans les chiroptères, les chauve-souris, barbastelle et pipistrelle; dans les hirudinées, le *nephelio vulgaris* et une sorte de sangsue particulière, dont on se sert en médecine à défaut de sangsues d'Espagne. En somme, on y trouve tous les animaux importés d'Europe à l'état domestique; donc, rien sur ce chapitre ne mérite l'attention. Les espèces animales étant placées dans des conditions particulières se développent admirablement dans les îles; mais comme en général la domestication n'y a pas à son service des locaux appropriés, les soins intelligents et l'aptitude des peuples du nord, leur développement est moindre qu'en Europe et les races tendent à l'amoindrissement, au dépérissement.

L'ornithologie est pauvre. L'exiguïté des catalogues est telle qu'on a été jusqu'à reprocher cette exiguïté à M. Berthelot, qui a séjourné quarante ans dans les îles, s'est consacré à l'étude ornithologique pendant longtemps et qui peut affirmer que pas une espèce sédentaire n'a échappé à ses investigations; on pourra sans doute ajouter quelques noms au catalogue des espèces de passage accidentel, très peu à celles de passage habituel, rien à coup sûr aux espèces sédentaires.

S'il y a pénurie ornithologique dans les îles Canaries, il faut d'abord en accuser la proximité du désert africain, une stérilité relative des îles de la côte d'Afrique, puis l'éloignement de toute autre terre; la sécheresse est quelquefois telle en été que les espèces végétales propres à l'alimentation de certains oiseaux sèchent sur pied, ne donnent pas de graines ou seulement en quantité insuffisante.

L'ornithologie canarienne est cependant riche de cinq espèces nouvelles ou du moins reputées telles, et sur ces cinq espèces deux à peine trouvent aux îles une nourriture propre à leur organisation; d'abord la *Columba Laurivora* qui vit dans les bois de lauriers et de mocans, la *Fringilla*

Teydea qui vit dans les régions élevées couvertes de *sparto cytisus nubigenus* dont elle mange les graines; les trois autres espèces sont : *Procellaria Columbina*, *Fringilla Canaria*, *Fringilla tintillou*.

Nous ne pouvons passer sous silence l'espèce canari; c'est le serin dont Bory de Saint-Vincent compare le chant, bien à tort selon nous, à celui du rossignol d'Europe. Monte Clara, petite île tout à fait inhabitée près de Lanzarotte, jouissait autrefois du privilége de posséder les serins les plus mélodieux. Le principal mérite de cet oiseau, à notre avis, c'est qu'il est d'une domestication très facile, vit dans les climats les plus divers, jouit d'une mémoire des sons particulière. Les amateurs penseraient à tort que les serins sauvages sont aussi jaunes que ceux de provenance européenne, la femelle est souvent tout à fait brune et le mâle couvert de plumes vertes et brunes alternées, qui sur une robe de teinte jaune blafard, produisent un effet peu agréable à l'œil. Nous donnons à l'appendice une nomenclature de quelques oiseaux; ils ne se trouvent pas dans toutes les îles, certains même ne se trouvent que dans l'une d'elles et quelquefois dans une partie seulement.

M. Anderson, savant naturaliste de l'expédition de Cook, rapporte avoir vu des perroquets dans les Canaries. En cage probablement.

Le lézard abonde dans les îles, surtout le lézard gris; il y est d'une agilité surprenante, et certaines variétés offrent des particularités de robe intéressantes. La reinette verte et la grenouille des bois sont peu abondantes et l'on n'entend jamais aux îles les coassements désagréables des grenouilles de marais ou de fossés.

Nous n'avons eu aucune occasion de voir des specimens de poissons des mers canariennes, nous avons dû nous contenter des dessins. Après avoir conféré sur l'ichtyologie avec le savant M. Berthelot, qui a pour les poissons l'amour d'un pêcheur passionné, nous avons conclu que l'ichtyologie

insulaire est très importante au point de vue de la grande pêche; l'abondance des espèces propres à cette industrie est telle à certaines saisons que la marine pourrait, sans produire un amoindrissement perceptible, être doublée. M. Berthelot estime que deux cents navires et quatre à cinq mille matelots pêcheurs y pourraient exercer la grande pêche lucrativement. Il faut dire en outre que le grand canal qui sépare l'Afrique des îles est fréquenté par des familles de poissons voyageurs qui opèrent leurs migrations annuelles par ce chenal.

Le fait le plus remarquable de l'ichtyologie canarienne, c'est que comme la flore, et même à un titre plus élevé, elle semble participer bien plus de la population marine américaine des côtes orientales que de celle méditerranéenne ou africaine. Les savants pourront tirer des conclusions de ce fait, nous le livrons à l'interprétation. S'il ne s'agissait que d'espèces voyageuses, on pourrait s'expliquer l'identité, mais il s'agit de poissons sédentaires, ainsi : les *Priacanthes*, les *Beryx*, les *Pimeleptères*, les grandes *Carongues*, les *Xombres* à forme américaine se trouvent dans les mers canariennes et la similitude de plusieurs espèces est des plus remarquables. Le *Pimelepterus incisor* est surtout à citer, à cause de l'identité parfaite.

C'est à l'ichtyologie canarienne que l'on doit d'avoir appris à connaître le lieu de séjour, la patrie si l'on veut, de certaines espèces et c'est à M. Berthelot que cette découverte doit être attribuée. On cite à ce sujet le *Beryx décadactylus*.

M. Laharpe, grammairien et littérateur de mérite, mais bien piètre historien, dans son abrégé de l'*Histoire des Voyages*, rapporte qu'on estime beaucoup aux Canaries une sorte d'anguille qui a six ou sept queues longues d'une aune, jointes à un corps et à une tête de même longueur! Il rapporte en outre, que le *chalcas* est un coquillage qu'on trouve sur les rochers et que souvent il y en a cinq ou six

sous *une même grande écaille!* Ces contes bleus peuvent intéresser peut-être les ignorants crédules et sont une preuve de plus de la circonspection que les pères de famille doivent apporter dans le choix des livres; l'*Histoire des Voyages* de M. de Laharpe est répandue et cependant remplie de faits de ce genre.

Nous donnons, à la fin du volume, les noms de quelques poissons.

La conchiologie canarienne n'offre pas de grandes variétés. Rien de remarquable et digne d'intérêt ne la distingue, nous nous abstiendrons de tout catalogue. Il faut remarquer que cette branche des sciences naturelles a été peu étudiée; il en faut donner la raison. Les marées sont très peu élevées, cette élévation minime de l'Océan, suivie d'un retrait de peu d'importance, ne met pas à découvert une portion de plage suffisante pour l'explorateur; en outre, les roches émergent peu et les premiers contre-forts des îles tombant à pic dans la mer, elle y acquiert, au ras de terre, des profondeurs considérables, de telle sorte que le champ d'exploitation est extrêmement restreint.

Au point de vue purement minéralogique, il serait bien facile de donner un catalogue, mais comme on trouve aux Canaries à peu près les mêmes roches qu'à Madère, aux Açores et aux îles du cap Vert, nous publierons un catalogue complet à la fin de notre travail sur les îles Atlantiques, en indiquant les différences légères que présentent entre eux ces divers archipels.

Si nous ne parlons de la minéralogie que pour mémoire, c'est que cette science perd ici de son importance et cède le pas à la géologie dont elle n'est qu'une branche. Quand on pense que depuis les origines de la tradition, l'Atlantide joue un rôle important dans l'histoire de l'humanité, quand on songe à tous les grands hommes qui successivement ont étudié cette question, on comprend facilement qu'il importe peu de donner un catalogue des minéraux que

présentent les îles, tandis que l'étude de la distribution des roches dont se compose cette partie du globe, et le rôle qu'elles ont joué dans la formation de ses diverses couches, pourront servir à baser une opinion sur l'époque de la formation de la terre atlantide et peut-être éclairer un côté de la question qui divise encore le monde des savants.

Le premier corps solide formé fut l'origine de la terre; c'est le granit, quartz, mica, agglutinés par une pâte de soude ou potasse et d'alumine, feldspath. Après le granit, les schistes, ardoises, calcaire, argile; c'est l'époque primitive. La terre apparut tout d'abord entre le Finisterre et le pays de Galles formant l'Armorique française et britannique; le soulèvement du système primaire fit émerger la Mayenne, le Limousin, la chaîne cantabrique, les Pyrénées, une partie du Portugal, l'Atlas africain, les îles Atlantiques. On peut admettre, si l'on veut, que l'Atlas et l'Atlantide, terre ou îles africaines n'ont émergé qu'à la période dévonienne. Cette question est douteuse pour le plus grand nombre. Nous adoptons une création de première période, époque primitive ou de transition, ayant trouvé aux îles toutes les roches et tous les terrains similaires scientifiquement constatés et sur lesquels il ne peut y avoir de doute.

Ces portions de la terre étant formées, elles se refroidirent graduellement par la surface et les parties liquides supérieures, et par ce refroidissement successif elles se cristallisèrent, se solidifièrent. La croûte faite, en vertu de la loi qui veut que tous les corps passant de l'état liquide à l'état solide diminuent de volume, l'enveloppe, l'écorce de la terre devint de plus en plus trop grande; il se forma alors sur l'enveloppe solide du globe des rides, des affaissements, des exhaussements. Telle est l'origine de la plupart des chaînes de montagnes et des vallées. Alors la croûte solide du globe ridée, plissée, en certains points moins resistants fut crevée par la puissance de la masse liquide du feu intérieur, et par ces orifices, des volcans primitifs se firent jour. Ces volcans

rejetèrent sur la surface rocheuse qui les environnait des substances liquides à de hautes températures, qui en se refroidissant, se solidifièrent à leur tour et créèrent ainsi des montagnes volcaniques. Telle fut l'origine du pays des Atlantes, terrains primitifs ou de formation de la première ou seconde période où époque de transition.

Plus tard l'Atlantide créée, des terrains de formations successives, sédimentaires et éruptifs, vinrent se superposer, mais, par suite des éruptions de laves, de trachytes, de basaltes et de granits vomis par des volcans postérieurs, ces couches furent brisées, interrompues, tourmentées et formèrent une sorte de chaos qui autorise des appréciations géologiques diverses. La terre submergée qui servait de base aux îles, ayant disparu par l'effet d'un déluge, considérable à ce point de couvrir la moitié de l'Afrique, ainsi qu'on le constate facilement dans tout le Sahara, il est difficile de trancher nettement la question; cependant la forme fragmentaire est explicable par la constitution volcanique et les torrents de basaltes et de laves. En ce cas, l'Atlantide, terre émergée à l'époque primitive, devient une supposition légitime. Mais, d'autre part, des forces pareilles à celles qui ont creusé des abîmes, comme la Caldera à Palma, les Cañadas à Ténériffe, l'abîme de Freiras à Madère, devaient être gigantesques et capables de produire des terres étendues, mais si l'on trouve des terrains calcaires, sédimentaires, soulevés par cette action plutonique, ils sont des indices certains d'une formation antérieure à cette action même, et ces faits justifient, nécessitent l'existence préalable de l'Atlantide.

Sur des couches primitives comme le furent les premières assises du monde, des éruptions de la période secondaire et tertiaire ont aggloméré des basaltes de structure cellulaire, opaque, spongieuse, cendrée, dont l'origine pyrogénique est facile à préciser; mais des couches calcaires et même argilo-calcaires ont moulé des résidus minéraux et végétaux des premières formations végétales, et des terrains

néptuniens n'ont pas pu être formés là par l'action plutonique; ils sont donc le produit des formations des premiers âges, transposés par une de ces commotions violentes dont les éruptions volcaniques sont toujours accompagnées. Ces fougères, ces coquilles, ces feuilles de l'*âge végétal*, serviront puissamment à démontrer une formation primitive, antérieure sans doute à l'*âge des reptiles*. Les couches de plantes et de coquillages fossiles ayant été nécessairement déposées par les eaux, on doit constater des irruptions néptuniennes plusieurs fois répétées, d'après les assertions non contredites de Cuvier et antérieures aux grandes formations plutoniennes.

Si l'on applique la théorie de Geoffroy Saint-Hilaire, on pourra se convaincre que les îles, non seulement faisaient partie d'un continent ou d'une île immense, mais encore que l'âge de leurs montagnes implique une durée qui démontre leur antériorité à la création plutonienne. Ce qui distingue profondément les éruptions volcaniques des derniers âges, de celles qui furent la cause ou la conséquence des premiers soulèvements, c'est que ces éruptions se renouvellent, tandis que les anciennes ont été partout interrompues. Il faut ajouter que les protubérances ou exhaussements produits par les volcans des premiers âges ont affecté les formes les plus diverses, tandis que les dernières ont toutes la forme conique si évasée ou si pointue qu'on voudra, mais toujours en section de cône. C'est un des caractères distinctifs des volcans atlantiques même des plus anciens; lorsque leurs parois se sont affaissées, on peut encore discerner la forme conique qui confirme leur postériorité.

Acceptant le grand *diluvium* ou cataclysme le plus récent auquel toutes les genèses font allusion, comme celui qui dut submerger l'Atlantide, on trouvera une contradiction flagrante entre la date fixée à cinq mille ans, et l'absence de fossiles animaux que la mer aurait dû y déposer, et que les soulèvements de Cahorra, des montagnettes des îles n'ont

jamais relevé à la surface, amenant au contraire des formations de roches primitives, et des fossiles calcaires et végétaux. Il est donc probable que ce fut un diluvium antérieur à l'âge des reptiles, qui submergea l'Atlantide et recouvrit l'Afrique. Il existe en effet dans l'antiquité des preuves d'une mer Lybique; l'Afrique des anciens, de la Nubie au Maroc, confinait à l'Océan, et toutes les descriptions du bouclier d'Homère, comme les théogonies asiatiques, indiquent une mer Lybique. Le cataclysme qui fit écouler cette mer et mit à sec le Sahara put être aussi la cause de la submersion atlantide. D'après Cuvier, Léopold de Buch et Saint-Hilaire, ces périodes d'évolutions des mers étaient fréquentes avant le grand diluvium, et ils ont prouvé que les mers en se retirant livraient des terres nouvelles à des animaux de races récentes, détruits à leur tour par des diluvium successifs, de telle sorte que si l'on pouvait interroger certains terrains d'Afrique où les sédiments se seraient superposés, on y trouverait l'histoire fossile de l'ensemble de la création animale et végétale atlantide. Nous ne pensons pas que ce travail ait été fait, il aiderait cependant à la solution de la question; d'un autre côté, s'il est très difficile d'assigner aux volcans canariens un âge déterminé, s'il est téméraire d'affirmer que leur manifestation appartient à tel ou tel âge géologique, il serait, pensons-nous, facile de trouver, sur les montagnes d'éruption qu'ils ont créée, des témoignages d'une formation postérieure à la formation des terrains qui leur servent de base. Si l'action volcanique a été dès le début coexistante à l'action neptunienne, il ne s'ensuit pas que les bases des sommets actuels soient dues en totalité à cette action même; ces sommets postérieurs reposent sur des bases primitives de formation mixte peut-être. En effet, on ne saurait nier que le désert de Sahara n'ait été considéré comme un dépôt *quaternaire* dû au *diluvium africain*, et nous ne pensons pas qu'on puisse mettre en doute l'origine commune du Sahara et des terrains de Lanzarote et Fuerte-

ventura. Donc si un cataclysme de nature neptunienne a englouti la partie atlantide, île, presqu'île ou continent dans ses portions basses, les terrains que les îles nous montrent encore, démontrent que les parties submergées moins consistantes que celles qui ont servi de base ou d'assise aux grands dépôts diluviens, devaient être cependant de formation antérieure à ces dépôts; antérieures à cette masse de terrains d'*alluvions quaternaires* dont on trouve aux plages africaines et insulaires les indications conformes aux données scientifiques, et qui renferment les spécimens incontestables des espèces conchyologiques dont la présence est le témoignage obligé.

Il serait téméraire de préciser l'époque du *diluvium africain*, auquel on peut attribuer avec certitude la destruction de l'Atlantide. Il est cependant certain que ce diluvium fut antérieur au diluvium asiatique dont la Génèse fait mention et contemporain de la période *glaciaire* et du déluge d'*Europe*, antérieur ou postérieur à ce dernier, il importe peu. Ainsi, le récit de Platon est corroboré par la science géologique, car on peut faire remonter la destruction de l'Atlantide au delà des 5,000 ans que la Genèse donne au *diluvium asiatique* d'Ararat, et des 6,500 de la période julienne.

Ici se dresse un obstacle trop exagéré, l'origine de l'homme. Nous n'hésitons pas à le franchir. L'homme, de beaucoup antérieur aux six mille cinq cents ans génésiaques, a été trouvé fossile en cent lieux divers, dans les terrains de la période quaternaire créés des milliers d'années avant le déluge. La géologie montre avec certitude qu'entre la période glaciaire et les formations quaternaires qui l'ont englouti, l'homme vivait fabricant ses armes, ses poteries, vivant de chasse, de pêche, divisant ses cavernes de troglodyte et même dessinant, ainsi que l'a irréfutablement démontré M. Garrigou. Du reste, nous ne repudions pas la tradition de Moïse, car en accordant à l'homme une antériorité triple, décuple de sa création biblique, nous nous

expliquons mieux les divers passages montrant l'homme n'ayant, lors du déluge, que les monts pour asiles, les cavernes pour domicile, les outils de pierre, pour attaquer, se défendre et fabriquer, chassé par les volcans, luttant contre les êtres inférieurs, gigantesques et fabuleux; tout cela n'est-il pas la tradition atlantide? A la tradition de Moïse ajoutons les fragments de Platon, les données de la science, et l'Atlantide est confirmée.

Dans la contexture du système volcanique des Canaries, nous avons retrouvé le caractère des volcans en *série*, la série se dessinant visiblement d'est en ouest; mais il y a une direction cardinale *en série* du nord au sud, des Bissagots aux Açores, comprenant les Selvages, les Madère, les Canaries et les îles du cap Vert. Si distants que soient ces archipels les uns des autres, leur formation est identique et la série s'affirme par leur direction du nord au sud. Les bas fonds de l'Atlantique indiquent aussi une continuité, comme si les flots avaient recouvert une sorte de cordillère ancienne s'étendant du nord au sud, épine dorsale de l'Atlantide engloutie qui se bifurque en divers bras de directions opposées, comme l'Atlas africain. Ces formes sont indicatrices d'une ancienne chaîne submergée.

On s'est étonné de la profondeur des *barrancos* ou coupées, de la puissance de certain torrent qui, à Palma, par exemple, s'est ouvert un passage au travers d'une montagne de basalte granitique, creusant une ravine dont l'entaille est de près de sept cents pieds. Il est étonnant qu'on n'ait pas voulu voir l'identité de ces barrancos avec ceux des chaînes continentales de l'Atlas et en certains points avec ceux des chaînes d'Espagne et d'Amérique au Mexique. On s'est obstiné à les attribuer exclusivement à l'action de l'eau et l'on s'est jeté dans le calcul du temps nécessaire pour creuser de pareils abîmes. A Madère un ruisseau qui roule 200 à 300 litres par minute passe au travers d'un ravin de 1,400 à 1,500 pieds, et l'on a calculé qu'il a dû mettre vingt et un

mille ans pour arriver à ce résultat. Nous ne pouvons comprendre sur quelle base ce calcul a pu être fait; d'ailleurs il n'a été montré à personne, c'est une simple affirmation sans preuve qu'on n'a pas osé publier. Il n'est pas nécessaire de rechercher par des calculs toujours fort douteux le mode de formation de ces coupées dans la seule action de l'eau du torrent. Rien ne s'oppose à admettre une action de tremblement, de secousse ou même une fissure due au retrait après le refroidissement de la couche basaltique. Bory de Saint-Vincent et Guilbert l'ont pensé et leur opinion est d'un grand poids. D'ailleurs l'action du torrent se faisant jour au travers de ces fentes peut n'avoir commencé qu'à 500 pieds, bien au dessus du bas de l'entaille actuelle; comment prouverait-on le contraire?

On a allégué que ces torrents devaient être plus considérables autrefois; c'est certain, mais la différence ne devait pas être grande, car ces coupées présentent ce fait d'une ouverture si étroite à de grandes profondeurs que ces torrents ne pouvaient porter à la mer qu'une quantité d'eau de bien peu supérieure à celle qu'ils charrient actuellement. Dans les premières époques des terrains primitifs et secondaires, les pluies chaudes incessantes durent trouver par ces issues un écoulement suffisant, mais successivement les pluies ont diminué, l'atmosphère étant de plus en plus raréfiée, et cependant les torrents n'ont pas diminué leurs entailles pour de minces filets d'eau; cela se conçoit, les déclives sont telles aux îles Canaries, que les hautes cimes étant couvertes de neige, lors de la fonte et par des pluies diluviennes, les eaux s'écoulent si rapidement que les ravins n'en sont pas très sensiblement grossis.

Cette question des barrancos est un des phénomènes atlantides qu'on s'obstine à tenir pour impénétrable. Rien de plus simple cependant; les géologues qui ne veulent pas admettre comme cause suffisante la fissure due au retrait par suite du refroidissement successif, accepteront nous

l'espérons, une théorie née de leur propre enseignement, à savoir que les *barrancos* des îles peuvent avoir été formés par l'action des fluides élastiques qui ont créé les îles et changé, disent-ils, les couches qui les composaient de la forme horizontale en forme penchée, souvent verticale. Dans l'ouvrage anglais de Daubeny nous lisons : *Si nous supposons qu'une couche solide et non élastique surgit soudainement, il arrivera que l'action des fluides y formera des ouvertures en forme de cratère occasionnant un nombre de fissures correspondant aux barrancos.* Tout cela est admissible et l'action de l'eau ne l'étant pas à un aussi haut degré de probabilité, pourquoi l'invoquer exclusivement?

On a prétendu aussi que les barrancos étaient des cratères éteints depuis des milliers de siècles. Nous examinerons cette question importante en traitant de Madère où nous trouverons l'*abismo das freiras*, spectacle sublime, qui semble donner une consécration à l'opinion de la formation des barrancos par le feu. Pour ce qui est des barrancos canariens, nous pensons que cette thèse serait difficile à prouver par l'étude des barrancos eux-mêmes, qui n'offrent avec les anciens cratères éteints ou ceux qui sont encore en action aucune similitude, même lorsque, comme à la Caldera de Palma, le cratère s'est effondré en entonnoir et que la paroi s'est ouverte par l'action des eaux de pluie ou de source. Les volcans actuels, au lieu de paraître vouloir créer des barrancos, affectent, en diminuant d'intensité, une marche en tout semblable à celle des transformations de la grande chaîne des Andes : la création de montagnettes d'éruption, de cônes de scories avec ou sans orifice, de bourbes éruptives. Ce caractère se retrouve à Madère, au cap Vert, comme à Ténériffe.

Il est plus que probable, qu'avant de prendre une forme définitive de volcan éteint, l'immense cirque des Cañadas qui contient les cônes du Teyde, de Chahorra et de Montaña blanca, aura encore des éruptions. D'après les études de

M. Sainte-Claire Deville, on commence à pressentir l'époque où la prévision des éruptions volcaniques sera possible, mais il est déjà permis d'affirmer que ces volcans seront bientôt éteints, et que les îles du cap Vert auront d'ici à quelques siècles le monopole des éruptions atlantiques. Reste à savoir si ces repos ne prépareront pas une période de révolutions nouvelles, de soulèvements, de consensus, et si de nombreuses fractures produites en ce cas sur les lignes de plus faible résistance de l'écorce terrestre, n'entraîneront pas la formation de nouvelles chaînes de montagnes et l'effondrement de certaines parties de la terre, créant ainsi des changements dans la distribution des continents et des mers.

Généralement on trouve dans les environs des volcans éteints ou en ignition des sources thermales; cette thermatité sert puissamment à fixer certaines questions géologiques. Les Canaries n'ont rien de pareil; la source minérale de Chasna n'est pas chaude. Aux Açores, nous retrouverons avec la même formation géologique des eaux thermales célèbres.

On a rencontré au sommet des Cañadas, dans l'intérieur de l'ancien cratère, d'une étendue si considérable qu'il n'a qu'un rival dans le monde, dans les îles Sandwich, des roches semblables à celles qu'on trouve d'ordinaire à la base de scratères non à leur cime. On a prétendu que le Pain-de-Sucre ou Teyde avait accumulé ces roches par ses éruptions diverses. Cette explication s'est présentée tout naturellement et cependant il est difficile de l'admettre. Ces roches, et même des couches en tout semblables à celles qui existent à la base des volcans, se trouvent dans le versant du Pain-de-Sucre opposé à celui par lequel ses éjaculations se sont frayées un chemin, et l'on ne retrouve ni à côté de ces couches ni au dessus aucun indice, aucune trace lavique. Quelques personnes ont pensé, et nous admettons cette croyance, que le cratère des Cañadas a été plusieurs fois

rouvert, antérieurement même à l'émersion du Teyde; en cette hypothèse l'on peut attribuer ces roches à une des éruptions antérieures que le pic actuel a recouvertes en tout ou en partie. L'explication la plus probable est celle qui a été fournie pour la Caldera de Palma, pour Freiras à Madère : un effondrement du cratère principal. Ce phénomène a été étudié ailleurs et les cratères sont de deux sortes : ceux dont l'orifice s'effondre et ceux dont les parois s'élèvent. Dans les deux cas il est facile de comprendre que le sol qui forme aujourd'hui le cirque des Cañadas et a bouché l'orifice du grand volcan primitif s'est entr'ouvert postérieurement, et que par cet orifice un nouveau volcan s'est fait jour dans l'ancien. C'est à cette particularité qu'est due l'originalité puissante du pic de Teyde. Étant donné un immense volcan effondré, le cirque des Cañadas, au milieu de ce cirque a surgi un nouveau volcan, le Teyde ou Pain-de-Sucre; la base de ce nouveau volcan est la base de quatorze lieues de circonférence de l'ancien cratère comblé. S'il est extraordinaire qu'on ait trouvé des roches de base au pied du Pain-de-Sucre dans le versant opposé à son écoulement sur le sol des Cañadas, l'étonnement cesse si l'on attribue ces roches non au Teyde, mais à l'ancien cratère effondré.

La question des volcans, à notre avis, n'est pas la question principale; intéressante à un haut titre, elle cède le pas à la question de formation, et ce problème peut être posé sous plusieurs formes. L'Atlantide existait-elle antérieurement aux volcans actuels? L'Atlantide fut-elle formée concurremment avec ces volcans? Devait-elle son existence, son apparition au dessus des flots, aux formations primitives d'abord, puis aux forces volcaniques postérieures? La géologie semble prouver l'affirmative. Elle admet que la chaîne de l'Atlas africain ait pu joindre l'Atlas canarien en se prolongeant; que des volcans et des soulèvements réguliers, semblables à ceux qui produisirent le triangle breton, les cimes scandinaves, les Pyrénées et l'Atlas africain aient pu créer la

terre atlantide. Alors les volcans durent continuer leur œuvre, les grands cataclysmes diluviens arrivèrent et produisirent l'engloutissement du sol et les sommets seuls restèrent au dessus des flots. Cette affirmation est discutable sans doute, car toute affirmation peut et doit être discutée, mais elle paraît si probable et tout concorde si bien à confirmer cette croyance, que nous pensons que peu de faits géologiques reposent sur des fondements aussi décisifs ; cependant notre avis étant de peu, si tant est qu'il vaille quelque chose, c'est donc aux savants véritables qu'il appartient de résoudre cette question.

Il est certain que la géologie est une science moderne qui, par ses développements rapides, nous permet aujourd'hui de constater des faits dont l'observation ou la tradition avaient donné une idée profonde à quelques grands génies de l'antiquité. Si la Genèse hébraïque n'a pas retracé les premiers âges de notre planète avec précision, les genèses antérieures, les livres sacrés des Asiatiques s'en rapprochent également. Bientôt, quelques siècles à peine après Moïse, Thalès affirmait la création neptunienne, et Platon, par une puissance d'intuition dont quelques modernes pensent qu'il a puisé la source dans les traditions hermétiques, affirmait la création par le feu, plutonienne. Les volcans des époques primitives de notre planète se solidifiant lentement servirent à sa transformation en envoyant à travers de profondes crevasses les matières encore liquides du feu intérieur lesquelles, se refroidissant à la surface, se solidifiaient au contact de l'air ; en ce cas le *Periphlegethon* de Platon, fleuve de feu souterrain, père des volcans et des sources thermales, n'est-il pas une image acceptable de nos jours ? M. de Humboldt, en l'attribuant à un hasard heureux, dû à la riche imagination de Platon, semble vouloir lui enlever, de parti pris, le mérite d'une affirmation scientifique bien caractérisée par l'explication logique d'un effet par sa cause directe. Quand on rejette la croyance à la science infuse, à la divi-

nation, une telle découverte ne pouvait être logiquement attribuée qu'au génie; on ne peut la dénier à Platon, que ses contemporains appelèrent *le divin!* jugement consacré par vingt siècles. Pour conclure, accordant Thalès et Platon avec les modernes, on peut affirmer que les chaînes de montagnes formées par la tension des gaz élastiques et des vapeurs produites par l'énorme chaleur souterraine virent leurs vallées et leurs bases recouvertes de terrains de sédiment déposés par les eaux; plus tard, avant la catastrophe atlantide, les volcans durent continuer leur œuvre, et cette catastrophe passée, les hauteurs seules conservées, ces volcans primitifs n'ont pas cessé d'ébranler ces débris d'un monde englouti. Croire que l'Atlantide n'a jamais existé comme grande terre ne constituerait pas seulement une impiété envers le divin Platon, un mépris absolu du témoignage de l'antiquité tout entière, ce serait s'obliger à admettre que les divers archipels des Açores, Madère, Canaries, cap Vert sont le produit de volcans relativement modernes de la limite antéhistorique, ce qui est contraire à la forme, à la constitution géologique, à la nature des terrains, des roches et même à la végétation, en un mot à toutes les affirmations de la science, qui ne peut consentir à voir dans ces archipels des formations par soulèvements éruptifs comme pour les îles Santorin ou Julia.

Par les divers phénomènes physiques dont nous venons de tracer l'esquisse, par ses dépenses fabuleuses de végétation, par les effets de ses convulsions gigantesques, nous venons de voir la terre atlantide, vivre. Cette mère féconde, *Alma parens*, est aux Canaries plus vivante qu'en nos pays d'Europe; son foyer de création éternel, inépuisable, s'y montre dans ses effets les plus gracieux aux doux vallons de la Orotava, dans les spectacles les plus grandioses à la Caldera de Palma, dans les horreurs de ses cratères et la puissance fabuleuse de ses terribles bouleversements de roches; inépuisable, éternelle, toujours variée et toujours

immuable, telle est son apparence dans les îles Fortunées, et c'est un des lieux bénis où la terre a le plus et le mieux affirmé qu'elle s'échauffe, se refroidit, palpite, produit; *matière?* non, *matrice* universelle, vivant dans l'espace au milieu d'un système en mouvement, et *le mouvement c'est la vie*, a dit Platon.

Il importe peu de détruire par l'étude de cette mère les théories religieuses qui la font sortir toute faite des mains d'un créateur, depuis au repos; de placer ses convulsions par le feu ou l'eau à des époques en harmonie avec le système de telle ou telle génèse; il faut que la géologie accomplisse son œuvre sans crainte. Quoi qu'il en soit des idées judaïques, la terre a encore le créateur en elle et, vivante, ne cesse d'engendrer; la création est en permanence. Si la science ne doit jamais expliquer le mystère de la création, elle a en mains, fournis par la terre, les matériaux propres à expliquer son mode de formation, et poussé par cette curiosité innée qui est l'éperon de l'humanité, l'homme s'attachera de plus en plus à pénétrer le mystère dont il approchera sans cesse. C'est la loi du progrès et rien ne sera aussi utile au développement de l'homme que l'étude des sciences physiques et naturelles que la géologie domine. Oui les lois divines sont toutes dans un fait dont la nature nous a fourni l'exemple : le progrès. De la première plante infime à l'animal rudimentaire, des crustacés aux reptiles, de là aux oiseaux, aux mammifères, à l'homme, la loi progressive est évidente. De la nébuleuse à la mer de feu, à la première écorce, aux pluies chaudes, aux volcans, aux bouleversements fabuleux des premiers âges; des déluges locaux aux déluges glaciaires; de la terre aride, ravagée, inhabitée aux vertes vallées, aux splendeurs des cimes atlantiques, aux Champs élysées des Canaries, la loi progressive est visible. De l'homme primitif, espèce de brute désarmée, inintelligente, à l'homme créateur de la vapeur, de l'électricité et des sciences modernes, au roi de la création en un mot,

la loi progressive est certaine, et cette loi la géologie l'a rendue flagrante. La terre, domaine de l'homme, lui dira son passé; bien plus dévoilant ses mystères, elle fera rentrer dans le néant les enfantillages odieux qui servaient jadis et servent encore à l'asservissement de la créature faible. Ce théâtre des événements que l'on a cru oubliés, ce témoin qu'on croyait muet, par la géologie s'affirme, parle et chante la gloire ou les hontes de celui qui la foule; honneur à qui sait comprendre et enseigner la terre. Il faut des continuateurs à d'Halloy, Prevost, Agassiz, Brongniard, Cuvier, Cordier, de Buch, Deville, de Perthes, Quatrefage, Élie de Baumont, Lyeel, ces grands pontifes de la nature, et leurs successeurs pourront écrire, non seulement l'histoire de la terre, mais encore par elle celle de l'humanité. Faire connaître les lois de la nature, c'est adorer le créateur dans son éternelle manifestation, car les lois de la nature sont les lois divines. Et que sont auprès d'elles les lois éphémères de nos théogonies, de nos sociétés? des lois humaines, incertaines, variables, périssables.

CHAPITRE XXXIV

GOUVERNEMENT CIVIL ET MILITAIRE, JUSTICE, ADMINISTRATIONS DIVERSES

Les îles de l'Archipel canarien furent gouvernées par le conquérant Béthancourt et son successeur Maciot, en leur qualité de rois des Canaries, vassaux de la couronne d'Espagne. Après la cession faite par Maciot, cette courte royauté prit fin, et ses successeurs furent les gouverneurs titulaires des îles conquises et de celles qui le devinrent successivement; quoique relevant directement de la couronne, ils gouvernèrent avec une certaine indépendance. Ces priviléges étaient le résultat de l'autonomie reconnue aux îles, lors de la création de la royauté de Béthancourt. A cette autonomie vint s'ajouter un nouvel élément de séparation, introduit par les *adelantados* ou gouverneurs civils et militaires pour le roi, qui pour l'administration des îles, rendirent des lois et ordonnances rarement identiques à celles de la métropole. De la séparation datant de la conquête et des lois particulières édictées par les gouverneurs, résulta une indépendance très marquée. Ce qui acheva de donner aux Canaries une physionomie particulière, *sui generis*, c'est que les ordonnances royales n'y pouvaient

devenir applicables que par l'effet de la volonté royale, *spécialement exprimée* dans l'ordonnance même.

Dès le début, les quatre premières îles espagnoles suivirent absolument la coutume de Normandie importée par Béthancourt, mais après Maciot, les chefs qui se succédèrent introduisirent, suivant le caractère particulier de chacun d'eux, des changements, des abus, des vexations, et bientôt un despotisme bien plus impitoyable pour les habitants que le gouvernement direct de la métropole. Les gouverneurs, se regardant aux Canaries comme en pays conquis ou comme en exil, peu assurés en outre de la durée de leurs fonctions, se livraient à des extorsions criantes et vivaient dans une indifférence calamiteuse des besoins réels du pays. L'assimilation tant désirée de l'Archipel à une province continentale ne devint un fait que sous Charles III seulement. Cette assimilation devait remédier à bien des maux, mais le but fut atteint trop tard, car la monarchie espagnole, après Charles III, entra bientôt elle-même dans une phase d'évolutions et de malheurs que les guerres et les révolutions ont perpétué. La métropole délaissa l'archipel, et tous les bons résultats que les insulaires avaient le droit d'espérer de l'assimilation furent loin d'être réalisés. Malgré cela, il n'y eut pas trop de regrets à exprimer, car le sort des îles durant le siècle écoulé fut moins pénible que celui des provinces espagnoles ou des autres colonies. L'éloignement et la douceur du caractère insulaire amenèrent un amoindrissement, une diminution de maux.

Pour faire cesser le despotisme individuel des gouvernements civils ou militaires, Charles III décréta l'adjonction des îles à la couronne : comme *province de terre ferme, capitainerie générale, province civile de troisième classe, arrondissement judiciaire avec audience, département maritime adjoint au département de Cadix, diocèses suffragants de l'archevêché de Séville*. En conséquence, la province des Canaries est depuis lors administrée par un gouverneur civil

résidant à Santa-Cruz de Ténériffe et un sous-gouverneur résidant à las Palmas de la Gran Canaria. Leurs fonctions sont à très peu près identiques à celles d'un préfet et d'un sous-préfet en France. Ils sont chargés de la nomination des *alcaldes*, nomination que la couronne se réserve le droit de sanctionner, de l'instruction publique, des travaux publics, de la police, du gouvernement civil, des impôts et de la surveillance de l'administration provinciale et communale, de la santé, des hospices etc., etc. Depuis que la monarchie est constitutionnelle, pour sauver les apparences, douze membres élus par le suffrage restreint, forment un conseil provincial ou *députation provinciale* chargée d'assister le gouverneur civil; Ténériffe nomme cinq députés, Palma deux, Lanzarote et Fuerteventura deux, Canaria trois, qui forment une sorte de conseil de préfecture dont les attributions sont très restreintes.

Au dessus de cette députation provinciale est un conseil d'État : le *Conseil*. Ce conseil est toujours composé de trois membres dont deux doivent être avocats. Si les attributions de la députation provinciale sont restreintes, le conseil n'en a aucune; en réalité il est toujours écouté *pour la forme*, ses conseils ne sont suivis que s'ils sont en concordance parfaite avec les désirs de l'autorité!

Un commissaire de police et ses agents sont sous la dépendance du gouvernement civil.

Dans les habitudes latines ce gouvernement paraît assez simple; cependant il ne fonctionne qu'à l'aide d'un secrétaire général, de chefs de bureaux pour chaque service, et chacun d'eux a sous ses ordres de trop nombreux employés dénommés : de la province, de l'État, de l'impôt, de la police, des routes, de la santé, de l'ordre public etc., etc. C'est en un mot, une administration complète, des ministères comme pour un véritable royaume.

Le gouvernement militaire est plus compliqué; d'abord, un *capitaine général* chef militaire de toute la province qui

agit par deux lieutenants, l'un à Ténériffe, l'autre à la Gran Canaria. Ces deux lieutenants sont deux généraux de brigade et prenent le nom de : *Secundo cabo.*

Ces officiers généraux sont chargés d'administrer un détachement de deux compagnies d'artillerie destinées au soin exclusif du système de défense des îles, et s'élevant à 180 ou 200 hommes au plus. L'Espagne n'envoie pas d'autre armée aux îles, qui possèdent une milice insulaire dont nous allons bientôt faire connaître l'organisation; donc il n'y a jamais plus de 200 hommes de troupes espagnoles dans l'Archipel. Le système de défense comprend : une batterie à casemates armée de canons rayés; le fort Saint-Philippe armé également de canons rayés; le vieux château, bicoque ridicule au point de vue militaire; un parc d'artillerie bien tenu et quelques défenses insignifiantes. Dans les six autres îles, rien qui vaille la peine d'être décrit. Tout cela dans des proportions très mesquines, et cependant plus que suffisantes à notre avis, sert de prétexte à un corps d'officiers de génie, commandé par un général qui va passer, dit-on, maréchal de camp. On connaît maintenant l'état des lieux, le chiffre de l'armée, deux cents hommes; voici l'énumération des officiers qui la commandent; c'est fantastique, incroyable... cela est.

Le capitaine général des iles est en même temps général d'artillerie et comme tel, a sous ses ordres un général et un colonel commandant le parc avec une administration spéciale; il a en outre sous ses ordres un adjudant de place, un major de place et les employés de la place; exactement comme à Metz, Kronstadt ou Gibraltar!

Le capitaine général des îles, ayant déjà deux lieutenants qui sont deux généraux, comme nous l'avons dit, a encore un état-major et des aides de camp; ce n'est pas tout. Il y a les employés de ces officiers qui forment un bureau particulier, et comme quelques-uns de ces officiers sont chargés de services réels ou imaginaires, ils ont encore des em-

ployés pour ces services; tous ces bureaux militaires sont installés dans le palais même du capitaine général.

Ajoutons : un général de marine, un auditeur de guerre, un fiscal de guerre, un auditeur d'artillerie, un auditeur de marine, trois médecins militaires, vingt administrateurs militaires, ce qui joint à quinze officiers d'état-major, fait un total respectable de cinquante officiers supérieurs pour 150 à 200 hommes, et tous ces gens-là sont chamarrés d'or sur toutes les coutures! L'Espagne les paie et les décore de tous les ordres imaginables; ils sont fiers comme tous les inutiles et se trouvant déplacés, en quelque sorte exilés, traitent les insulaires de barbares et soupirent après leur retour dans la mère patrie où ils pourront intriguer pour avancer, avoir une croix de plus, un poste préférable, ou se faire mettre à la retraite en conservant leurs appointements.

Pour les gens de cette espèce il faut des priviléges; ils en ont à foison. Les militaires ne peuvent être jugés par les tribunaux civils, même *au civil.* Ce principe contraire au bon sens étant admis, on a créé un auditeur de guerre pour juger ces guerriers. Mais les marins ne veulent pas être assimilés à l'armée de terre; alors comme il pourrait y avoir un port militaire aux Canaries quoique ce port n'existe nullement, il y a un auditeur de marine, qui n'a pas de marins à juger; qu'importe! il pourrait y en avoir; en attendant qu'il y en ait, l'auditeur de marine est là, bien payé. Mais l'artillerie est une arme spéciale, elle ne veut pas être confondue avec l'armée ordinaire, alors il y a aux Canaries un auditeur d'artillerie, etc., etc., on voit où cela mène... à l'absurde.

Cependant si on comprend l'utilité de 50 officiers supérieurs, en ce qui concerne les 17 officiers d'administration militaire, il serait bien plus difficile de justifier ce nombre. Ils administrent quoi? Rien ou peu, ils s'administrent... des appointements, cela est certain.

Le recrutement dans les îles est pratiqué d'une façon paternelle. Pour le service de la marine les îles doivent

4,616 matelots, 16 seulement sont en service; pour l'armée de terre les îles doivent 5,515 soldats dont se compose la *milice insulaire*, sur lesquels 1,100 sont appelés, 800 pour l'infanterie, 300 pour l'artillerie. 2 à 300 font un service actif, et ce service se borne à bien peu de chose. Lorsqu'il y a des troupes royales à Ténériffe, les milices sont dispensées de toute fonction, en cas contraire, chaque trois mois, un bataillon prend le service et pendant ces trois mois, officiers et soldats sont payés par la couronne. 280 hommes sur les 1,130 (le quart), sont de service pour un trimestre. En cas de guerre la mère patrie a le droit de mobiliser ces milices, et sauf ce cas elles ne peuvent quitter le territoire canarien. Tous les bas officiers sont canariens, mais le bataillon est commandé par des officiers de l'armée royale. Pour le cas de mobilisation possible, on a divisé les 1,130 hommes appelés au service annuel, en bataillons et compagnies propres à recevoir dans les cadres les 5,515 hommes formant la totalité de la milice des îles. Ces bataillons et compagnies sont commandés par 3 colonels, 6 lieutenant-colonels, 10 commandants, 2 capitaines, 11 lieutenants, 2 adjoints. Ce sont des cadres d'officiers toujours disponibles au cas de mobilisation des milices et payés par le gouvernement.

Lorsque l'on voit défiler ces miliciens en activité pour trois mois, dont le tour revient tous les trois ans, deux ou trois fois par conséquent dans la moyenne de la vie humaine, on est étonné de la tournure martiale, de la tenue nette, de l'allure vive, de l'air de santé et de vigueur de ces insulaires. Tous les voyageurs s'y trompent et prennent ces miliciens pour des troupes espagnoles de premier ordre.

Ces milices sont une vieille institution normande excellente à tous les points de vue, et dont le fonctionnement satisfait tout le monde. Nous les retrouverons aux îles anglo-normandes.

Voici l'organisation judiciaire : au premier degré, juge de

paix ou de conciliation; au second degré tribunal de première instance composé d'un juge, d'un suppléant, d'un procureur, le juge assisté d'un *fiscal* faisant fonctions d'accusateur public.

Ténériffe a trois juges, la Gran Canaria deux, Palma un, Lanzarote et Fuerteventura un. Le juge de Ténériffe connaît des causes de Hierro et de la Gomera.

La cour d'appel, *audiencia*, réside à la Gran Canaria, elle se divise en deux chambres ayant un président chacune, 1 fiscal de l'État ou procureur du roi, 2 *oïdores*, auditeurs ou conseillers et 1 régent d'audience.

La cour de cassation ou tribunal suprême réside à Madrid.

Anomalie singulière! les étrangers sont jugés par l'auditeur de guerre.

Les îles possèdent deux tribunaux de commerce, l'un à Ténériffe l'autre à la Gran Canaria.

Les juges de paix sont éligibles, la couronne les désigne sur liste de candidats nommés par les électeurs.

Tous les autres fonctionnaires de l'ordre judiciaire sont nommés par la couronne et payés par l'État.

L'administration judiciaire est bien plus simple que l'administration militaire; on en pourrait conclure sans crainte d'erreur contre le fameux : *cedant arma togæ;* en effet, en Espagne l'idée de justice est tout à fait subordonnée, la force y prime le droit absolument, il n'y a de pouvoir que par la grâce des généraux, puisque les généraux défont le gouvernement et le refont. Les prétoriens ont l'empire et l'on sait qu'il n'est pas dans le tempérament des armées ni des généraux d'avoir le respect de la justice. Il y a plus, il n'en ont pas la compréhension; c'est leur seule excuse. Ce qu'il y a de plus déplorable dans les pays soumis à l'autorité militaire, ce n'est pas l'absence de liberté, sans laquelle après tout on peut vivre, c'est l'absence de justice ou, ce qui est pire, la justice subordonnée. L'esprit militaire suffit pour enlever à un peuple tout sentiment de justice.

Malgré ce que nous venons de dire précédemment, foncièrement vrai pour l'Espagne, nous nous applaudissons d'avoir à reconnaître que la justice jouit aux îles d'une réputation de probité qui, sans être entière, ne permet pas de l'assimiler à la justice espagnole; et cependant les juges y sont tous espagnols! Cela tient à cet apaisement dû au climat insulaire, que nous avons fait remarquer tant de fois, et à l'indépendance que produit l'éloignement de la métropole. La justice aux Canaries est presque désintéressée de la politique, elle y est plus équitable par conséquent et n'est pas exposée comme dans la mère patrie à peser dans sa conscience, d'un côté le devoir, de l'autre le salaire et l'avancement dus à des services. En somme, nous pensons que la justice est rendue aux Canaries par des hommes sujets à l'erreur comme partout, mais avec plus de loyauté, d'indépendance et de probité qu'en Espagne et surtout qu'à Madrid où elle est sous l'œil du pouvoir.

Il y a aux Canaries une administration ecclésiastique tout à fait indépendante du gouvernement civil et qui est du ressort du diocèse de Séville. Deux évêques sont chargés de cette administration; le premier réside à la Gran Canária, le second, dit évêque *concordataire*, réside à la Laguna. Comme il est de principe étroit en Espagne que les prêtres ne relèvent que de cette administration, un tribunal ecclésiastique est institué pour eux spécialement. Une cour ecclésiastique, ayant encore les attributions civiles que toutes les nations civilisées ont à cette heure enlevées au clergé, connaît des séparations de biens et de corps, des affaires de mariage, et tout cela fait le plus superbe imbroglio qu'on puisse rêver. Par l'église, l'État, la paroisse, le tribunal ecclésiastique et le tribunal civil, la condition des conjoints et des enfants devient en certains cas un problème où les solutions les plus étranges se présentent chaque jour.

Le clergé est payé par l'État.

L'administration municipale est élective, l'alcalde seul est

nommé par la couronne. Elle a sous son administration directe à peu près toutes les attributions ordinaires de viabilité, d'instruction communale, de police et d'ordre public, le théâtre, les hospices, la bibliothèque, les marchés, les fontaines, etc., etc.

L'hôpital civil, très bien tenu, est subventionné et possède des revenus provenant de dons volontaires; l'hopital militaire, bien tenu mais sans importance, est à la charge de l'État.

Une école d'agriculture avec un professeur seulement, a été fondée depuis peu; pas d'élèves. La ville de Santa-Cruz a créé aussi un collége civil qui est peu prospère et une école des beaux-arts qui n'est pas fréquentée. Si ces institutions, bonnes en elles-mêmes, n'ont pas de résultats, il ne faut pas s'en étonner. S'il se trouve aux Canaries quelque sujet capable de profiter des leçons qu'on y donne, il appartient à une famille qui a dû le faire élever sur le continent puisqu'il n'y a pas d'écoles préparatoires dans les îles; donc il y retournera. Pour que ces écoles soient fréquentées, il faut que l'éducation primaire ait donné des résultats, il faut avoir créé une vive impulsion, un mouvement considérable, nous dirions volontiers une révolution dans les idées des pères de famille. Cette révolution est faite dans tous les pays du nord; plus l'on y multiplie les écoles plus elles ont d'écoliers, tandis que trois écoles sont désertes à Santa-Cruz. Il faut contraindre les enfants à recevoir l'éducation, les parents seuls le pouvant, c'est le père qu'il faut convaincre.

Nous avons déjà parlé d'un séminaire à la Gran Canaria, établissement qui fournit le clergé des îles; nous avons aussi indiqué l'institut de la Laguna, qui reste en définitive le seul établissement d'instruction supérieure en voie de prospérité; les progrès ne sont pas là; il faut les chercher dans l'instruction primaire. Plus de cent villages possèdent déjà des écoles primaires qui sont fréquentées par huit mille enfants; mais il faudrait arriver à en instruire vingt à vingt-cinq mille, dans l'Archipel.

On ne saurait trop le redire, les Canaries, si elles suivent la voie à peine ouverte, c'est à dire si elles continuent à augmenter le nombre des écoles primaires laïques, arriveront dans peu de temps à dépasser les provinces espagnoles les plus fières de leur instruction générale ; elles y auront d'autant plus de mérite, qu'elles étaient les dernières ou à peu près il y a quinze ans. Mais ce n'est pas l'Espagne qu'il faut dépasser, c'est la Prusse ! L'émulation est un bon sentiment chez les enfants et les femmes, pour lesquels elle est un mobile suffisant, mais pour les hommes, il faut une foi, une conviction. La patrie peut-elle être honorée, servie, si elle est peuplée d'êtres voués à la misère, au servilisme à la superstition par l'ignorance? Que ceux de qui dépendent les destinées canariennes répondent ! Le premier devoir d'un peuple qui veut être libre, c'est de s'instruire ; qu'on multiplie les écoles et que les pères y envoient leurs enfants ; peut-être même, après tout, devrait-on rendre l'éducation obligatoire, pour arriver au résultat. L'expropriation des immeubles pour cause d'utilité publique est bien moins justifiable en droit que l'expropriation de l'ignorance. Des écoles et des chemins, ce sont les deux premiers termes d'une progression dont il faut parcourir chaque degré promptement, au prix d'efforts continus qui mènent en vingt-cinq ans à l'indépendance, au bien-être, à l'égalité.

L'impôt est basé sur la propriété mobilière et immobilière. L'établissement de l'impôt sur la propriété agricole, offrait seul des difficultés dans un pays aussi accidenté. On a résolu le problème en établissant trois classes : les terres hautes, les terres moyennes, les terres basses. Chaque classe est imposée suivant un chiffre fixé par unité de mesure et l'étendue de la propriété augmente proportionnellement la quote-part à payer par le propriétaire ; autrement dit : *l'impôt territorial est proportionel à l'étendue et a pour base fixe la quotité afférente à chaque classe.*

En résumé, on peut établir ainsi le fonctionnement admi-

nistratif dans l'Archipel canarien : une administration municipale qui est aux mains de l'alcalde, nommé par la couronne; l'administration de la commune est donc dépendante du gouvernement civil. L'État tient tout, il administre tout comme il l'entend et sans contrôle sérieux; le clergé seul est indépendant.. La police locale même est aux mains de l'État. Les Canariens oublient trop que c'est sur elle que les gouvernements despotiques s'appuient, et que de toutes les vexations qu'ils ont subies, celles dont la police a été l'instrument ont été les plus iniques. Qu'ils méditent le mot de Champfort : *Il faut que la police soit quelque chose de bien épouvantablement mauvais, que les Anglais préfèrent les voleurs et les assassins, et les Turcs la peste!* D'où en bonne logique il faut conclure : il n'y a qu'une police honorable, bonne, légitime, celle faite par les citoyens eux-mêmes et gratuitement.

L'armée est à peu près maîtresse absolue en ce qui la touche, presque en dehors de l'État et totalement hors la loi civile. Par un résultat inattendu, fruit des mœurs publiques, l'armée, partout ailleurs inféodée à l'État, contient en Espagne tous les éléments révolutionnaires. C'est dans la magistrature et l'armée qu'on trouve le plus d'indépendance, d'instruction et d'intelligence; mais il ne faut pas s'y tromper, rien de bon ne peut sortir de ce qui est mauvais en soi; de l'armée, il sort des Césars, de la magistrature et du clergé il peut sortir des Ximènes, jamais la liberté, l'égalité. L'histoire, qui ne se dément pas, le prouve en tous pays. Aux Canáries, l'armée est sans grande influence, car les officiers n'ont pas de soldats et ils n'exercent pas plus despotiquement le pouvoir que le clergé, moins peut-être, car en fait, le clergé est plus puissant; on dirait une abdication consentie d'un côté, forcée de l'autre.

Si dans la métropole les lois les plus violentes, la répression la plus énergique, sont à l'ordre du jour, si aucune liberté, ni de presse, ni de réunion, ni des cultes, n'y existe,

il n'en est pas de même aux Canaries; ces îles Fortunées, jouissant de tous les avantages naturels, ont encore par surcroît, cette chance heureuse de n'avoir pas trop à souffrir des plus mauvaises institutions.

Légalement, l'Espagne est un pays constitutionnel, mais cela n'est vrai que dans les protocoles, car en réalité elle est gouvernée despotiquement par trois puissances solidaires qui dévorent la nation : le prêtre, le roi, le soldat. C'est l'idéal du mauvais gouvernement, ne satisfaisant que les salariés, et la révolution qui doit le renverser se prépare ouvertement, comme il nous a été facile de le voir. Aux Canaries on en parle partout, au casino, au café, à l'hôtel, dans la rue même en présence des agents de l'autorité. Quelles que soient les éventualités de l'avenir, nous désirons pour les Espagnols un gouvernement honnête qui leur donne l'instruction et la liberté, ces deux biens qui procurent tous les autres; mais nous souhaitons surtout une chose, sans laquelle rien n'est possible, nous voulons parler d'une mesure radicale contre le salariat. Une nation ne peut prospérer que si la jeunesse, c'est à dire la génération active et forte, travaille et produit; c'est la voie moralisatrice unique. Une nation dont la jeunesse attend une place par faveur, une place par retrait d'emploi, une place par suite de décès, prête à faire une révolution pour une place, une pareille nation marche vers la ruine à pas de géants. Cette plaie est la plaie des races latines, qui ont délégué la puissance individuelle à un pouvoir central et s'honorent de recevoir de lui un salaire; par cette abdication les nations latines suivent la voie de démoralisation par excellence. Par le salariat elles se dévorent elles-mêmes. Qu'on en juge. Les Canaries, pour deux cent trente mille âmes, ont plus de quatre cents employés civils salariés; qu'on ajoute les cinquante officiers supérieurs que nous avons indiqués! Aux îles de la Manche où la liberté est absolue, la police est gratuite, les juges non payés, le muni-

cipe gratuit, le pays se gouverne par lui-même, sans frais. La Grande Bretagne paie six ou sept employés seulement pour cent trente mille âmes de population. Le salariat n'est pas un mal, seulement parce qu'il absorbe le plus clair de tous les revenus et qu'il annule pour la patrie la force de citoyens qui auraient créé une portion de richesse, le salariat est encore démoralisant, abaisse les caractères, devient le prix d'une faveur au devant de laquelle on court à plat ventre. Les fonctions salariées étant réduites, le nombre des candidats réduit, tel qui se fût fait plat pied pour obtenir un poste, deviendra un citoyen utile, producteur, honorable, lorsqu'il n'aura d'autre ressource pour vivre que le travail manuel ou intellectuel . . . .
. . . .

Ces notes écrites aux Canaries quelques mois à peine avant la révolution de septembre ont été conservées, parce que le gouvernement nouveau qui dirige l'Espagne n'a rien fait encore pour l'archipel des Fortunées. De vieilles lois étaient sur le point d'être rapportées par la monarchie d'Isabelle, qui avait compris que des réformes administratives et judiciaires étaient indispensables. Nous ne savons ce qui sera fait, mais les îles ont été admises à se faire représenter aux Cortès. C'est déjà quelque chose, et nous pensons que, grâce à ces députés, les intérêts insulaires auront moins à souffrir que sous la monarchie bourbonienne.

Les événements de Cuba doivent, à ce qu'il nous paraît, être un enseignement grave pour le gouvernement actuel, et il en devra conclure tôt ou tard à l'émancipation des colonies espagnoles, qui y aspirent comme toutes les possessions ultramarines. Les États-Unis, le Canada, les îles Ioniennes, l'Australie ont montré ou montreront définitivement combien est faux, pour l'intérêt des métropoles, le système des assimilations lointaines. Cependant dans le cas particulier on pourra le continuer encore, mais il est facile de prévoir,

dans un avenir rapproché, une séparation consentie des Philippines, de Cuba et des Canaries, s'administrant elles-mêmes sous le protectorat de l'Espagne. Il semble que malgré le bon esprit des classes intelligentes, le libéralisme et le patriotisme de tous, les aspirations républicaines de quelques cœurs haut placés, quelques années encore sont indispensables avant de réaliser ce *desideratum;* une seule chose le rendrait possible et légitime à bref délai : quelque grief sérieux donné par la métropole. Jusque-là, il convient d'attendre le développement progressif des intérêts matériels, de propager, de vulgariser les idées d'indépendance, et de laisser s'élever davantage le niveau de l'instruction publique. Séparées de la métropole, mais restant espagnoles de cœur et d'âme, s'administrant elles-mêmes, les îles sous le protectorat de la mère-patrie verraient s'ouvrir une ère de prospérité dont, malgré toute l'étendue de leurs aspirations légitimes, les habitants ne se font pas d'idée. Alors, n'attendant rien de l'Espagne, elles feraient elles-mêmes leurs ports, leurs routes, leurs écoles, auraient une marine de commerce, et ces sacrifices produiraient des résultats immédiats, supérieurs à ceux qu'ils produisent dans des contrées moins bien partagées à tous les titres.

Tandis que l'Espagne est livrée aux généraux, aux partis monarchiques et cléricaux qu'une minorité trop faible est impuissante à contenir; tandis que la mère patrie oscille encore entre le passé ténébreux et l'avenir rayonnant, livrez-vous au travail agricole, au commerce, et restez unies, belles îles Fortunées! Les étrangers sourient au récit des jalousies qui troublent le calme de Ténériffe et de la Gran Canaria. Rivalité de civilisation, de commerce, c'est bien; c'est la guerre pacifique, seule féconde, c'est un signe de vitalité. Continuez à vivre sans guerres intestines, charmantes îles Fortunées ! Efforcez-vous de vous dépasser, c'est une course où le prix, la palme, est au plus méritant, mais n'ayez qu'un

cœur pour la patrie, et que la patrie soit pour vous le groupe béni de Dieu que vous habitez. Laissez à la métropole sa suzeraineté tant que vous n'aurez à souffrir par elle que des taxes ou des impôts ; mais si vous deviez être couvertes de soldats, gouvernées despotiquement, si vos efforts pour avoir l'instruction, la justice, l'administration loyale et populaire, étaient rendues stériles, si vos franchises de port vous étaient ravies, si vos milices nationales étaient supprimées, pour vous enlever le privilége de vous garder vous-mêmes, alors émancipez-vous hardiment. L'Espagne serait impuissante contre vous. Ne craignez pas d'être à la merci de l'Angleterre, de l'Amérique ou de la France, ainsi qu'on le répète chez vous dans un but facile à comprendre. Les mirages effrayants de l'envahissement sont une sorte de machine de guerre que les despotes et leurs partisans font agiter devant vous pour vous effrayer de la liberté et vous faire croire la tutelle indispensable. Si jamais vous deveniez libres, n'oubliez pas que l'Angleterre et l'Amérique respectent et protégent les nations qui veulent et savent se gouverner elles-mêmes.

Les îles Canaries, comme l'Espagne, vivent depuis six mois en véritable démocratie, et rien jusqu'à ce jour ne peut faire pressentir que la république y soit difficile à implanter. Tout semble prouver au contraire que la nation accepterait avec joie cette forme dans laquelle elle trouverait une stabilité que les gouvernements successifs n'ont pu lui donner. S'il n'est pas absolument vrai qu'un peuple n'a que le gouvernement qu'il mérite, il est certain qu'un peuple peut toujours se donner un gouvernement et le conserver s'il lui convient. La république est le seul gouvernement logique, perfectible, contre lequel nul n'a le droit de s'insurger et que l'Espagne se donnera, nous n'en saurions douter, après une époque de transition.

Quel que soit le gouvernement que les Cortès, actuellement assemblées donneront à l'Espagne, nous faisons des

vœux ardents pour que cette nation attardée, qui nous est si sympathique, reprenne sa route progressive et retrouve, à l'avant garde des nations européennes, la place qu'elle occupa jadis et à laquelle il lui est permis de prétendre encore.

Aux Canaries nous souhaitons l'autonomie.

CHAPITRE XXXV

CONVERSATION A LA BELLE ÉTOILE

Madrid, mars 1869.

Monsieur le marquis de la Florida,
à la Orotava.

. . . .

Nous avons été hier aux Cortès espérant entendre Castelar ou Margall; par deveine nous n'avons eu qu'un piètre discours ministériel plein de réticences, de promesses vagues, d'exhortations puériles adressées à tous les partis par l'un de vos plus célèbres généraux.

A peine dans la rue, Brünner, selon sa mauvaise habitude, s'arrête et me saisissant par un bouton de mon habit :

— Et voilà ce qu'il en coûte pour avoir voulu ménager la chèvre et le chou; par le sang du Christ! comme on dit ici, il faut être *chair* ou *poisson*, où l'on perd son latin...

— Vous parlez d'or, lui dis-je, mais marchons, car on vous écoute.

— Et qu'importe! *qui louvoye toujours jamais n'aborde;* il faut être pour le roi ou pour la ligue, pour la monarchie

ou pour la république, sans cela chacun vous tient en méfiance et c'est bien fait. Le discours du général...

Nous étions en pleine *carrera san Geronimo*, les passants ébahis s'arrêtaient, lorsque l'un d'eux brusquement se jetant dans nos bras :

— *Que tal, hombres !*

— C'était... je vous le donne en mille... c'était don Antonio P..., ce jeune officier que l'ex-reine avait interné à la Orotava, un habitué du Casino, notre ancien commensal, votre ami, celui de Monteverde; vous pensez si nous avons parlé de vous ! Il nous a rappelé nos bavardages du salon d'Orotava, orné de fresques enfantines et de ces belles cartes vénitiennes, sur lesquelles des artistes inconnus du quatorzième siècle ont peint des navires étranges, voguant le long des côtes habitées sur des mers animées de poissons, et dont les marges illustrées rappellent les productions, les diverses industries locales, les costumes des pays représentés. Vous nous manquiez. Tout en descendant la carrera San Geronimo, nous avons pris le *salon* et par une belle nuit chaude de printemps nous avons politiqué en gagnant la *Fuente Castellana*, à cette heure déserte.

Brünner, vous le savez, est un républicain exclusif qui ne veut rien entendre. En parlant de vous à son ami don Antonio, il lui disait : « Quel dommage que ce monsieur soit marquis? il ferait sans ce titre ridicule un bon citoyen de Saint-Gall, mais c'est un mal sans remède ! » Brünner croit à la décadence progressive de la race latine et n'en veut pas démordre. Vous vous souvenez de ses tirades humoristiques sur l'Italie qu'il a habitée trois ans et dont il prédit la chute inévitable. L'Espagne à ses yeux est moins malade, mais guère; indifférente, fataliste, dit-il. Partant de là il a conclu qu'elle devait tomber comme nation latine, mais la dernière.

— Le peuple espagnol, nous dit-il, possède une puissance d'abstraction qui lui permet de vivre presque totalement désintéressé de la politique; les illettrés, le peuple des cam-

pagnes, la *mob*, se tiennent à l'écart, isolés. Cette faculté, extraordinaire chez un peuple de race méridionale, rapproche singulièrement l'Espagnol de l'Arabe, indifférent à tout ce qui n'est pas personnel.

— Bon! voilà que vous nous faites Turcs ou Bédouins, dit don Antonio. Mais c'est faux, monsieur Brünner, archifaux; l'Espagne en chassant le Maure, en se levant en septembre, vous a bien montré qu'elle n'est pas indifférente et qu'elle entend bien ne pas subir éternellement le joug de l'étranger pas plus que l'arbitraire monarchique.

— Pardon, leur dis-je, il me semble que vous êtes tous les deux dans le vrai, car si la masse de la nation espagnole n'étant pas instruite n'est pas apte encore à argumenter sur les matières politiques et d'intérêt général, elle est, je crois, possédée d'un sentiment patriotique puissant. L'Espagne est pour l'Espagnol le pays unique, le plus beau, le plus riche, le plus fertile. Inculte et pauvre, direz-vous Brünner? non riche et fertile, vous répondra l'Espagnol. L'Espagne peut tout, sait tout, est tout. Ignorante, impuissante, direz-vous encore? Non puissante quand même et égale à toute autre nation en science comme en toute autre chose, vous répondra l'Espagnol. Ces assertions, absurdes au premier abord, vous surprendront, mais en y regardant de près vous y trouverez la preuve d'une idée de nationalité dominante. Ce n'est pas le patriotisme étroit, l'amour du militarisme, de la royauté, du clergé, des arts, des gloires nationales, du bien-être, c'est plus encore, car c'est illimité et inconscient, c'est une sorte de passion étrange, exclusive, comme la jalousie en amour; sentiment non raisonné, instinctif, aveugle, qui tient lieu de toute science politique sans la remplacer, quoique tout sentiment soit une force réelle.

— J'admets jusqu'à un certain point, répliqua Brünner, ce patriotisme aveugle de la masse, si vous m'accordez qu'il n'est pas partagé par la noblesse, la bourgeoisie, les

fonctionnaires, la partie intelligente et instruite de la nation.

— Hélas! vous avez raison, dit don Antonio, il est à peu près certain que la classe instruite et intelligente, à l'exception d'un très petit groupe qui tend, il est vrai, à s'accroître tous les jours, est au service des influences, du pouvoir, de l'argent, de la force; c'est ce qui explique la passion des places et emplois, destructive de tout patriotisme.

— Et c'est aussi ce qui explique, ajouta Brünner, comment les prétendants, avec de l'argent trouvent des armées, comment les généraux seuls ont la faculté de faire des révolutions militaires, comment ces révolutions une fois faites sont accaparées par un parti bientôt renversé par la ligue de tous les autres. Pendant ce temps la nation, indifférente ou à peu près, vous l'avez accordé, n'a participé à tous ces mouvements divers que pour payer, servir, s'annuler, et le pays est la proie des partisans tour à tour victorieux qui se hâtent de s'enrichir, étant assurés de leur défaite prochaine.

— Messieurs, leur dis-je, puisque le fonctionnaire est la cause de tant de maux, il faut bien établir le rôle qu'il joue en Espagne.

— Ce ne sera ni difficile ni contestable, répliqua Brünner. Dites-moi, don Antonio, s'il n'est pas évident qu'en Espagne il y a dix partis différents, tandis que dans les pays du nord les progressistes ou libéraux, les conservateurs ou rétrogrades forment deux partis pour ainsi dire uniques; dans le nord, les fonctionnaires à l'exception des ministres sont tous en dehors des compétitions des partis. En Espagne, il n'en est pas ainsi; il existe une armée de fonctionnaires au service de toute prétention, dont un dixième peut-être est en place et les neuf dixièmes inoccupés; ces neuf dixièmes n'ont d'autre souci que de se ranger sous une bannière quelconque, calculant les chances, non pour arriver à l'amélioration des conditions générales du pays, mais seulement pour chasser les fonctionnaires en exercice et se mettre à

leur place. Qu'arrive-t-il alors? Les titulaires évincés se joignent à ceux qu'on n'a pu satisfaire et la lutte recommence. On a donné aux sortants des retraites, des demi-soldes, on a créé des *cesante*, rien n'y a fait, on n'a abouti qu'à grever le trésor de plus en plus appauvri et l'armée des salaires est toujours aussi formidable; le fonctionnaire pousse en Espagne comme le chien-dent. Il est évident que pour des divisions qui doivent leur existence à de pareilles causes il n'est pas de drapeau, de désignation, de programme politique applicable, aussi le fractionnement est illimité. Cet émiettement des forces intelligentes aboutit à une déperdition des forces morales et matérielles de la nation, car les partis sont réduits à demander à quelque général influent un *pronunciamiento*, à la première occasion. Le pouvoir n'est pas le but de l'insurgé, mais seulement le salaire; les souverains depuis 1600 ont entretenu cette manière d'être, qui confirmait leur puissance et c'est à cela qu'est dû l'empressement des révolutionnaires triomphants à se donner un nouveau maître, si par la force des choses la révolution dépassant leurs vœux, a été jusqu'à renverser le monarque. Voilà pourquoi Madrid a donné un vote tout à fait monarchique, car un vote républicain eût condamné au travail sérieux 50,000, 100,000 fainéants qui vivent du budget; voilà pourquoi les généraux du provisoire demandent un roi comme les grenouilles de la fable, fût-il un soliveau.

Il faut vous l'avouer, mon cher Marquis, don Antonio ne sut que répondre — il resta silencieux, roulant, mâchonnant son cigare entre ses dents — puis tout à coup :

— Mais enfin prétendez-vous que notre bourgeoisie intelligente ne peut pas prétendre à sauver le pays par la science acquise, par la volonté, par amour de liberté, d'indépendance; l'armée ne peut donc pas...

— Pas si vite, nous allons y venir, dit Brünner.

La bourgeoisie, née avec le siècle, par l'instruction et la fortune a pris place au pouvoir, mais ne se recrutant pas

assez abondamment par une élévation proportionnelle du prolétariat à la bourgeoisie, elle s'est constituée tout d'abord en classe privilégiée. La bourgeoisie, par les hautes fonctions, les monopoles, la finance, reniant son origine plébéienne, considère le prolétariat comme un ennemi et s'appuie sur le despotisme. Les fonctions libérales, ne donnant pas à vivre aux fils des bourgeois, sont désertées et la partie la plus nombreuse, évitant les longues études, les travaux pénibles, la culture, le commerce, se rue à la curée des places et n'envie que les douceurs du salaire mensuel. C'est donc la bourgeoisie, la classe instruite qui crée les partis et les sert pour son profit.

— Vous avouerez cependant, dit Antonio, que la Catalogne et l'Aragon font exception, la bourgeoisie y travaille, y produit; Cadix, Malaga, Séville même, n'offrent pas le spectacle triste des servilismes madrilèñes et il y a encore dans la bourgeoisie bien des cœurs nobles et généreux qui battent pour le bien-être du pays et son émancipation.

— Je crois que vous reconnaîtrez, Brünner, que don Antonio est dans le vrai, car la minorité des Cortès presque exclusivement prise dans la bourgeoisie en est une preuve flagrante. Pour vous mettre d'accord tous les deux, il faut convenir de bonne foi que cette fraction excellente du pays est bien plus susceptible que l'armée de le conduire vers des destinées meilleures.

— Et n'avez-vous pas vu aussi, ajouta don Antonio, qu'une certaine partie de la noblesse a des tendances libérales?

— Que parlez-vous de noblesse! s'écria Brünner; on connaît ses procédés! En France, dans la nuit du 4 août, elle jetait lâchement, à mon avis, au vent révolutionnaire, des titres qu'elle devait réclamer avec la même lâcheté sous la restauration, et votre noblesse espagnole est encore bien plus bas tombée que l'ancienne noblesse de l'OEil de Bœuf. A quoi bon m'objecter des exceptions, de mauvais aloi probablement? Les privilégiés trouvent les privilèges bons et veu-

lent les garder même lors qu'ils font semblant de les abandonner; les blancs sont blancs et restent blancs, je n'en puis démordre et me méfie toujours de vos marquis démocrates.

Depuis plus de deux siècles votre noblesse n'a vécu que d'orgueil stérile, de vanités puériles, de magnificences ruineuses et en même temps d'un servilisme incompatible avec son arrogance. Au lieu d'absorber le pouvoir et de se substituer aux influences cléricales, au lieu de se constituer en oligarchie, préférable après tout au double despotisme du roi et du prêtre, la noblesse s'est humiliée, se contentant d'aumônes, de titres vains, de rubans, de fonctions illusoires, elle s'est même désintéressée de la gloire militaire ce qui la place au dessous de l'aristocratie autrichienne et russe. Désertant la science politique, elle s'est réduite à faire consister son mérite, à prendre ses chevaux à Londres, ses voitures à Paris, ses cigares à la Havane, à hurler après la dynastie pour satisfaire ses besoins ruineux, et à faire sottement tous les jours le tour de la *fuente Castellana*, dans des carosses tout dorés. Ces hommes à charge d'âmes par la position, ces fonctionnaires dirigeant, gouvernant un pays merveilleux, le plus riche d'Europe par le sol et le sous sol, ont amené la misère croissante, l'ignorance fatale, l'extinction du commerce, de l'agriculture et de l'industrie, l'immoralité flagrante, la concussion dans l'administration et le mépris s'est implanté dans tous les cœurs honnêtes.

La nation espagnole, qui semblait devoir renaître il y a quelques années à peine, est retombée après l'effort, ployée, courbée, gémissante; le ressort des âmes s'affaiblit de jour en jour, plus de crédit ni étranger ni national, plus de force morale; l'honneur est marchandise et le clergé ramène au despotisme dynastique reconstitué les brebis qui voudraient s'affranchir du chien de garde, afin qu'il n'y ait pas dans le royaume un seul sujet libre véritablement. Avec cela la marine désarmée, les arsenaux, les ports, les caisses d'État

et de la Banque nationale vides, mais en revanche, les théâtres, les églises, les alamedas, les cirques, les places de toros, regorgeant de monde, et, dominant le tout, naguère, le trône de Charles-Quint occupé par une personne hystérique et bigote! Au milieu de tant d'intrigues et de hontes, le peuple indifférent a vécu dans son abstraction, participant seulement à ces révolutions successives par sa misère accrue, ses charges alourdies; bref, vous en êtes à la dépopulation, *finis Iberiæ!*

— Soit, ce que vous venez de nous dire, Brünner, est à peu près exact, mais vous pouvez faire peser les mêmes accusations sur les classes similaires russes, par exemple, et cependant vous ne concluez pas à la mort de la Russie; et d'ailleurs savez-vous ce qu'un peuple peut souffrir avant d'être condamné sans retour? Sait-on à quel moment son abdication est absolue, sans appel? Ces longs sommeils, suivis de soubresauts galvaniques que les révolutions espagnoles nous montrent, indiquent une vitalité considérable et donnent des espérances de rénovation.

— Hélas! toujours déçues, répliqua Brünner, les insurrections inspirées par le ressentiment, l'égoïsme, la jalousie, l'ambition, n'ont jamais été le fruit d'une idée philosophique et politique; jamais un but pratique à réaliser ne les ayant fait naître, quelle en pourrait être la durée? Courte; les partis fractionnés y aidant ou s'en emparant tour à tour, rendaient l'insurrection triomphante mort-née. 89, au contraire, dans des circonstances analogues, remettant la direction de la Révolution française aux mains des philosophes et des politiques imbus des idées anglaises de liberté, puis de la volonté toute française de la destruction des priviléges qui devaient fonder l'égalité sur la justice, 89 a tout réalisé en germe et le génie de Napoléon et quatre-vingts ans d'intrigues et de violences n'ont pu parvenir à tout détruire. Le problème est tout entier dans les données du présent; il s'agit de préjuger, d'après le fait actuel, l'avenir de la nation espagnole.

Va-t-elle passer à la république et s'y maintenir? Va-t-elle à la monarchie, abandonnant comme par le passé ses destinées aux habiles de tout poil, de toute robe, de l'armée, du clergé, de la noblesse, de la bourgeoisie et faire dévorer le plus clair du budget national par les 500,000 fonctionnaires d'un gouvernement autoritaire étiqueté : *Libéral ?*

Qui oserait dire : non!

Brünner se tut; nous étions accablés, il était visible que don Antonio souffrait, son émotion l'empêchait de parler, il s'assit sur un banc.

Après un instant Brünner lui prit la main et lui dit avec son sourire narquois :

— Nous sommes des hommes et nous devons tout entendre; vous jugez l'Espagne par les révolutions contre le monarque, que vous considérez comme le résultat d'une volonté puissante de rester libre, et ces faits mal interprétés vous font perdre le sens des enseignements de l'histoire. Voyons ! est-il vrai que la liberté une fois conquise, le peuple espagnol, masse intelligente ou fraction instruite, a abdiqué tout pouvoir au bénéfice d'une force existante ou constituée aussitôt par lui ? Cette délégation stupide, d'une autorité que les citoyens individuellement sentent trop lourde pour leurs débiles mains, est-elle un fait ? Oui, don Antonio, triste réalité! et qui vous dit que la fraction intelligente aujourd'hui au pouvoir, désertant demain la cause populaire, ne se jettera pas comme hier sur le budget, envoyant aux présides ou chassant du sol espagnol quelques récalcitrants trop libéraux? et qui vous dit que demain la masse populaire ne retombera pas comme jadis dans son apathie, son indifférence, se berçant d'aspirations, d'un idéal chimérique? Eh bien, sachez-le, si l'Espagne abdique encore son droit à exercer sa puissance, ce sera sa dernière chance perdue sans retour, car je crois que ses forces de réaction vont en décroissant comme celles d'un malade épuisé. Les nations latines d'Europe ou d'Amérique fatiguées, usées, se

laissent dominer par le despotisme qu'elles se forgent sous toutes les formes successives : monarchie absolue, monarchie spirituelle, monarchie constitutionnelle, république autoritaire, et ces gouvernements continuent l'œuvre de ruine, d'ignorance, de démoralisation ; de la sorte, chaque jour le réveil devient moins probable, toute énergie morale s'éteint petit à petit, et la perception de l'idée abstraite de liberté et d'égalité qui est la notion de justice, devient de plus en plus difficile pour des intelligences oblitérées et façonnées de longue main à la servitude. Voilà comment, oubliant qu'il a en lui la puissance dont tout émane, le peuple subit lâchement le despotisme qui le tue, invoquant sur son lit de Procruste Dieu ou le diable qui restent sourds à ses lamentations.

. . . .

. . . .

Il nous semblait, sous la blanche lumière de la lune, à la lueur vacillante d'un bec de gaz voisin, voir surgir le spectre de l'Espagne maudissant et blasphémant. Nous étions muets sur le banc devant lequel le républicain de Saint-Gall se promenait lentement.

— Rien de plus affligeant, reprit Brünner après une pause, que cette décadence des races latines ; elles ne tombent pas glorieusement, résistant de toute leur énergie à l'envahissement des Barbares venant à l'immense curée, ou des nations du nord coalisées pour précipiter leur chute. Non ; elles meurent par l'annulation de l'individu, par la démission volontaire et honteuse de chacun ; pas un enseignement, pas un revers n'a diminué leur ardeur guerrière absurde, leur faiblesse d'esprit devant les pompes religieuses et les grandeurs du pouvoir, leur lâche terreur devant la justice servile, leur morgue stupide qui réclame la primauté toujours et quand même, si bas que le pays soit tombé, amour-propre national ridicule qui obstrue l'intelligence, oblitère la vue et rapetisse tout ce qui est étranger pour tout ramener à sa taille.

Spectacle navrant!

Race monarchique, crédule, moutonnière, toujours prête à se donner un maître, à s'aplatir devant tout ce qui est fort, à se précipiter aveuglément dans le sentier battu des prédécesseurs; race servile qui ne saurait vivre sans pasteur, sans tuteur, sans empereur; race perfide, changeante, impressionnable, qui trompe toujours, même le maître qu'elle s'est donnée, le renversant par une révolution démocratique pour se choisir un autre monarque aussitôt; race perdue car elle persiste à attendre son bien-être et sa liberté, de quelqu'un, de quelque chose, d'un homme ou d'un événement, se déclarant à jamais incapable de vouloir fortement et de se gouverner en gardant elle-même la liberté conquise.

Mais cette liberté qui est à l'homme comme l'air et la lumière, cette liberté est-elle nécessaire aux Latins? Je crois que non. Si elle leur est inutile, qu'ils le disent! En ce cas qu'ils ne rompent pas à chaque instant, par une révolution, des émeutes de la rue ou des attentats, la placide jouissance du riche, la quiétude égoïste de la bourgeoisie, la grasse pâture du clergé, l'oisiveté bravache de l'armée, la dogmatique faconde de l'université, les services ténébreux de la magistrature, le fonctionnement de la machine administrative; qu'ils respectent le gouvernement, car chaque révolution nouvelle amènera un surcroît de charges.

Si la race latine n'a pas besoin de liberté et renonce à toute tentative pour la reconquérir, ses gouvernants lui donneront en échange un peu plus de bien-être, réduiront l'armée au chiffre nécessaire pour la garde du troupeau, sacrifieront moins de millions à la satisfaction de la vanité nationale, les aspirations libérales seront remplacées par un système de liberté industrielle et commerciale, par la satisfaction des appétits. Alors gouvernants et gouvernés, gros et gras, inconscients, non sans orgueil mais sans vergogne, fleuriront, ayant l'apoplexie pour perspective der-

nière, au lieu de la misère et du dépérissement actuels. Alors ce sera bien, et le philosophe n'aura pas à se contrister au spectacle ridicule de chartes dites libérales, de républiques morts-nées, de constitutions à l'instar de 1789, sans cesse violées; tristes parodies, boniments de saltimbanques! Ce qui devra couronner légitimement l'édifice, ce ne sera pas la liberté, mais le bien-être.

Les races latines abdiquent tous leurs droits, en faveur de l'autorité; que l'autorité leur donne la pâtée! Le ventre réclame; qu'on serve!

Les Prussiens, les Russes, les Anglais riront bien!

Ironie, toi qui es la justice, venge les hommes du nord de tout le mal que la race latine leur a fait, de tous les biens qu'elle leur a apportés, les dédaignant pour elle!

Fais que les Latins jouissent des fruits que donne l'abnégation de soi-même : servitude et abrutissement!

Délivre-les des biens pour lesquels ils ont combattu des siècles : liberté, fraternité !

Fais que le monde soit pris de dédain pour les races latines et si elles doivent vivre encore que ce soit par pitié, livrées par leurs divisions à la haine et à la fureur! qu'elles se dévorent commes des fauves!

Par les arts, vous Latins, vous avez charmé le monde, poussé en avant la civilisation, ouvert la marche du progrès; par la science, la philosophie, les lettres, vous avez dominé les intelligences; par la langue précise, par la langue poétique, par la langue des dieux, vous avez répandu la lumière; par vos labeurs séculaires, votre sang, votre Passion, vous avez créé et donné au monde l'idée de liberté, d'égalité; à quoi bon? Peuples latins, laissez ces chimères! une seule chose vaut : la force! Par la force, Rome subjugua le monde ancien; par la force, la France, sous Charlemagne et Napoléon, conduisit l'Europe; par la force, Espagne, tu as vu le soleil éclairer ton empire dans les deux hémisphères. Auprès des forts, des providentiels, César, Charlemagne, Napoléon

et Charles-Quint, que sont Dante, Molière, Cervantes, Murillo, Vélasquez, Voltaire? Rien.

Allons! que l'idolâtrie du sabre vous soumette, que la crédulité béate domine vos âmes, que l'administration vous enlève toute personnalité; races vieillies, endormez-vous, les temps sont venus!

Il faut expier la Saint-Barthélemy, la révocation de l'édit de Nantes, le 18 brumaire, le coup d'État.

Il faut que l'Italie expie son crime, l'évêque-roi.

Il faut que l'Espagne expie l'inquisition, les jésuites, la dépopulation des deux Amériques, la traite des noirs.

Alors soumis aux ordres de Bismark, de Nesselrode, de Metternich et de lord Russel gouvernant l'Espagne par un Cobourg d'occasion ou un Bourbon de seconde main, il vous restera encore une trinité merveilleuse, suffisante pour la somme de bonheur dont vous êtes dignes : l'administration, le clergé, l'armée . . . .

. . . .

Il nous semblait que Brünner parlait encore, et depuis longtemps il s'était tu. Une sorte de cauchemar étrange nous pesait sur le cœur. Pour moi, moins directement intéressé peut-être dans la question et depuis longtemps déjà initié aux théories de Brünner, je repris mon sang-froid avant don Antonio, peu habitué à ces ironies violentes.

— Oui, leur dis-je, voilà ce qu'on serait tenté de croire et d'affirmer en considérant les révolutions latines et la marche vers le despotisme qui leur a toujours succédé; cependant ce raisonnement est à mon sens captieux et la conclusion fausse, tout au moins forcée.

— Oh! laissez-moi dans mon erreur, dit Antonio, dites-moi que la liberté que je rêve est possible, que l'Espagne que je voudrais affranchie au prix de ma vie, pourra le devenir un jour; dites-moi que Brünner se trompe?

— Il est une école, mon cher Antonio, qui professe que les races comme les individus ont une existence limitée, que

la loi de mort fatale les gouverne et les entraîne inévitablement à leur chute. L'histoire, cette grande prostituée qui s'est livrée à tous les calculs des prêtres et des rois, tend à le prouver. Voltaire lui-même, ce grand apôtre du progrès, de la justice et de la liberté, aurait pu être invoqué à l'appui de cette doctrine par Brünner, car il a dit :

Chaque peuple à son tour a régné sur la terre.

Mais tout en reconnaissant la décroissance des races latines, il faut reconnaître que l'énorme accroissement des races saxones fait paraître, par le contraste, cette décadence plus rapide que la réalité; je pense que la loi de fatalité qui se repaît d'holocaustes et condamne les nations et les races, n'est applicable qu'à celles qui ont essayé en vain les transformations que la loi du progrès impose, qu'aux nations ayant perdu sans retour la notion du bon, du beau, du juste. Les races latines n'en sont pas encore là, la nation espagnole moins encore peut-être que ses sœurs. Certes, il est une limite après laquelle un peuple ayant eu plusieurs fois la chance ou la force de se transformer et de conquérir ses libertés, il faut désespérer s'il abdique encore et si par ce refus définitif de toute médication se condamne à périr par l'usage d'institutions mortelles; mais tant qu'il aura en lui la force de réaction, la limite n'est pas atteinte, la désespérance est un crime. Le peuple espagnol ayant cette force, voyons non ce qu'il a fait, mais ce qu'il peut faire à l'avenir.

— Et voilà qui est parler, dit Antonio s'adressant à Brünner ; l'Espagne est entrée la dernière dans la voie révolutionnaire, elle a donc plus de chance et l'on peut tout attendre d'elle; l'Espagne n'est déchue que de sa richesse, de son influence extérieure, c'est peu; ses gouvernements successifs n'ont entamé que la noblesse, la bourgeoisie, je vous l'accorde, mais à peine une très faible partie du peuple; ce n'est rien,

car la masse est forte, énergique et pleine de patriotisme. C'est un bloc de minerai dans sa gangue qu'il faut purifier, dégager de tout alliage impur pour le faire resplendir au soleil de la liberté; qu'on ne parle pas des instincts féroces du peuple avide de sanglants spectacles, des *rateros* des campagnes, des *salteadores* de grands chemins, des *couteaux* qui dans les villes, sortent seuls de leur gaine, ce sont là des fantasmagories qui ne troublent que les cerveaux malades de la peur. Un peu de bien-être fera cesser cette mendicité audacieuse qui préfère le vol armé au vol par la ruse; un gouvernement libéral pratiquant la justice et basant sa force sur la justice seule, enlèvera tout prétexte aux partisans qui tiennent la campagne comme aux voleurs de grands chemins; un peu d'instruction et de travail et les tavernes désertées, les couteaux auront moins d'occasions de reluire, la mendicité, le jeu, l'oisiveté pernicieuse disparaîtront peu à peu, remplacés par le travail.

Oui, ce qui peut sauver l'Espagne et ce qui lui promet un avenir plus durable peut-être qu'aux autres nations latines, c'est que la masse y est saine, à peu d'exceptions près. L'Espagne n'a pas vu promener ses fils à travers le monde s'y livrant à la mendicité prétendue artistique, elle n'a pas vendu ses filles au premier touriste passant; cette multitude n'est pas viciée, énervée, les appétits grossiers, la matérialité égoïste n'ont pas envahi encore les millions d'Espagnols qui composent la forte assise de la nation. Les conditions les plus heureuses ont mélangé le sang, tout en permettant géographiquement une unité parfaite. Ses bassins, ses chaines de montagnes, sa climatologie, les richesses prodigieuses qu'elle renferme dans son sol en font un des pays les mieux équilibrés d'Europe. L'Espagne n'a pas perdu sa vitalité dans le patriotisme local exclusif, elle ne s'est pas endormie dans la contemplation de ses œuvres poétiques ou artistiques, berçant sa décadence dans ses cantilènes; elle n'a pas encore abdiqué son avenir national

l'abandonnant à ses fidei-commis, elle n'a pas chargé le militarisme de lui payer sa liberté par la satisfaction d'une vaine gloriole de coq de combat. La nation espagnole, comprimée tout autant que ses sœurs, n'a pas cherché dans de lâches compromis l'oubli de ses maux, comme certains malheureux cherchent l'oubli dans le vin. Le peuple espagnol, comme vous l'avez dit, s'est replié sur lui-même, s'est concentré dans sa propre existence contemplative, paresseuse. Ayant peu de besoins, il a pu vivre de peu. Il a vécu des siècles dans l'inertie, mais la race n'est pas avilie, elle est fatiguée, rêveuse, malheureuse, mais la vie ne l'a pas abandonné, et tandis que son gouvernement râle depuis cent ans, elle est pleine de séve, de vigueur physique et morale, et demain peut-être étonnera l'Europe par sa virilité. Jusqu'à cette heure toujours insoumise,

Drapant sa gueuserie avec son arrogance

la nation espagnole porte encore dans ses veines le sang rebelle au despotisme national ou étranger ; sur son sol, qui n'est pas espagnol trouve pour ennemi tout Espagnol, de tout âge, de tout sexe et c'est une qualité particulière dont l'exemple ne se trouve nulle part à un si haut titre. Il y a dans ce mélange ibérien, cantabre, northman, par les Visigots, les Vandales, les Arabes, l'origine celtique, il y a dans ce sang sauvage un patriotisme ardent, farouche, absolu, barbare, féroce, comme il convient. Thucydide, il y a deux mille ans, baptisait l'Espagnol : *le plus brave des barbares*. Les Romains, après les Carthaginois, exaltaient à la fois leur courage, *leur patriotisme admirable* et leur poésie ; le grec Diodore et les romains Strabon, Florus, Tite-Live les ont appelés : *les barbares glorieux*, *les grands patriotes;* ils ont eu raison. Mais la chaîne des Viriate, des Pelage s'est continuée par le Cid, Padilla, Palafox, et demain toute armée européenne verrait après une première vic-

toire, sortir de terre les *guerilleros* nationaux. L'Espagne étant tombée, l'Espagnol est encore vivant, debout! il est toujours patriote et bientôt devenu clairvoyant il affirmera ses droits.

— Bravo ! don Antonio, vous voilà redressé à votre taille, et par votre tableau vous me fortifiez dans mes croyances contraires aux théories funestes de Brünner.

— Et bien, mes amis, si je me suis trompé, dit Brünner, ne vous abandonnez pas encore à votre enthousiasme. Je le veux puisque vous l'affirmez, la masse est saine et est patriote, mais vous n'arriverez à rien tant que par une pratique longue et constante des institutions libérales, que vous prétendez avoir la force de conquérir, vous n'aurez pas instruit cette masse ignorante de ses droits et des ses devoirs. Le culte de la liberté ne paraît ni exigeant ni pénible, mais au début, par une fatalité déplorable, il est difficile. Si, pour éviter la submersion profonde, le naufrage définitif, le peuple espagnol le plus bas tombé de l'Europe, considérant la hauteur ou il s'éleva jadis, si le peuple espagnol par une puissance de réaction dont il est, dites-vous capable, soûlé de tyrannie cléricale et monarchique, concluait à l'amoindrissement du pouvoir, à la décentralisation, au redressement de l'individu, à la liberté, à l'égalité, à la fédération, cette crise passée, l'Espagne trouverait-elle son assiette définitive et le peuple aurait-il la constance, le sang-froid, le bon sens sans lequel rien de durable ne peut être fondé? Certes, il n'en faudrait pas jurer.

— Soit, répliqua don Antonio, mais c'est possible après tout, et si vous avez conclu contre nous par les indices que vous avez recueillis, il nous est permis de rechercher les faits qui doivent nous amener à une conclusion favorable. Ainsi ne serez-vous pas obligé d'avouer que l'Espagne actuelle entre dans une période d'évolution nouvelle avec une chance merveilleuse, n'est-elle pas débarrassée de la *question sociale*, entrave terrible qui ramène au despotisme les

conservateurs effrayés? Tandis que les gens de mauvaise foi, les habiles ou les conservateurs du trône, agitent ce *spectre rouge* devant les masses, pour les ramener à l'absolutisme par la terreur, une pareille manœuvre est impossible chez nous, car la question politique, de gouvernement et d'administration préoccupe exclusivement l'Espagne et présente des difficultés moindres, étant solubles de leur nature plus facilement qu'en tout autre pays latin. Pour aller à la république nous avons le patriotisme local, les priviléges provinciaux, les mœurs diverses, les patois particuliers et les souvenirs du passé, qui forment en Espagne une certaine manière d'être provinciale particulière, assise solide de toute fédération. Il est évident que l'unité absolue n'a jamais existé en Espagne, et que des priviléges divers ont été l'apanage de certaines provinces. Cette division dans l'unité existe de fait, il suffira donc de créer une constitution générale et de charger le pouvoir central de la faire respecter sur tout le territoire ibérique. Déjà les programmes de Cadix et de Madrid ont posé ces bases générales sans lesquelles, de nos jours, les nations ne peuvent vivre; c'était facile. Chaque province peut en outre, acceptant la forme américaine ou suisse, avoir une constitution particulière dans laquelle la nation puisera une force de résistance, une stabilité que l'on n'a pas encore su y trouver ailleurs qu'en Suisse et en Amérique. Ces droits justement exercés, ces libertés conquises ne seront alors jamais repris, étant consacrés par les états particuliers et garantis en outre par la constitution nationale générale. Ce n'est plus une nation qu'il faudrait frustrer *in globo,* mais bien dix provinces l'une après l'autre, ce qui est impossible; un soldat audacieux ne pourrait plus détruire en un jour le travail de tant de siècles.

— Tout beau! mon cher Antonio, vous voilà déjà en république! mais dites-moi, ne voyez-vous pas que l'Espagne, contrairement à vos vœux, se prépare un gouvernement

monarchique? Considérons cette éventualité probable. En ce cas, tout est perdu si ce gouvernement n'est pas *désarmé*. *Théoriquement* on peut imaginer une royauté centralisatrice, démocratique, c'est à dire désarmée; mais *en fait*, elle ne peut exister qu'à la condition d'une décentralisation puissante, qu'en étant privée de toute autorité effective comme en Angleterre. Il est inadmissible, et l'histoire contemporaine prouve qu'aucune monarchie constitutionnelle n'a pu fonctionner jamais, sans accaparer le pouvoir s'il est au centre, s'il est un, et partant sans enlever les libertés nationales. Si le contraire a lieu en Angleterre, c'est que la monarchie anglaise n'est qu'une fiction, le gouvernement étant exercé en réalité par une oligarchie pure et simple. Il est impossible d'admettre qu'une monarchie sans puissance effective, sans budget, sans influence, une simple magistrature, puisse exister et cependant, jugeant avec une conviction, un sentiment républicain préconçu qui m'est cher, je pourrais me tromper; acceptons donc au point de vue purement philosophique, que les mots : république, empire, monarchie de droit divin ou constitutionnelle, ne sont que des désignations vides de sens, qu'il n'y a en réalité que deux gouvernements : celui ou le citoyen s'administre et celui ou le citoyen délègue ses pouvoirs. Cela admis, le premier est républicain, de quelque nom qu'il se qualifie, le second est absolu ou despotique, quelle que soit sa dénomination. Un roi qui fait fonctionner une constitution comme la reine Victoria, est équivalent à un président de république. Un président de république autoritaire comme Lopez, est équivalent à Napoléon ou à Louis XIV. Si le roi que l'Espagne va se donner fait exécuter la constitution par le fait seul de sa volonté, il équivaut à Isabelle; il faut que la constitution gouverne, même le roi, par le fait de son impuissance à se substituer à elle, non par pur don. Alors ce roi équivaudra pour un temps à tout président des États-Unis ou de Suisse, et ce pourrait être, comme transi-

tion, une hypocrisie heureuse que de le choisir. Les Anglais ont démontré que ce système avait du bon; leur royauté, rejetée au dernier plan, s'accommode de monarques capables ou non et de tout sexe; pas un d'eux, fût-il César ou Napoléon, n'y pourrait reprendre une des libertés anglaises...

— Et voilà pourquoi, dit don Antonio, rien ne s'oppose à l'établissement d'un gouvernement anglais à défaut d'une république; de la sorte, nous aurions la liberté anglaise et en plus : un code, l'égalité, l'Église libre, etc., etc.

— En théorie, dit Brünner, mais en pratique, pensez-vous que les choses marchent aussi facilement? Que de temps, de la mort de Charles Ier à Guillaume d'Orange? que de guerres, de sang versé! et Guillaume lui-même, que de peine il eut à ramener aux idées constitutionnelles, l'aristocratie et le peuple! Enfin ce système prévalut en Angleterre et c'est cet exemple qui commença à ouvrir les yeux de l'Europe attentive; mais votre aristocratie est-elle capable, libérale, constitutionnelle? non; mais le peuple espagnol peut-il d'un coup dépouiller le vieil homme, faire peau neuve, jetant au vent en un instant son servilisme inné, son amour pour tout ce qui est fort, puissant, glorieux. La *race de laquais*, comme l'appelait le bonhomme Paul Louis, pourra-t-elle en un jour devenir *race libre?* Les nations ne sont pas comme les individus susceptibles d'être illuminées tout d'un coup comme saint Paul. Vous retombez donc dans le problème insoluble, dont le peuple seul a la clef, sans s'en douter peut-être, sans le comprendre à coup sûr.

— Il me semble qu'on en peut sortir, leur dis-je; il est certain que des expériences comme celles-ci, éclairent une nation, si aveugle que vous puissiez la concevoir. Si ignorante qu'elle soit, elle ne peut s'empêcher de voir qu'après tout, vivant en république réelle, l'Espagne est plus libre que sous la royauté; que les foudres papales ne blessent point. Je vais plus loin, lors même qu'après une tentative

énergique l'Espagne retomberait encore en monarchie, il ne faudrait pas perdre tout espoir, elle en serait retardée de dix ans, de vingt ans peut-être, après lesquels par une révolution nouvelle, la vérité apparaîtrait à la nation plus éclatante qu'à l'heure actuelle. Non, même en cas de rechute, je ne pourrais conclure à la déchéance absoluè, définitive, une grande raison s'y oppose : une science nouvelle et la marche progressive de l'humanité.

Les mers sillonnées de navires obéissant à la volonté de l'homme, l'Europe, l'Amerique et l'Asie en relations presque instantanées par la télégraphie électrique, les isthmes percés, la vapeur jetant au vent par dessus les Alpes son panache blanc et traversant les glaciers ou des tunnels prodigieux, la locomotion poussée à ses dernières limites, la lumière soumise au caprice de l'homme; la machine domptée, auxiliaire docile de l'homme, appliquée à l'industrie comme à la culture, les œuvres artistiques multipliées à l'infini et affirmant la supériorité de la tête et de la main; la chimie, la géologie et presque toutes les sciences physiques et naturelles, portées en cinquante ans à un degré fabuleux, l'histoire retrouvée, refaite, l'économie politique créée, enseignée, propagée, la poésie, la musique, la littérature, enfantant tous les jours des chefs-d'œuvre, le patrimoine de l'homme sans cesse agrandi par son intelligence de plus en plus développée, en un mot toutes les conquêtes récentes de l'esprit humain affirment la vitalité des races latines qui pour la plus grande part ont créé ces merveilles. Oui, les Latins cherchent, inventent, trouvent, tandis que les hommes du nord perfectionnent et appliquent. Les Latins en dehors du domaine matériel ont aussi cherché, trouvé les grands principes sociaux et les ont donnés au monde après l'enfantement, en vrais apôtres de l'humanité; les peuples du Nord les ont appliqués. Se sentant tourmentées d'aspirations violentes vers le bien-être, les races latines asservies et misérables, au lieu de s'en prendre à la cause directe de leurs

maux, se sont emparées violemment de la création, par une force de volonté formidable; par le génie inventif qui est en elles, par une assimilation scientifique des lois générales de la nature, d'une intensité intellectuelle dont aucun exemple approchant ne fut jamais donné à l'humanité, les races latines affirment qu'elles pourront demain pousser encore le monde en avant, ayant en elles la force créatrice.

— Très bien, je vous vois venir, dit Brünner, et je connais l'objection. C'est précisément celle que tous les souverains actuels livrent en thèse à leurs écrivains officiels. « Allez et « bercez, disent-ils, la troupe moutonnière des simples, aux « doux fredons de ses gloires industrielles et artistiques, « cela lui fera oublier son assujettissement et permettra « de river ses chaînes, » et voilà la démoralisation et l'influence pernicieuse des progrès des sciences sur les mœurs publiques, prédites par Rousseau, qui sont visibles.

— Et qui vous dit que si le Génevois appliquait aujourd'hui son esprit à la recherche des faits condamnant ou approuvant l'influence du développement des arts et des sciences sur les mœurs publiques, il ne prouverait pas au contraire que ce développement a poussé au progrès social? Peut-être même trouverait-il que les mœurs publiques sont supérieures en contemplant de haut les nations prises dans les masses, dédaignant de tenir compte de l'affaissement moral des aristocraties? Cet abaissement d'une caste n'est-il pas plutôt un signe de progrès que de décadence? la moyenne s'élève quand les privilégiés s'amoindrissent.

— Eh bien, dit Brünner, cela prouve moins le progrès démocratique que la corruption oligarchique; mais les progrès artistiques, scientifiques, sont-ils capables d'enfanter les bonnes mœurs et la démocratie? Savez-vous si la grande république française de 92 s'était affirmée et continuée jusqu'à ce jour sans interruption, la France aurait donné au monde en 80 ans : Geoffroy Saint-Hilaire, Arago, A. Comte, Fourier, V. Hugo, Delacroix, Michelet, L. Blanc, Lamartine, Sauvage,

Daguerre, Niepce, Sainte-Claire Deville, Bichat, Ampère, Dupuytren, Musset, Thenard? Sait-on si, jusqu'à un certain point, il n'y a pas incompatibilité entre l'exercice des facultés artistiques, scientifiques d'une nation créatrice et la puissance civique s'exerçant lentement, avec ténacité, sans secousses, sans efforts intellectuels, par le fait seul des facultés de bon sens, de l'idée de justice, de liberté, d'égalité? Les nations peuvent-elles, à la fois se constituer matériellement et se développer intellectuellement? Pour moi, je ne le crois pas, les républicains ne sont pas artistes; en tout cas la question est grave.

— Certes, question grave, mais quoi qu'il en soit de cette objection, vous devez avouer qu'il y a eu des heures fatales, où les races latines n'ont eu de force apparente que pour porter leur croix, monter leur long calvaire séculaire et qu'au moment où on les croyait mortes elles ont eu leurs heures de réveil, de renaissance, où par l'art, la poésie, la liberté de penser, elles ont cherché et trouvé une compensation à leurs maux et parfois la force de réagir politiquement. N'y a-t-il pas eu des heures maudites, où le sang montant à la tête des races latines, elles se sont égorgées réciproquement pour des riens, perdant toute notion morale? N'y a-t-il pas eu des moments sublimes succédant à des torpeurs d'énervement national, où par une force d'expansion prodigieuse, qu'aucune autre race n'a possédé à un si haut titre, elles ont rempli le monde de leurs créations prodigieuses, plus généreuses, plus fertiles cent fois, même en morale, que les théogonies antiques, livrant au monde en politique, avec leur sang la liberté, l'égalité.

Est-il donc prouvé définitivement, parce qu'on les a prises épuisées après la fatigue d'enfantements gigantesques d'hommes et d'idées, par fraude ou par attentat, est-il donc prouvé qu'elles n'ont plus en elles la force de réagir et qu'elles ne trouveront plus une heure propice, où délaissant pour un instant les intérêts matériels et les besoins artisti-

ques elles reprendront l'exercice de la royauté du moi humain et feront triompher les intérêts sacrés de la collectivité nationale? Elles l'ont tenté vingt fois; cet effort prouve le besoin d'une réalisation que les progrès, de plus en plus accélérés et pénétrant plus profondément qu'autrefois, rendent plus possible de jour en jour.

— Je pense comme vous, dit don Antonio, et tout semble prouver que ce résultat est imminent; nous rougissons de nos hontes, c'est déjà un pas, et je crois que nous allons maintenant reprendre l'œuvre de 92 interrompue.

— L'état actuel est trop anormal et ne peut durer. Le siècle ne se passera pas sans que la question soit résolue; toutes les issues sont fermées, la république exceptée, il faudra bien passer par là tôt ou tard. Ainsi que nous en sommes convenus, la race latine est arrivée à un point culminant de développement artistique et industriel, sa supériorité est incontestable et sa royauté intellectuelle est reconnue. La philosophie, l'histoire naturelle, la physique, la géologie, démontrent que l'homme, le roi de la nature, est arrivé à son plus beau resplendissement. Cela étant, qui pourrait nier que cette royauté appartient plus particulièrement à la race latine? elle peut bien en partager l'exercice avec les races du nord, elle ne peut l'abdiquer; elle a tracé la voie, elle a été dévancée dans l'application, voilà tout. Elle doit rentrer nécessairement en possession des biens qu'elle a donnés au monde.

— Vous en revenez toujours à votre argument, dit Brünner; et pardieu, l'Espagne n'a qu'à vouloir, c'est évident; l'Italie et la France également. Mais voudront-elles? c'est là la question. Croyez-vous avancer la solution en proclamant votre royauté? étrange royauté qui abdique! eh bien, j'en conviens, l'homme est en effet, le *roi de la création*, mais cette royauté ne peut pas être une lâche sinécure. La loi naturelle a multiplié les hommes proportionnellement au développement de leur intelligence, et la terre ne produit

plus sans labeurs des fruits que l'homme rare autrefois n'avait que la peine de cueillir. Les temps paradisiaques sont passés. Quelques familles éparses vivaient jadis sous l'autorité du père, puis réunies, elles vécurent sous l'autorité oligarchique des forts et des prêtres; plus tard, vers les temps historiques, les races agglomérées formèrent des nations soumises à l'autorité monarchique et l'homme avec peu de travail vivait encore. Aujourd'hui, les foules se pressent, les agglomérations devenues prodigieuses imposent à l'homme des nécessités qui le harcèlent, et ce roi de la création succombe sous leur poids s'il ne parvient à les dominer.

Royauté individuelle de tous, c'est la sanction du progrès, je vous l'accorde, mais cette royauté, à peine de déchéance, ne peut s'exercer que par la pratique politique, le développement incessant de la liberté personnelle; elle n'a sa justification et ne devra sa durée qu'à l'exercice viril de toutes les facultés; plus de rois par délégation. Les peuples d'Amérique et de Suisse vivant en république, s'y essaient, et c'est à ce labeur constant qu'ils doivent leur prospérité, leur liberté et qu'ils voient se dérouler des perspectives de tranquillité, de puissance et de richesse, dont l'ancien monde n'a pas eu le pressentiment.

— Je puis vous assurer, dit Antonio, que tous les efforts des Espagnols, jeunes, intelligents, honnêtes, tendent vers ce but, que l'instruction va se propageant, tandis que l'influence cléricale va décroissant, que par la liberté de la presse, le droit de réunion, une active propagande se fait et agite déjà des couches populaires profondes, qui jusqu'à ce jour, avaient vécu dans l'indifférence que vous nous reprochez si justement; le salariat tend à décroître étant jugé, enfin, que vous dirai-je encore? il me semble que nous marchons, j'en suis certain même, car si vous aviez connu l'Espagne il y a quelques années, vous pourriez juger de la différence.

— A coup sûr vous avez raison, lui dis-je, car depuis plu-

sieurs mois le peuple espagnol prouve un esprit démocratique qu'on n'eût pas soupçonné antérieurement.

— Ainsi donc, mon cher Brünner, dit Antonio, vous faites notre avenir trop sombre; nous ne devons pas désespérer de l'Espagne, car il n'est pas éteint encore le volcan qui de temps en temps lance des étincelles. Notre dernière révolution est la preuve évidente d'un travail intérieur, d'un feu caché peut-être mais réel; attendons.

— J'aime votre confiance, lui dis-je, et je la partage, car c'est à l'heure où l'horizon se couvre de nuages menaçants que l'on peut attendre davantage des races latines. Tandis que les hommes du nord font leurs évolutions progressivement, lentement, dans un calme puissant que j'admire, celles du midi, plus nerveuses, se plaisent dans les tempêtes, et c'est au milieu des éclairs et des tonnerres qu'elles enfantent le progrès radieux; ce sont les hommes *porte-lumière*, les flambeaux du monde qui ne pourraient disparaître sans livrer l'humanité à la fatalité, à l'égoïsme, à la sauvagerie.

— Et moi, dit Antonio, je vois venir dans la nue sombre une blanche apparition; ce n'est pas le fantôme de la dernière heure des Latins, c'est la liberté, le génie du progrès et de l'affranchissement successif de l'humanité.

— Et moi, dit Brünner, je crois que vous êtes fous, hallucinés. Laissez vos fantômes aux visionnaires! aux thaumaturges votre progrès sortant du buisson ardent au milieu du tonnerre et des flammes! les croyants qui suivaient Moïse ont à jamais disparu. De votre volcan mal éteint il ne sort que des cendres qui ne présagent que désastres et décombres; ce qui en est sorti hier en doit sortir demain. Vous êtes, mes amis, comme tous les sentimentaux, comme tous les opprimés, tous les bannis, tous les vaincus, qui ont tous vu la déesse de la liberté. Ce qui vient, c'est l'esclavage et la ruine, la liberté a traversé l'Atlantique! Tâchons de raisonner comme des hommes sérieux et non comme des utopistes. Cette vitalité affirmée par vous avec tant de certi-

tude, cet immense travail de conquêtes industrielles, scientifiques, artistiques coïncident avec un mouvement de décadence morale, une déperdition de forces qui justifient la loi fatale de la chute des races par l'excès de civilisation, vous devez en convenir puisque c'est un fait.

— Vous retombez dans la conclusion de Rousseau, dit Antonio.

— Permettez, leur dis-je, j'accepte la discussion sur ce terrain, j'allais y venir il n'y a qu'un instant lorsque vous m'avez interrompu. Je vais conclure contre l'illustre compatriote de Brünner; pardon pour l'irrévérence. La démoralisation est en haut, c'est accepté; le matérialisme s'est emparé de la bourgeoisie, c'est entendu; ces deux castes affolées par la terreur du changement se sont vouées à l'adoration de la force protectrice; les gouvernants sans vigueur pour le bien, pleins d'énergie contre tout ce qui leur fait obstacle, errent en équilibre instable entre la fusillade des rues et l'octroi de libertés illusoires; il y a décroissance et cet état coïncide avec un développement excessif des forces intellectuelles des races; donc Rousseau a raison, dites-vous. En 1749 peut-être, mais en 1869 il a tort, car les conditions sont changées; 89 sépare les deux époques. Examinons : tandis que vous êtes aveuglés par le progrès des sciences et des arts, vous ne voyez pas qu'un mouvement très sensible s'est opéré dans les masses par l'instruction plus répandue, par le bien-être et le progrès matériel et intellectuel; ce mouvement, marche ascendante vers les notions morales du droit, du devoir, de la justice, de la liberté, de l'égalité, s'est infiltré dans toute l'Europe dès 1789; de 1815 à 1850 il a eu son expansion intensive, sa diffusion, il agit maintenant et la semence germe, bientôt elle lèvera, car le grain est tombé sur la bonne terre : les petits, les forts, la masse, les peuples en un mot. C'est à la vapeur, à l'électricité, au coton, au papier, etc., etc., que cette science nouvelle doit être attribuée pour la plus

forte part, ce qui est la consécration de l'effet salutaire produit sur les mœurs sociales par le progrès des arts et des sciences. Les guerres elles-mêmes ont servi ce mouvement et aussi les mauvais rois, les tyrans despotiques, les aventuriers et les révolutions les plus passagères; l'exil si largement pratiqué dans ce siècle, a fait vivre à l'école de la liberté des hommes qui sont rentrés plus éclairés dans leur patrie. Et qui mieux que le peuple espagnol connaît ces choses? qui les a plus éprouvées que les races latines? Antérieurement à 1749, date du discours paradoxal de Rousseau, de cette notion précise du droit, du devoir, de la justice, de la liberté, de l'égalité, aucune nation sur le globe avait-elle joui? Non; c'est une notion nouvelle absolument et celle qui seule peut arrêter sur la pente et relancer en avant les nations que le recul emportait. Vit-on jamais chose pareille? Quelle est l'idée qui tourmente l'Allemagne? Autonomie, affranchissement. Et la Hongrie et les provinces danubiennes? L'affranchissement, l'autonomie. Et la Grèce, l'Espagne et l'Italie? où va l'Europe enfin? Cette idée la préoccupait-elle il y a cent ans? Nullement; des idées dynastiques, la possession de terres et d'hommes, guerres religieuses, c'était tout. Aujourd'hui il s'agit d'accroître ses libertés, non son territoire; du droit des citoyens, de l'augmentation de leur puissance, non de leur nombre; il s'agit de la morale du peuple, non de l'immoralité des familles royales qui vont toujours en sens inverse. Il y eut bien autrefois des révoltes contre le despotisme, des jacqueries, mais le droit et le devoir ne conduisaient pas les masses révoltées. Cette notion est nouvelle, les nations s'en rendent compte aujourd'hui pour la première fois et vous serez forcé d'en convenir, mon cher Brünner.

— De bonne foi, j'en conviens, mais ce mouvement peut-il arrêter la décadence?

— Les révolutions, mes amis, ne sont jamais stériles; ce

ne sont pas des torrents dévastateurs comme on l'affirme, mais bien des fleuves salutaires, productifs, dont les débordements couvrent les royaumes d'institutions fécondes, comme le Nil couvre l'Égypte de moissons. Tandis que le Mississipi, le roi des fleuves, roule son immense nappe et, comme la race latine, marche entraîné vers l'abîme, la mer, aux deux côtés de son courant rapide, le flot remonte doucement et dépose le long de ses rives des alluvions fertiles; de même les idées de liberté, d'égalité, la notion du droit et du devoir remontent le courant de la décadence latine et donnent les premiers fruits d'association, de mutualité, de solidarité, de bibliothèques communales, d'instruction primaire, de coopération, de droit de suffrage, l'abolition des majorats, l'adoucissement des mœurs, la prolongation de la vie humaine, l'unité des lois, la désamortisation, la tolérance religieuse, l'abolition de la peine de mort, toutes choses énormes, immenses, dont nous ne nous apercevons pas parce qu'elles sont notre air ambiant mais qui étonneraient, stupéfieraient le grand Genevois lui-même.

— Toutes choses dont nous prétendons bien nous servir en Espagne et peut être de façon à étonner nos frères latins de France et d'Italie.

— Et vous ferez bien, dit Brünner. Cette fois je me rends; d'ailleurs il est deux heures du matin et la brise du Guadarrama est propice aux catarrhes; allons-nous coucher.

— Je le veux bien, leur dis-je, mais tout en cheminant vous m'écouterez, car on en pourrait dire long sur le contre-courant libéral et révolutionnaire, et pour être bref je veux seulement vous citer des dates et des faits.

Tenez, mes amis, c'est là sur cette butte qu'on aplanit, qu'un sabreur, obéissant à un chef tout-puissant jusqu'alors, posa par un massacre la date exacte de la supériorité du droit contre la force triomphante. La canonnade du *Buen Retiro* couvrit l'Espagne de républicains, alluvions démocratiques du grand fleuve autoritaire napoléonien; dès 1812

les Cortès à Cadix, puisant dans la science que la république française avait jetée au monde, entrèrent dans l'ordre nouveau par cette constitution modèle encore des chartes constitutionnelles.

Il est sur un rocher portugais un vieux château, où le Maure, l'Espagnol, le Romain, le Carthaginois ont dominé; *Cintra* fut à Junot comme le *Retiro* à Murat et après y avoir signé sa capitulation fameuse, il ne se doutait pas le soldat aveugle, qu'il laissait le Portugal aux idées révolutionnaires. La nation, jusque-là soumise, était arrivée, en 1823, par des efforts successifs, à mettre en pratique les idées de 89. En vain les Bourbons luttèrent contre ce mouvement national qui finit par les emporter en Amérique.

On pouvait voir, dès les débuts du siècle, les deux Siciles, entraînées par la décadence, courir à l'abîme en proie aux Bourbons; on pouvait voir Rome aux mains de l'Autriche, et Venise et Milan aux mains d'un vice-roi venu de Vienne. Mirage trompeur! Le contre-courant y laissait le code égalitaire et les idées de liberté qui ont germé. Le grand-duc de Toscane donnait, le premier en Italie, la justice, la liberté, le bien-être et offrait un refuge à tous les révolutionnaires italiens.

Plus tard le Piémont, livré par la réaction cléricale et autoritaire au grand courant de décadence, se leva avec Charles-Albert, succomba à Novarre et ce vaincu de la veille, en adoptant les idées libérales de plus en plus vivantes, devint le vainqueur du lendemain.

L'Espagne, depuis longtemps travaillée par les idées du progrès politique, en plusieurs révolutions, a disséminé la semence démocratique et vient de renverser sa dynastie et d'entrer dans la voie tracée par la science nouvelle.

Que vous dirai-je de la France, de l'Autriche, de l'Allemagne, de la Russie même, affranchissant ses serfs?

— Revenons à l'Espagne, dit Antonio.

— Eh bien, si l'Espagne, au lendemain d'une révolution

militaire a donné au monde l'étonnant spectacle d'un tiers de la nation agissant avec le sang-froid et le bon sens des républicains de Suisse ou d'Amérique, qui a produit ce miracle? Qui lui a permis de vivre en progressant entre des prétendants avides, les vengeances et les difficultés suscitées par la dynastie chassée, les coups de tête ou les engagements de son provisoire? D'où lui est venue cette science? Du petit courant en sens contraire, trop inaperçu par Brünner, non prévu par Rousseau.

L'Espagne apprendra chaque jour que l'homme ne peut rien dans le domaine financier, agricole, commercial, industriel, sans être émancipé, libre, sous la protection de la justice seulement; elle comprendra que les citoyens s'associant pour toute chose, c'est l'individualisme proclamé, la pratique de la liberté par la collectivité nationale. L'Espagne sentira qu'il vaudrait mieux pour ses enfants être peaux-rouge et libres qu'Espagnols asservis; qu'il vaut même mieux vivre sans art et sans industrie que sans liberté de conscience, sans droit de réunion et liberté de presse; elle verra que les religions d'État poussent à l'irreligion; que lorsque les citoyens seront tous solidaires, il deviendra impossible de leur reprendre les biens qu'ils auront conquis, et qu'ils pourront alors seulement se livrer au travail qui donne force, énergie, moralité, intelligence; elle comprendra enfin que pour surcroît de garanties, il est un desideratum de forme politique, et le mot a déjà été prononcé; dire le mot n'est pas tout, il faut faire la chose, la *république fédérative*, et puis la garder.

— Ainsi soit-il, dit Brünner.

— En supposant que l'effort actuel ne la réalise pas, je suis convaincu que l'Espagne est fécondée par la science nouvelle fille de la révolution française, et que la génération présente verra naître la *république ibérique*.

En ce moment, nous arrivions à l'hôtel de Russie à la porte duquel don Antonio nous laissa.

Pour moi, ne pouvant dormir, j'écrivis, pour vous la transmettre, cette conversation à la belle étoile, qui vous remémorera nos parlottages politiques de la Orotava.

Soyez assez bon pour nous rappeler au souvenir de toutes les personnes obligeantes qui nous accueillirent avec tant de bonne grâce et soyez convaincu que si j'aime votre beau pays, j'ai aussi pour vous une affection sincère.

Su seguro servidor,

***

CHAPITRE XXXVI

REVUE RÉTROSPECTIVE

Après quelques mois de séjour dans les îles africaines, il fallut revenir en Europe. L'*America*, bateau à vapeur de 1,000 tonnes, était en rade attendant la fin de la tempête qui depuis deux jours ne permettait pas aux passagers de s'embarquer. Le vent se calma enfin et vers cinq heures de l'après-midi, nous étions en marche. Nous avions à peine doublé la pointe du promontoire d'Anaga, que *le levante* reprenait avec rage et que la tempête la plus horrible se déchaînait sur l'Atlantique. Nous pûmes, pendant de longues heures de jour et de nuit, contempler les beautés de la mer en furie. Les boussoles affolées, le gouvernail à moitié brisé, le navire voguait à sec de toile fuyant devant la tempête, et comme par miracle, il put conserver ses feux allumés. L'*America* était un navire neuf, monté par un équipage catalan et l'on sait ce que sont ces marins; aussi soit hasard, soit habileté, ce steamer que rien ne dirigeait scientifiquement entrait fatigué dans la magnifique baie de Cadix, après cinq jours de navigation. Cette tempête détruisit plus de quinze navires sur la côte de Maroc, d'Espagne et de Portugal, entre autres l'*Éthiope*, le navire qui nous avait trans-

porté à Ténériffe; il périt corps et biens en retournant en Europe, entre le cap Vert et les Açores.

Partagés entre la joie du retour sur le continent et le regret d'avoir quitté les îles Fortunées, nous nous remémorâmes les amitiés brisées peut-être, les faits principaux, les incidents et les fatigues du voyage; dernier coup d'œil jeté en arrière par lequel il semble que l'on grave mieux dans la mémoire l'aspect général, l'ensemble d'un tableau plein de détails. Les choses, après avoir été vues de près, les hommes étudiés sur le vif et la nature admirée dans ses manifestations diverses, ont besoin d'être revus à distance et jugés en dehors de l'effet momentané. Que nos lecteurs veuillent bien nous suivre dans cette courte revue rétrospective.

Il y a fort longtemps qu'on a remarqué que les lieux les plus visités étaient souvent bien peu connus. Cette vérité est particulièrement applicable aux îles Canaries. Surface, éloignement, hauteur, nature du sol, tout ce qui semble naturellement devoir être hors de toute fausse interprétation, étant purement du domaine des faits géographiques, tout a été livré à l'à peu près, à l'erreur, pendant de longs siècles. Prenant en main les indications les plus précises des savants modernes, nous avons pu fixer ces diverses questions et donner la géographie exacte de l'Archipel canarien et celle des sept îles qui le composent. Cette étude a constitué la géographie générale et nous avons fait entrer dans ce large cadre les notions indispensables pour la lecture des chapitres descriptifs. Nous espérons que de cette étude il restera dans l'esprit de tous un fait dominant, c'est que chacune des îles du groupe est semblable à toutes les autres et que l'ensemble peut être considéré comme un débris d'une terre engloutie. Dans nos études prochaines sur les Madère, les Açores, les îles du cap Vert, nous trouverons une identité pareille et nous pourrons alors conclure que ces archipels sont tous des sommets émergeant de l'an-

tique terre atlantide abîmée dans les flots par une catastrophe gigantesque dont le monde des anciens fut singulièrement ému et dont le souvenir s'est transmis jusqu'à nous par la poésie, la fable, l'allégorie, l'histoire et la science ainsi que nous l'avons indiqué.

Nous avons visité et décrit avec exactitude les cités les plus importantes et dès le début, débarquant à Ténériffe, nous avons initié le lecteur aux aspects de la capitale, montré ses monuments, ses places, ses rues, son môle. Nous avons retrouvé dans le château Saint-Christophe, le premier monument informe de la possession espagnole, vieux témoin de l'histoire glorieuse des insulaires défendant la patrie contre les barbaresques ou les Anglais; à la Laguna, nous avons retrouvé la ville de l'Adelantado en proie aux couvents, aux églises, aux chapelles, admiré les palais splendides des grands seigneurs, l'aspect triste, monacal de l'ensemble. Nous avons constaté la décadence de cette ville jadis florissante, aujourd'hui absorbée par le port de Santa-Cruz, centre réel de l'Archipel canarien qui n'a abandonné à la Laguna que le collége ou institut, lui laissant sa magnifique bibliothèque; consolation dont on use trop discrètement, hélas!

A la Orotava nous avons trouvé la ville calme et aristocratique, les maisons patriciennes aux balcons sculptés, les jardins embaumés, les douces haleines d'un printemps perpétuel. Dans cette ville charmante nous avons établi notre camp. Tout en y amassant des documents utiles, nous y avons retracé la géographie spéciale de chacune des îles de l'archipel, au risque de causer quelques instants d'ennui à nos lecteurs. Il le fallait, car à Hierro nous devions trouver le fameux méridien de Ptolémée, Colomb à la Gomère, à Lanzarote et Fuerteventura les premiers conquérants.

Connaissant le terrain, nous avons suivi le sire de Béthancourt de sa baronnie de Grainville la Teinturière à La Rochelle où il prend pour associé un grand cœur et un bras

fort, Gadifer de la Salle. Voilà les hardis aventuriers en mer, l'équipage est fatigué, inquiet et à Cadix se débande; avec leurs derniers fidèles les futurs conquérants arrivent aux îles. Là nous avons vu la force se subordonner à la puissance morale, la civilisation normande représentée par la justice, pénétrer les indigènes et les soumettre mieux que la lance et la croix, car Béthancourt, pour conquérir les îles, n'avait pas cent hommes! Pour compléter la conquête il va chercher des renforts, se reconnaît feudataire du roi d'Espagne et en échange reçoit l'investiture de la couronne qu'il venait de conquérir par son épée. Gadifer faisant trop peu de compte des services rendus par le prince, pense que l'aventure tentée à deux ne peut justement réussir au bénéfice exclusif d'un seul; le nouveau roi et son lieutenant vont ensemble à la cour d'Espagne soumettre leur débat; bel exemple! Gadifer se retire satisfait. Mais les Espagnols arrivent aux îles avec le conquérant couronné par le roi et avec eux les prêtres, les moines, les soldats; quelques années encore et la domination pacifique, bienveillante et *bonne justicière* des Normands sera remplacée par les fureurs, les ruses, les rapines, les crimes des successeurs de Maciot. Le roi ne vit pas ces désastres. Vieillard aventureux comme un jeune homme, il vint mourir, après six ans de voyages, de périls, de soins de toute sorte, dans sa baronnie normande; là, calme et digne, son dernier mot fut un souhait de prospérité et un adieu aux îles Fortunées qu'il tenait de sa valeur, de son audace, de sa sagesse au conseil, de sa droiture de cœur.

La conquête décrite, montant à cheval, nous avons été visiter *los Realejos* où la liberté guanche vint expirer après cent années de combats; nous avons visité la Rambla, ce frais vallon où les cascades d'eau douce tombent dans la mer, où les cimes des platanes, des lauriers, des palmiers dépassent les hauteurs habituelles quoique plantés dans le roc; Rambla! délicieuse fantaisie où l'on ne sait ce qu'il faut

le plus admirer de l'audace de celui qui l'a créé ou du pittoresque naturel !

Nous avons vu le Puerto, gracieuse ville maritime endormie sur la rive enchanteresse où les bananiers, les poiriers du Japon, les citronniers, les orangers baignent leurs racines. Puis, avant de montrer Colomb, pour compléter l'étude de la partie occidentale de l'Archipel, il fallait visiter Palma et la Gomère, mais avant de quitter Ténériffe, nous avons fait l'ascension du Teyde.

Étrange, inexplicable sujet d'erreurs! le pic de Ténériffe a été tour à tour la plus haute montagne du globe et une taupinière, l'enfer des païens, les Champs Élysées et un observatoire astronomique! il a eu quinze lieues, quinze kilomètres, puis quatre! Sur son sommet nous avons vu tour à tour Atlas enseignant l'astronomie à Hercule, le hiérophante grec, le prêtre de Saïs, le Tyrien, le Carthaginois, le corsaire de Tanger, le père Feuillée, Lopez, les princes de Prusse, Humboldt, Bory Saint-Vincent, Peigné, Borda, Anderson, Smith, Arago, Berthelot; de son sommet nous avons vu la configuration de l'archipel et la grande Sierra, la charpente hérissée de Ténériffe, ses volcans éteints mais menaçants, Cahorra, les Montagnettes, les Cañadas, son soupirail qui fume, son cratère palpitant et chaud encore sous la neige qui le couvre.

De ces sommités descendant à terre, nous avons vu le dromadaire traverser la route bordée de champs fertiles ou la plaine aride de Fuerteventura, courbé sous sa charge et conduit par un alerte montagnard, au foulard rouge noué derrière la tête, à la veste éclatante, aux guêtres historiées, et tout à coup de la réalité matérielle passant à la légende catholique, nous avons vu saint Brandon, catéchiseur putatif de l'île Aprositus de Pline, île Borondon pour les pilotes portuguais ou les marins d'Espagne; nous avons donné la légende et l'explication hasardée du phénomène. Que les savants hésitent, que les hommes que leur renommée enchaîne

s'abstiennent par prudence, nous le concevons; pour nous, n'ayant à ménager, ni réputation, ni préjugés, nous avons pu risquer des jugements téméraires, espérant que par bonne fortune ils seront sanctionnés un jour.

A la Gran Canaria nous avons trouvé l'île agricole, heureuse de son ciel, riche par ses fraîches vallées serpentées de nombreux canaux; nous avons raconté les péripéties de la conquête. Avec Herrera et l'évêque de Rubicon : fourberies, cruautés; avec les Guanches : loyauté héroïque. Le Portugais Silva aide en vain son beau-père, les indigènes triomphent, Herrera a ruiné en vain son royaume et va être dépossédé de son gouvernement feudataire lorsque un soldat abandonné lui ménage un traité. Destitué nonobstant, il abandonne la Gomère à son gendre et l'Espagne donne les îles à conquerir à Rejon. Victoires et défaites, vicissitudes, guerre intestine entre les officiers espagnols, dépopulation effrayante des insulaires par l'épidémie et le fer des Européens, telle est l'histoire des Canariens défendant leur liberté jusqu'à leur dernier homme de guerre. Cependant les capitaines, toujours vaincus mais se recrutant, devaient nécessairement s'emparer de Canaria déserte; en effet ils triomphent après quatre-vingt-dix ans de luttes.

Nous avons vu le fort de Lagarte à Canaria, commandé par Alonzo de Lugo, que la destinée tient en réserve pour la conquête de Ténériffe. A Séville, son butin dépensé, errant dans la cathédrale, Lugo voit apparaître saint Pierre qui le couvre d'or; charlatanisme pieux, demodé à l'heure actuelle, mais infaillible en ces temps d'ignorance et de superstition. Les marchands sévillans, plus intéressés à la conquête que saint Pierre lui-même, équipent sa flottille et par leur concours effectif Lugo conquiert Palma. A Gomera il trouve la veuve de Rejon, Iñez Babadilla, héroïne de drame qu'il épousera un jour. Trois descentes successives et des armements considérables trois fois renouvelés, lui mettront en main des forces supérieures. Vaincu ou vainqueur, avec une

ténacité et une astuce extraordinaire, il emploiera, par l'intermédiaire de ses conseillers les pères, les mensongères promesses et les trahisons profondément calculées; les Guanches décimés arrivent au jour des Realejos sans pouvoir mettre une poignée d'hommes en ligne. Bencomo, le type héroïque le plus pur, termine glorieusement l'histoire des premiers nés du globe. Dès ce jour, les îles Canaries conquises sont en proie au vainqueur. Refoulés sur les cimes élevées, les derniers restes des Guanches iront diminuant, bétail humain dont il reste à peine des traces en 1600; ceux dont les conquérants purent s'emparer apprirent dès le premier jour le chemin d'Amérique et la race primitive que le plus terrible cataclysme terrestre n'avait pu détruire disparaît par la main de l'homme.

Nous avons vu l'émigration systématique, cette lèpre des sociétés modernes, fruit de la tyrannie politique, morale et religieuse, devenir la seule ressource des habitants pressurés par le clergé et la noblesse. Nous avons estimé l'émigrant pour sa probité, son ardeur au travail, son énergie morale et sa soif de lucre. Aujourd'hui l'émigration a trouvé sa loi, elle n'est plus une nécessité, elle est en certains cas utile et profite aux Canaries au lieu de leur nuire.

La grande pêche nous a montré sous un aspect nouveau les descendants métis de ces Guanches qui avaient l'horreur de la mer, montés sur des bâteaux mal gréés, mal aménagés, mais solides de coque, sillonnant le grand canal africain du cap Noun au cap Bojador. Nous avons rapporté pour nos lecteurs les miraculeuses pêches qui emplissent un navire en quelques jours, et décrit les bizarres *chicharreros* dont les feux quadrangulaires animent le rivages maritimes du Puerto et de Santa-Cruz. Nous avons reconnu que la grande pêche pourrait devenir une industrie considérable si le progrès y était porté, comme l'accroissement de la fortune publique permet de l'espérer.

Voici les Guanches, splendide race, miraculeusement sau-

vée, il y a plus de onze mille ans, du grand cataclysme qui engloutit un monde, réalisant la fable de Noë. Nous avons décrit leurs vêtements, leurs coutumes, les mariages, les usages particuliers; les indications échappées aux pères qui voulaient cependant tout détruire, ont été suffisantes pour dépeindre la famille et l'individu. En regard des mœurs et coutumes de la race autochtone, nous avons retracé les mœurs et coutumes des insulaires conquérants et nous avons trouvé l'Espagne dans les Canaries, avec des qualités de plus, l'aménité, la douceur, la bonté, avec des défauts en moins, la morgue, la superbe, l'orgueil nobiliaire. Nous avons trouvé les Canaries plus heureuses que la terre ferme sous un ciel plus clément, les mœurs plus douces, les usages plus policés, le vêtement plus confortable et décent, la vie plus facile en un mot. Si nous avons regretté l'indolence créole, nous y avons constaté cependant une grande énergie dans la classe ouvrière des champs.

Les îles Fortunées, auxquelles la nature a prodigué ses dons, sont moins sujettes aux infirmités physiques que les continents. Si l'éléphantiasis y exerce encore des ravages, ils tendent à diminuer, et par le déplacement on peut espérer voir s'éteindre cette maladie qui ne frappe qu'une sorte de famille très restreinte. La classe supérieure, seule soumise par sa vie européenne aux infirmités ordinaires, y jouit cependant d'un privilége considérable, car les douleurs y sont moins vives et les maladies, y prenant rarement un caractère d'exaspération, tendent à revêtir les formes les plus bénigues. Pour ce qui est de la masse de la population, elle jouit d'une santé telle que pas une contrée sur le globe ne peut lui être comparée.

Un autre fléau a attiré notre attention; les sauterelles d'Afrique sont un mal sans remède qu'il ne nous paraît pas possible d'atténuer, c'est un cas de force majeure qu'il faut subir, tout en constatant que ce mal n'est pas périodique, rarement général et qu'il n'arrive qu'à des intervalles éloignés.

Nous avons retracé l'historique du jardin d'acclimatation, qui depuis quatre-vingt ans a attiré l'attention du monde savant et charmé tous les voyageurs. Nous avons pensé que la conservation de ce monument canarien était un devoir rigoureux pour les insulaires; la célébrité glorieuse de cette ruine peut être perpétuée avec un peu d'effort, et si, comme nous le pensons, un jardin d'*acclimatation* est une utopie, un jardin *botanique* splendide doit le remplacer avantageusement; y ouvrir des cours de botanique ou d'agriculture, est un rêve irréalisable à cette heure.

Déjà des écoles publiques en assez grand nombre ont été créées malgré les difficultés les plus grandes, parce que l'instruction publique est un besoin que les insulaires éprouvent réellement; nous ne doutons pas qu'ils ne fassent pour le satisfaire des efforts que le succès couronnera. Nous avons fait le récit des vicissitudes du haut enseignement à la Gran Canaria, à Santa Cruz, à la Laguna et nous avons trouvé deux établissements à peu près convenables mais bien insuffisants. Dans la voie nouvelle ouverte aujourd'hui à l'Espagne, il sera possible de trouver des facilités pour développer aux Canaries l'instruction sécondaire, puis l'étude de la théologie, des arts, des sciences et des lettres, de manière à donner satisfaction aux besoins locaux sans nécessiter l'envoi des élèves sur le continent. Nous pensons enfin qu'à Ténériffe, comme on l'a fait à Madère, il serait bon d'établir une école de médecine qui, nous n'en doutons pas, répondrait à un besoin public et attirerait dans cette île une grande quantité de malades.

Voici le plus vieux témoin des premiers âges de la terre, le dragon! la fable l'avait animé, la poésie lui avait donné une mission, la médecine en avait fait une panacée, l'histoire a déroulé sous ses ombrages les tableaux variés des incursions antiques, syriennes, carthaginoises, romaines, portugaises, italiennes, françaises; son suc rouge sanguinolent, ses feuilles tranchantes comme des épées, son tronc

à peau de serpent, les moignons coupés de ses branches en avaient fait l'être le plus prodigieux de la création; la botanique a fixé son âge et son espèce et ce dragon fabuleux est devenu une asperge de dix mille ans, douze mille ans peut-être. Maintenant renversé par l'ouragan, son faîte immense pèse sur la terre auprès de son tronc creusé mais encore debout; le gardien des pommes d'or du jardin des Hesperides n'est plus! Son souvenir vivra éternellement par la gravure, la peinture, la photographie, la science, même par des livres plus modestes et les récits des voyageurs. Ce débris doit être respecté par les fils des conquérants qui firent célébrer la messe d'actions de grâces de la prise de possession sur ce tronc consacré par le paganisme, leurs pères firent du dragon un Capitole, un autel, d'où partirent comme d'un centre triomphal la grande artère de l'île et les divisions territoriales allouées aux capitaines qui vainquirent dans la splendide vallée dont il fut douze siècles la gloire et l'ornement.

La population actuelle, fille des conquérants dévots, crédules et superstitieux, ne put se soustraire à la domination cléricale et subit pendant trois siècles toutes les conséquences désastreuses du système d'exploitation que le clergé avait établi. En retraçant l'histoire de la vierge de la Chandeleur, nous avons montré que la crédulité ignorante avait fait la fortune des prêtres et la misère des insulaires; tant de maux ont pris fin. Si de ces saintes impiétés il reste encore des souvenirs, c'est tout. Le clergé actuel ne pourrait plus comme autrefois renouveler ses prestiges, même si la loi l'y autorisait, car les masses étant tout aussi religieuses, sont bien plus éclairées.

La conquête acccomplie, le clergé bénit la terre et s'en alloua la meilleure part. Nous avons dit ses richesses, même sa puissance politique, car il absorba le pouvoir civil; maître incontesté des fortunes et des consciences, il gouverna de fait l'Archipel pendant trois cents ans, proie luxuriante que

ses membres divers se disputèrent avec furie; leurs luttes ont égayé nos récits. Le clergé maître absolu, le gouverneur aussi docile que les sujets, tranquille possesseur des trois cinquièmes des terres, s'endormit dans la paresse, l'ignorance et même les pratiques les moins honorables. Aujourd'hui, grâce aux progrès politiques, rendu à la vie réelle, les sociétés claustrales dissoutes, le clergé a repris sa place dans la paroisse, et s'il y exerce une influence encore justifiable par sa supériorité intellectuelle sur les masses, cette influence s'amoindrit de jour en jour. Que l'instruction se propage et le clergé pourra remplir honorablement dans les îles sa mission évangélique; pour cela qu'il suive les préceptes du Christ, qu'il se désintéresse de la politique et de toute administration civile; son royaume n'est pas de ce monde. Qu'il se contente de la direction des consciences, c'est là sa force réelle et sa seule mission.

Les îles Canaries, voisines de Madère la plus célèbre des stations médicales du globe, pensent pouvoir rivaliser avec elle; elles peuvent quelquefois, à notre avis, convenir plus parfaitement, mais toujours compléter Madère. Nous avons étudié à ce sujet la Orotava et le Puerto, puis Santa-Cruz. Dans la capitale, pendant quatre mois d'hiver, nous avons trouvé plus de chaleur, une température presque aussi peu variable et une humidité moins grande qu'à Madère; à la Orotava, une délicieuse résidence d'automne et de printemps; aux vallons des versants nord-est, des sites enchanteurs, des promenades pittoresques. Nous avons dû reconnaître que les conditions de confortable sont insuffisantes en vue de l'avenir désiré, mais qu'elles sont convenables à peu près, dans l'état actuel.

Nous avons retracé les usages agricoles, la culture de la cochenille, le travail des terres. Sous ce rapport la fortune récompense le travail, l'émigration a cessé et par le travail la moralité publique a augmenté. Les irrigations furent dès le début, le monopole exclusif des sociétés nobiliaires, elles

sont aujourd'hui en quelque sorte démocratisées. Il y a encore sur ce point des améliorations à faire, surtout dans l'est de Ténériffe, tandis qu'à Canaria, les irrigations plus faciles ont été mieux faites et avec plus d'ensemble. Si par suite des progrès de la science chimique, la culture de la cochenille venait à cesser de donner des résultats lucratifs, il n'y a pas de doute qu'en moins de cinq ans les terres seraient disposées pour de nouveaux produits, car ce sol a donné déjà la canne à sucre, les céréales, la vigne, la cochenille, et donnerait demain le coton, le tabac, le café, le thé même; cette terre peut tout produire.

Nous n'avions examiné que la vie individuelle des Guanches, mœurs et coutumes, nous avons dû étudier ce peuple vivant en société, s'administrant. Nous avons assisté au couronnement de ses monarques, à ses fêtes religieuses, à ses luttes de gymnasiarque, à sa vie civile, militaire, judiciaire. Nous avons dit sa loi agraire, ses lois criminelles, sa loi du divorce; nous avons indiqué deux grandes divisions sociales, les maîtres et les serviteurs, ou mieux, les sujets fils de l'homme et les maîtres fils des dieux. Dans la population générale nous avons trouvé des castes : la famille royale, la noblesse recrutée dans les héros prototypes de force, de courage ou d'habileté, la famille religieuse, les vestales, les accoucheuses, les bouchers, les embaumeurs, les guerriers et les pasteurs; nous avons vu les Guanches honorant les morts par un culte, conservant les corps avec art et nous avons montré les grottes sépulcrales. C'était facile; mais il fallait trouver une origine à ce peuple et qualifier cette race. Après l'avoir fait rentrer bien ou mal dans une division de la science etnographique, nous avons retrouvé dans cette société primitive les usages politiques, sociaux, les croyances religieuses des premiers peuples du globe; cette race de l'âge de pierre nous a donné les preuves de son antériorité par des certitudes architecturales. Celtes purs ou mélangés avec une race lybienne venant probable-

ment du rameau caucasique arménien, nous avons vu les Guanches doués du courage des races celtes, croyant comme elles à un Dieu unique; nous avons retrouvé dans la langue les radicaux celtiques mêlés aux radicaux semitiques et berbères. Mystère insondable peut-être, où l'esprit se perd, qui serait depuis longtemps connu si l'idée de la science d'observation, d'analyse et de philosophie historique avait prévalu chez les pères; au lieu de cela ils furent possédés, par ignorance et parti pris, de la fureur de tout anéantir pour rattacher plus aisément la race conquise à la souche hébraïque.

La langue, la musique, la poésie, les arts devaient être étudiés. Nous nous sommes efforcés d'apporter dans cette question toute la réserve possible, sachant combien le blâme est pénible et la louange fade. Nous avons pris le parti le plus honnête, non le plus habile, disant selon notre conscience ce que nous avons pensé être véridique, sans flatterie ni dénigrement. Nous croyons que de ce chapitre il restera comme résultante dans l'esprit de nos lecteurs, une opinion favorable en faveur des insulaires.

Andalous pour la plupart, les habitants actuels descendant des Cantabres, des Carthaginois et des populations celtiques du continent, ont retrouvé dans les Guanches ce sang celte primitif que l'hercule carthaginois était venu chercher à l'antique Gades, y bâtissant le temple aux deux colonnes. Ce nouveau croisement, à des milliers d'années de distance, a renouvelé la race, plus belle encore dans les îles qu'en Andalousie.

Il était indispensable de montrer l'organisation gouvernementale actuelle des îles canariennes, et nous l'avons fait en passant en revue tout ce qui constitue les actes civils, judiciaires, militaires, cléricaux, travaux publics, instruction publique, administrations provinciales, municipales, police, voirie, hygiène, etc., etc. Nous avons terminé ce chapitre pendant que se préparait en Espagne, la révolution de septembre, aussi nous avons supprimé toutes les considéra-

tions politiques dont nous l'avions fait suivre, ne voulant pas nous exposer au reproche d'avoir émis des prédictions postérieurement aux faits.

Il fallait conclure par un aperçu général sur les sciences physiques et naturelles; nous l'avons fait brièvement, simplement. Quelques nomenclatures incomplètes donneront aux gens du monde une idée suffisante des sciences auxquelles elles se rapportent.

Sous forme de conversation, nous avons émis quelques idées générales sur la situation actuelle de l'Espagne, c'est un hors œuvre pour lequel nous demandons particulièrement l'indulgence des lecteurs.

Notre travail se complète par des notes intéressantes sur la statistique générale, travail sur lequel nous appelons l'attention des personnes qui se préoccupent d'études économiques.

Et maintenant qu'il faut prendre congé du lecteur, il est bon qu'il sache que nous avons entrepris cet ouvrage pour oublier; nous lui devons l'apaisement des douleurs les plus vives. Pourquoi le publier? le manuscrit envoyé à l'éditeur, nous en avons eu regret et nous sentons si bien notre insuffisance que nous gardons l'anonyme. Cela dit, comment se fait-il que nous dations notre livre de Madère où nous terminons un nouveau volume? Comment se fait-il que nous avons écrit ces pages à Jersey dont nous préparons l'histoire? quel est le démon qui nous pousse? La photographie. Le touriste est devenu photographe. Dans l'édition anglaise notre prose insuffisante servira de prétexte à la publication d'images qui la feront oublier.

Madère, 20 avril 1869.

Monsieur Sabin Berthelot, Consul de France à Santa Cruz de Ténériffe.

Vous avez voué quarante ans de votre laborieuse existence à l'étude de l'Archipel canarien et contribué pour une part immense à faire connaître les îles Fortunées, votre patrie adoptive; par votre grand ouvrage, fruit de tant de travaux, vous avez élévé un monument impérissable qui laisse bien loin toutes les œuvres de vos prédécesseurs. Qui osera désormais traiter ces matières après vous?

Celui-là le pouvait qui gardant l'incognito n'ambitionne aucune palme; celui à qui vous avez tout montré : vos splendides reliefs, vos cartes, vos dessins, vos cahiers, vos collections, lui permettant de puiser à pleines mains dans vos richesses avec une générosité trop rare et une bienveillance toute paternelle; celui que vous avez daigné instruire et conseiller pendant toute la durée de son séjour à Santa Cruz, lui consacrant un temps précieux.

Vous m'avez encouragé à écrire et à publier cet ouvrage et maintenant, arrivé à la fin de la tâche entreprise, je sens que si quelque chose vaut, c'est à vous que je le dois; merci donc, mon vénérable maître, merci du fond du cœur.

Que votre belle vieillesse se prolonge et vous permette de donner encore à la France quelque beau livre d'histoire naturelle; égalez, dépassez Moquin-Tandon qui fut votre ami et mon maître, ce sera la consécration et le couronnement de votre renommée.

Agréez, monsieur, l'expression de mes meilleurs sentiments de respect et de reconnaissance profonde.

***

APPENDICES

PETIT VOCABULAIRE DE LA LANGUE DES GUANCHES

L'alphabet guanche, en faisant le décompte des lettres employées dans les mots cités dans le cours de l'ouvrage, paraît n'avoir eu que vingt lettres : A B C D E F G H I L M N O P R S T U V Z. Il faut même probablement, selon Bory de Saint-Vincent, retrancher la lettre P, dont on ne trouve qu'un exemple dans plus de 100 mots.

L'emploi de ces lettres, comme dans la langue celte, est en proportion inverse, à l'emploi de ces mêmes lettres dans les langues méditerranéennes ; ainsi dans 200 mots, on peut trouver :

172 A	67 E	43 I	54 O	17 S	12 X
9 B	9 F	9 L	1 P	42 T	20 Y
53 C	51 G	32 M	9 Q	3 U	8 Z
11 D	41 H	61 N	31 R	5 V	

Il est facile de noter que les quelques lettres J P Y X K, lorsqu'elles se rencontrent, ont été employées par les Espagnols qui écrivirent avec leur propre alphabet les mots guanches.

L'ancienne langue des Canaries était gutturale au rapport de tous les chroniqueurs et cette tradition est confirmée par la contexture des mots. C'est une similitude étrange avec la langue celte. Bory de Saint-

Vincent remarqua le premier le rapprochement des terminaisons en *ac* avec la langue celtique ; on a trouvé depuis d'autres similitudes.

On a prétendu à tort que les idiomes variaient dans toutes les îles et même que les langues étaient dissemblables. C'est une erreur très bien reconnue aujourd'hui, car on peut affirmer que plus des trois cinquièmes des mots qui nous ont été transmis étaient usités dans toutes les îles.

Les Espagnols, pour se faire pardonner d'avoir laissé perdre le langage et l'écriture des Guanches, ont prétendu qu'ils ne connaissaient pas l'écriture. Cette assertion mensongère a été refutée fort heureusement par Clavijo, le plus érudit et le plus célèbre des Canariens, qui a cité un fait que nous avons reproduit. « Les hommes les plus sauvages, les nations si grossières et si barbares qu'on les suppose, ont toujours, dit Kirch, quelque signe pour manifester la pensée et la parole par l'écriture. » On s'explique d'autant plus facilement que les Espagnols aient laissé perdre la langue et l'écriture, que toutes les fois qu'ils ont rapporté le même mot, chacun d'eux l'a écrit différemment, ce qui laisse supposer ou qu'ils entendaient très mal ou qu'étant très ignorants ils n'avaient nul souci de la chose. Voici quelques citations.

Phrase de la noblesse devant le mencey.

Zahanat Guayohec. (Nous sommes tes vasseaux.)

Phrase du défilé de l'avant-garde devant le roi.

Achit Guagnoth Mencey Reste Bencom.

(Vive à jamais Bencomo notre Mencey et notre protecteur.)

Réponse de l'arrière-garde devant le roi.

Guayax échey, ofiac nasethe sahana.

(Vive notre Mencey, malgré les rigueurs du Destin.)

Dicton populaire.

Haï tuu cautania. (Fais comme les vaillants.)

Numération.

Les Guanches comptaient en mettant l'unité devant la dizaine et suivaient le système décimal.

Marava. (Dizaine.)		Sinmisetti	5	Marava	10
Nait	1	Sesetti	6	Nait marava	11
Smetti	2	Satti	7	Smetti marava	12
Amelotti	3	Tamati	8	Amelotti marava	13
Acodeti	4	Morava	9	Acodeti marava	14

L'année des Guanches était divisée en mois lunaires. Les jours, les mois et le nombre de jours des phases lunaires, c'est la numération et le calendrier berbère, égyptien, grec, arabe, qui vient des Atlantes, si la fable d'Atlas enseignant l'astronomie à Hercule n'est pas dépourvue de sens.

Citons quelques mots guanches :

Ataman (ciel).
Alcorac (Dieu), forme berbère ou atlantide pure passée aux Arabes.
Achahuerahan (Dieu créateur), berbère ou atlantide.
Achaman (Dieu suprême), passé aux Égyptiens, Hébreux.
Abora (Dieu fort), passé aux Grecs.
Ahicanac (Dieu préservateur, tutélaire), celte d'origine.
Althos (Dieu élevé), passé aux Grecs.
Efraoranam (Dieu éternel), hébreux.
Acguayaxiraxi (Dieu conservateur), berbère.
Achicanac (Dieu très grand), celte d'origine.
Morayba (Dieu protecteur).
Cuna (chien), passé aux Grecs.
Cuncha (jeune chien).
Lion (soleil).
Alio (soleil), passé aux Grecs, celte.
Zeloy (soleil), berbère-égyptien, celte d'origine.
Magec (grand soleil), celte d'origine, passé aux Grecs.
Lia (soleil d'été), radical celtique : *Lumière.*
Mag (soleil d'hiver), celte d'origine, passé aux Sémitiques.

Guan (fils devenu homme), Guanc (fils garçon pubère), Guam (homme), Guamf (homme âgé), Guern (homme blanc),	celte d'origine, *homme blanc.*

Achicaxna (homme du peuple), berbère.
Achicuca (petit enfant).
Achimensey (homme noble ou secourable), berbère.
Guantch (homme blanc), celte d'origine.
Mencey (homme supérieur aux autres, roi).
Guanchinerfe (homme blanc de Tchinerfe).
Altaha (homme brave, courageux), passé aux Grecs.
Autraha (homme mâle), passé aux Grecs.
Guanarteme (roi des hommes blancs), celte d'origine.
Zucasa (poupon femelle), forme atlantide pure, passé aux Arabes.
Zuca (poupon mâle), passé aux Arabes (téter).
Zucana (poupon femelle).

Cucaha (petite fille).
Zuca zucaha (fille vierge).
Uruen
Urena } (esprit de femme), celte d'origine.
Anepa (étendard), passé aux Grecs.
Asero (lieu entouré de murailles), celtibère.
Azeca (murailles), celtibère.
Amodagag (pique durcie au feu), celte.
Arahaormaz (figue sèche), atlantide pur.
Almogarot (adoration).
Quebehi, ou quehebi ou kebehi, al-kebir, arabe, berbère.
Guyon (navire selon Galindo) (douteux).
Anera (homme qui tient sa lance, lancier), grec.
Taboas (pierre dure employée pour trancher, frapper, tailler).
Tabonas (obsidienne).
Cichico
Cichiquico } (homme de condition) (douteux), Abreu Galindo, celtibère.
Quevihiera (majesté, excellence) (douteux), Abreu Galindo, celtibère.
Tamo (avoine), celtibère.
Ahoreu (gateau de farine cuit au four).
Caucha
Canka } (petit chien), forme atlantide ou berbère.
Axa (chèvre), passé aux Grecs.
Hana (brebis), passé aux Grecs, aux Latins (lana), celtibère.
Begnesmer (mois d'août), passé aux Égyptiens.
Hachichey (fèves), arabe.
Ahof (lait), pur atlantide.
Oche (beurre), pur atlantide.
Chacerquen (miel), pur atlantide.
Yoya (rayon de miel), celtibère, passé aux Latins.
Irichen (blé ou siégle).
Coran (homme, souche de famille), arabe.
Chamato (femme, mère de famille).
Aramotanoc (orge).
Guayota (esprit).
Taboua (pierre à couper).
Givja
Adijirja } (ruisseau), berbère pur, passé aux Arabes.
Moca (bois durci au feu).
Ocke (graisse),
Aculan (graisse rance pour remède), } celte.

Oro
Orode } (eau pure), celte.
Aala (eau), celtibère.
Enac (soir, crépuscule).
Guanil (troupeau), celtibère pur.
Triffa
Triga } (blé), celtibère pur.
Harba (prêter).
Amodaga (pique, dague), celte.

Noms d'hommes, d'objets, de lieux :

Acaymo (roi de Ténérife).
Imobac (un des douze rois de Taoro qui avait 6,000 hommes propres au combat, successeur de Betzenuria, père des neuf enfants qui divisèrent le royaume).
Arguijon (signifie belvedere, *look out*).
Aguimar (nom propre).
Atquaxona (nom propre).
Centego (lieux inconnus).
Dautie (lieux inconnus).
Faican (grand-prêtre),
Faycaye (prêtre),
Faynan (homme qui brille), } passé aux Grecs.
Fayra (pierre ronde, pierrelaine).
Sel
Cel } (lune), passé aux Grecs.
Tedota (montagne).
Xaxo (momie).
Aridaman (bouc), passé aux Hébreux et aux Égyptiens.
Titogan (ciel pur).
Maquayan (bétail à quatre pattes).
Harau (fougère).
Inbaqu (filets de joncs).
Tahuyan (jupe de femme).

Il a été fait des efforts impuissants pour recomposer la syntaxe et les conjugaisons de la langue guanche. Les pères qui l'ont tenté ne commencèrent ce travail que lorsque la langue était depuis longtems perdue par l'extinction des Guanches. Il ne paraît pas du reste, qu'ils eussent étudié la langue berbère qui seule aurait pu leur donner la clef du problème.

L'Afrique, de jour en jour plus étudiée, permettra-elle à quelque linguiste futur un travail dont l'utilité est minime? la science etnographique seule trouverait son profit dans une telle étude, qui ne saurait être faite sans de grandes difficultés et exclusivement au sein des tribus des Tibbous, des Touaregs et des Amazighis du désert qui seules ont conservé l'idiome berbère dans une pureté relative. L'Afrique peu connue paraît en voie de progrès d'après certains explorateurs anglais, mais la confusion des langues y est flagrante et l'ayant constaté personne n'a encore publié aucun travail de cette nature.

FLORE CANARIENNE

PRINCIPALES PLANTES

Canarina Campula.

ZYGOPHYLLEÆ.
Zygophillum fontaneril.

MALVACEÆ.
Salviniona acerifolia.
Navæa phœnicea.
Abutilon albidum.

HYPERICINEÆ.
Hypericum glandulosum.
— coadunatum.
Webbia floribunda.
— Canariensis.
— Platysepala.
Androsœmam Webbianum.

CRUCIFERÆ.
Matthiola parviflora.
Cheirantus cinereus.
— Scoparius.

CRUCIFERÆ.
Trucastrum Canariense.
Diehisantus mutabilis.
Cheirantus Cheiri.
Raphanus.
Raphanus sativus.

RESEDACEÆ.
Reseda crystallina.
— scoparia.
Resedella subulata.

VIOLARIEÆ.
Mnemion Palmense.
— cheiranthifolium.

GISTINEÆ.
Helianthemum Canarieuse.
— confertum.
— Broussonetii.
Cistus candidissimus.
Rhodocistus Berthelotianus.

FRANKENIACEÆ.
Frankenia capitata.
— ericifolia.

CARGOPHYLLEÆ.
Silene nocteolens.
— Canariensis.

PARONYCHIEÆ.
Polycarpia carnosa.
— candida.
— aristata.
— Smithii.
Paronychia Canariensis.

TAMARISCINEÆ.
Tamarix Canariensis.

CRASSULACEÆ.
Umbelicus Heylandianus.
Aichryson cruentum.

CRASSULACEÆ.
Œonium cruentum.
— strepsicladum.
Sempervivum barbatum.
Æonium Lindleyi.
Sempervivum Goochiæ.
Æonium Haworthii.
Sempervivum urbicum.
Œonium ciliatum.
Greenovia aurea.
Petrophyes polyphyllum.
— brachycaulon.
— Agriostaphis.

CUCURBITACEÆ.
Bryonia verrucosa.

ROSACEÆ.
Bencomia moquiniana.
Cerasus hixa.

LEGUMINOSÆ.
Amagyris latifolia.
Anonis ulicina.

LEGUMINOSÆ.
Anonis longifolia.
— hebecarpa.
— laxiflora.
— flexipes.
— serrata.
Adenocarpus Frankenioïdes.
— foliolosus.

Genista Canariensis.
Teline ramosissima.
Genista stenopetala.
— microphylla.
— splendens.
Teline rosmarinifolia.
Cytisus albidus.
— nubigenus.
— Filipes.
Genista rhodo.
Medicago helix.
— Canariensis.
Lotus Spartioïdes.
— Campylocladus.
— holosericus.
— glaneus.
— sessilifolius.
— trigonelloïdes.
— eriophthalmus.
Dorgenium spectabile.
Lotus Broussonetii.
Vicia filicaulis.
Lathyrus aphyllus.
Vicia biflora.

TEREBINTHACEÆ.
Pistacia Atlantica.

CUNEORÆ.
Cuneorum pulverulentum.

RHANNEÆ.
Rhannus crenulata.

HICINEÆ.
Ilex platyphylla.

CELASTRINEÆ.
Ilex Canariensis.
Catha Cassinoïdes.

TERUSTRÆ MIACEÆ.
Visnea mocanera.

UMBELLIFERÆ.
Drusa opposifolia.
Pimpinella Buchii.
— Dendrotagium.
Bupleurum aciphyllum.
Pencedanum aureum.
Athamantha Cervariæfolia.
Ferula Linkii.
— tortusa.
Astydamia Canariensis.

CAPRIFOLIACEÆ.
Sambucus Palmensis.

RUBRACÆ.
Vaillantia hispida.

DIPSACEÆ.
Pterocephalus Dumetorum.
— virens.

COMPOSITÆ.
Phagnalum umbelliforme.
— purpurescens.
Schizogyne obtusifolia.
Allagopappus dichotomus.
Vieria laevigata.
Nauplius sericens.
— intermedius.
— Stenophyllus.
Argyranthem. Jacobæifolium.
— ocholeucrum.
— fæniculacenus.
— frutescens.
— anethifolium.
— pimatifidum
Matricaria Courrantiana.
Pyrethrum ferulaceum.
— ptarmicœflorum.

COMPOSITÆ.
Gonosperum multiflorum.
Lugoa revoluta.
Gonosperum fructicosum.
— elegans.
Artemisia Aragonensis.
— reptans.
— Canariensis.
Helichrysum gossypinum.
Senecio Decaimei.
— coronopifolius.
Pericallis multiflora.
— populifolia.
— cruenta.
— papyracea.
Carlina salicifolia.
— Xeranthenroïdes.
Atractylis Preauxiana,
Centaura Canariensis.
Serratula Canariensis.
Carduces baeocephalus.
— clavulatus.
Cynara horrida.
Schmidti a la Ciniata.
Tolpis lagopoda.
— Webbii.
Andryala pumatifida.
Prenanthes pendula.
Sonchus Jacquini.
— platylepis.
— acidus.
— gummifer.
— Pinnatus.
— arboreus.
— Webbii.
— Bourgeanii.
Crepis Lowei Canariensis.

CONVOLVULACEÆ.
Legendrea mollissima.
Rhodorriza virgata.
— glandulosa.
— fructiculosa.
Cuscuta episonehum.
— Calycina.

BORRAGINEÆ.
Messerschmidtia fructicosa.
— angustifolia.
Echium Auberianum.
— simplex.
— pininana.
— onosmœfolium.
— Decaisnei.
— bifrons.
— giganteum.

LABIATÆ.
Bystropogon origanifolius.
— serrulatus.
— Canariensis.
Thymus origanoïdes.
Micromeria thymoïdes.
— hyssopifolia.
— glabrexens.
— hirta.
— etc., etc., etc.
Nepeta teydea.
Salvia Broussoneti..
Leucophæ Caudicans.
— Argosphacelus.
— Massoniana.
— macrostachya.
Poliodendrum héterophillum.

SOLANACEÆ.
Solanum nava.

SCHROPHULARINEÆ.
Campylanthus salsovides.
Schrofularia Arguta.
— Smithii.
Linaria heterophylla.
— Scoparia.
Callianassa Isabelliana.

OROBANCHEÆ.
Phelipæ à trichocalyx.

OLCINEÆ.
Notelæa excelsa.

MYRSINEACEÆ.
Pleiomeris Canariensis.

PLANTAGINEÆ.
Plantago arborescens.
— Webbii.

PLUMBAGINEÆ.
Statice papillata.
— pectinata.
— puberula.
— imbricata.
— macrophylla.
— arborescens.
— brassicæfolia.
— macroptera.

AMARANTACEÆ.
Alternanthera achyrantha.

CHENOPODEÆ.
Beta procumbens.
— Webbiana.
Chenolea Canariensis.

LAURIMEÆ.
Phœbe Barbusana.
Persea Indica.
Oreodaphne factens.
Laurus Canariensis.

EUPHORBIACEÆ.
Euphorbia atropurpurea.
— Aphylla.
— balsamifera.

SOLICINEÆ.
Salix Canariensis.

URTICEÆ.
Urtica stachyoïdes.
Parietaria filamentosa.
— arborea.
— appendiculata.

MYRICACEÆ.
Faya fragifera.

CAPRESSINEÆ.
Juniperus Cedrus.

SOLANACEÆ.
Wilhania Aristata.

TYPHINEÆ.
Typha macranthella.

AROIDEÆ.
Dracunculus Canariensis.

ORCHIDEÆ.
Orchis Canariensis.
Habenaria tridactylites.

IRIDEÆ.
Trichonemo grandiscapum.

DIOSCORIDEÆ.
Tamus edulis.

SMILACEÆ.
Smilax Canariensis.

LILIACEÆ.
Scilla hæmorrhoidalis.
— Clasyantha.
— iridifolia.
— Berthelotii.
Allium clentiferum.
— nigrum.

LILIACEÆ.
Asparagus scoparius.
— umbellatus.
— arborescens.
— Pastorianus.

JUNEÆ.
Luzula decolor.
— purpurea.
— Canariensis.

COMMELYNEÆ.
Commelyna agraria.
— canescens.

CYPERACEÆ.
Cyperus rubicundus.

GRAMINEÆ.
Phalaris Canariensis.
— brachystachus.
Coix laeryma.
Pemisetum cenchroïdes.
Panicum paspaloïdes.
Digitaria nodosa.
Avena hirsuta.
— uniflora.
Dactylis Smithii.

FILICES.
Aspidium elongatum.
Asplenium Canariense.
Cheilanthes pielchella.

PLANTES CELLULAIRES

MUSCINÆ.

Hookeria Webbiana.
Hipnum Bertheloticum.
Fissidens serrulatus.
Glyphocarpus Webbii.
Hypnum Teneriffæ.
Fimbriaria Africana.
Lophocolea Preauxiana.

FUNGI.

Boletus Preauxii.
Phellus Canariensis.
Clavarii rhodochroa.
Morchella dubia.
Coprinus spiralis.
Agaricus Webbii.
Polysaceum tinctorium.

FUNGI.

Coprinus Plutonius.
Cortinarius tricolor.

LICHENES.

Evernia Canariensis.
Ramalina decipiens.
— Webbii.
Solornia Despreauxii.

PHYCEÆ.

Copea biruncinata.
Anadyomene Calodictyon.
Sargassum Comosum.
Rhodomela episcopalis.
Griffithsia Argus.
Dasya acanthophora.
— Delilei.
Caulerpa Webbiana.

ORNITHOLOGIE CANARIENNE

Neophron alincoche.
Faucon pèlerin.
Faucon hobereau.
Faucon cresserelle.
Aigle pygargue.
Épervier commun.
Milan royal.
Buse ordinaire.
Busard montagu.
Chouette effraye.
Hibou moyen.
Corbeau noir.
Choquard ordinaire.
Pie grièche grise.
Gobe-mouche bec-figue.
Tourdre merle.
Moteux traquet.
Bec fin mélanocéphale.
Bec fin des murailles.
Bec fin grisette.
Bec fin passerinette.
Pipi trivial.
Mésange bleue.
Bruant jaune.
Bruant proyer.
Fringille soulcie.
— espagnole.
— teydiène.
Fringille des Canaries.
— tintillon.
— chardonneret.
— linotte.
— tarin.
Martinet unicolore.
Pie éperche.
Colombe trocas.
Colombe biset.
Ganga unibande.
Perdrix gambra.
Perdrix caille.
Outarde houbare.
Court-vite Isabelle.
Œdicnème criard.
Huitrier noir.
Bécasseau brunette.
Bécasse ordinaire.
Pingouin macroptère.
Sterne Cauger.
Sterne Pierre Garin.
Sterne petite.
Goeland grisard.
Goeland cendré.
Puffin cendré.
Puffin manks.
Puffin Auginhs.
Thalassidrome petreline.

ICTHYOLOGIE DES CANARIES

NOMS DE QUELQUES POISSONS

Pomatomus Telescopium.
Sebastes Kuhlii.
Sebastes filifer.
Serranus acuticostris.
Briacanthus Boops.
Beryx decadactylus.
Roveltus Teminiackii.
Dentex filamentosus.
Chrysophrys cæruleosticta.
Heliazes limbatus.
Pristipoma Ronchus.
Pagellus Centrodontus.
Netnobrama Webbii.
Crius Berthelotii.
Sargus fasciatus.
Boops Canariensis.
Gemphybus Prometheus.
Caraux analis.
Lichia glaycos.
Teumodon saltator.
Lepidoleprus Selerorynchus.
Phycis limbatus.
Asellus Canariensis.
Saurus trivirgatus.
Aulopus filifer.
Aulopus maculatus.
Monacanthus filamentosus.
Ophisurus pardalis.
Balistes caprinus.
Julis Pavo.
Scarus Canariensis.
Acantholabrus viridis.
Rhombus serratus.
Solea oculata.
Solea Scriba.
Pimelepterus Boscii.
Anguilla Canariensis.
Tetrodæ marmoratus.
Blemophis Webbianus.
Coryphœna Equisetis.
Cephaloptera Giorna.
Pteroplatea Canariensis.
Torpedo hebetans.
Myliobatis Episcopus.
Raia Maderensis.
Prionodon obvelatus.

POÈMES ET PASTORALES

POÉSIE HISTORIQUE (PALMA ET GOMÈRE)

TRADUCTION LITTÉRALE

« Le courroux de l'Océan et de ses habitants féroces n'a pas effrayé « *Anahui ;* il précipita dans les flots pour arracher à la mort son ami le « plus tendre, il l'a ramené sur le rivage où les flots se brisent roulant « les cailloux de la grève quand ils s'élèvent et s'abaissent (flux et reflux). « Aussi dans les combats, l'ami d'*Anahui* ne quitte jamais ses pas, il lui « fait un bouclier de son corps. Mais le plus brave des guerriers n'a pas « besoin de ce secours, lui qui vainquit *Tanahuitu*, le géant barbare, « le tyran farouche qui, du haut de la roche sa demeure, précipitait dans « la vallée les chèvres qu'il atteignait où les hommes qui se livraient à « lui. »

CHANT DE DOULEUR (CANARIA)

TRADUCTION LITTÉRALE

« Plaignez *Atrabaya*, elle a grossi les fontaines solitaires d'un torrent « de larmes brûlantes, elle a fui le vallon qui l'a vu naître, vallon fleuri « ou elle chantait naguère la fécondité de ses brebis et des chèvres au

« lait si parfumé. Elle a quitté parents et compagnes, a trouvé la soli-
« tude chère à son cœur trop plein du souvenir de *Troyaba*.

« Elle aima ce jeune chef dès ses plus tendres années et ne put s'empê-
« cher de rougir lorsque pour la première fois il laissa tomber ses re-
« gards sur elle. Leurs poitrines oppressées, embrasées, se pressèrent
« et le bonheur fut le premier fruit de leur amour.

« Mais Troyaba a pris sa massue pour aller combattre, il a choisi deux
« haches de pierre; *l'une*, dit-il, *pour* GAHUACO *qui me surpasse de toute*
« *la tête, l'autre pour* GUIOMAR *qui a tué mon père*. Que ne puis-je te re-
« tenir? Je pressens un malheur, reste, Troyaba, et jouis de mes cares-
« ses. Que l'amour te fasse oublier ta vengeance, reste auprès de celle
« qui sait si bien t'aimer; que les baisers de nos lèvres retentissent dans
« nos cœurs, ce murmure est plus doux que le bruit des combats.

« Le jeune héros versant des larmes est parti en silence. Comment
« dire sans pleurer qu'il n'est pas revenu. Vous tous, plaignez Atrabaya! »

—

AMOUR DÉDAIGNÉ (TÉNÉRIFFE)

Ce morceau traduit de l'espagnol n'est qu'une naïve imitation d'un chant probablement tronqué. On n'indique pas de texte guanche et de plus le lecteur ne trouvera pas dans cette pièce l'originalité native de celle qui précède, et comme il sait que les Guanches n'avaient pas de canots et ne connaissaient pas la géographie, il reconnaîtra qu'il ne doit donner que peu de confiance à ce récit, nous avons eu soin de marquer les phrases douteuses en italique.

—

« L'insensible *Amana* dédaignait depuis longtemps les aveux de *Ga-*
« *rirayga* qui conduisait un grand troupeau de chèvres vers le vallon
« d'Icod. Pouvait-on le blâmer, puisque le cœur ne se donne pas? Il faut
« plaindre l'infortuné qui ne sut pas plaire et qui pourtant était digne
« d'être aimé.

« Malheureux! il a cherché à éteindre son funeste amour comme
« si la première affection ne durait pas toute la vie! il a pris les armes et
« couru les chances de la guerre, il a parcouru les montagnes semées
« de roches roulantes, *il a traversé la mer qui sépare les îles;* il s'est
« exposé à tous les dangers.

« Un jour que ses peines lui étaient plus présentes, il s'est écrié : Ma « poitrine est embrasée comme le pic de Teyde qui élève sa tête jusqu'au « ciel et qu'on voit depuis *les extrémités du monde*. En vain j'étonne les « rochers du récit des rigueurs d'*Amarca;* à quoi servent mes plaintes « amères? Mon ardeur redouble, je ne puis plus la contenir. Cruelle « *Amarca*, redoute pour un infortuné les excès où vont le porter ton « insensibilité et tes mépris.

—

LA DÉLAISSÉE (TÉNÉRIFFE)

Un petit chef-d'œuvre, qu'on en juge :

« Jeunes filles, défiez-vous de ceux qui vous disent qu'ils vous ai- « ment; ceux qui aiment véritablement osent-ils le dire?

« *Nénédan* à dit à *Zorahaya :* Depuis longtemps je t'aime et ne puis « vivre sans ta tendresse, puis il a soupiré et a serré la main de la « jeune fille. L'insensée! elle n'a pu résister au plus beau des hommes, « elle lui a laissé cueillir le miel de ses lèvres et l'haleine douce de la « jeune fille s'est mêlée à celle du séducteur.

« Mais *Nénédan* a passé de l'autre côté de la montagne emportant « l'âme de son amante. Malheureuse *Zorahaya*, tu ne gouteras plus les « douceurs de l'amour n'ayant plus de cœur à donner, et jusqu'à ta der- « nière heure tu pleureras l'infidèle. Ton corps ira se joindre à ceux de « ta famille, là tu trouveras la paix, mais lui le plus cruel des hommes « sera-t-il donc digne d'entrer dans la cave sépulcrale des siens? »

—

Nous avons pensé qu'il serait agréable à nos lecteurs de se faire une idée de la poésie de Viana, et pour cela nous avons pris plaisir à traduire une des pages les plus simples de ce magnifique poème. Les mœurs et les faits que cette page relate sont historiques et serviront à compléter le portrait des Guanches. Viana avait recueilli ces indications précises de son Mécène, don Juan de Ayala. Ce noble seigneur avait reçu en don la principauté de Tegueste que Philippe II érigea pour lui en majorat. Viana eut occasion de vérifier lui-même les titres de possession de ce compagnon d'armes d'Alonzo de Lugo, le conquistador.

« *Zebensui* que les Espagnols désignent sous le nom de gentilhomme

« pauvre, car il n'était pas prince et cependant gouvernait despotique-
« ment; il n'était que noble, n'ayant pas droit de porter le sacré Fe-
« mur ni l'honneur de présider le Tagoror, il commandait un district
« de la côte nord, entre *Anaga* et *Tegueste*. Jeune, audacieux, il poussa
« la témérité et l'abus de sa force jusqu'aux actions coupables, oppri-
« mant ses vassaux et leur dérobant le fruit de leur travail; ses rapines
« dans les bergeries environnantes en avaient fait le fléau du voisinage
« et les pasteurs résolurent d'aller implorer le puissant Bencomo pour
« qu'il fît mettre un terme à ces exactions. Le vieux mencey, voulant
« concilier les honneurs dus à sa race, car Zebensui était son parent, et
« les devoirs dus à la justice, prend à l'instant une résolution digne de
« son caractère. Il sort de sa vallée de Taoro et s'engageant seul dans les
« sentiers les moins fréquentés, il traverse sept lieues en quelques heu-
« res pour arriver à surprendre *Zebensui* avant qu'il puisse être prévenu.
« Entrant brusquement dans la grotte du seigneur, il le trouve ache-
« vant un chevreau qu'il avait dérobé la veille. A cette apparition inat-
« tendue, *Zebensui* reste pétrifié. Il reconnaît le grand Bencomo que ses
« vertus et sa sagesse ont élevé au rang suprême. — *Majesté, lui dit-il*
« *en se prosternant, ta présence ici et à cette heure me remplit de confu-*
« *sion; toi le mencey le plus élevé de l'île en mon humble demeure! dans*
« *ma misère que pourrai-je t'offrir qui pût être digne de toi et de l'hon-*
« *neur que tu me fais? permets-moi de m'absenter quelques instants et*
« *bientôt je te traiterai comme tu le mérites, te rendant les honneurs de*
« *l'hospitalité.* — Mais Bencomo le retenant par le bras au moment ou il
« allait sortir de la grotte, fixant sur lui des yeux sévères, lui parla en ces
« termes : *Reste, Zebensui, ne va pas voler des biens étrangers pour me*
« *les offrir; reconnais ta faute et souviens-toi que le prince ne doit pas*
« *s'alimenter aux dépens de ses vassaux. Donne-moi de l'eau et du gofio,*
« *c'est la nourriture du pasteur.*

« Alors Zebensui confus lui présenta le *gofio* et l'eau, s'excusant de
« n'avoir pas de sel. Le mencey délaya la farine de ses propres mains
« et savourant cet aliment grossier : *Zebensui, lui dit-il, si tu savais ap-*
« *précier le goût de la farine pure recueillie par des mains honnêtes, tu*
« *sentirais qu'elle n'a pas été baignée des larmes du pauvre! Ces tendres*
« *chevreaux, ces jeunes agneaux cuits dans le lait, s'ils ont été arrachés à*
« *la tendresse de leurs mères et ravis à des pasteurs sans défense te ren-*
« *dront abominable et digne de l'exécration de tes vassaux.*

« Le mencey se leva, ayant ainsi conclu son discours, sortit de la
« grotte, reprit le chemin de la montagne et disparut. Zebensui n'osa
« faire un pas ni lever les yeux pour le suivre. Le discours du noble
« vieillard avait touché son âme; il croyait toujours entendre sa voix sé-

« vère lui reprochant ses méfaits, et quand il revint de sa stupeur il vou-
« lut implorer son pardon et se jeter aux pieds du chef, mais il était déjà
« loin. Alors, avec l'espoir de l'atteindre il se précipite sur ses traces et
« arrive essoufflé dans le val de *Tegueste* sans avoir pu le rejoindre. Le
« chef de ce district auquel il conta son aventure le traita avec bonté,
« s'offrit comme garant de son repentir et intercéda auprès du mencey
« pour obtenir sa réhabilitation. Zebensui, dit-on, changea de conduite
« et mérita la confiance de son protecteur, lequel lui confia l'inten-
« dance de ses nombreux troupeaux et l'on sait qu'il n'étaient pas gar-
« dés par moins de cent bergers.

« VIANA, poème. »

Cette simplicité de coutumes des anciens Guanches ne rappelle-t-elle pas les mœurs antiques célébrées par Homère? la visite du mencey de Taoro à Zebensui, le chevreau qu'il a rôti lui-même, le gofio pétri par la main du roi, ne ressemblent-il pas aux détails de l'Illiade, à la visite de Nestor dans la tente d'Achille ?

BIBLIOGRAPHIE

Bible, livre *d'Esdras*.
Homère et Hésiode, *passim*.
Platon. — *Timée*.
Plutarque. — *Vie de Sertorius*.
Virgile. — *Enéide*, liv. VI.
Horace. — Epod. XVI.
Pline. — *Histoire naturelle*.
Hannon. — *Relation de Voyage*, cité en extrait, par Pline.
Ptolémée. — *Géographie*.
Edrisi. — *Géographie : expédition des Arabes Maghruinos*.
Ebn al Ouardi. — Même expédition, 1147.

Flogietta. Pedro de Albano. Petrarca.	— Voyage de Teodosio Doria et Agostino Vivald 1291.

Boccacio. — *Expédition Angiolino del Tegghia de Corbizzi*, 1341.
C'est à partir de cette époque que les cosmographes portent les îles sur les cartes géographiques. Pendant tout le moyen âge, depuis Ptolémée 150 de notre ère, il en avait été fait mention, mais aucune carte ne les avait retracées.
Carte du comte Baldelli. — Auteur inconnu.
Carte de Picigano. — Venise 1367, cabinet du duc de Parme.
Atlas catalan. — 1375, Jacob Ferrer.
Bontier et Leverrier, chapelains de Bethancourt, historiens de la première conquête. — *Journal de la conquête*, écrit 1402 à 140 6.

Chronique de Azurara, expédition entreprise par ordre de don Enrique, infant de Portugal, 1443-1444.

Cadamosto ou mieux Da ca da Mosto, 1454.

Alonzo Espinosa, père de l'ordre de Saint-Dominique, 1594.

Le Tasse. — *Jérusalem délivrée*, passim.

Don Antonio Viana. — *Antiquités Canariennes*. Poème.

Il était bachelier en lettres et en droit, et a traité spécialement de la conquête de Ténériffe, où il était né, 1604.

Cairasco de Figueroa, contemporain de Viana. Cervantes lui rendit hommage comme à un grand poète; il écrivit l'histoire de son temps.

Abreu Galindo, frère franciscain, 1632, a écrit les trois conquêtes de Bethancourt, Herrera, Lugo.

Nuñez de la Peña. — 1676, *Histoire et Antiquités*.

Œuvre dédiée à la vierge de la Chandeleur, patronne des îles; a indiqué le premier les alliances entre les indigènes guanches et les premiers colons. Il visita les sept îles avec son évêque en tournée pastorale. Il fut nommé *chroniqueur général de Castille et Léon*, il était *familier du saint-office*.

Don Luis de Anchieta, — 1679. *Excellences et Antiquités canariennes*.

Auchieta de Alarcon. — *Antiquités historiques canariennes*, 1750.

Bartolome Garcia del Castillo. — *Antiquités de l'île de Fer*, 1707.

Frère Jose de Sosa, ordre de Saint-François. — *Topographie*.

Don Antonio Porlier, protecteur des Indes, membre des académies de Madrid.— Auteur de trois mémoires qui font partie de l'académie d'histoire de Madrid.

Don José Viera y Clavijo. — *Notices ou Histoire générale des îles Canaries*, fut le traducteur annotateur de Buffon.

Pedro de Quejada, frère carmélite. — *Fragments*, manuscrit.

Muñoz. — *Compilations et Extraits*.

Bartolomeo de las Casas. — *Histoire générale des Indes*.

Lopez de Vega — fit un drame héroïque où saint Michel vient donner la victoire au conquérant Lugo.

Esteban Garibay. — *Chroniques espagnoles*.

Cristobal de la Camara. — *Constitutions synodales*.

Ortez de Zuniga. — *Annales sévillanes*.

Cordero, père jésuite. — *Histoire insulaire*.

Jose Freire, père de l'oratoire.

Herrera y Mariana.

Lopez de Gomara.

Nebrija.

Pedro de Medina.

Castellanos.

Benzoni, milanais.

Lucius Marineus.

Francisco Thamara.

Andrès Thebet.

Antonio Galuao.

Il est impossible de citer tous les auteurs qui par fragments ont parlé des Canaries.

En remontant vers l'antiquité, le père Loza a cité, depuis Homère jusqu'à Pline, cent seize noms d'auteurs hébreux, grecs, africains ou latins antérieurs aux premiers siècle de notre ère, qui ont écrit sur les îles.

Depuis cinquante ans il a été publié quelques œuvres remarquables; les plus célèbres à juste titre sont celles de Bory de Saint-Vincent et surtout l'œuvre de MM. Webb et Berthelot, neuf volumes grand in-quarto, avec planches et dessins, publié à Paris par le ministère de la marine et des colonies. (N'est pas dans le commerce et ne se trouve que dans les grandes bibliothèques d'Europe.)

STATISTIQUE DES SEPT ILES

DE

L'ARCHIPEL CANARIEN

TÉNÉRIFFE

HAUTEUR

	Mètres
Santa-Cruz	0
Orotava	650
Laguna	250

—

TEMPÉRATURE

Janvier à juillet	16° à 24°
Juillet à décembre	25° à 16°

—

RÉGIME DES EAUX

Mois les plus secs, par jour. . . . . Pipes 185,000

—

1860. — RECENSEMENT

Établis nationaux 13,700
— étrangers. 209

—

ECCLÉSIASTIQUES

Jadis (avant la loi du clergé) 1,200
Actuels 205

—

INSTITUTIONS RELIGIEUSES

Hommes. 0
Femmes (ne se recrutent plus) 42

—

EMPLOYÉS

En activité. .	de l'État	232
	provinciaux	53
	municipaux	189
En retraite. .	de l'État	27
	provinciaux	0
	municipaux	1

—

Corps consulaire étranger. 12

—

Armée et milice 827

—

MILICIENS

Il y a une milice insulaire;—du temps des Barbaresques et des Anglais tout citoyen devait le service militaire.

Aujourd'hui le nombre est fixé à. . . . . 2,160 — 827

—

MARINS

Inscription maritime. 1,345

—

Propriétaires 8,326

C'est un dixième de la population totale.

—

Fermiers à bail 3,326

—

Marchands. 529

—

Employés de commerce 144

—

Capitaines, marine marchande 37
Matelots. 334

—

Professeurs. 17
Maîtres professeurs particuliers. 8
Avocats 50
Notaires et avoués 23
Médecins et chimistes 29
Pharmaciens 10

—

Artistes (beaux-arts). 8
Agronomes. 10

Architectes		18
Fabricants		8

Ouvriers, industriels	hommes	738
	femmes	489
Ouvriers, fabrique	hommes	142
	femmes	14
Ouvriers, artisans	hommes	1,583
Ouvriers, journalières	femmes	1,200
Journaliers, terrassiers	hommes	20,876

AGRICULTURE

Les femmes travaillent comme les hommes pour la récolte, et toute l'année pour la cochenille.

Serviteurs	hommes	1,728
Servantes	femmes	2,730
Pauvres	hommes	380
	femmes	1,034
Sourds et muets	hommes	34
	femmes	28
Aveugles et estropiés	hommes	271
	femmes	241

MOUVEMENT DE LA POPULATION

De 1857 à 1861		93,700
Naissances		17,331
Moyenne par an	3,466	
Morts		9,430
Moyenne par an	622	

ÉMIGRATION

Elle a été très forte ; elle est quasi nulle aujourd'hui, grâce à la culture croissante et la fortune accrue. La misère seule crée l'émigration.

Élephantiasis 85

On a fait un hospice général à la Grande Canarie.

—

MUNICIPALITÉ

Électeurs en 1861 3,702
Éligibles » 2,327

Par une nouvelle loi électorale on avait élevé le nombre de 5 p. c., soit à 4,200.

Depuis la révolution le suffrage est universel.

—

CORTÈS

Les îles élisent cinq députés, par scrutin de liste. On fait un bulletin de cinq noms, les cinq noms qui ont la majorité des votes sont élus.

Électeurs 1,026
Nouvelle loi. 1,500

Aujourd'hui les députés sont élus par le suffrage universel.

—

ÉCOLES PRIMAIRES

	Villages à écoles.	Écoliers.	Sans écoles.
Hommes	30	1,863	20
Femmes	16	1,138	16

—

ÉCOLES SUPÉRIEURES

Laguna	Enseignement secondaire	
	Institut provincial	94
	École normale	12
Santa Cruz	École de marine	34
	Beaux-arts, dessin, arithmétique, géographie	202

—

HOPITAUX

Assistés dans l'année 1,667

—

DÉPENSES MUNICIPALES DE L'ILE

Municipalité	317,000 reaux.
Police de l'île	53,000
Police urbaine	89,000
Instruction	188,000
Bienfaisance	1,000
Travaux publics	89,000
Prisons	81,000
Forêts	79,000
Charges municipales	71,000
Frais, imprimés	35,000
Total	1,057,000 réaux.

IMPÔT POUR CES DÉPENSES

Revenu	410,000 réaux.
Déficit	640,000

Pour la balance duquel on a établi un impôt : Territorial, industriel et de consommation.

RICHESSE IMPOSABLE

	Rustique.	Urbaine.
En rente	10,635,000 réaux	2,576,000 réaux.
Troupeaux		155,000
Total		13,000,000

Estimation erronée, antérieure à la culture de la cochenille.

Paiements à l'État	2,742,000 réaux.

RÉPARTITION.

			Imposés.
De	1 à	10 réaux	3,466
	10 à	20	2,627
	20 à	30	1,820

		Imposés.
De 30 à	40 réaux	1,335
40 à	50	1,034
50 à	100	3,068
100 à	200	2,294
200 à	300	1,041
300 à	500	771
500 à	1,000	671
1,000 à	2,000	263
2,000 à	4,000	109
4,000 à	6,000	25
6,000 à	8,000	4
8,000 à	10,000	5
10,000 et plus		3

—

RICHESSE EN BESTIAUX

Bœufs et vaches	4,946
Chevaux	1,802
Mulets	2,124
Anes	2,896
Brebis	7,600
Chèvres	15,000
Cochons	5,594
Chameaux	68
Total	40,375

—

PRODUCTION

		Fanegas.
Blé, moyenne par an	(60 réaux la fanega)	92,994
Maïs —	(50 réaux —	22,693
Orge —	(38 réaux —	23,598
Avoine —		1,669
Seigle —		2,372

—

Savent lire 12,500

—

IMPORTATION

	Réaux.
Étranger, en dix-huit ans	85,000,000
Amérique	17,000,000
Péninsule	20,000,000
Total.	122,000,000

—

MOUVEMENT DU PORT

Navires de guerre	12 à vapeur.	2 à voiles.
Étrangers.	60 —	4 —

—

Navires marchands, Espagne	78 à vapeur.	105 à voiles.
— Étranger	50 —	167 —
Cabotage		790

—

Chemins terminés . . . . 50 kil. fts.

—

Lettres distribuées. . . . . 300,000 à 400,000

—

Cochenille. . . . . Chapitre à part.

—

Cimetière protestant à Santa Cruz. Cimetière protestant au Puerto.
Culte jadis interdit.

CANARIA

Plus grande hauteur . . . . 1,951 mètres.

—

Eaux . . . . 200,000 à 300,000 pipes par jour

—

Habitants.	68,070
Étrangers.	53

—

Savent lire	9,500

—

Ecclésiastiques	105
Religieuses (ne se recrutent plus).	40
Employés (État)	55
— provinciaux.	17
— municipaux.	118
Consuls	5
Soldats.	163
Milice	1,741
Propriétaires.	6,096
Fermiers	2,563
Marchands	437

Capitaines de marine		31
Matelots		310
Professeurs		11
Maîtres particuliers		9
Avocats		31
Notaires, avoués		12
Médecins.		15
Pharmaciens.		6
Vétérinaire		1
Artistes		28
Agronbmes		6
Architectes		9
Fabricants		7
Industriels	hommes	685
	femmes.	211
Artisans	hommes	1,414
	femmes	609
Ouvriers de fabrique	hommes	60
	femmes.	34
Journaliers (campagne).		7,855
Serviteurs	hommes	1,665
	femmes	1,855
Pauvres	hommes	137
	femmes	430
Sourds-muets	hommes	23
	femmes	15
Aveugles et estropiés.	hommes	190
	femmes	214

Mouvement de population	68,972
Naissances	15,708
Morts	7,716
Émigrés	3,330
Moyenne par an	3,153
Morts	1,543
Émigrés	666

Éléphantiasis	85

CENS ÉLECTORAL

Électeurs municipaux	2,527
Éligibles	1,667
Électeurs, députés	766

—

Gens secourus	1,162

—

ÉCOLES PRIMAIRES

	Villages à écoles.	Écoliers.	Sans école.
Hommes	21	1,667	1
Femmes	14	1,210	1

SECONDAIRES

Colléges, instituts	37
Écoles de commerce	34
Écoles normales	11
Séminaire	152

—

DÉPENSES MUNICIPALES

839,000 R. V.

—

RICHESSES

Rustique	9,743,000
Urbaine	1,536,000
Bestiaux	273,000

11,000,000 R. V.

—

Impôt					2,432,000
De	1	à	10	réaux	2,171
	10	à	20		2,090
	20	à	30		1,373

30 à 40	1,028
40 à 50	771
50 à 100	2,306
100 à 200	1,931
200 à 300	788
300 à 400	742
500 à 1,000	568
1,000 à 2,000	251
2,000 à 4,000	100
4,000 à 6,000	20
6,000 à 8,000	13
8,000 à 10,000	1
Au dessus	9

—

Bestiaux	57,889
Bœufs	8,000
Moutons	2,400

—

PRODUITS

	Fanegas
Blé	29,600
Orge	27,000
Maïs	93,000
Seigle	1,900

—

IMPORTATION

	R. V.
Étranger	51,000,000
Amérique	7,980,000
Royaume	9,800,000
Total	68,900,000

—

CABOTAGE

Navires marchands :	à vapeurs. . .	24. . .	à voiles . .	78
Étrangers	— . . .	21. . .	— . .	45
Cabotage.				518

ROUTES

21 kilomètres.

Lettres. 114,900

La Gran Canaria et Ténériffe sont en communication bi-mensuelle par un bateau à vapeur et chaque jour par un bateau à voile.

FUERTEVENTURA

Ville	1
Villages	21

POPULATION

Hommes		5,369
Femmes		5,627
	Total	10,996
Ne savent lire	hommes	4,108
	femmes	4,787
	Total	8,895

Ecclésiastiques		11
Employés (État)		1
— (provinciaux)		1
— (municipaux)		17
Armée (sous les armes)		29
Ouvriers des champs		1,856
Servants	hommes	287
	femmes	150
Capitaines de marine		2
Marins		21

Avocats	1
Médecin	1
Industriels	14
Ouvriers de ferme	103
Estropiés	27

—

Naissance (par an)	426
Morts —	254
Émigration en 1857	71

L'émigration a cessé

—

Éléphantiasis	7

—

CENS ÉLECTORAL

Électeurs	653
Éligibles	432

—

ÉCOLES

	Écoles.	Élèves
Hommes	7	148
Femmes	1	35

—

L'île est en communication avec Lanzarote, et les deux avec la grande Canarie, par deux bateaux à voiles; quatre voyages mensuels.

—

Bœufs	1,488
Chevaux	104
Mulets	9
Anes	665
Brebis	7,887
Chèvres	2,790
Cochons	96
Chameaux	632
Total	20,545

	Fanegas.
Blé	4,600
Seigle	16
Orge	23,900
Maïs	880

MARINE

Cabotage	1,728
Haut bord	25
Total.	1,753

Poste aux lettres	7,888

GOMERA

Villes	1
Villages	15
Groupos	160

POPULATION

Total	11,360

Ne savent lire	10,616

Ecclésiastiques		7
Employés (gouvernement)		3
— (provinciaux)		2
— (municipaux)		12
Corps consulaires		0
Armée (sous les armes)		27
Maîtres particuliers		1
Médecins, notaires, avoués, apothicaires, architectes		0
Artisans divers		70
Journaliers (campagne)		2,080
Servants	hommes	484
	femmes	364
Aveugles et estropiés (des deux sexes)		82

MOUVEMENT DE LA POPULATION

Naissances (par an)	406
Morts —	150
Émigrations. (Il n'y en a plus depuis trois ans.)	89

—

Éléphantiasis	46

—

CENS ÉLECTORAL

Habitants	11,360
Électeurs	563
Éligibles	374

—

Bœufs	1,278
Chevaux	56
Mulets	66
Anes	363
Moutons	1,714
Chèvres	0
Cochons	2,800
Chameaux	0

—

	Fanegas.
Blé (par an)	3,005
Seigle —	708
Orge —	4,797
Avoine —	0
Maïs —	4,086

—

ÉCOLES

Villages avec écoles	5
Élèves	129

—

NAVIRES

Cabotage	321

—

Lettres	1,885

HIERRO

Ville	1
Villages	18
Habitations	814

POPULATION

Hommes	2,281
Femmes	2,745
Total	5,026

Ne savent lire	hommes	1,186
	femmes	2,491

Ecclésiastiques	3
Employés (État)	0
— (provinciaux)	0
— (municipaux)	2
Soldats (armés)	6
Propriétaires	1,048

Commerçants		3
Marins		24
Médecin		1
Industriels		31
Ouvriers des champs		138
Servants	hommes	45
	femmes	77
Aveugles et blessés		40

—

Population	5,026
Naissance (par an)	157
Morts —	65
Émigration. (L'émigration a cessé.)	27

—

Éléphantiasis	13

—

CENS ÉLECTORAL

Population	5,026
Électeurs	160
Éligibles	102

—

ÉCOLES

	Écoles.	Élèves.
Hommes	1	109
Femmes	1	50

—

Bœufs	400
Chevaux	140
Mulets	300
Bestiaux	60
Brebis	1,500
Cochons	1,050
Total	6,450

—

	Fanegas
Blé	**204**
Seigle	**900**
Orge	**3,880**
Avoine	**1**
Maïs	**38**

NAVIGATION

Navires de cabotage	**306**

Lettres	**728**

LANZAROTE

Ville	1
Villages	27

POPULATION

Hommes	7,457
Femmes	8,380
Total	15,837

Savent lire	hommes	141
	femmes	103

MOUVEMENT DE LA POPULATION

Population	15,837
Naissances (par an)	687
Morts —	402
Émigrés. (L'émigration a cessé.)	39

Éléphantiasis	32

CENS ÉLECTORAL

Électeurs	724
Éligibles	427

Bœufs	1,343
Chevaux	241
Mulets	15
Anes	1,526
Brebis	3,160
Chèvres	8,664
Cochons	590
Chameaux	1,092
Total	16,800

PRODUITS

	Fanegas.
Blé (par an)	9,393
Seigle	1,515
Orge	18,962
Maïs	2,180

ÉCOLES

	Écoles.	Élèves.
Hommes	7	212
Femmes	3	121

NAVIGATION

Cabotage	1,098
Haut bord	244
Total	1,342

Lettres	15,470

Canons	10
Soldats	20
Châteaux forts	4

PALMA

Cité	1
Villages	38
Hameaux	17

POPULATION AU CENS DE 1860.

Hommes	13,052
Femmes	17,683

Ne savent lire	hommes	11,630
	femmes	16,848

Ecclésiastiques	26
Employés (État)	9
— (provinciaux)	5
— (municipaux)	32
Corps consulaire	2
Armée (35 seulement sous les armes)	391
Inscription maritime	850
Propriétaires	3,137
Fermiers	359
Commerçants	78

Capitaines (marine marchande)		10
Marins		269
Avocats		13
Notaires et avoués		5
Médecins		2
Apothicaires		1
Industriels		132
Artisans		305
Champs		3,778
Servants	hommes	592
	femmes	820
Aveugles et estropiés	hommes	141
	femmes	103
Mouvement de la population		31,138
Naissance (par an)		1,031
Morts —		611
Émigration. (L'émigration a cessé.)		335

Éléphantiasis	79
En 1865	87

CENS ÉLECTORAL

Électeurs	915
Éligibles	148

ÉCOLES

	Villages à écoles	Élèves
Hommes	13	478
Femmes	4	134

Bœufs	3,718
Chevaux	205
Mulets	548
Anes	301
Moutons	4,000
Chèvres	4,697

Cochons	2,276
Chameaux	4

PRODUITS PAR AN

	Fanegas
Blé (moyenne par an)	14,000
Orge »	9,709
Avoine »	30
Maïs »	6,669

IMPORTATION

	R. V.
Étranger	4,472,341
Amérique	3,518,000
Espagne	233,639

NAVIGATION

Navires de guerre	9
Navires de commerce, cabotage	1,100
» haut bord	106
Total	1,206

Éducation supérieure	0

CHEMINS

40 kil. de chemins municipaux

Lettres	37,699

STATISTIQUE GÉNÉRALE

Évêque (las Palmas)	1
Dignitaires (chanoines capitulaires)	6
Chanoines	21
Bénéficiaires	18

Curés des paroisses	104
Ecclésiastiques	269
Religieuses	82

Villes	5
Villages	14
Localités	128
Hameaux	199
Amas de maisons	2,681
Maisons seules	950

Population	237,036
Étrangers	337

Savent lire	30,500

Employés (État)		306
— (provinciaux)		79
— (municipaux)		395
Consuls		20
Milice permanente en service		1,130
Milice		5,525
Propriétaires		21,906
Fermiers		8,656
Marchands		1,237
Capitaines de marine		87
Matelots		1,198
Professeurs		28
Avocats		101
Avoués et notaires		42
Médecins		50
Pharmaciens		18
Vétérinaires		2
Artistes		41
Agronomes		21
Architectes		28
Fabricants		15
Industriels	hommes	768
	femmes	792
Artisans	hommes	3,692
	femmes	2,013
Ouvriers de fabriques	hommes	202
	femmes	48
Journaliers (campagne)		40,955
Serviteurs	hommes	5,161
	femmes	6,381
Pauvres	hommes	788
	femmes	2,540
Sourds-muets	hommes	41
	femmes	54
Aveugles et estropiés	hommes	745
	femmes	660

—

Éléphantisiaques à San Lazaro à Palmas	359
Décédés	54

—

ÉLECTEURS

Municipaux	9,714
Éligibles	6,289
Cortès	2,311

—

Gens secourus	2,921

—

ÉCOLES PRIMAIRES

	Villages à écoles.	Écoliers.	Sans écoles.
Garçons	84	4.606	6
Filles	38	2,702	52

Le nombre en augmente.

—

ÉCOLES SECONDAIRES

212 garçons . . . . 202 filles . . . . 414 élèves
152 . . . . . . Séminaire.

—

TABLEAU CRIMINEL

	Produits	Absous.	Condamnés
Contre la religion	8	5	3
Homicide	10	8	2
Coups et blessures	22	6	17
Bonnes mœurs	37	31	6
Injures calomnieuses	4	2	2
Faux témoins, parjures	5	5	0
Vol	196	105	81
Violation de domicile et préjudices	111	75	36
Total	393	236	

N. B. — Il y a dix-sept ans qu'il n'y a pas eu d'exécution capitale.

—

RICHESSE

Rustique	24,826,000
Urbaine	4,850,000
Bestiaux	720,000

—

PROPRIÉTAIRES — CONTRIBUABLES

				Imposés.
De	1	à	10 réaux.	9,201
	10	à	20	7,790
	20	à	30	5,092
	30	à	40	3,728
	40	à	50	2,812
	50	à	100	8,518
	100	à	200	6,002
	200	à	300	2,571
	300	à	500	2,039
	500	à	1,000	1,536
	1,000	à	2,000	616
	2,000	à	4,000	230
	4,000	à	6,000	47
	6,000	à	8,000	18
	8,000	à	10,000	7
	10,000	et	plus	13

—

Bestiaux	164,142
Bœufs	21,424
Brebis	50,300
Chèvres	59,422
Cochons	13,000
Mulets	4,258
Chevaux	4,485
Anes	8,290
Chameaux	1,812

—

PRODUCTION

	Fanegas
Blé	149,000
Orge	112,500
Maïs	130,337
Avoine	1,609
Seigle	13,046

—

	R. v.
Mutation de propriété	19,000,000

Cela provient des effets de la loi des amphytéoses.

—

IMPORTATION — 1852 A 1860

	Réaux.		Réaux.
Étrangers	148,000,000	1 an	23,000,000
Amérique	29,000,000	—	4,500,000
Espagne	24,000,000	—	3,800,000
	212,000,000		31,000,000

—

EXPORTATION

En 1861 elle s'éleva à	24,000,000

La production est beaucoup plus forte.

—

MOUVEMENT DU PORT — 1862

Navires de guerre,	Espagne	12 à vapeur	2 à voile
—	Étranger	61 —	100 —
Navires marchands,	Espagne	108 —	269 —
—	Étranger	101 —	243 —

—

Cabotage	1,978

—

Passagers 26,700

—

Routes, à peu près . . . . 100 kil.

—

Lettres distribuées 395,333

—

POPULATION — (A PEU PRÈS)

	Par kil. carré
Gomera	31
Lanzarote	21
Fuerteventura	6
Hierro	18
Palma	47
Gran Canaria	49
Ténériffe	47
Total	219

	Par kil. carré.
Total de la population des îles	31 h.

—

EXPORTATION COCHENILLE

1831	8
1836	6,008
1841	100,566
1846	232,338
1851	368,109
1856	1,322,160
1861	2,193,360
1866	2,299,150

—

IMPORTATION GÉNÉRALE

1853 — 1re année de la franchise du port	20,249,000
1860	31,894,000
1865	40,173,000

—

ÉCOLES

En 1860. . . .	hommes	93
	femmes	35
En 1865. . . .	hommes	117
	femmes	75
Écoles d'adultes		5

N. B. — Les calculs précédents n'avaient été établis qu'en 1860, il était important de faire connaître l'augmentation dans les cinq ans.

—

TÉNÉRIFFE, PALMA, LANZAROTE

Trois îles volcaniques

Les autres îles sont également volcaniques, mais sans traces modernes.
Les éruptions ont eu lieu aux époques suivantes :

1393	Teyde	Des navigateurs
1430	Valle d'Orotava Montagneta. . . .	Tradition guanche
1444	Teyde	Cadamosto
1492	Teyde	Colombo
1585	Llanos à Palma.	3 mois. Espinosa
1646	Tigalate —	2 mois. Viera
1677	Fuencaliente à Palma.	27 jours
1704	Llano de los infantes Degollada de Almerchiga Roques de Guimar	Ténériffe 2 mois. Viera
1706	Montagna Vermeja Garachico . . .	28 jours —
1730	Lanzarote — grande partie de l'île. .	7 ans
1798	Chahorra, Ténériffe	3 mois
1824	Tao Yaiza, Lanzarote	3 mois

—

EXPORTATION DU PORT DE SAINTE CROIX DE TÉNÉRIFFE, 1865

	R. V.
Cochenille.	12,754,133
Barilla	59,401
Vins.	348,270
Pierre travaillée, trois ateliers de tailleurs de pierre, exportée à Caracas, Venezuela, Cuba.	290,206
Amandes	134,064

Poisson salé	650,256
Eau-de-vie	551,266
Soie grége	1,191,604
Pommes de terre	250,000
Oignons	339,000
Fruits secs divers	220,000
Total	28,000,000

—

Exportation de Ténériffe (1865)	28,891,000
Importation —	28,367,000
Différence	524,000

TABLE DES MATIÈRES

APPENDICES

STATISTIQUE DES ILES DE L'ARCHIPEL CANARIEN

LES
ILES FORTUNÉES
OU
ARCHIPEL DES CANARIES

TOME SECOND

PARIS

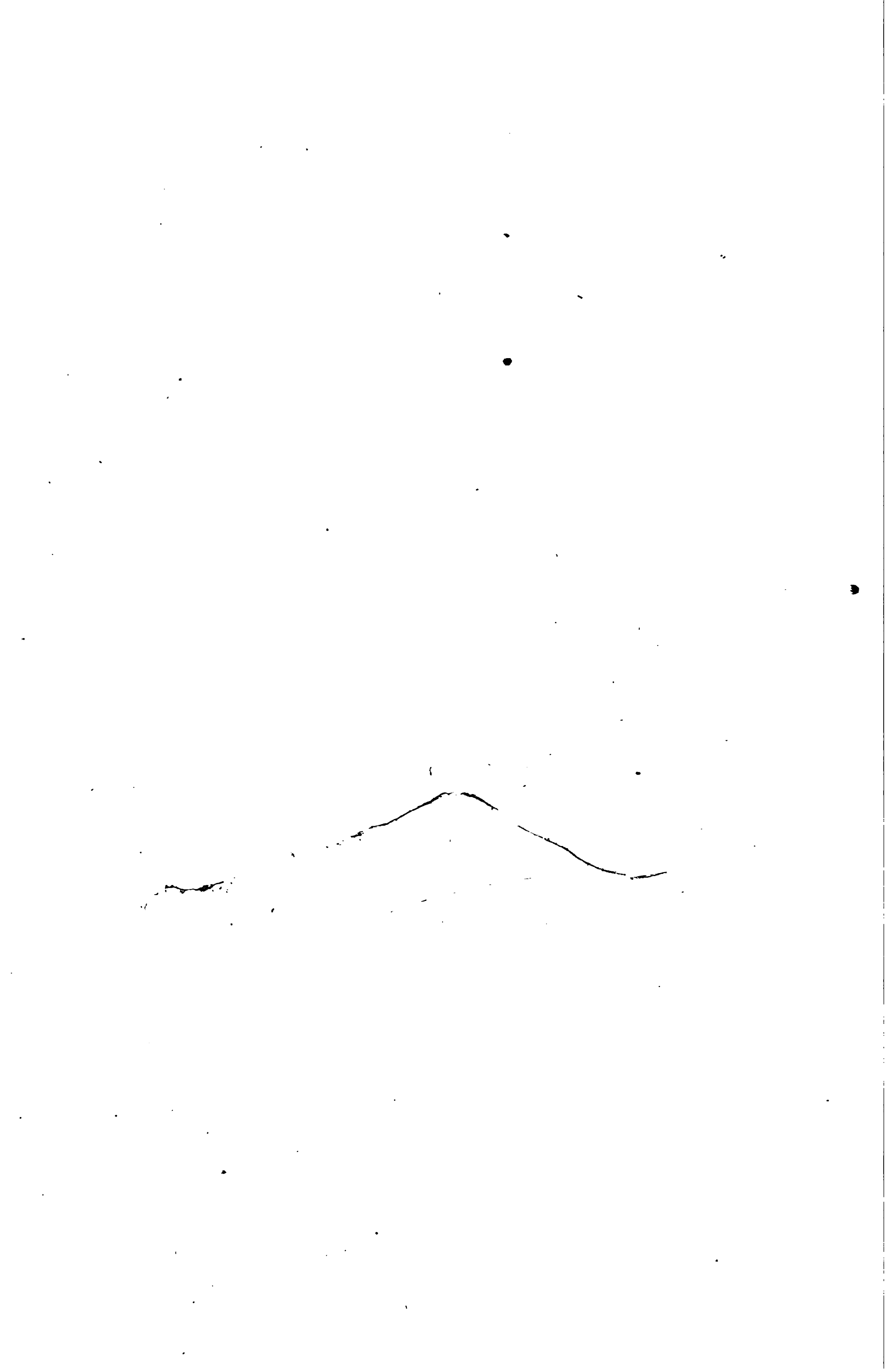
LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS

A BRUXELLES, A LEIPZIG ET A LIVOURNE

1869



EN VENTE CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

COLLECTION DES GRANDS HISTORIENS CONTEMPORAINS ÉTRANGERS

G. Bancroff. *Histoire des États-Unis d'Amérique.* Traduction de M. I. Gatti de Gamond. 9 vol. in-8°. . . . . 45 fr.

W. H. Prescott. *Histoire du règne de Philippe II.* Trad. de G. Renson et P. Ithier. 5 vol. in-8° . . . . 25 fr.

— *Histoire de Ferdinand et d'Isabelle.* Traduction de G. Renson. 4 vol. in-8°. . . . . 20 fr.

— *Histoire de la conquête du Pérou.* Traduction de H. Poret. 3 vol. in-8°. . . . . 15 fr.

— *Histoire de la conquête du Mexique.* Traduction de A. Pichot. 3 vol. in-8° avec gravures. . . . . 18 fr.

— *Essais et Mélanges historiques et littéraires.* 2 vol. in-8°. . 10 fr.

W. Irving. *Histoire et Légende de la conquête de Grenade.* Trad. de Xavier Eyma. 2 vol. in 8° . . . . 10 fr.

— *Vie et Voyages de Christophe Colomb.* Traduction de G. Renson. 3 vol. in-8°. . . . . 15 fr.

Th. Mommsen. *Histoire romaine.* Trad. de de Guerle. 7 vol. in-8°. 35 fr.

Peel (sir Robert). *Mémoires.* Trad. de E. de Laveley. 2 vol. in-8°. 10 fr.

J. G. Herder. *Philosophie de l'histoire de l'humanité.* Trad. de E. Tandel. 3 vol. in-8°. . . . . 15 fr.

H. I. Buckle. *Histoire de la civilisation en Angleterre.* Traduction de Baillot. 5 vol. in-8°. . . . . 25 fr.

M. Dunker. *Histoire de l'antiquité.* 8 vol. in-8° . . . . . . 40 fr.

G. G. Gervinus. *Histoire du XIXe siècle,* depuis les traités de Vienne. Trad. de J. J. Minsen. 20 vol. in-8° . . . . 100 fr.

G. Grote. *Histoire de la Grèce,* depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin de la génération contemporaine d'Alexandre le Grand. Traduction de A. L. de Sadous. 19 vol. in-8° avec cartes et plans . . . . 95 fr.

R. Gneist. *La Constitution communale de l'Angleterre,* son histoire, son état actuel ou le *self-government.* Trad. de Hippert. 6 vol. in-8°. . . . . 30 fr.

J. H. Kirk. *Histoire de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne.* Traduction de Ch. Flor O'Squarr. 3 vol. in-8. . . . . . 15 fr.

C. Merivale. *Histoire des Romains sous l'empire.* Traduction de Hennebert. 9 vol. in-8°. . . . . 45 fr.

J. W. Draper. *Histoire du développement intellectuel de l'Europe.* Traduction de L. Aubert. 3 vol. in-8°. . . . . 15 fr.

Bruxelles. — Typ. de A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, boulev. de Waterloo, 42